N° 673 37e. Année. Tome CLXXXIX 1er Juillet 1926

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger....... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

HENRI DE RÉGNIER

L'Escapade

- ROMAN -

Un volume in-16 double couronne. Prix. 10

La première édition a été tirée à 1650 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1625 ex. numérotés de 672 à 2297, à 30

25 exemplaires marqués de A à Z . . . . (*hors comme*

Il a été imposé en in-8 raisin et tiré :

66 ex. sur japon impérial, num. à la presse de 1 à 66, à 175

385 ex. sur vergé de Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 451, à 90

220 ex. sur Madagascar, num. à la presse de 452 à 671, à . 90

GEORGES DUHAMEL

Lettres au Patagon

Un volume in-16 double-couronne. Prix 9

La première édition a été tirée à 1650 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, savoir :

1625 ex., numérotés de 683 à 2307, à . . . . 3(

25 exemplaires, marqués de A à Z . . . . (*hors comme*

Il a été imposé en in-8 raisin et tiré :

66 ex. sur japon impérial, num. à la presse de 1 à 66, à 175

396 ex. sur vélin de Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 67 à 462, à . . . . 9(

55 ex. sur Roma Véronèse (vert clair), numér. à la presse de 463 à 517 . . . .

55 ex. sur Roma Del Sarto (bistre), numér. à la presse de 518 à 572 . . . . 8(

55 ex. sur Roma Raffaello (paille), numér. à la presse de 573 à 627 . . . .

55 ex. sur Roma Tiziano (gris clair), numér. à la presse de 628 à 682 . . . .

MERCVRE DE FRANCE

TOME CENT QUATRE-VINGT-NEUVIÈME

1er Juillet — 1er Août 1926

1er Juillet — 1er Août 1926 Tome CLXXXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVI

REGARD SUR SAINTE-BEUVE

—

Si l'ombre de Sainte-Beuve a gardé pouvoir de contempler la vaine agitation d'ici-bas, nul doute qu'elle n'ait tressailli d'aise au cours de l'année 1926! Plus que jamais, le nom du vieux lutteur a sonné sur les lèvres des hommes. La publication de ses *Cahiers intimes* a déchaîné les passions. Elle a fourni l'occasion de reprendre une fois de plus sur le mot Romantisme cette bataille confuse dont notre époque ne saurait se lasser. Car toute époque a besoin de quelques mots vagues et irritants d'où naissent et renaissent ces joutes d'idées qui ont pour les esprits même valeur qu'une partie d'haltères pour les muscles du corps. D'ailleurs, qu'est-il besoin d'arriver à une « vérité » sur cette question du romantisme et même sur toutes les autres? Dès que l'ensemble des esprits croit tenir la « vérité » sur une question, ne perd-elle pas immédiatement tout intérêt?

M. Victor Giraud a fort bien vu que la publication des *Poisons* répondait au désir de Sainte-Beuve. Toutes les accusations de méchanceté, il les eût humées avec délices. Il savait que les hommes du modèle courant ont une extrême aversion pour celui qui exprime jusqu'au bout sa connaissance de l'humanité. Les voix réprobatrices l'auraient confirmé dans sa prétention d'excellent « moraliste », ce qui était peut-être son ambition su-

prême. Si cette ombre de Sainte-Beuve se distrait encore à tenir des tablettes, elle a dû ajouter, à la liste des « campagnes » menées du temps de sa terrestre existence, la brillante « campagne » de 1926. Car ce Sainte-Beuve, bon bourgeois qui, même au jour d'un duel, emportait son cher parapluie, avait en lui un fond très vif d'esprit guerrier. Son enfance, elle aussi, avait grandi au bruit des légions en marche et les métaphores militaires, employées pour son activité critique, lui agréaient tout particulièrement. « Ma campagne de Sambre-et-Meuse », disait-il de son cours de Liége dirigé contre Chateaubriand! « Ma campagne de 1926 », doit répéter avec émoi l'ombre du grand critique!

A vrai dire, cette « campagne de 1926 » a un vif parfum de scandale. Mais Sainte-Beuve n'en était pas à un scandale près. En vue de la gloire, que n'aurait-il pas risqué? Pour que la postérité sache qu'une fois au moins il avait été un amant heureux, il n'a pas reculé devant le scandale du *Livre d'amour,* où il affiche avec complaisance ses amours avec M[me] Victor Hugo. Il pensait émerveiller l'avenir avec son historiette d'adultère. Combien au contraire sa physionomie nous paraîtrait plus originale s'il n'avait eu la malchance de se faire agréer par M[me] Hugo! Quel homme unique celui qui aurait pu dire à la fin de sa vie : né avec une âme de Don Juan, j'ai eu le singulier pouvoir d'inspirer de la répugnance à toutes les femmes et n'ai jamais connu une seule exception! Quels romans et quels poèmes aurait pu nous livrer l'écrivain qui aurait eu le courage d'exploiter artistiquement une aussi curieuse situation! Quelles étranges floraisons de désirs refoulés au plus secret de l'âme! Mais la question n'est pas de savoir si Sainte-Beuve a bien ou mal jugé du sort privilégié que lui avait fait la nature. Nous voulons simplement noter qu'il ne recula pas devant un scandale pour prendre rang auprès de Chateaubriand, de Lamartine et de Musset qui traînaient tous les cœurs

après eux. Pour conquérir à jamais la gloire d'avoir été le jugement le plus sûr, l'œil le plus pénétrant du XIX[e] siècle, un autre scandale n'était pas pour l'effrayer.

On ne dira jamais assez quelle ardente passion de gloire anima secrètement Sainte-Beuve. « Je suis un hypocrite, dit-il quelque part. J'ai l'air de n'y pas toucher et je ne pense qu'à la gloire. » Lamartine brillant dans l'orage de 48, Hugo bravant l'Empire de son rocher de Guernesey, Balzac possesseur du secret d'émouvoir toutes les femmes, quelle amertume pour lui devant pareils triomphes!

Par cette passion de gloire, Sainte-Beuve est bien d'ailleurs de son siècle, où les grands hommes en eurent une inconcevable avidité. Je me demande parfois si derrière le mal du siècle, la rêverie nostalgique et désenchantée, l'apparent dégoût de la vie, les velléités mystiques de différents ordres, la parade philanthropique et humanitaire, on ne verra pas apparaître un jour, chez les grands romantiques, des ambitions insatiables et d'âpres volontés conquérantes. Presque toutes les grandes figures littéraires de cette époque ont l'œil fixé sur Napoléon qui avait uni aux plus vastes desseins de conquête la plus géante faculté d'exécution. Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Balzac, Stendhal et... Sainte-Beuve lui-même... ah! que par moments, je discerne au fond d'eux-mêmes des avidités de triomphe aussi tendues qu'au temps de la Renaissance!

Eh bien, l'ombre de l'auteur des *Lundis* peut être satisfaite. Eckermann s'est lié à jamais au souvenir de Gœthe en nous rapportant les propos du grand homme; chacun des grands romantiques est voué à garder pour inséparable compagnon de route ce Sainte-Beuve qu'ils avaient eu tendance à négliger. Au moment où les imaginations naïves voudront accomplir autour des grands noms du Romantisme un idéal de travail de « cristallisation »,

un spectre railleur sera là pour glacer les enthousiasmes.

De multiples preuves attestent que Sainte-Beuve avait maintes fois envisagé la publication de ses feuilles secrètes, dont quelques bribes avaient été ajoutées en notes aux *Portraits contemporains*, une partie livrée à la suite du onzième tome des *Lundis* et une forte tranche publiée par Jules Troubat sous le titre *Les Cahiers de Sainte-Beuve*. Bien des fois, le grand critique s'était senti gêné pour s'exprimer en toute sincérité sur les écrivains de son temps. Qu'on songe à ces années 1843 et 1844 où il envoyait à la *Revue Suisse* ces *Chroniques parisiennes*, sans les signer d'ailleurs, afin de parler d'une manière plus franche, plus hardie, plus spontanée, plus directement née de la sympathie ou de l'antipathie.

Mais remarquons dans l'œuvre même du grand critique les indices susceptibles de faire prévoir des révélations posthumes. Toutes les fois qu'il commente des « Mémoires », même de personnages secondaires, quelle sympathie jamais démentie! Laisser après soi un volume franc sur les hommes qu'on avait fréquentés, voilà ce qu'il dénommait toujours rendre service à la « science morale ». Sa manière constante d'approuver pareille action laissait deviner même dessein de sa part. Quel gré ne sait-il pas à Saint-Simon d'avoir montré tels quels les personnages du grand siècle qu'on voyait trop comme acteurs magnifiques dans le plus solennel décor! Quand on connaît la manière dont Sainte-Beuve se « profile » derrière ses personnages, on recueille aisément ses confidences. Voyez-le parler en 1867 des *Mémoires* de Beugnot où il discerne une intention de vengeance contre Talleyrand :

Les *Mémoires* de M. Beugnot sont une leçon. L'esprit a de ces retours offensifs : comptez avec l'esprit, puissant du jour ! Tel homme de valeur que vous traitez sous jambe, dont vous croyez pouvoir user et abuser, et que vous cassez aux

gages quand vous le jugez inutile, aura sa revanche un jour, bien tard. Il sortira de sa plume quelque chose qui vous montrera tel que vous étiez et vous classera...

N'y a-t-il pas là une allusion transparente à ces grands écrivains qui, après avoir profité de la critique de Sainte-Beuve, l'avaient lâché en cours de route? Et lui de trouver cette vengeance de fort « bon goût »!

D'ailleurs, les contemporains de Sainte-Beuve eussent-ils été surpris de ce que j'ai nommé « campagne de 1926 »? Je ne le crois pas. Le « poison » que Sainte-Beuve éparpillait dans sa critique avait été déjà flairé et l'on soupçonnait que l'auteur des *Lundis* conservait précieusement le meilleur de ce poison pour l'avenir. Un critique, rival de Sainte-Beuve, M. de Pontmartin, écrivait en 1862 :

Il excellerait à distiller une goutte de poison dans une fiole d'essence, de manière à rendre l'essence vénéneuse et le poison délicieux. Son erreur a été de sophistiquer ce qu'il aurait pu faire tout simplement, de traiter la littérature comme une mauvaise guerre où il faudrait constamment avoir un fleuret à la main et un stylet sous son habit. On assure qu'il passe son temps à colliger une foule d'armes défensives et offensives, de quoi accabler ceux qu'il aime aujourd'hui et qu'il pourra haïr demain, ceux qu'il déteste à présent et dont il veut se venger plus tard...

Louons en passant la perspicacité de ce Pontmartin si complètement oublié aujourd'hui.

§

En nous livrant « l'arsenal de ses vengeances », Sainte-Beuve a porté quelques coups durs à plusieurs de ses contemporains. Mais dans toute opération de ce genre, les armes se retournent en partie contre celui qui s'en est servi. Il devient trop aisé de mieux discerner, chez le grand critique, des traits de caractère qui l'éloignent des natures nobles. Que de fois, d'ailleurs, dans les *Lundis*,

la passion intransigeante de vérité affichée par Sainte-Beuve ne faisait-elle pas songer à l'Arsinoé du *Misanthrope* cherchant un bon prétexte pour dire à Célimène tout ce qui pouvait lui être désagréable à entendre ! Derrière le paravent de la vérité, on sentait bien que Sainte-Beuve poursuivait souvent de vieilles querelles, ce qui ne l'empêchait pas d'émettre des jugements pleins d'intérêt, car les choses humaines sont ainsi faites qu'on y devient perspicace avec beaucoup de sympathie et également perspicace avec de l'antipathie, de l'aversion et de la haine. J'ai souvent pensé que le critique le plus pénétrant serait celui qui serait capable d'éprouver pour une œuvre tour à tour de vifs sentiments d'amour et de vifs sentiments d'hostilité avec, par surcroît, l'étrange possibilité de faire intervenir son intelligence comme arbitre. Pareille chose est arrivée quelquefois à Sainte-Beuve!

Indiquer les éléments peu nobles de son tempérament est un devoir envers lui. Ne voulait-il pas que, dans tous les cas, on s'efforçât d'intégrer dans un portrait tout ce qui le fait participer à cette misérable nature humaine dont lui-même avait si piètre opinion? Ce Sainte-Beuve était ombrageux, susceptible, méfiant, pointilleux et toujours plein de soupçons. Il se vantait d'avoir reçu le don fatal de lire dans le secret des âmes. Je crois que, dans le cours de la vie, il était plein de bonne volonté pour lire dans les esprits plus de continuité dans le malfaire qu'il n'en existait réellement. D'un geste à demi-délicat à son égard, il concluait, avec un enthousiasme amer, à une persévérante mauvaise volonté. Ce bon déchiffreur d'âmes n'y lisait peut-être pas assez dans le commerce habituel de l'existence ce qui est de l'ordre de la nonchalance, du laisser-aller, de la légèreté, de l'oubli et de la paresse. Que de choses chez les hommes sont simplement de l'ordre de l'omission, alors que nous imaginons des intentions méditées! Avec cela, quelle perpé-

tuelle peur d'être dupe, petitesse qui, parfois, sur le plan intellectuel, se transmue en une qualité! Et quelle crainte de s'être prodigué pour des ingrats!

De l'envie? Il en eut plus que sa bonne part. Qu'il s'attendrisse sur lui-même en méditant le sort d'un La Bruyère qui voyait les grands emplois aux mains de gens bien inférieurs à lui, ou qu'il répète sur le triomphe de Lamartine, en 1848, le mot de Saint-Priest : « Cet homme aura bu le succès par tous les pores », on perçoit la jalousie et l'envie de celui qui n'a pas rencontré destinée à la hauteur de ses rêves.

Mais le principal est, chez Sainte-Beuve, une puissance de rancune dont la ténacité est bien digne de remarque. Le plaisir de la vengeance était pour lui une volupté savante et d'une infinie délectation. Je crois qu'il y a là un de ces mobiles secrets qui lui donnèrent invincible courage pour accomplir jusqu'au bout l'écrasant labeur dont il s'était chargé. Ne médisons pas trop de certains mobiles peu nobles de notre nature. Dans l'âme humaine, tout peut servir à tout. Et si l'on allait jusqu'au fond des mobiles qui ont présidé à la naissance des plus nobles entreprises, on reculerait souvent de dégoût et d'effroi. La ténacité dans la rancune, l'âpre goût de vengeance, joints à une intelligence déliée, peuvent mener un homme bien loin, même dans les réalisations et destructions d'ordre supérieur. Ce jeu de massacre de la plupart des grands écrivains de son temps, auquel Sainte-Beuve se livre avec entrain, n'est pas seulement, comme on aimerait le croire, un acte gratuit et de pure esthétique. On peut, dans tous les cas, discerner une cause de rancune très positive.

Un grief général de Sainte-Beuve contre les grands écrivains de son époque nous attire immédiatement. En 1837, au moment où les *Pensées d'Août* rencontrèrent un accueil vraiment « sauvage » qui brisa sa carrière d'écrivain créateur, des artistes comme Lamartine, Bé-

ranger et Vigny, qui avaient bénéficié d'articles de Sainte-Beuve, le laissèrent avec un parfait détachement couler à pic. Il ne leur pardonna jamais cet abandon. On aimerait un Sainte-Beuve-poète plus dédaigneux du « battage » fait en sa faveur par ses amis. Cependant le grief n'est pas dénué de fondement. Pourquoi Béranger avait-il laissé croire à Sainte-Beuve qu'il le considérait comme plus poète que lui-même? Pourquoi un tel mutisme de Lamartine au jour de l'épreuve, puisqu'il avait écrit à Sainte-Beuve à propos des *Consolations* :

... Elles sont ravissantes. Je le dis et je le répète : c'est ce que je préfère dans la poésie intime. Que de vérité, d'âme, d'onction et de poésie ! J'en ai pleuré, moi qui oncques ne pleure. Soyez en repos contre vos détracteurs : je vous réponds de l'avenir avec une telle poésie ; croissez seulement et multipliez.

Et Vigny, quelle lettre où l'enthousiasme tournait à l'exaltation après la lecture des *Poésies de Joseph Delorme*! Oui, Sainte-Beuve a pu se croire abandonné et trahi de ceux qui devaient beaucoup à son activité critique et n'avaient pas ménagé leur admiration à ses talents de poète.

Derrière ce grief général, les griefs particuliers de Sainte-Beuve vis-à-vis de chaque écrivain seraient assez faciles à mettre en lumière. Lamartine? Celui-ci n'avait pas donné sa voix à Sainte-Beuve, candidat à l'Académie. L'*Epître* sur les *Poésies de Joseph Delorme* avait fourni des armes aux adversaires du poète-critique. Enfin, dans *Jocelyn*, Lamartine lui avait pris le genre de poésie qu'il avait inauguré en France et qui consistait à chercher son inspiration dans la vie familière et ses humbles épisodes.

Hugo ? On est bien renseigné sur l'aventure tragicomique par laquelle Sainte-Beuve fit prendre au glorieux poète visage de Sganarelle. Il y avait cependant une autre

raison de haine. Intimement lié tout d'abord avec Hugo, Sainte-Beuve aurait voulu remplir à son égard même rôle que Boileau auprès de Racine. Mais le dur orgueil de Victor Hugo avait refusé de se laisser modeler au goût de Sainte-Beuve. Cette vaine tentative de « civiliser » le « jeune roi barbare », Sainte-Beuve ne la lui pardonna pas.

Balzac? Blessé d'un premier article de Sainte-Beuve, il avait refait *Volupté* et avait lancé contre *Port-Royal* le plus impitoyable des réquisitoires! Cousin? On sait qu'il avait empiété sur les recherches de Sainte-Beuve, qu'il avait même profité de ses travaux sans le nommer, comme s'il eût voulu le laisser dans l'ombre. Villemain? Il s'était brouillé avec Sainte-Beuve à propos d'un article sur Fontanes où il était parlé de lui d'une manière insuffisamment louangeuse! Guizot? Mais nous n'en finirions pas. Qu'il nous suffise de savoir que, pour tous les grands écrivains du XIXe siècle si vivement flagellés par Sainte-Beuve, il se mêle toujours une rancune personnelle facile à saisir... Mais quel écœurement à voir ceux qui se donnaient au public pour des amants de l'idéal, des chasseurs de sublimes rêves et d'idées pures, vivre dans une atmosphère de mesquines querelles de dénigrement mutuel et de piètres jalousies!

§

Que le ton acerbe et le tour direct d'attaque révèlent dans les notes secrètes de Sainte-Beuve de personnels besoins de vengeance, c'est indéniable. Mais tant de rancunes si longtemps portées, sans qu'elles se fussent atténuées, décèlent au fond de son être une lourde nappe d'amertume.

On n'a point coutume d'explorer la sensibilité des critiques et des hommes d'idées; on le devrait. A leur insu même, elle se transpose souvent dans leur intel-

ligence. Elle est fréquemment pour les hommes de méditation une atmosphère qui donne le ton général à leurs pensées. Elle est comme la lumière qui impose aux objets qu'elle enveloppe des valeurs nées de sa qualité même. Or, ce Sainte-Beuve qui se déclarait lui-même incapable d'aimer et de croire, qui s'attribuait d'ardents caprices plutôt que de vraies passions, était une âme d'une sensibilité extrême. Je crois même que cette sensibilité était d'une finesse singulière, et qu'elle ne fut jamais endurcie par une vie de volonté et de constant labeur. Elle révélait souvent quelque chose de féminin. Parmi les écrivains des temps romantiques, Sainte-Beuve était la sensibilité la plus nuancée, la plus complexe, la plus irritable au sens physiologique du mot. Une telle sensibilité fit de lui un « sybarite de délicatesse ». Sur le plan esthétique en particulier, des impondérables le blessaient jusqu'au sang. D'imperceptibles dissonances dans les mots et les sentiments le mordaient profondément. Je crois que, même au sens physique de l'expression, les fanfares verbales de Hugo devaient lui faire mal à en crier. La surcharge romantique dans les sons et les couleurs devait le blesser, tels des yeux accoutumés à vivre dans une lumière tamisée et spiritualisée, devenus capables d'en discerner les plus subtiles variations et brusquement placés dans la coupante lumière de midi.

Toute sensibilité a pour zone favorable une tranche déterminée dans les intensités des sensations et des émotions. Celle de Sainte-Beuve se tenait dans la tranche des intensités faibles où de multiples nuances imperceptiblement voisines l'impressionnaient et le blessaient. La zone de sensibilité où se tenaient Hugo et Musset était une zone d'intensités plus fortes. Même de Musset et de ses cris poignants de passion, Sainte-Beuve disait : « En fait de passion, on ne discerne en ce temps-ci que les gens qui crient à se tordre les entrailles. » Le trop de relief des images de Chateaubriand lui

était un heurt brutal sur ses nerfs délicats. Notez bien cette singulière finesse et cette irritabilité de la sensibilité chez un critique; n'oubliez pas comment les qualités de la sensibilité se retrouvent parfois dans l'intelligence elle-même, et vous comprendrez que si l'on fait à Sainte-Beuve une place à part dans la critique, il y a là autre chose qu'une question de méthode et même de justesse de jugement. Complexité des individus! Je m'aperçois que cette simple méditation sur Sainte-Beuve m'a déjà conduit à discerner chez lui la coexistence d'éléments d'ordre assez grossier et d'éléments de la plus exquise finesse.

Avec une telle sensibilité, comme il était facile d'être profondément blessé dans l'habituel commerce de la vie! Et comme on devait souffrir des moindres manques de tact et de délicatesse! Comme on devait trouver « grossiers » les autres hommes dont la sensibilité n'était pas au même diapason! Et de fait, il faudrait envisager, pour la compréhension complète de l'âme révélée par les *Cahiers intimes*, ce qu'on pourrait dénommer : les souffrances de Sainte-Beuve. Je n'irai pas jusqu'à employer la formule un peu grandiloquente de Nietzsche : « Quel martyre, la vie de ces hommes supérieurs, pour celui qui les a une fois pénétrés! » Cependant, à voir certains tressaillements et l'indicible accent de certaines confessions à demi-mot chuchotées, je me suis dit parfois : En vérité, que cet homme a souffert! — Le danger d'étaler pareilles souffrances intimes d'un penseur, c'est de lier à sa physionomie une attitude de pathétique romantique qu'il est bienséant d'éviter. Dès qu'on aborde tout ce qui touche à la sensibilité, en groupant en peu de pages ce qui fut dilué dans un large espace de temps et entrecoupé d'heures attiédies, de demi-satisfactions et de périodes doucement résignées, on donne trop de relief à cet élément pathétique. Il y faut toucher cependant.

Avec une sensibilité où toute souffrance d'un instant

laissait après elle de longues écharpes d'amertume, embrasser au XIXe siècle la plus dure des carrières : celle d'homme de lettres, devait conduire à bien des froissements de cœur, à bien des meurtrissures renouvelées. La vraie, la totale vie d'homme de lettres du XIXe siècle, Sainte-Beuve la vécut jusqu'à l'accablement. Tout aussi bien que la vie de Théophile Gautier, l'existence de Sainte-Beuve nous révèle les souffrances d'un homme de lettres du XIXe siècle qui, suivant l'expression même de Sainte-Beuve, vit de sa plume comme « prolétaire littéraire ».

Il fut d'abord déçu dans ses ambitions de poète. L'espoir tenace que la postérité réviserait son procès de poète malheureux ne le consolait que médiocrement. Comme on entend souvent dans les études critiques le gémissement caché de ce poète qui dut se résigner à « mourir jeune! »

Critique dans divers journaux, Sainte-Beuve eut à souffrir d'être placé dans un milieu particulièrement choisi pour faire une trop directe et trop vive expérience des hommes et des réalités. Il nous conte qu'un jour, en 1834, au *National*, il avait voulu parler avec sympathie de Ballanche. Tous les fanatiques politiques du journal s'étaient alors déchaînés contre lui avec une intolérance brutale. Mal défendu par Armand Carrel qui posait cependant pour « l'homme juste », Sainte-Beuve avait senti dès cette époque que, la vie étant ce qu'elle est, l'unique refuge était pour lui « dans l'étude et dans la poésie intérieure ».

Plus tard, lorsqu'il évoquait cet épisode significatif, il écrivait :

> Si, parmi mes lecteurs des dernières années, il en est qui se sont plu à relever chez moi des sentiments de méfiance et de scepticisme habituel, ils ne sauront jamais ce qu'il m'en a coûté et ce que j'ai eu secrètement à souffrir pour avoir porté dès l'abord toute ma sincérité et tendresse d'âme dans mes relations politiques et littéraires.

Son abondante production critique qui devait valoir à

Sainte-Beuve la plus durable des gloires, combien de fois lui a-t-elle lourdement pesé! Cette étincelante série de *Lundis* meurtrit souvent ses épaules comme une croix. Il sent trop qu'au XIXe siècle l'écrivain qui, par tournure particulière d'esprit, est fait pour être goûté seulement d'une élite limitée, est condamné pour subsister au plus implacable des labeurs. Sans doute, il condamne comme outrée et dangereuse la thèse de Vigny dans son *Chatterton*, mais il en fait cependant l'application à lui-même :

Eh! sans doute, écrit-il, pour le poète, pour l'homme de lettres véritable, dans cette société où nous sommes, la tâche est rude, et il y a pour les talents plus d'une forme de suicide ou de demi-suicide. En vérité, à la bien voir, cette vie n'est qu'une suite de jougs ; on croirait s'en délivrer en en changeant. A qui le dites-vous, aurais-je pu répondre tout le premier à M. de Vigny ; poète à mes débuts, je l'ai trop éprouvé ; j'y ai perdu de bonne heure non mon feu, mais mes ailes. Et combien d'autres que je pourrais nommer, esprits délicats, esprits légers, mis au régime de la corvée, en ont souffert comme moi et en souffrent encore.

Les meilleurs talents mis « au régime de la corvée » au siècle de tous les affranchissements, l'expression est vraiment piquante! Et comme on comprend que pour éviter le « régime de la corvée », des écrivains de premier ordre aient saisi les cymbales et la grosse caisse, puis tendu leurs escarcelles aux gros sous des lecteurs populaires.

Comme Sainte-Beuve a souffert de cette bizarre condition de l'homme de lettres moderne, ainsi faite qu'il n'est pas de milieu entre la grosse réussite largement monnayée et l'aride et constant labeur pour le pain quotidien! On imagine l'amertume de Sainte-Beuve à la vue de certains triomphes littéraires obtenus par l'appel aux grosses passions des foules, surtout lorsque l'écrivain était capable d'atteindre au grand et au délicat. Que de fois le regard de Sainte-Beuve se porta avec mélancolie vers cette époque de Louis XIV où les valeurs lui parais-

saient mieux mises à leur juste place! Que de fois aussi il songe soupirant à ce XVIII[e] siècle où l'homme de talent rencontrait de la société accueil affable, sympathique curiosité et possibilité de vivre sans être soumis au « régime de la corvée » et sans être contraint de se faire « industriel littéraire »!

Il y avait au fond de l'être de Sainte-Beuve un voluptueux, un épicurien qui eût aimé pratiquer les Lettres avec dévouement, mais aussi avec le désir d'en faire l'ornement et non l'accablement de la vie. A l'âge de cinquante ans, il écrit :

... En vieillissant, je n'arrive point à la quiétude ; je trompe par le travail les heures et les soins, et encore trouvent-ils le moyen de se glisser dans les courts intervalles. Il me semble que j'ai manqué ma vie ; mon idéal était quelque petite retraite à portée de la ville, comme qui dirait l'île Barbe, et là quelques vers, quelque beau travail de choix, non sans la conversation de temps en temps des poètes, des solitaires comme moi et des amis. Au lieu de cela, je suis, à presque cinquante ans, obligé de ramer sans interruption pour arriver à la petite et stricte indépendance dont j'aurai à peine le temps de jouir si j'y atteins... Mon seul plaisir est dans mon travail quand je m'y suis enfoncé tête baissée comme on s'enfonce dans un puits.

Ah! mon dieu, comme cette littérature du XIX[e] siècle est souvent marquée d'un pli de fatigue et d'un pli de souffrance! Et comme je crains que nos sociétés modernes n'aient à souffrir un jour ou l'autre de rendre pratiquement impossible l'idéal médiocre des âmes méditatives : un travail modéré et quelques loisirs pour le rêve, la pensée et la joie d'écouter son âme. Il faut ou périr ou se laisser prendre par ce tourbillon insensé qui vous impose une vie d'implacable travail, coupée çà et là de l'alcool brutal de plaisirs rapides et sans nuances. Mais ce Sainte-Beuve, qui se croyait « épicurien », l'était-il vraiment? Un véritable épicurien aurait l'audace, si rare aujourd'hui, de borner ses désirs aux plus inéluctables

besoins de la nature humaine. Il dirait non à tous les appels de notre vie fiévreuse, préférerait vivre de quatre figues par jour plutôt que de se condamner aux travaux forcés de la littérature et, l'âme en repos, souriant de la folie générale, il se sentirait capable de discuter du bonheur avec les dieux. Je crois qu'on peut trouver dans notre monde moderne des stoïciens, des cyniques, des héros, des saints, des charlatans, tout ce que l'on voudra, mais de vrais épicuriens, non, mille fois non. Quelques épicuriens de bonne qualité ne seraient pas un mauvais remède aux folies de notre époque.

Même dans cette activité critique où Sainte-Beuve s'imposait avec évidence, que d'amertumes cachées! Il semble bien qu'au début de sa carrière, Sainte-Beuve se soit forgé en y mettant peut-être quelque secrète complaisance, mais avec sincérité cependant, des images idéales des talents qu'il cherchait à faire agréer par le public. Lorsqu'il les vit trahir par la suite la pure vision qu'il s'était d'abord formée d'eux, il éprouva grand désenchantement. Il souffrit d'avoir été abusé, d'avoir vu trop en beau la pitoyable nature humaine, il souffrit d'avoir été dupe de mirages. Il souffrit par exemple, en voyant la main séraphique du chantre d'Elvire tracer l'*Histoire des Girondins*, et mirer le clair de lune des *Méditations* dans les flaques de sang de la Révolution.

Même en acceptant de bon cœur sa tâche écrasante de critique, il souffrit, ce Saint-Beuve, de ne pouvoir réaliser, vis-à-vis des Lettres, une haute mission dont il avait le désir et l'ambition. Malgré des coins de nature peu nobles, Sainte-Beuve avait cependant un indéniable sens de la grandeur dans l'ordre littéraire. Il rêvait souvent d'une société où la littérature serait reconnue comme force estimée et tirerait les esprits des hommes vers toutes les choses fines et délicates qui peuvent faire l'ornement d'une civilisation toujours menacée par la bassesse originelle de l'homme. Il aurait voulu que, vis-à-vis

de cette littérature, le critique eût plus d'autorité, d'abord pour éclairer les artistes sur eux-mêmes, ensuite pour refréner toutes les formes de l'arrivisme et du charlatanisme. D'une manière à vrai dire un peu arrangée, il se représentait le rôle de Boileau par rapport à la littérature du XVIIe siècle. Voyez-le s'exprimer sur ce point et voyez comme, en parlant de Boileau, Sainte-Beuve révèle une de ses ambitions les plus vivaces :

Sans Boileau, et sans Louis XIV qui reconnaissait Boileau comme son contrôleur-général du Parnasse, que serait-il arrivé ? Les plus grands talents eux-mêmes auraient-ils rendu également tout ce qui forme désormais leur plus solide héritage de gloire ? Racine, je le crains, aurait fait plus souvent des *Bérénices;* La Fontaine moins de *Fables* et plus de *Contes ;* Molière lui-même aurait donné davantage dans les *Scapins,* et n'aurait peut-être pas atteint aux hauteurs sévères du *Misanthrope.* En un mot, chacun de ces beaux génies aurait abondé dans ses défauts. Boileau, c'est-à-dire le bon sens du poète critique, autorisé et doublé de celui d'un grand roi, les contint tous et les contraignit, par sa présence respectée, à leurs meilleures et à leurs plus graves œuvres. Savez-vous ce qui de nos jours a manqué à nos poètes, si pleins à leur début de facultés naturelles, de promesses et d'inspirations heureuses ? Il a manqué un Boileau et un monarque éclairé, l'un des deux appuyant et consacrant l'autre. Aussi ces hommes de talent, se sentant dans un siècle d'anarchie et d'indiscipline, se sont vite conduits à l'avenant ; ils se sont conduits, au pied de la lettre, non comme de nobles génies ni comme des hommes, mais comme des écoliers en vacances. Nous avons vu le résultat.

Qu'il y ait dans ce morceau, écrit en 1852, quelque illusion sur le rôle de Boileau au XVIIe siècle et beaucoup d'illusions sur l'influence que peut exercer la critique, j'en suis persuadé. Je vois mal des écrivains dociles à la critique au point que rêvait Sainte-Beuve, et peut-être la sagesse, pour un écrivain, consiste-t-elle souvent à se défier de la direction que lui indiquent les critiques ; cette direction étant fréquemment celle qui lui ferait

tourner le dos à son originalité pour le ramener sur les grandes routes trop fréquentées. Mais Sainte-Beuve souffrit certainement quand il dut se résigner à exercer sa fonction de critique sans la mettre au service de quelque chose de grand. Un moment sous le second Empire, il espéra « coordonner » son activité critique avec « un grand mouvement social ». Il fut froissé de s'être fait illusion sur les possibilités du régime impérial.

J'ai regretté, dit-il,... de ne pouvoir aider à rien de grand et de ne pas sentir le souffle élevé régnant dans l'air enflant de conserve toutes les voiles, les petites comme les grandes.

Faut-il ajouter que s'il connut des amertumes dans sa vie d'homme de lettres, Sainte-Beuve souffrit aussi du conflit entre une sensibilité restée de tour chrétien, toujours prête à tressaillir aux appels mystiques, et une intelligence positive qui tendait à lui faire considérer la vie comme un épisode de néant perdu dans l'infinité d'un monde aveugle? Faut-il ajouter que l'homme lui-même, dans sa carrière d'homme, connut de multiples déceptions? Ce voluptueux, dont toute la jeunesse fut un appel « à la Passion Sacrée », fut agréé seulement de Mme Victor Hugo et pouvait se faire à lui-même la triste confidence d'avoir été « l'homme le plus refusé en amour ». Il portait enfin en son cœur une bonne gamme de sentiments bourgeois que la vie durement froissa. Il rêva souvent les joies sûres et modérées de la famille. Il plaignit, dans Chamfort, l'âcre humeur à laquelle le célibat finit par conduire les hommes d'esprit. Il gémit plus d'une fois de n'avoir pu fonder un foyer et de n'avoir pas autour de lui la vue d'enfants pour qui se dévouer. Cet esprit si délicat s'attrista plus qu'on ne le croirait de n'avoir pas réalisé un banal rêve de bonheur familial.

Toutes les tendances refoulées de notre sensibilité agissent d'une manière ou d'une autre sur notre tour d'esprit. Peut-être Sainte-Beuve trouva-t-il de singulières

consolations à chercher dans l'être secret des écrivains de son temps toutes les bassesses et toutes les tares. Car il est des sensibilités qui se font d'âpres joies en quêtant dans le monde tout ce qui peut les confirmer dans leur amertume. Les blessures de sensibilité aiguisent d'ailleurs les dons d'observation et poussent à regarder la vie en arrachant tous les voiles d'illusion. Ses dons d'observation de « moraliste », La Bruyère dut les acquérir au prix de multiples déchirures. L'observateur aigu et cruel de l'humanité qu'il est possible de percevoir chez Sainte-Beuve a acquis beaucoup de ses dons pénétrants par les froissements mêmes de la sensibilité. Au fond, d'ailleurs, qu'est-ce que Sainte-Beuve, sinon une sorte de La Bruyère qui, sous des masques individuels, peint à sa manière les caractères de son temps et de tous les temps? Quoi d'étonnant si nous découvrons au fond de lui-même l'amertume de La Bruyère, rançon du talent de connaisseur d'âmes, dans un monde où tout talent doit se payer beaucoup plus cher qu'il ne vaut.

§

De personnels désirs de vengeance, l'amertume concentrée au fond de l'âme ont poussé Sainte-Beuve à observer avec cruauté les écrivains de son temps. Comme on se tromperait cependant si l'on ne voyait dans ses jugements que les fruits de la haine et des mouvements de sensibilité! Quand un critique comme Sainte-Beuve laisse s'exprimer pour le public une affirmation, même née de la colère ou de la rancœur, soyez certain que l'intelligence a assumé la responsabilité du jugement. En réalité, les blessures de Sainte-Beuve n'ont fait que l'inciter à pousser jusqu'au bout, mais dans leur direction même les tendances de son intelligence et de sa méthode critique.

En gros, on peut dire que souvent Sainte-Beuve tend à nous faire réviser nos jugements sur les œuvres des temps

romantiques en nous imposant la pensée que les vices, les travers, les défauts des hommes qu'il a pu observer, doivent se retrouver d'une manière plus ou moins visible dans leurs ouvrages. Il intercale entre les œuvres et nous sa connaissance approfondie des individus qui les créèrent, pour modifier notre jugement sur les « fruits » en nous faisant mieux examiner les « arbres » qui les portèrent.

Or, réfléchissons-y. Cette tendance à ne plus se contenter d'une méditation de l'œuvre pour la goûter, mais à chercher l'homme derrière son œuvre est, en même temps qu'un fait considérable pour la transformation de la critique, une attitude d'esprit liée au mouvement romantique. Le romantisme tend à transformer tous les genres de confessions directes ou indirectes. On se confesse dans le drame, on se confesse même dans le roman. Chateaubriand avait dit : « On ne peint bien que son propre cœur en l'attribuant à d'autres. » Et de fait, il s'était peint dans Eudore tout aussi bien que dans René. Engagé dans cette voie, le Romantisme tendait donc à voir, dans les œuvres de tous les temps, des confessions franches ou déguisées. Mais si tout livre se ramène à une « confession », n'est-ce point dans l'écrivain lui-même qu'on trouvera la clef de son œuvre? L'intuition était géniale. Elle comportait aussi des dangers. Car la misère de l'esprit humain est telle que toute vue pénétrante de nos intelligences, toute invention d'une ingénieuse méthode, nous apportent tout à la fois de nouvelles vérités et de nouvelles erreurs.

Remarquez encore qu'avec la mentalité romantique, les écrivains ne se donnent plus pour des amuseurs du public, pour des esprits aptes à disposer des fictions agréables; ils se donnent pour des hommes de vérité qui s'expriment en pleine sincérité et comme chargés de je ne sais quelle mission divine. Quelle tentation pour le critique du temps, de chercher avec curiosité la réalité

qui se dissimulait derrière toutes les déclarations de parfaite loyauté et d'entier dévouement à la vérité!

Face à des écrivains qui se confessaient dans leurs œuvres, comment le critique eût-il résisté à la tentation de ne pas les confesser un peu plus qu'il ne l'auraient eux-mêmes désiré? Sainte-Beuve assuma ce rôle vis-à-vis de ses contemporains. Il explore avec avidité leur moi où ils l'ont incité à jeter un regard curieux. A tout instant, ce Sainte-Beuve semble dire aux écrivains de son temps : vous avez dit ceci de vous; pardon, vous oubliez encore cela. Vous nous détaillez, majestueux Chateaubriand, le voyage que vous êtes allé faire en Palestine, poussé par le plus pieux des desseins. Très bien. Vous nous parlez de votre passage à Grenade, mais ici votre confession est incomplète. Autre chose que l'amour divin vous fit passer par cette ville. « Puisque vous prétendiez nous raconter toute votre vie, ô pèlerin, pourquoi ne pas dire à quelle fin vous alliez ce jour-là, tout exprès, à Grenade? Y dussiez-vous perdre un peu comme chrétien, comme Croisé ou comme personnage de montre, vous y gagneriez, ô Poète, comme homme et vous nous toucheriez. » Vous nous dites, ô Lamartine, à toutes les lignes de votre œuvre votre naïf contentement de vous-même et vous vous proposez de vous faire admirer sous toutes les faces de votre caractère et de votre vie. Achevons pour vous la confession :

Lorsque, dans sa belle réponse de tribune, M. Guizot a dit dédaigneusement à Lamartine : « Mais d'où venez-vous? » je suis sûr que Lamartine, si son cœur avait parlé, aurait répondu à l'instant : « Je descends du ciel où j'étais assis à la droite de mon Père, et qui plus est : je suis mon Père lui-même. »

La manière critique de Sainte-Beuve est l'envers de la littérature romantique elle-même. L'écrivain se confesse avec complaisance, le critique le confessera à son tour

avec une égale complaisance. Plein de zèle, il avouera, pour lui, tout ce que les plus sincères des hommes ne veulent pas voir d'eux-mêmes. Pour parler net, je trouve cela assez réjouissant. A côté de tous ces écrivains romantiques, avides de jeter à l'immortalité les moindres parcelles de leur moi, un dieu moqueur a pris soin de placer un des meilleurs et plus méchants accoucheurs d'âmes, je dirais même une sorte de confesseur satanique, et cela nous incite à penser que l'humour et l'esprit ne sont pas absents de la création. Sainte-Beuve alla si loin dans cette tendance à passer de l'œuvre à l'homme qu'il finit par avouer :

> Il me devient presque impossible d'écrire sur les principaux auteurs du temps ; j'en suis depuis longtemps à juger, non plus leurs ouvrages, mais leur personne même, et à tâcher d'en saisir le dernier mot. Ce genre d'observation touche de trop près à l'homme pour être imprimé de notre vivant.

Ainsi, désir de vengeance, blessures de la sensibilité, ne suffisent pas à expliquer l'attitude prise par Sainte-Beuve vis-à-vis des grands écrivains romantiques. Un autre élément commence déjà à porter la question sur le plan intellectuel. La logique cachée du mouvement romantique entraînait tout naturellement le regard du critique à passer de l'œuvre à la personne de l'écrivain, à y pénétrer curieusement et à établir, pour ainsi dire, un perpétuel contrôle de l'œuvre par l'étude de l'homme même qui l'avait créée. Les grands romantiques victimes du mode critique de Sainte-Beuve sont en réalité victimes du tour nouveau que la nature « personnelle » de leurs œuvres imposait à la critique. L'élément de hasard, ce fut pour eux de rencontrer, sur leur chemin, un homme qui, né « moraliste » et blessé par la vie, apporta, à l'étude des caractères individuels, même acuité et même amertume qu'un La Bruyère avait jadis apportées à l'examen des caractères généraux. Il nous est ainsi possible d'ap-

procher de Sainte-Beuve par cette première approximation : cet implacable ennemi des grands romantiques est le fils direct du mariage le plus bizarre : l'esprit amer et psychologique des moralistes du XVII[e] siècle d'une part, la mentalité romantique elle-même, d'autre part. On pourrait dire encore que le romantisme, en affirmant le caractère « personnel » de toute œuvre, tendait à orienter le critique vers l'étude psychologique de l'écrivain. Et pour son grand dam, le romantisme rencontra son critique dans la personne d'un héritier de nos grands moralistes.

§

Il est aisé de voir que Sainte-Beuve a pesé avec lucidité les risques de son entreprise de vengeance. Il a senti qu'en jetant à terre les grandes réputations qu'il avait contribué à fonder, il risquait de périr avec elles. Mais tout bien examiné, lorsqu'il eut acquis la certitude que son siècle, parti avec de grands espoirs, ne serait qu'une « brillante chose d'ordre secondaire », il voulut apparaître à l'avenir comme le juge perspicace par excellence. Peut-être se vit-il assez souvent trônant sur les ruines de la littérature de son temps, en qualité d'homme de jugement égaré dans une génération qui en était dépourvue.

Or, Sainte-Beuve en était arrivé à cette pensée obsédante et en lui perpétuellement ravivée, que les écrivains de son époque, partis pour la gloire avec de beaux dons naturels, avaient mésusé de ces dons par suite de la condition même de l'homme de lettres au XIX[e] siècle. Il en était arrivé à penser qu'obligés de songer perpétuellement à l'effet, à la mise en scène, au bruit à maintenir autour de leurs noms et tentés de plus en plus par le désir de flatter les instincts de la multitude dispensatrice de la gloire et du profit, les grands écrivains de

son temps s'étaient en partie transformés en charlatans.

Parlant de la parfaite probité de Littré, il écrivait dans un de ses *Lundis* : « Dans ce XIX[e] siècle, qui sera réputé en grande partie le siècle du charlatanisme littéraire, humanitaire, éclectique, *néo-catholique* et autres, et où généralement c'est à qui fera le plus valoir sa marchandise, ces sortes d'hommes originaux et singuliers sont une exception criante. » Sainte-Beuve s'est bel et bien assigné la tâche ingrate de démasquer, dans la plupart des écrivains de son temps, un élément de charlatanisme. Il le fit avec quelques ménagements dans ses articles, avec brutalité dans ses notes secrètes.

En même temps qu'il donnait satisfaction à de basses rancunes, il se disait loyalement : je me dévoue à la vérité, je suis l'homme de vérité par excellence. Et je crois qu'à son point de vue, il avait quelque droit à se rendre ce témoignage. Tant il est vrai que tout geste humain est une apparente unité, faite d'une multiplicité d'éléments fort différents! Mais qu'il est difficile de travailler en pleine pâte humaine. Et comme l'expression simplifie et grossit ce qui devrait s'apercevoir comme un chatoiement rapide en liaison avec d'autres chatoiements impalpables et complexes. Qui dira ce qu'il peut y avoir dans le noble dévouement de la vérité de choses d'ordre vil? Qui nous parlera pertinemment de la comédie de cet appétit de vérité qui est peut-être le meilleur de l'homme? Quels secrets désirs de destruction et de vengeance peut-il à l'occasion cacher en ses profondeurs?

Oui, l'homme de vérité qui vivait au fond de Sainte-Beuve était d'accord avec l'homme de vengeance et d'envie pour arracher le masque à ceux que le critique avait cru voir plus ou moins glisser sur la pente du charlatanisme (1).

(1) Nous complétons naturellement les jugements des *Cahiers intimes* par d'autres jugements empruntés aux œuvres de Sainte-Beuve, et notamment à

Une lettre du 9 mai 1863, consacrée au cas Villemain, nous éclaire à fond cette intention générale de Sainte-Beuve. Nous donnons ce texte parce qu'il est capital, parce que tous les termes en doivent être médités et qu'il va nous préparer à pénétrer dans un instant au cœur de la méthode de Sainte-Beuve :

Voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si déployé et pavoisé en sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc... ; et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe ! Que faut-il faire en définitive ? Comment conclure à son égard ? Faut-il louer à perpétuité ses sentiments nobles, élevés, comme on le fait invariablement autour de lui, et comme c'est le rebours du vrai, faut-il être dupe et duper les autres ? *Les gens de lettres, les historiens et prêcheurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini ?* Faut-il ne les voir que sur la scène et tant qu'ils y sont ? Ou bien est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse ? de montrer les points de suture entre le talent et l'âme ? de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre, qui se ressent jusque dans le talent même et dans l'effet qu'il produit à la longue ? La littérature y perdra-t-elle ? c'est possible, la science morale y gagnera. Nous allons là fatalement. Il n'y a guère de question de goût isolée. Quand je connais l'homme, alors seulement je m'explique le rhéteur, et cette espèce de rhéteur la plus habile de toutes, qui se pique de n'avoir plus rien du rhéteur.

Notez en passant que ce texte vous fait entrevoir comment la critique chez Sainte-Beuve est passée du plan où travaille le critique sur le plan où opère le moraliste. Mais pour l'instant, j'en retiens ce seul dessein de Sainte-Beuve : il veut pour l'avenir démasquer en Villemain un comédien (un « charlatan », dit-il le plus souvent) et il laisse entrevoir même dessein pour d'autres écrivains. Et de fait, l'intention affichée ici pour Vil-

des articles en apparence d'ordre secondaire où le critique glisse parfois ses traits les plus mordants sur des sujets de premier ordre.

lemain vaut pour d'autres contemporains de Sainte-Beuve.

Chateaubriand? La question à se poser sur lui est de savoir dans quelle mesure « l'enchanteur » est un « imposteur ». Le manque de vérité n'est pas compensé par le talent, et toute cette œuvre brillante, — *René* mis à part, — périra par son caractère « factice ». Lamartine? Grisé par le succès, dévoré d'ambition et de besoins d'argent, le poète des *Méditations* a bien vite quitté les nuées pour se faire comédien, et Sainte-Beuve de le définir « le premier des charlatants politiques et des industriels littéraires ». La manière dont le plus céleste des poètes monnayait son talent avait le don de faire tomber Sainte-Beuve en stupeur. Il lui reprochait de s'être trahi lui-même, d'avoir cherché le succès en avilissant son génie et en faisant de sa muse une « racoleuse des masses ».

N'insistons pas sur Pierre Leroux, qui fit un instant route avec Sainte-Beuve et qui embrassa par la suite la carrière de Dieu, alors que Sainte-Beuve se contentait de celle de bibliothécaire. Il n'est là qu'un banal « charlatan » du XIXᵉ siècle. Cueillons au passage quelques louanges charmantes à l'adresse de Béranger « homme calculé », « faux-bonhomme », type même du « comédien qui ne fait rien que par rapport à son rôle ». Le voilà lui aussi mis en bonne place parmi les charlatans. Quant à Cousin, son cas est si évident qu'il serait malséant de s'y attarder. « Cousin a beau faire : il n'est après tout qu'un charlatan de talent et un étourdi de génie. » A lui aussi l'épithète de « comédien » et ce titre qui est une vraie trouvaille, « Phédon-Scapin! ». Il serait bien étrange que Balzac, la « bête noire » de Sainte-Beuve, fût omis de la liste des grands charlatans du XIXᵉ siècle. C'est lui que Sainte-Beuve nous montre conquérant patiemment et méthodiquement sa clientèle « infirmité par infirmité », et c'est à son adresse qu'il avait décoché à la fin du premier tome de *Port-Royal*, si cruellement

bafoué par Balzac, cette phrase brutale : « Il y a toujours à distinguer, pour ne pas être dupe, entre l'école des vrais grands esprits et l'école des *grands farceurs.* » Michelet? Le mot de charlatan n'est pas prononcé à son intention, mais c'est tout comme. Son art de « ressusciter » les morts d'un coup de baguette magique semble bien suspect à Sainte-Beuve et, à cet historien-thaumaturge, le critique glisse, à travers quelques fausses louanges, cette phrase de fiel : « On voulait être un Christ, on n'est qu'un Simon le Magicien ou un Apollonius de Tyane; on frise le Cagliostro. » Cagliostro ou charlatan, que préférez-vous?

Mais je crois que dans l'esprit de Sainte-Beuve, c'est à Victor Hugo qu'il aurait décerné, avec le zèle le plus amer, la palme du charlatanisme. Il faut croire que ce charlatanisme de Hugo atteignait des raffinements inouïs, car Sainte-Beuve mit de longues années à le découvrir :

Je ne puis le démasquer comme charlatan, sans m'accuser moi-même d'avoir été bien simple. « C'est un homme, me disait Molé, qui calcule tout ce qu'il dit, jusqu'au bonjour. » Et il était comme cela dès l'âge de seize ans ; mais moi, je croyais d'abord à ses paroles. Je ne crois pas qu'il y ait d'homme à qui il coûte moins de mentir.

Il est vrai que Lamartine est défini lui aussi « le moins franc, le plus menteur des hommes; sa parole ne compte pas, il l'oublie, la retire, la dément... ».

O critique qui avez en vous tant de multiples qualités et dont l'âme est si complexe qu'au prix de la vôtre, celle de Renan lui-même me paraît simple, comme j'ai peur qu'avec toute votre acuité d'observation, toute votre perspicacité de déchiffreur d'âmes, comme j'ai peur que vos exactes mesures des poètes ne vous trompent quelquefois sur leur compte! Comme je tremble qu'où vous voyez machiavélisme, il ne faille lire parfois ingénuité!

J'ai beaucoup pratiqué le réel, ou plutôt le réel m'a

roulé dans ses plis comme un galet incessamment saisi par les vagues sur la grève et j'ai vu, de mes yeux vu, que dans la vie on peut être dupe sur les hommes de deux manières : lorsqu'on manque d'expérience sur leur compte et aussi lorsqu'on est trop averti sur eux. La réalité réserve de subtiles duperies à ceux qui la connaissent en tous ses replis et surtout aux esprits mûris qui, après avoir trop souffert des hommes, ont la sensation de les connaître à fond. Le dieu moqueur veille partout et, quelles que soient les précautions prises, c'est la loi ici-bas d'être toujours dupe.

Dès 1840, Sainte-Beuve acquiesçait pleinement aux doctrines de La Rochefoucauld. Il croyait tenir la clé de l'âme humaine. Hélas, on ne la tient jamais. Il serait trop beau qu'un homme ait pu forger le passe-partout à crocheter toutes les âmes.

Je crois que Sainte-Beuve a trop regardé ses contemporains à travers la théorie de La Rochefoucauld. Et cela l'a conduit à ne voir autour de lui que natures malignes et froidement calculatrices. Ce qui est mouvement de sensibilité, jaillissement de passion, élan irrésistible, geste non prémédité, impulsion spontanée jaillie des obscures profondeurs, — tout cela échappe si l'on se fait trop fidèle disciple de La Rochefoucauld. Sainte-Beuve considère les écrivains de son temps à travers ses haines et ses amertumes, il y joint par surcroît la théorie de La Rochefoucauld; pour le coup, c'en est trop.

Mais surtout pour observer une certaine famille d'écrivains, il manquait à Sainte-Beuve le sens des natures imaginatives. Cet homme, qui a la réputation de tout comprendre, est toujours déconcerté dès que la fée Imagination entre en jeu. Dans toute la force du terme, il ne comprend pas. Où se manifestent des jeux spontanés d'imagination, il soupçonne toujours du charlatanisme, du mensonge, du bluff ou de laborieuses et bizarres combinaisons intellectuelles. Comme tous ces termes de véra-

cité et de mensonge, de comédie et de calcul sont impropres, appliqués à des visionnaires qui ont pour connaissance d'eux-mêmes le rêve perpétuellement recréé d'eux-mêmes, et pour connaissance du monde le mirage qui dans l'instant présent se glisse entre eux et le réel! Et puis, tous ces jeux littéraires et artistiques, Sainte-Beuve ne les prend-il pas trop au sérieux dans un Univers qui, pour le sérieux, semble laisser beaucoup à désirer? Oui, c'est cela. A sa manière, Sainte-Beuve a été touché d'une des plus tristes maladies de son siècle : l'excès de sérieux.

Mais n'insistons pas davantage sur ce point. Je n'ai nul souci d'imposer un « jugement » à mes lecteurs, je lève pour eux des questions et des points de départ de méditation et, là-dessus, qu'ils tranchent selon leurs goûts propres! J'aime les problèmes pour eux-mêmes et leur solution m'est assez indifférente. Revenons à Victor Hugo et à cette palme du « charlatanisme » que Sainte-Beuve lui attribuait avec complaisance. Chez Victor Hugo, Sainte-Beuve discernait un tempérament de rhéteur, de déclamateur et de courtisan de la popularité. Victor Hugo ayant trop bien triomphé se serait pris lui-même à ses propres déclamations et à son propre charlatanisme : « A force d'être charlatan et déclamateur, Hugo a fini par croire à ses propres phrases : il y a été pris. »

Je ne cherche pas dans quelle mesure Sainte-Beuve a vu juste et dans quelle mesure il s'est trompé. Je veux simplement mettre ce fait en relief : Non, des rancunes particulières, non, de secrètes amertumes ne suffisent pas à expliquer ce « torpillage » des écrivains romantiques. Il y a bien chez Sainte-Beuve une conscience éprise de vérité dans l'art, qui a tenté de signaler dans la littérature de son temps un manque foncier de sincérité et de soumission au vrai :

Charlatanisme ! il en faut, je crois, écrivait-il, dans la poli-

tique, dans l'art de gouverner les hommes. Napoléon disait un jour à propos de charlatan : « Charlatan tant que vous voudrez, mais où n'y en a-t-il pas ? Corvisart est charlatan, et pourtant si votre femme ou votre fille est malade, vous appellerez bien vite le charlatan Corvisart. » Oui, mais dans l'ordre de la pensée, dans l'art, c'est la gloire et l'éternel honneur que le charlatanisme ne pénètre pas, c'est ce qui fait l'inviolabilité de cette noble partie de l'homme.

C'est de cet angle qu'il faut considérer les *Lundis* et la volonté de « juger » qui s'y affiche avec décision. Dans ces *Lundis*, il est en effet deux sortes de critiques : une critique de mouvement qui essaie (d'une manière bien molle et bien gauche d'ailleurs) d'aller vers l'avant avec les volontés sincères de renouvellement, et une critique de résistance au Romantisme grandiloquent et dénué de souci du vrai. C'est en ce sens que Sainte-Beuve pouvait définir ainsi sa critique : « Nous sommes revenus à une de ces époques où l'on sent très bien que la critique, celle même qui se bornerait à résister au *faux* et au *déclamatoire*, aurait son prix. » Dans cette lutte contre l'emphase romantique, ce n'était pas seulement en homme de goût qu'agissait Sainte-Beuve, mais surtout en homme de vérité, qui redoutait de voir chez les écrivains de la famille de Lucain le mensonge se dissimuler sous la boursouflure. « Tant d'emphase s'accorde très bien à recouvrir les ruses, le charlatanisme et les mensonges. » Pour bien comprendre l'attitude de Sainte-Beuve vis-à-vis du romantisme, il serait peu juste de se représenter un Sainte-Beuve d'abord romantique se retournant soudain contre ses tendances de jeunesse. Il affirma toujours sa fidélité à un premier romantisme qui était tendance au naturel et expression loyale du plus intime de l'âme. Il n'agréa jamais un second romantisme à grand tintamarre, tendu vers les gros effets et sacrifiant la vérité au désir d'éblouir à tout prix. Quand on discute sur le Romantisme, il est assez vain de se déclarer pour ou

contre le Romantisme en général, puisque le mot romantisme est une sorte de pavillon qui couvre des choses tout à fait différentes et même contradictoires. Pour mon compte propre, je serais bien incapable de dire si je suis pour ou contre le romantisme, vu la diversité des choses que me cache ce mot vague. Songeons que le roman *Volupté* écrit par Sainte-Beuve peut être donné comme le type le plus pur du roman romantique, si l'on entend par romantisme la tendance à atteindre le plus intime de son âme, le désir de confesser avec une légère transposition d'art un épisode de sa vie particulière, le goût pour un certain mélange de mysticisme, de sensibilité et de rêverie. Et songeons que le même roman peut être donné comme l'écrit le moins romantique si l'on entend par romantisme l'orgie de pittoresque, le bariolage des couleurs, le voyant de l'expression, l'exagération des mots par rapport à leur contenu, un certain tour théâtral, le souci de la mise en scène, la perpétuelle transformation imaginative de la réalité et la volonté de frapper des coups violents sur les nerfs et l'esprit du lecteur.

A une critique impartiale et patiente de nous dire dans quels cas Sainte-Beuve a dénommé « charlatanisme » les jeux de cette faculté Imagination qu'il n'a cessé de combattre, frappant tantôt sur ses outrances, tantôt sur ses manifestations les plus curieuses et les plus intéressantes.

Il faudra voir aussi dans quelle mesure des esprits scolaires comme Villemain et Cousin furent des charlatans. Peut-être faudra-t-il remarquer que de tels esprits voguent dans le conventionnel comme dans leur atmosphère naturelle. Lorsque Cousin dissertait avec éloquence sur « le Vrai, le Beau et le Bien », je ne lui aurais pas dit avec Sainte-Beuve: « Vous êtes un charlatan qui abusez de la crédulité de votre public », je crois que je lui

aurais dit simplement : « Vous êtes un mort qui, parmi les vivants, dissertez sur des fantômes. »

Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve nous oblige à poser l'éternelle question du romantisme, question protéique par excellence, de cette nouvelle manière : *En quel sens et dans quelle proportion la littérature dite romantique enveloppe-t-elle un élément de charlatanisme? De quelle façon les conditions mêmes de la littérature du XIX[e] siècle ont-elles incité telles natures créatrices bien douées à céder au charlatanisme?*

Je ne sais quelle réponse apportera l'avenir, je me borne à dégager le problème posé par Sainte-Beuve.

§

Pour juger en toute connaissance de cause des attitudes prises par Sainte-Beuve vis-à-vis des écrivains de son temps, il faut comparer la méthode qu'il leur appliquait à celle qu'il appliquait à nos classiques. En apparence, différence radicale. La réalité est un peu plus complexe.

Il y avait, dans la méthode même de Sainte-Beuve, une forte tendance à passer de l'étude de l'œuvre à celle de son auteur et à conclure sur l'œuvre en tenant grand compte de l'homme même qu'elle reflète. Je me demande si, poussée à fond, la critique de Sainte-Beuve n'arriverait pas à des résultats assez singuliers, même pour nos œuvres classiques. Placé durant trente ans auprès d'un Racine, d'un Boileau, d'un Molière ou d'un Bossuet, épiant tous leurs gestes, tous les secrets de leurs caractères individuels, un Sainte-Beuve, persuadé que toutes les défaillances des caractères doivent se retrouver dans les œuvres, aurait-il parlé avec tant de respect et de sereine compréhension (je ne dis pas profondeur) de nos œuvres classiques?

Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, dit-on. Je me demande jusqu'à quel point il resterait

des grands hommes si, dans tous les cas, Sainte-Beuve avait eu loisir de les observer à fond. Son observation de l'homme réel le poussait à penser que tout homme portait en lui son bon lot de vices et de bassesses. Dès 1840, Sainte-Beuve s'était transformé en un étrange « amateur d'âmes » qui, en qualité de bon connaisseur de l'homme, désirait passionnément saisir dans les esprits ce qui constituait le contraire de leur grandeur et les intégrait dans la commune, grossière et mauvaise humanité. Même dans ce *Port-Royal* entrepris avec tant de sympathie, la tentation de découvrir, derrière les hauts faits de ces âmes sublimement chrétiennes, les petites vilenies de la commune humanité, se manifeste. Il recueille l'anecdote de Tallemant des Réaux racontant que les Arnauld savaient faire obtenir des brevets de pension à leurs enfants « à la bavette », pour récompense des services qu'ils auraient déjà rendus. Il conte que les parents de la mère Angélique lui firent décerner le titre d'abbesse à l'âge de dix ans et demi, en accusant mensongèrement l'âge de dix-sept ans. Il conte qu'au jour où elle eut quinze ans, son père lui fit signer par surprise un papier écrit à dessein d'une manière illisible et par lequel elle renouvelait ses vœux. Il nous montre le même homme faisant régulariser le titre d'abbesse accordé à sa fille, en invoquant qu'elle allait établir la clôture à Port-Royal, alors que lui-même était décidé à s'y opposer de toutes ses forces. Et Sainte-Beuve d'écrire : « Nous suivons jusqu'au bout cette singulière duplicité de conduite chez un si honnête homme. » Et lui de se ranger à l'opinion des Jansénistes qui voyaient dans la nature humaine « éternelle corruption du cœur à surveiller et à guérir ».

Lorsque des documents inédits viennent apprendre que ce charmant Vauvenargues tout de délicatesse et de noblesse, ayant eu besoin de deux mille francs, les demanda à M. d'Oraison en lui offrant comme compensation, s'il ne pouvait rembourser son emprunt, d'épouser une de ses

fillés au bout de deux ans, Sainte-Beuve se divertit à voir cet écrivain exquis donner, tout comme Figaro à Marceline, « hypothèque sur sa personne ». Il éprouve je ne sais quelle maligne joie à le voir sortir enfin du rang de sublime exception pour entrer dans la commune humanité.

Même pour les écrivains du passé, Sainte-Beuve avait donc tendance à étudier leurs personnes et à l'occasion manifestait un goût prononcé pour chercher leurs tares. Il voulait que le critique dessinât des portraits complets, en mélangeant qualités et défauts, et sans faire grâce des « verrues » du modèle.

Mais pour les écrivains d'autrefois, Sainte-Beuve rencontrait une tradition cristallisée qui lui imposait le respect. Il ne lui était guère possible d'observer minutieusement leurs personnes, un peu perdues dans le vague d'un lointain doré.

Passait-il aux contemporains, il pouvait à loisir observer toutes les « verrues » et, comme il les regardait au télescope, les plus minces tendaient à devenir, par rapport à l'ensemble du personnage observé, des difformités. Ce fut le cas pour Vigny, légèrement marqué par la verrue « fatuité » et par la verrue « pédantisme ». Sainte-Beuve les regarda avec des verres si grossissants qu'elles devinrent, à ses yeux, l'essentiel de Vigny, transformé ainsi en une sorte de personnification de la sottise, en vrai personnage de farce.

Armé de son télescope à verrues, si Sainte-Beuve avait pu observer trente ans la famille Arnauld, l'histoire de Port-Royal en eût été probablement modifiée.

Il y avait chez Sainte-Beuve un moraliste qui croyait à la méchanceté foncière de l'homme; il y avait chez lui un critique que prétendait retrouver dans l'œuvre l'individu qui la créait; comment donc aurait dû conclure en tous cas le critique-moraliste qu'était en définitive Sainte-Beuve s'il eût toujours été parfaitement logique avec

lui-même ? Ah, je sais bien quel est le meilleur de l'homme. C'est son incapacité d'être tout à fait logique avec lui-même. Eh bien, Sainte-Beuve était sur la voie de choses tout à fait intéressantes. Mais précisément parce qu'il avançait en terrain neuf où les sentiers n'étaient pas tracés ni les jalons posés, il n'arriva pas tout à fait à sortir de la broussaille touffue où il s'était engagé. Essayons de l'y suivre.

§

L'axiome fondamental de la méthode de Sainte-Beuve pourrait se cristalliser ainsi : il y a identité entre l'écrivain et son œuvre.

Il faut voir combien Sainte-Beuve fit effort pour sauver ce principe. Rencontre-t-il des témoignages affirmant que le poète Delille ne ressemblait pas du tout dans la conversation à l'homme imaginable d'après ses écrits, il proteste. « Illusion du goût d'alors, écrit-il. Pour nous, les œuvres, la vie et la personne du poète sont devenues ressemblantes. »

Admirateur total de *Paul et Virginie*, ce chef-d'œuvre de pureté, il s'alarme, en 1836, quand les témoignages directs s'accordent à faire apparaître Bernardin de Saint-Pierre comme un homme dur, méchant, tracassier, dont l'esprit était encore plus médiocre que le caractère. Sainte-Beuve ne peut admettre ce désaccord entre l'homme, sa vie et son œuvre, et il dit :

Bernardin de Saint-Pierre est l'exemple le plus souvent invoqué et le plus désespérant de ce désaccord que je veux amoindrir, si je ne peux le repousser.

On saisit la tendance. Ailleurs Sainte-Beuve expose le principe en termes formels :

La littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation : je puis goûter une œuvre, mais il m'est diffi-

cile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : *tel arbre, tel fruit.* L'étude littéraire me mène tout naturellement à l'étude morale.

La méthode sort de là : faire toutes les observations possibles sur l'homme pendant qu'il vit; rechercher sur lui tous les témoignages après sa mort.

Dernier point : Vous connaissez maintenant l'homme, abordez l'œuvre et tout ce que vous avez appris sur l'homme, vous devez le retrouver dans l'œuvre elle-même, miroir fidèle de son esprit...

Telle la méthode présentée dans son idéale pureté. Sainte-Beuve passa son existence à faire une ample expérience sur ces quelques axiomes. Elle valait d'être faite.

Remarquez immédiatement combien ces quelques principes transforment la critique. Les formes de pensée et d'art ne sont plus de capricieuses combinaisons d'arabesques dessinées dans le vague, ce sont des épanouissements qui plongent à plein dans la vie et dans l'humanité.

Mais la grande question est celle-ci : les principes de Sainte-Beuve sont-ils des axiomes sur lesquels on peut construire en toute certitude? Ne sont-ils pas eux aussi, comme toutes les « vérités » humaines, des demi-vérités, et par là même ne risquent-ils pas, pris pour guides certains, de conduire à des erreurs? Sainte-Beuve, en particulier dans ses *Cahiers intimes,* n'a-t-il pas été parfois victime de quelques possibilités d'erreur qu'enveloppaient ses axiomes essentiels?

Essayons sur un cas concret d'appliquer intégralement les principes de Sainte-Beuve et nous verrons comment, à l'occasion, ils peuvent conduire vers des résultats contestables. Je viens de relire les *Méditations* de Lamartine. Peu de livres m'élèvent à tel point dans cette zone bienheureuse où le terrestre amour s'anéantit dans un rayonnement de spiritualité. Elvire? la madone, l'ange,

le fantôme céleste que toute âme de vingt ans entrevoit avec nostalgie à travers la beauté des femmes désirées! Lamartine, le pur amant qui, par la médiation de la femme aimée, s'élève à l'adoration du Parfait. Eh bien, travaillons maintenant selon les principes de Sainte-Beuve. Je me remémore l'affirmation du critique limpidement formulée en 1865, à l'intention des poètes lyriques sincères :

Il en est de lui, disait Sainte-Beuve du poète Veyrat auquel il consacrait vingt-neuf pages d'un *Lundi,* comme de tous les poètes personnels et lyriques : sa lyre et son âme, sa vie et son œuvre sont une même chose.

J'ai entendu la lyre qui a soupiré le nom aérien d'Elvire. Je pars prosaïquement aux renseignements. Voici d'abord des témoignages sur Mme Charles qui fut l'Elvire du *Lac...* Hélas, qu'il y a loin de Mme Charles à Elvire!

L'amour réel de Lamartine et de son amante? Bien des indices laissent supposer qu'il ne se tint pas dans les régions d'immatérialité. Et la jeunesse de Lamartine, quelle fut-elle? Il semble bien qu'elle se soit donné carrière auprès de maintes femmes dont les unes, pour parler comme La Fontaine, s'apparentaient aux « Clymènes » et les autres aux « Jeannetons ». Laissons conclure Anatole France qui s'est occupé de la jeunesse et des amours de Lamartine : « Tandis que Lamartine vivait son amour sur les bords du lac du Bourget, il entretenait cinq ou six filles de ferme, avec lesquelles il passait ses nuits. Encore un farceur, celui-là ».

Oh! je sais bien que c'est là une boutade lancée par France au cours d'une conversation. Mais une boutade a souvent l'avantage de pousser un point de vue jusqu'à l'extrême.

Alors je me demande : « Supposé que des recherches sûres et patientes nous obligent à penser que Mme Charles et Lamartine aient été dans la réalité des êtres fort différents de ceux qu'on imaginerait d'après les *Médita-*

tions, doit-on conclure que ces poèmes soient plus ou moins l'œuvre d'un « farceur »?

Eh bien, non! Quels que soient les résultats des recherches sur Lamartine et sur Elvire, nous pourrons toujours dire que les *Méditations* sont un des livres de poésie les plus sincères de la littérature française. J'appelle sincérité du poète non pas la conformité de son livre à la vie réelle qu'il a vécue au temps des *Méditations,* mais la conformité de ses poèmes à un modèle idéal de l'amour, que l'Elvire réelle lui a fait découvrir au plus profond de lui-même. Que Lamartine ait passé de multiples nuits en compagnie de filles de fermes, que m'importe, si cela n'a pas compté pour son esprit? Et que m'importe qu'il ait réellement possédé Elvire, si celle-ci n'a été que le prétexte à rêver un amour qui la dépassait. Si, à la lecture des *Méditations,* j'ai l'intuitive et éblouissante révélation que ce modèle idéal d'amour fut une réalité dans l'esprit de Lamartine, s'il éveille en mon cœur le même rêve supérieur, cela me suffit, la cause est jugée. Je n'ai que faire de toutes révélations sur la vie et le caractère de Lamartine. La révélation de son « moi » qui compte à mes yeux est l'intuitive révélation que m'ont apportée les *Méditations.*

A propos de Stendhal, nous voyons s'esquisser de la part de Sainte-Beuve un aveu riche de signification.

Il s'étonne de la grandeur et de la profondeur que découvrent dans son œuvre les nouvelles générations. Et il avoue ceci : ceux qui ont personnellement connu Stendhal ont de lui une image qui les empêche d'apercevoir en son œuvre cette grandeur qu'y discernent de nouveaux yeux. Avoir bien connu Stendhal masque donc au critique la grandeur de l'œuvre stendhalienne. Le fait nous paraît d'autant plus digne de remarque que Sainte-Beuve lui-même y revient plusieurs fois.

Votre impression, à vous jeunes gens, écrit-il dans une lettre, dépasse de beaucoup celle que Beyle laissait à ses

contemporains, même les plus favorablement disposés pour sa distinction d'esprit. Il était un peu gêné, un peu sur ses gardes, un peu préoccupé de la disposition à son égard de ses interlocuteurs. De là, un désaccord entre le cran élevé où vous le placez décidément et celui où le voient, même sans aucune prévention hostile et sans aucune défaveur, ceux qui l'ont rencontré et connu.

Quel est donc le point douteux dans la méthode de Sainte-Beuve? Est-ce d'affirmer qu'une œuvre littéraire reflète l'esprit qui l'a conçue? Non. Pour qui a des sens pénétrants, toute œuvre révèle sur son auteur bien autre chose que celui-ci n'a cru lui confier de lui-même. Le point délicat est ailleurs : il est dans une insuffisante analyse du « moi », il est dans une insuffisante analyse des rapports de l'homme avec son œuvre.

En général, Sainte-Beuve prend le moi d'un écrivain d'une manière trop globale. Il tend trop à croire que, dans les créations de pensée et d'art, il devrait y avoir identité entre le moi d'un homme tel qu'on peut le saisir dans sa vie courante et le moi révélé par les œuvres. Fréquentez un homme supérieur : il se peut que cette tranche de personnalité par laquelle il diffère des autres hommes et les domine ne se révèle pas à vos yeux. Elle ne s'éveille et chante que dans l'acte créateur, dans le tête-à-tête de l'amour, à l'instant béni où le créateur vit seul avec ses rêves et ses visions. Considérez le spectre solaire. A vos yeux, il offre seulement sept couleurs. Cependant, au delà du violet, il existe encore, invisible et agissant, l'ultra-violet que vous ne percevez point. Cette tranche du moi supérieur qui se révèle dans l'acte créateur, elle plonge par de multiples racines dans la personnalité vulgaire, mais comme une fleur qui transmue en parfums les sucs d'un banal terreau. Il n'y a pas identité entre le parfum que dégage la fleur dans l'air supérieur et les âcres senteurs du terreau où elle plonge si vigoureusement. Quand Baudelaire, livré à

toutes les défaillances d'un homme misérable, abordait la composition d'un poème, il se plaçait dans l'attitude de l'âme en prière, dominé par une pensée de rédemption et de purification. Ce Baudelaire qui unissait en lui tant de folie et tant de lucide jugement écrivait : « N'y a-t-il pas dans toute œuvre quelqu'un qu'on ne saurait voir dans la vie? » C'est l'évidence même.

N'oublions pas d'ailleurs que le caractère attribué à un homme d'après notre personnelle observation n'est pas une réalité en soi, mais un phénomène de relation entre l'observateur et l'observé. Si nous nous renseignons à fond sur un homme vivant, nous verrons aisément que nous recueillerons de lui une suite d'images discordantes suivant les différents observateurs et suivant les différents milieux où il manifeste son activité. Avant de vouloir s'expliquer une œuvre par le caractère de son auteur, il faudrait être sûr de posséder sur lui la parfaite vérité.

« Mme Dudevant commet des infamies et écrit des sublimités », note Sainte-Beuve. Ici, la pensée du critique pourrait s'énoncer ainsi : George Sand quand elle écrit est, elle aussi, une comédienne, une sorte de charlatan. Pas si simple que cela. Sainte-Beuve a trop tendance à intellectualiser plus que de raison la nature humaine et à substituer des séries de calculs et d'actes réfléchis à des faits de spontanéité. Il tend à mettre trop de logique dans notre nature et tend trop à conclure d'une partie de nous-même à une autre partie par voie de déduction et d'analogie. Une femme par exemple peut être parfaitement sincère en s'abandonnant à ses instincts et à ses passions, tout en maintenant son esprit dans des rêves de sublimité. Telle partie de nous-même possède un merveilleux pouvoir d'ignorer les habitudes et les vices d'une autre partie de nous-même.

Je ne vois pour ma part aucun empêchement à ce qu'un écrivain s'abandonne à maintes actions misérables et écrive avec sincérité des choses sublimes. C'est qu'in-

tervient ici un nouvel élément de complexité. Tel dont la vie réelle semble révéler une âme basse et corrompue se voit-il lui-même sous le même angle d'où vous l'observez? Un Jean-Jacques Rousseau accomplit bien des actes vils, il se voit très sincèrement comme l'homme de vertu par excellence. C'est que notre conscience, beaucoup plus qu'un instrument de connaissance de nous-même, est souvent un instrument de justification de nous-même à nos propres yeux. Elle nous présente avec complaisance le mirage de nous-même où nous nous complaisons, l'illusion qui est la plus suceptible de nous flatter et de nous faire prendre goût à notre être propre. Il est bien des replis et des arrière-fonds de l'âme où le scalpel d'un aussi fin psychologue que Sainte-Beuve ne pénètre pas. Je ne vois nulle part qu'il ait soupçonné le mécanisme d'illusion qui nous donne à nous-même une connaissance parfaitement fausse de nous-même, ce qui peut permettre à un écrivain de se peindre en toute sincérité d'une manière qui nous semble mensongère.

De même, il n'y a pas à s'étonner qu'un homme de pensée adopte des doctrines en opposition avec son caractère et avec son tempérament. C'est un fait d'ordre courant et qu'il n'est pas besoin de toujours expliquer par de machiavéliques calculs. Car la tendance naturelle de nos intelligences n'est pas de nous donner des idées qui reflètent notre tempérament, mais des idées qui permettent à ce tempérament d'affronter la vie.

Toute l'inextricable complexité des rapports de l'homme à l'œuvre, Sainte-Beuve ne semble pas l'avoir pleinement soupçonnée.

Très souvent, ce qui préside en secret à la naissance d'une œuvre, c'est le désir profond de réaliser imaginativement des tendances de nous-mêmes que la vie a empêchées de se manifester. Et ces tendances sont souvent les plus essentielles de notre être. Julien Sorel et Fabrice ne ressemblent pas au Stendhal à la fois timide et iro-

nique que Sainte-Beuve a cru connaître directement. Ils ne sont pas non plus des copies exactes de personnages réels. Ils sont l'expression d'un certain désir de grandeur, de beauté et d'héroïsme qui vivait en l'être secret de Stendhal et qu'il n'a pu déployer dans l'ordre des réalités. On pourait dire en un sens que le plus vrai Stendhal est dans la *Chartreuse* et dans le *Rouge* beaucoup plus que dans sa vie réelle. Un philosophe comme Nietzsche était une âme en détresse et toujours prête à succomber sous sa pitié de l'homme. Pour ne pas périr, il construisit, à l'inverse de son tempérament, une philosophie de la Force qui était le remède à sa faiblesse.

Et que dire des cas où une œuvre jaillit non point d'un désir de s'exprimer, mais d'un désir de se compléter? Dans de tels cas, ce qu'un artiste tend à mettre dans son œuvre, c'est précisément ce qu'il ne vit pas et dont il a la nostalgie. Sa plus grande sincérité artistique est alors dans une fuite de sa personnalité et de sa vie de tous les jours.

Toute étude sur un critique est à la fois une étude sur la structure de son esprit et sur les précautions à prendre en face des jugements qui naissent de cet esprit. Le point par lequel Sainte-Beuve entre aujourd'hui dans l'actualité est aussi celui qui nous permet le mieux de toucher à ses principes cachés, le plus souvent voilés par l'expression la plus nuancée, mais qu'il faut cependant discerner.

Au début, Sainte-Beuve s'efforçait de croire que le désaccord entre l'homme observable et son œuvre n'était pas possible; mais ses qualités d'observateur étant grandes, il a vu dans maints cas particuliers que l'image d'un auteur imposée au public par son œuvre ne coïncidait pas avec l'image qu'on pouvait tirer d'une observation directe de l'individu. Alors deux voies se présentaient : ou bien supposer que le public interprétait mal l'œuvre et alors rectifier son jugement en divulguant l'image de

l'auteur directement observé dans la vie réelle, ou bien soupçonner que l'écrivain s'était composé un personnage fictif qu'il cherchait à imposer par son œuvre au public. Tendance qui se révèle parfaitement pour le cas de Cousin : « Quand on approche de Cousin, on trouve un tout autre homme que celui qui se donne à connaître par ses écrits, piquant, amusant, un peu comique et l'on est tenté toujours de s'écrier en comparant : ô le sublime farceur! »

Cependant l'axiome essentiel auquel Sainte-Beuve s'attachait avec ténacité s'est bien des fois présenté à lui enveloppé de doute. Plus qu'il ne l'avoue lui-même, où il aurait aimé voir une certitude, il a senti un problème. A propos de George Sand, il a tracé ces lignes suggestives :

Le jour où Madame D... écrivait dans le *Monde* sa IVe lettre à Marni, les plus admirables pages depuis Rousseau, elle écrivait à Buloz une lettre de fourberie en matière d'argent. Hélas ! Hélas ! qu'est-ce donc que cette chose qu'on appelle talent ? J'ai pu, dans mes relations avec Madame Dud... et dans celles avec Hugo, tenir ainsi, en quelque sorte, registre en partie double de leur talent et de leur vie. Hélas ! le talent n'est-il qu'une aigrette (*crista galli*), un bel ongle qui, pourvu qu'on le soigne et qu'on le rogne de temps en temps, reste beau, même quand le corps et le cœur seraient pourris !

Ecrire pareille chose, c'est reconnaître soi-même que la personnalité créatrice d'un écrivain est, dans certains cas, fort différente de la personnalité observable dans le cours de la vie ordinaire.

Or, l'erreur de Sainte-Beuve est de trop lier le jugement de valeur à porter sur une œuvre au jugement qu'on peut porter sur le caractère et la vie de son auteur. Si Villemain est tombé dans un juste oubli, ce n'est pas parce que Sainte-Beuve nous a révélé que sa personnalité courante était celle d'un méchant singe, mais bien parce que sa personnalité créatrice était un pur néant.

Ceci posé, je me demande : l'objet propre de la critique

est-il d'étudier dans un écrivain sa personnalité vulgaire ou sa personnalité créatrice? L'objet propre de la critique n'est-il pas avant tout de se placer devant l'œuvre et, par intuition, flair subtil, de chercher cette personnalité créatrice directement à travers les formes d'art et de pensée qui en gardent l'empreinte?

Lorsque vous avez discerné sous les formes de pensée et d'expression les éléments spirituels qui les engendrent, vous les voyez se grouper sous l'aspect d'une construction d'ensemble. C'est cela même qu'on peut dénommer la personnalité créatrice d'un écrivain. Cette construction psychologique a même valeur que les modèles mécaniques construits par les physiciens. Sa perfection réside dans son aptitude à embrasser l'ensemble d'une œuvre dans sa richesse, sa variété et ses contradictions. Elle peut coïncider parfois avec l'individu observé dans sa vie coutumière. Elle peut dans certains cas en différer beaucoup.

Des observations faites par Sainte-Beuve sur les écrivains de son temps, il nous semble résulter que s'il est hasardeux de prononcer un jugement sur un écrivain d'après la connaissance de sa vie et de sa personnalité courante, il est encore plus périlleux de vouloir juger de la personnalité courante au moyen de la personnalité créatrice révélée par les œuvres. Sainte-Beuve en a fait l'amère expérience. Il se représenta d'abord les écrivains contemporains d'après leurs œuvres. Par suite, sa sensibilité ne put s'accoutumer à les voir fort différents de ces images dans le cours de leurs vies réelles. Indépendamment de toutes les autres causes, cela suffisait à créer un malentendu persistant entre Sainte-Beuve et les écrivains de sa génération. Sous prétexte qu'une œuvre révèle la perpétuelle aspiration à la grandeur, n'allez donc pas conclure que la vie de son auteur doit être un tissu de grandes actions et sa personnalité courante la perpétuelle révélation d'une grande âme.

Il faudra nous habituer à voir les plus exquises fleurs d'art et de pensée prendre racine dans le terreau de la nature humaine d'aujourd'hui, d'hier et de toujours. Il faudra nous faire à l'idée que les grands artistes considérés en dehors de leurs œuvres peuvent révéler toutes les bassesses, toutes les mesquineries, toutes les défaillances de la pauvre nature humaine. Il faudra bien reconnaître qu'un Victor Hugo, dont l'œil agrandissait fantastiquement toutes les apparences du monde, ne voyait pas grand quand il s'agissait de dépenser et qu'il était même d'une ladrerie prononcée. Il faudra bien s'habituer à voir un Lamartine aussi apte à mentir qu'à chanter, à charge d'expliquer la chose comme on voudra. Il faudra bien convenir que, dans la vie réelle, un Vigny pouvait donner l'impression d'un fat, d'un sot et d'un pédant. Il faudra même admettre que de grands esprits créateurs puissent porter au fond d'eux-mêmes toutes sortes de monstres. Peut-être faudra-t-il penser que, dans certains cas, c'est pour se délivrer de ces monstres qu'un homme éprouve le besoin de créer des œuvres d'art. Il faudra se demander encore si tels éléments vils d'un individu vivant ne peuvent pas se retrouver dans son œuvre, mais après avoir été transmués en qualités de pensée ou d'art par une mystérieuse sublimation qui révèle en nos esprits la possibilité d'étranges alchimies. Il faudra se demander aussi ce qu'est la sincérité dans le domaine de l'art et de la pensée, si elle est dans l'exacte correspondance entre la personnalité observable dans la vie et la personnalité créatrice, ou si elle est autre chose.

Dès qu'on aborde le labyrinthe des esprits, il en est comme de la vie où l'on rencontre tout et le contraire de tout. Face aux âmes individuelles, on s'aperçoit d'ailleurs que la science psychologique est un filet bien grossier et bien défectueux avec lequel on enserre fort mal les réalités spirituelles.

Toujours est-il qu'après les observations apportées par

Sainte-Beuve sur les écrivains du XIX[e] siècle, les biographies d'écrivains ne m'apparaissent plus que sous l'aspect d'œuvres mi-réelles, mi-conventionnelles. Il en est de même des rapports qu'on établit entre la vie et les créations d'un artiste. Quel biographe nous présente d'un écrivain les mesquineries, les mensonges, les indélicatesses, les turpitudes qui constituent pour tous les hommes la trame de la vie courante? Quel biographe nous présentera entre la vie et l'œuvre des correspondances de ce genre : le jour où tel écrivain tente une sorte d'escroquerie, il écrit ses pages les plus nobles? Ah! comme Sainte-Beuve a fini par sentir qu'en poussant jusqu'au bout ses méthodes d'investigation, sa critique en arrivait à porter une main destructrice sur tout ce monde charmant de mirages et d'illusions que nous dénommons art et poésie. Comme il a fini par sentir qu'en allant jusqu'au bout d'elle-même, sa critique finissait par se détruire elle-même, ce qui est la comédie cachée de tout ce qui est humain. Comme on sent que son être a été mordu jusqu'au sang lorsque le mot vérité s'est parfois dévoilé à ses regards sous un autre nom : destruction! Et comme il savait ce qu'il voulait dire en laissant comprendre plusieurs fois qu'il était allé au fond de tout!

Tout compte fait, en portant la critique sur le plan psychologique et en cherchant l'homme derrière son œuvre, Sainte-Beuve a soulevé des problèmes du plus haut intérêt et de la plus curieuse complexité. Parti avec une hypothèse directrice très simple : l'identité entre l'homme et son œuvre, il s'est trouvé mettre le pied sur un des meilleurs guêpiers que puisse rencontrer un chercheur. Un essaim de difficultés blessantes s'est levé sous ses pas. Ce « point de suture » entre l'homme et l'œuvre s'est révélé par la suite comme le nœud de toutes les complexités, et l'esprit si souple et si nuancé du grand critique n'a pu en défaire les fils emmêlés. Il est resté littéralement stupéfait en voyant que le cas général était

la discordance entre la vie réelle et la personnalité courante d'une part, et la personnalité créatrice d'autre part. De là à croire que l'écrivain se composait par calcul et préméditation une personnalité mensongère pour affronter le public, il n'y a qu'un pas. Sainte-Beuve l'a trop souvent franchi. La doctrine de La Rochefoucauld, qu'il a prise en qualité de « moraliste » comme hypothèse directrice, l'a aidé à se tromper assez souvent sur ce point.

Tout bien pesé, Sainte-Beuve s'affirme cependant comme un grand esprit. J'appelle grand esprit celui qui, à travers toutes les questions particulières, possède le flair d'un grand problème où son intelligence revient perpétuellement se heurter. En révélant que, pendant de longues années, il a tenu parallèlement un registre de la vie et un registre du talent pour des écrivains tels que Hugo et George Sand, Sainte-Beuve a montré qu'au cours d'une vie intellectuelle en apparence fort dispersée, il avait été capable de poursuivre avec ténacité une longue expérience sur un problème capital. Je nomme cela grandeur.

Avec plaisir, j'ai repris contact avec l'œuvre immense du grand critique-moraliste. Une fois de plus, j'en ai senti le charme. Pour une âme d'humeur aventureuse, avoir Sainte-Beuve sous sa main, le prendre par n'importe quel bout, c'est s'offrir la possibilité immédiate d'un voyage plein de péripéties, de surprises et de variété. Non point un voyage au sens grossier du mot, mais un voyage par l'esprit à travers cet univers chaotique, bariolé, à l'infini diversifié, que représente l'esprit humain fragmenté dans de multiples individus. Il est encore quelques âmes à penser qu'une telle manière de voyager en vaut bien d'autres dont on parle davantage.

GABRIEL BRUNET.

L'ÉPOPÉE AU FAUBOURG

PRINTEMPS SEXUELS...

—

Des anges? Non.
Des petits d'hommes...
A. M.

Il est généralement admis que l'instinct sexuel fait défaut à l'enfance, et ne s'éveille que dans la période de la puberté. C'est là une erreur lourde de conséquences, puisque nous lui devons l'ignorance où nous sommes des conditions fondamentales de la vie sexuelle. Si nous approfondissions les manifestations sexuelles de l'enfant, nous découvririons les traits essentiels de l'instinct sexuel ; nous comprendrions l'évolution de cet instinct et nous verrions comment il puise à des sources diverses.

OMISSION DE L'ENFANT DANS L'ÉTUDE DE LA SEXUALITÉ

Il est à remarquer que les auteurs qui s'appliquèrent à l'étude des particularités et des réactions de l'adulte ont attaché une importance considérable à cette préhistoire : les antécédents héréditaires, tandis qu'ils négligeaient cette autre préhistoire qu'on retrouve dans l'existence de chacun, l'enfance. Pourtant, il semble que les influences de cette époque de la vie soient plus faciles à constater, et que l'on doive les faire prévaloir sur les antécédents héréditaires (35). *On trouve, il est vrai, dans la littérature, quelques observations relatives à des actes de sexualité prématurée chez les petits enfants, érections, masturbations, et même simulacres du coït — mais toujours cités comme cas exceptionnels, extraordinaires, des exemples repoussants de dépravation précoce. Aucun auteur, à ma connaissance, n'a aperçu que l'instinct sexuel chez l'enfant avait ses lois ; et dans les ouvrages sur le développement de l'enfant, devenus fort nombreux ces derniers temps, on ne trouve pas de chapitres traitant du développement sexuel infantile* (36).

PROF. SIGMUND FREUD : La sexualité infantile.

A sept ans il faisait des romans sur la vie.

. . . .

Quand venait, l'œil brun, folle, en robe d'indienne,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
— Huit ans — la fille des ouvriers d'à côté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalon,
Et, par elle meurtri des poings et des talons,
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

ARTHUR RIMBAUD.

« Les poètes de cinq ans. » — Premiers vers.

Le Secret

Ils sont trois : Bout-de-Bibi, Pancucule et P'tit Louis tapis dans la pénombre, au fond d'un long couloir qui dessert huit logements et deux galetas au sixième et dernier étage de la vaste demeure ouvrière.

Là-bas, sur le palier, au ras du carrelage de brique, entre deux barreaux de la rampe, la flamme nue d'un bec de gaz palpite, fiévreusement, aspirée par les courants d'air. Elle se rabat parfois, semble un instant disparue, comme éteinte. Mais soudain redressée elle anime étrangement, sur les murs du corridor, les ombres obliques des boutons de porte et des cordons de sonnette.

Du bas de l'escalier, refoulée par tous les couloirs une odeur de soupe monte lourde et grasse.

... Ils sont trois : Bout-de-Bibi, Pancucule et P'tit Louis tapis avec mystère dans la pénombre. Ils parlent bas très bas, tout bas.

— Mes 'ieux, déclare Bout-de-Bibi, c'est comme ça que ça se fait, les enfants!

— Penses-tu! gouaille Pancucule, sceptique.

— Si!... c'est comme ça! affirme le gamin.

— Qui c'est qui te l'a dit? s'enquiert P'tit Louis qui doute aussi.

Bout-de-Bibi veut qu'on le croie. Il n'hésite point à proclamer hautement pour donner plus de poids à son affirmation :

— C'est mon père!

— Alors, répète- « le » encore, comment qu'on fait... c'est marrant! glousse Pancucule tout frissonnant de curiosité.

Bout-de-Bibi dit : « Voilà... » puis prend un temps. Les deux auditeurs halettent. Ils se rapprochent tout près de l'initiateur, tout près et attendent, bouches ouvertes, lèvres humides.

Trois têtes se touchent...

— Voilà, reprend le gamin, le « père » il dit à la « mère » de se coucher.

— Voui...

— Elle se couche, la mère.

— Voui...

— Alors le père il se couche aussi.

— Voui...

— Il se couche sur la mère...

— Voui...

— Et i remue!

— Ah!...

Quel silence!...

Le mystère est donc dévoilé. Et dévoilé par quelqu'un « qui sait »!

C'est simple. C'est lumineux : le « père » fait coucher la « mère », il se couche sur elle et il remue. Il remue! Tout est là.

Et les enfants naissent... Le lendemain sans doute, le jour même peut-être. Ni P'tit Louis, ni Pancucule, ni Bout-de-Bibi ne sont à la vérité bien fixés là-dessus!

Quel silence!... Seulement la sourde rumeur de Paris, dehors, derrière les murs; et des appels étouffés de trompes d'autobus...

La flamme lointaine du gaz sautille sans arrêt. Les doigts infatigables de la nuit épluchent très vite sa crête dentelée. Des larves d'ombres ondulent sur les murs. Boutons de portes, cordons de sonnettes...

Comme ils brillent, les yeux de Pancucule! En silence P'tit Louis, rêveur, se frictionne les cuisses. Bout-de-Bibi salive...

Et leurs trois cœurs battent, battent, aussi vite que saute là-bas la flamme ardente.

Le doux vertige de toucher au Mystère...

— Dis, mon gas, reprend Pancucule avec une voix de prière, répète-le encore... j'trouve ça trop marrant!... répète comme il a dit ton père!

Et Bout-de-Bibi recommence, avec le singulier plaisir d'étonner ses copains en s'étonnant lui-même :

— Le père il dit à la mère de se coucher...

— Mince!

— Elle se couche, la mère...

— Elle se couche!

— Alors le père il se couche aussi...

— J'me gondole, Bout-de-Bibi !

— Il se couche sur la mère...

— I s'couche dessus !... t'es sûr ?

— J'suis sûr, Pancucule!

— Mince!... Alors... dis... le père... qu'est-ce qu'il fait, Bout-de-Bibi?

— Le père... I remue!

— M.... alors !

De nouveau le silence...

Pour la troisième fois, la Grande Révélation les laisse sans voix, le souffle retenu, saisis par un étrange malaise qui leur pince le cœur délicieusement.

Pancucule insatiable va redemander : « Répète-le encore... quoi... qu'on rigole! » quand Bout-de-Bibi annonce, hilare et mystérieux :

— Chiche... qu'on va le raconter aux « quilles » (1)!

Pancucule fait un bond d'enthousiasme.

— Oui, chiche! clame-t-il, très excité soudain.

(1) En argot de gosse, la « quille », c'est la petite fille.

P'tit Louis, du coup, pâlit. Raconter aux filles comment se font les enfants, cela lui paraît défendu.

— Chiche! ajoute-t-il tout de même pour faire comme les autres.

Alors, tous trois descendent l'escalier. Bout-de-Bibi en pouffant tire derrière lui Pancucule et Pancucule tire P'tit Louis qui résiste un peu.

Les quilles! Elles jouaient ingénument ce soir-là dans l'ombre crépusculaire sous le grand porche de l'immeuble. Elles étaient une dizaine au moins. Il y avait là : Trinité Thélémaque, Apollonie Trimouille, Aurore Jambon, Stéphanie Lacourbette, Marie Médard, Eudoxie Naut, Honorine Lambert, d'autres encore. Leurs âges s'étageaient de huit à douze ans. Elles jouaient à la « balle au mur », ce vieux jeu d'adresse et de grâce compliqué de mots magiques, de signes de croix, de danses rituelles et de tourbillonnements.

Bout-de-Bibi les rallie d'un mot :

— Qui qui veut qu'j'y dise un secret?

Il sait user déjà de cette faiblesse féminine : la curiosité.

Toutes se précipitent vers lui.

— Moi!... Moi!... Moi!...

Grave, il leur impose silence.

— Chut! pas tant d'raffut, les quilles!... Un secret, c'est un secret... ça se gueule pas!... Venez dans la cour avec P'tit Louis, Pancucule et moi... on peut pas parler ici... c'est à cause de la concierge!

Intriguées, toutes les gamines les suivent. Pancucule ne se possède plus. Il glousse : « La tête qu'elles vont faire, les quilles! » Et cette pensée insinue subtilement dans sa chair comme un trouble voluptueux. Bout-de-Bibi goûte le même plaisir. Inconsciemment ce petit viol mental l'exalte dans sa masculinité naissante. Seul, P'tit Louis subit un sursaut de pudeur. Il lui paraît tout à coup que cela est très mal, oui, très mal de « dire aux demoiselles »

des choses « si vilaines ». Cette décence morale se présente à sa pensée avec des mots puérils de catéchisme de persévérance.

... Vilaines choses... vilaines choses... mots impurs...

Il veut arrêter Bout-de-Bibi. Il le saisit par un bras :

— Non... leur z'y dis pas!

Mais Bout-de-Bibi hausse les épaules.

— Penses-tu !... Faut qu'on rigole !

Et dans la cour obscure où un grand bloc de nuit semble tombé des toits, il les pousse, troupeau docile, vers la borne-fontaine en retrait dans un coin ténébreux.

— Ecoutez, les quilles...

Quelle crainte le fait hésiter tout à coup?...

— ... Ecoutez... c'est le gas Pancucule qui va vous le dire, le secret!

Pancucule se récrie, devenu brusquement écarlate :

— Non... c'est pas moi... c'est... c'est P'tit Louis !

P'tit Louis s'effondre :

— C'est pas moi non plus... moi, je l'sais pas assez!

Les filles, en demi-cercle, tendent leurs faces interrogatives. Petites taches blafardes dans la nuit... Elles ricanent.

Bout-de-Bibi se ressaisit vite et ose enfin la phrase secrète :

— Alors, c'est moi que je vas vous expliquer comment que ça se fait, les enfants!

L'auditoire féminin n'a pas bougé. Seulement deux brefs cris anonymes dans l'ensemble immobile, comme figé, des curieuses.

— ... Je vas vous expliquer, continue le gamin, le « père » il fait coucher la « mère » et il se couche sur la « mère »... alors... (ici, Bout-de-Bibi prend une voix doctorale) alors le père « remue »!

Tout de suite Trinité Thélémaque hausse les épaules. Elle gouaille : « C'qu'il est bête! » Apollonie Trimouille clame : « C'est pas vrai! » tandis que le reste de la bande

se met à sauter frénétiquement en poussant des cris aigus, inarticulés. L'étrange effet! Elles ont toutes le sang aux joues et semblent la proie d'une soudaine et collective danse de Saint-Guy. Rien ne semble pouvoir arrêter leur bondissement, non plus leurs barbares exclamations. Cette brusque, encore que bien imprécise révélation, semble agir surtout sur leurs nerfs.

Des fenêtres s'ouvrent à tous les étages de la maison. Des têtes s'avancent sous les pavois des lessives. Des voix anxieuses interrogent les ténèbres :

— Qu'est-ce qu'il y a, les gosses?

Mais elles crient de plus en plus fort et comme possédées. Il faut l'apparition de Mme Bien, la concierge, qui brandit son redoutable balai, pour calmer du coup ces transports et faire fuir l'essaim surexcité des mômes.

C'est « l'heure de la soupe ». Les gosses sont rentrés au logis.

Seuls s'attardent en l'escalier P'tit Louis et Marie Médard. Tous deux habitent au quatrième étage. Leurs portes se font vis-à-vis dans le même corridor.

Marie, un bras sur la rampe, cache dessus ses yeux mouillés et pleure, pleure, inconsolable.

P'tit Louis, surpris, la questionne :

— Quequ't'as, Mimi?... Quequ't'as?

Elle hoquette de petites plaintes. Elle ne veut, ou ne peut point répondre.

— Quequ't'as... dis, Mimi?

Il la prend par les épaules, tente de la redresser. D'un mouvement volontaire elle se dégage de l'emprise :

— Laisse-moi!

— Tu m'en veux... dis, Mimi?

— J't'en... veux... pas!

Lui, cependant inquiet, l'implore :

— Alors, dis-moi pourquoi qu'tu pleures?... C'est-il qu'on t'a battue?...

Elle répond « non » de la tête.

— ... C'est-il chez tes parents?

— Non.

— A l'école?

— Non.

— Alors... pourquoi?...

Il est si doux, si suppliant, qu'elle consent enfin à marmonner :

— C'est... c'est... Bout-de-Bibi...

— Qu'est-ce qu'il t'a fait, Bout-de-Bibi?... Réponds, Marie, réponds!...

— C'est pasque... pasque... il a dit des vilaines choses!

Dans un grand élan, P'tit Louis a saisi tout contre lui la petite fille en larmes.

— Oui, approuve-t-il à mi-voix, oui, il a dit des vilaines choses!

Les sanglots de Mimi s'égrènent, nombreux, désespérés, dans le silence de l'escalier.

O Sainte Enfance!

La brutale image évoquée par Bout-de-Bibi tout à l'heure soulève l'âme de Marie Médard. C'est une rébellion confuse, irraisonnée de son cœur ingénu. Elle ne sait rien, cette innocente, et les paroles du gamin ne lui ont rien appris. C'est seulement la révolte inconsciente de sa sensibilité féminine qui déjà ne veut croire qu'au Rêve et qui, plus tard, après la révélation humaine, souffrira de l'Amour par sa matérialité.

Les autres ont pris, en vérité, à entendre ces choses intimes, un singulier plaisir — comme Bout-de-Bibi, comme Pancucule! — un plaisir qui les atteignit naïvement, sans qu'elles en aient conscience, peut-être bien jusqu'en leur sexualité. Un flot de sang a marqué leurs joues de vierges. Elles ont fait alors de grands gestes irraisonnés. Elles se sont mises à sauter, nerveuses, frénétiques, en poussant d'affreux cris barbares.

Réflexes connus!

On les avait violentées dans leur féminité.

Marie Médard, elle, s'était sauvée pour être seule, pour cacher sa honte, une sorte de honte étrange qui ne lui venait pourtant d'aucun péché. On avait sali en elle des images très pures : son papa, sa maman. Ah ! que les paroles de ce Bout-de-Bibi étaient donc mensongères, sacrilèges ! Les petits enfants naissent dans les roses, tout le monde le sait. Dans les roses ! Tout blonds, tout frisés, avec des yeux lavés, de la couleur des premières pervenches. Si le père vit avec la mère, c'est afin de lui gagner son pain, de la protéger. Et aussi pour l'embrasser. Cela, Marie Médard le sait. N'a-t-elle point coutume de se faire toute petite, afin de pouvoir nicher sa faiblesse entre ses chers parents quand ils se tiennent tendrement enlacés, joue contre joue, et psalmodient leur humble bonheur conjugal, les soirs quiets, sous la lampe, passés les durs labeurs des jours?

Marie Médard sera plus tard une amoureuse si c'est un Prince Charmant qui la séduit. Mais elle ne sera qu'une révoltée si c'est seulement un homme qui la prend.

P'tit Louis la console de tout son cœur sensible :

— Pleure pas, Mimi... c'est bête c'qu'il a dit... et c'est pas vrai !... Pleure plus, Mimi !

La petite s'est assise sur une marche. D'un pan de son tablier d'écolière, elle essuie ses yeux mouillés et tente, pour obéir à la voix qui l'apaise, de maîtriser ses sanglots. P'tit Louis s'est posé près d'elle. D'un bras protecteur, il la prend par le cou, en homme, et l'attire vers son épaule. Elle, docilement, comme une femme — parce que c'est là le geste instinctif du premier abandon — y niche aussitôt sa détresse.

— P'tit Louis !

Lui sent sur sa joue la caresse très douce des cheveux de Marie.

Et du divin descend en eux...

Marie, tu as fermé les yeux. Ta grande peine se calme

magiquement. Et, au creux de cette épaule offerte, ton petit front d'enfant se peuple d'étranges visions. Tu n'es plus sur la terre. Où es-tu ? Tu ne sais. Sous tes paupières closes, il neige des fleurs de feu. C'est que ton sang parcourt, rapide, les plus lointains rameaux de tes veines, ton cœur ayant battu très vite, tout à coup.

Où es-tu? Ton âme flotte, immatérielle et bercée. Tu te pelotonnes dans de la douceur. Des images floues, imprécises, que tu regardes sans arrêter sur elles ta pensée, défilent devant toi, quelque part, dans de l'invisible. Il y a des coins de soleil, des arbres bleus, des visages souriants, des ailes qui palpitent et des couleurs très vives sur des formes indéfinissables.

Comme tu te sens heureuse, Marie! Tes lèvres, inconsciemment, murmurent : « Je suis bien... je suis bien... » Ton visage est baigné de tiédeur. Et comme tu te sens forte à présent, forte de la Force qui protégea ton chagrin!

P'tit Louis, tes yeux, à toi, sont restés ouverts. A quoi penses-tu, muet, si grave et le visage crispé, presque menaçant? Tu médites de punir celui qui a fait pleurer Marie. Cela crie vengeance.

Depuis que tu la sens, cette sensitive, toute blottie contre toi, si pesante de toute sa faiblesse, elle est devenue tienne, tout à coup, par le grand prodige de l'Amour.

A ton contact de chair, son âme, à elle, chante et rêve...

A son contact, ton âme, à toi, songe à de farouches protections.

C'est déjà ta petite femme.

Ton bras s'est fait plus impérieux. Son front, aussitôt, s'est fait plus lourd.

— P'tit Lou...!

— Mimi!...

Vous vous aimez!

Vous ne le soupçonnez point encore, chers innocents, car vous ignorez le but sacré de l'amour et la raison

secrète de ce qui vous rive déjà l'un à l'autre par la loi implacable de la vie. Vous vous aimez!

Triste escalier d'une pauvre demeure, étouffe tous tes bruits familiers! Fais du silence sur ce miracle! Eteins aussi tes clartés indiscrètes. Là, c'est fait! Dans la chute d'un courant d'air, toutes les flammes du gaz s'en sont allées pour ne plus revenir. Voici enfin la nuit et le silence.

Dehors, le murmure de Paris n'est plus qu'un soupir.

Escalier, toi qu'une humble humanité gravit le plus souvent comme un calvaire, tu es devenu, pour un instant de féerie, la Porte d'or du Ciel! Deux cœurs ingénus se rencontrent sur ton parvis lyrique.

Recule tes murs lépreux, efface tes ombres monstrueuses, chasse tes relents trop humains, ô Escalier!

Là-haut, doivent chanter des anges, car les amours d'enfants sont les plus merveilleux. Leur souvenir met encore de la lumière après les plus longues existences dans les vieux cœurs désenchantés.

Amour, c'est dans la pureté que tu dois naître si tu veux durer! Le désir est périssable comme est périssable la chair. Seul survit le don immatériel de deux âmes qui s'unissent à jamais dans le vertige du blanc!

*

Obstétrique..

A l'école des Filles de la rue Plumette, Mlle Maressier, qui surveille la récréation du quart, rêve, la chair troublée, que le professeur de gymnastique, dont les biceps énormes ont distendu l'étoffe de ses manches, pourrait bien la remarquer la semaine prochaine et l'épouser à la fin du mois. Elle s'étonne, soudain, de ce que les jeux de ses élèves sont moins nombreux et surtout moins bruyants que de coutume.

Que se passe-t-il donc?

Coup d'œil circulaire et constatation précise : on joue et l'on crie moins, parce que l'on conspire! Oui, il y a, çà et là, des groupes, dans l'ombre du préau, sous les deux marronniers, et surtout dans le voisinage immédiat des cabinets à claire-voie. Mauvais symptôme, ces meetings nombreux, surtout dans ce dernier coin, car c'est là que, généralement, par une sorte de loi ethnique, naturelle et fatale, se fomentent les révolutions scolaires!

Mlle Maressier observe...

Chaque groupe compte une bavarde et six ou sept auditrices attentives.

La bavarde fait de grands gestes, ou, la main en auvent au-dessus des lèvres pour masquer jusqu'à la forme de ses mots, souffle — quoi? — quelque magique secret qui renverse à demi les auditrices, mais les relève aussitôt avec des « Ah! » des « Oh! », des « Sans blague! » étouffés. Par instants aussi, les auditrices, apparemment exaltées, et pour exprimer tout de même leur plaisir contenu, se taraudent mutuellement les hanches à coups de coude.

Ah ! si Mlle Maressier pouvait entendre ce qui se dit là-bas, ses pâles oreilles de vierge anémique y gagneraient d'agréables roseurs.

Ainsi, Stéphanie Lacourbette affirme à son auditoire :

— Pisque j'vous le dis... I remue et c'est comme ça!

— Mais les petits? hasarde une voix timide.

— Les petits quoi?

— Ben, les petits enfants!... I poussent-ils dans le ventre alors?

— Dame...

Une autre voix s'élève. Celle-là est grave.

— Dans le ventre de qui? s'inquiète-t-elle, soucieuse de précision scientifique.

— Dans çui de la mère, pardi!

— Oh ! ça, c'est pas sûr ! persifle une anonyme.

— Oui, elle a raison, celle-là! ajoute la voix réfléchie, à quoi qu'il servirait, le père, alors?

L'argument est d'importance. Stéphanie en reste coite.

— Moi, je sais!... reprend, un peu plus osée, la voix timide; c'est la sage-femme qui m'a apportée pour me mettre dans le ventre à moman!... C'est moman qui me l'a dit!... Elle m'avait commandée : blonde!

Plusieurs auditrices firent chorus :

— C'est comme nous!... C'est comme nous!...

Non. « L'esprit fort » n'est point satisfaite. Elle maugrée :

— Le père... tout de même!... Le père!... A quoi qu'i servirait?

— A rien, dit alors quelqu'un.

Intriguée, la surveillante se met en marche, les mains au dos, l'air indifférent. Elle stoppe soudain, revient sur ses pas, fait un brusque crochet, court trois mètres et tombe sur un meeting. Mais le meeting se méfiait. Aurore Jambon, l'oratrice, quand la surveillante surgit, distribue naïvement, d'un index pointé, les formules rituelles des jeux :

Am, stram, gram
Pic et pic et colegram
Bour et bour et ratatam
Am, stram, gram!

Mlle Maressier interroge, impérative :

— Qu'est-ce que vous faites?

— On joue, mademoiselle, affirme Aurore.

— C'est faux!... Vous ne jouez pas!... Vous bavardez à je ne sais trop quoi!... Je veux savoir!

Elle avise brusquement, près d'elle, une petite frimousse tendue et que crispe la crainte.

— Vous!... Qu'est-ce que vous disiez?

La frimousse s'empourpre :

— Oh! moi, mamzelle, j'disais rien!

— Mais, elles!... Aurore Jambon, par exemple!... Que disait-elle?

— Elle disait... elle disait...

Aurore a vu le danger. Avec aplomb, elle s'interpose :

— Dis-le donc c'que je disais!... Dis-le!... Je disais : Am, stram, gram... N'est-ce pas, vous autres?

Le cercle entier affirme, dans un touchant accord :

— Oui, oui, elle disait ça!

Car le cercle se rend compte que si la Maressier distribue une punition, elle sera collective.

Et la surveillante sent bien, elle, qu'elle n'apprendra rien.

Mais la cloche qui, heureusement, à cet instant délicat, rallie les élèves pour la reprise des classes, met fin à ce pénible interrogatoire.

Mme Hémar dessine au tableau noir le cours de la Garonne toute hérissée de ses affluents. Des points situent des villes. Tout à l'heure, il faudra, sur ces seuls repaires géographiques, nommer les cités, en annonçant, par surcroît, le chiffre de la population, et les industries principales.

Mme Hémar a ordonné :

— Pendant le temps de mon tracé, profitez-en pour repasser vos départements!

Ah! bien oui!... Si les atlas sont en mains et dressés devant les visages, c'est pour mieux masquer, ainsi que des paravents, les dictionnaires ouverts tous à la même page — page 8 — cette page si lourde de révélations.

C'est Honorine Lambert, qui, la première, a découvert le mot magique, le mot qui, déjà, soulève un coin du pudique voile, jusqu'alors hermétiquement clos, sur le mystère des nativités!

Ah! la Garonne peut arroser Toulouse, se grossir de l'Ariège et, plus enflée encore de son mariage avec la Dordogne, en devenir Gironde! Qu'importe!

Une seule pensée habite ces jeunes cervelles, un seul problème les hante : l'enfant ! Durant la récréation, tant de croyances contradictoires furent alors exposées et opposées, que « l'Inconnu », rendu plus obscur encore, les oppresse comme une angoisse.

Et voici qu'Honorine Lambert, par un hasard heureux, touche à la Connaissance !

Elle a dit, tout bas, à sa voisine :

— Regarde dans ton dictionnaire, à la page 8, le mot d'en haut que j'viens de trouver !... Tiens, çui-là que j'pique avec ma plume !... Lis c'que ça veut dire, ce mot-là, et pis tu sauras pour de vrai !... Et pis, lis après les trois autres mots d'en dessous... Quand t'auras lu, montre ça à tes copines !

Et la voisine a lu :

Accouchée, s. f. — Femme qui vient de mettre un enfant au monde.

Accouchement, s. m. —Action de faire un enfant. Phase durant laquelle la femme est délivrée de son enfant.

Accoucher, v. n. — Enfanter. Mettre un enfant au monde. — fig. Produire avec peine, douloureusement.

Accoucheur, euse, s. — Médecin ou sage-femme qui aide la femme en couches à mettre son enfant au monde.

La voisine a piqué du nez sur la page et elle est demeurée longtemps ainsi, sans geste, comme hallucinée par de l'imprimerie.

Honorine, d'un coup de règle, la distrait de sa torpeur magnétique :

— Tu vois, souffle-t-elle, y a pas de doute !... C'est dans le ventre de la mère qu'il est !... Si qu'y aurait le père, on le dirait !... Montre ça aux copines !

De banc en banc, le mot d'ordre est colporté.

— Ouvre ton dictionnaire à la page 8, regarde le mot d'en haut... tu voiras !

Et bientôt, toute la classe, immobile et penchée, s'absorbe dans une même méditation obstétricale.

Quel silence!

Mme Hémar est bien heureuse. Derrière elle on doit travailler ferme! L'époque du certificat d'études approche et ces demoiselles, conscientes de leur intérêt, s'y préparent avec une louable ardeur. Et puis l'hydrographie est une science si passionnante! Aussi, pour remercier ces laborieuses, Mme Hémar apporte un souci japonais à ne pas oublier le moindre méandre du cours sinueux de l'Aveyron.

Honorine Lambert, toute gonflée d'orgueil, observe sur les visages de ses camarades l'effet produit.

Ah! Seigneur Dieu, quel effet!

Certaines rient, silencieusement, bien entendu, mais rudement étonnées, cela il faut le dire! D'autres n'ont pas l'air de comprendre tout à fait les explications, sommaires, il est vrai, du lexique, et se grattent le nez du bout de leur porte-plume. D'autres enfin, plus fines et sensibles, se rendent bien compte, elles, que plus tard, une singulière et pénible maladie les attend... Et elles crispent déjà des mains frémissantes sur leurs ventres de vierges. Dame! Cette définition est menaçante! N'y est-il pas question de la sage-femme, du médecin?... Et puis, que penser de cette sombre figure de rhétorique : « Accoucher : Produire douloureusement! » Il y a là, certes, la promesse de beaucoup de souffrance...

Honorine s'est dressée. Elle toussote : « Hum!... hum! » et rallie d'un large geste l'attention de ses camarades. Puis, l'œil farce, avec un mouvement dédaigneux de la main qui semble ainsi rejeter quelque infime poussière dans l'ombre et dans l'oubli, elle articule — sans voix — mais d'une expression gymnastique des lèvres :

— Alors, pffut!... le père!... Pzoum!

Ce qui signifie, en bon et intelligible langage : « Le père, vous voyez bien, il ne sert à rien! »

— Alors pourquoi qu'i se met sur la mère et qu'i remue? rétorque, de la même façon, silencieuse, la sagace

Sylvie Pétron qui, la veille, a reçu les confidences de Bout-de-Bibi.

— C'est que c'est des blagues inventées par les gas! souffle Honorine.

Mme Hémar a l'ouïe subtile. Elle gronde, sans se détourner :

— Je sens qu'on se dissipe... attention!

Et la classe se fige...

Mais la crainte des pensums et l'amour de la géographie n'apaisent point les imaginations enfiévrées des curieuses.

Ah ! savoir !...

Jamais, au siècle noir des alchimistes, le ciel n'entendit sourdre une plus ardente supplication.

Savoir!... Savoir!

Les conquêtes de la science ont toujours été lentes, « arrachées par lambeaux à l'X ténébreux du Rien », comme dit Monsieur l'Inspecteur d'Académie. Oui, c'est pas à pas qu'il faut cheminer dans la nuit de l'Ignorance!

Et combien ce problème — LE PROBLÈME — est complexe. Pour le résoudre, il faut d'abord mettre de l'ordre dans le chaos des fallacieuses apparences et des feintes suppositions. Et puis, ensuite, raisonner de logique façon!

Voyons : le problème se peut d'abord diviser en trois propositions principales. C'est-à-dire :

Première proposition :

« Qui, dans son ventre, porte les enfants, quand ils sont sur le point de venir au monde? Le père ou la mère? »

Réponse catégorique : La mère! Toute la classe est fixée maintenant. Le dictionnaire lui-même l'assure!

Deuxième proposition :

« Avant d'habiter le ventre maternel, les enfants sont-ils « d'abord » dans le paternel ? »

Déjà la recherche devient plus ardue. Si la majorité de la classe répond par la négative, il y a une minorité croyante et très entêtée qui affirme : « Oui, oui et oui! » De plus, Eglantine Boulan, logicienne, fournit à cette thèse un argument de choix : « V's avez donc pas vu dans la rue des m'sieurs avec des ventres comme ça!... C'qu'ils baladent dedans, c'est tout de même pas du vent! »

Troisième proposition :

. Là, nous touchons aux portes du Mystère!

« Si les enfants sont d'abord dans l'abdomen du père, par quel ou quels moyens passent-ils dans celui de la mère? »

Le Sphinx, sur la route de Thèbes, n'a jamais posé plus hermétique énigme!

Allez donc trouver à ce rébus une réponse rationnelle, précise, en un mot satisfaisante! Il y a bien l'explication de Bout-de-Bibi : « I s'couche sur la mère et i remue. » Mais, c'est là une explication assurément incomplète, sinon mensongère. On peut la ranger dans le placard des balivernes avec celle du Saint-Esprit!

Mme Hémar a terminé son délicat travail de cartographie. Lyrique, elle précipite les flots tumultueux de la Garonne!

— Ecoutez, mes enfants, nous sommes en Espagne... à 1872 mètres d'altitude... tout près de la Maladetta!... Une faible source a pris naissance au pied du port de Béret, mais bientôt un fougueux torrent, le Joucou, s'unit à elle et, tous deux bondissants, pénètrent en France par...

Durant que Mme Hémar, tout enivrée de son évocation, marie les cours d'eau, ces demoiselles cherchent, elles, à dissiper de leurs faibles lumières assemblées les opaques ténèbres qui obscurcissent, que dis-je! qui rendent impénétrables la deuxième et surtout — ah! oui : surtout!... la troisième proposition!

Comme on ne peut plus parler, ne fût-ce que par le jeu silencieux des lèvres — car Mme Hémar à chaque instant sollicite du regard l'attention de ses élèves — on échange, furtivement, en sous-main, des petits papiers.

Petit papier de Joséphine Spiridon :

« Moi, je sais : La sage-femme elle vient. Elle ouvre celui du père ça doit lui faire mal. Elle prend le petit frère et le met dans celui de la mère ça doit lui faire mal aussi. Il pousse. Et quand il pleure, on ouvre. Il a des beaux cheveux et de belles petits mains. Il est mignon comme tout. Ces gentils les bébés! »

Petit papier de Marguerite Piédamou :

« J'ai entendu ma mère dire à ma grande sœur : « Si tu écoutes le fils Butard, tu verras, il te fera un enfant! » Et bien, ça, ça prouve que c'est les hommes qui les font les enfants. »

Réponse à la susdite par Marie Galart :

« Le dictionnaire il dit-il pas que c'est la mère oui ou non! Andouille! »

Petit papier de Gaétane Frizoille :

« Moi, ma mère m'a dit de pas écouter les hommes. Ils ont dans leur poche, même que ça se voit, du venain qu'ils vous mettent partout sur vous et après tu as le gros ventre. »

Réponse à la susdite par Marie Galart :

« Si que ça serait du venain on mourerait. Et ben, comme les mères elles mourent pas, c'est que c'est pas vrai! Andouille! »

Petit papier « à faire passer à ta voisine » de Stéphanie Lacourbette :

« Je sais que ça fait bien mal. J'ai entendu crier la concierge et aussi ma mère quand ma petite sœur elle est arrivée. Malgré ça j'en voudrais bien, moi aussi, un enfant. Je le ferai dormir sur mes genoux avec un beau petit lange. Et toi, en voudrais-tu un? »

La voisine a répondu, par écrit :

« Oui, j'en voudret un aussi quand même si ça fait mal... Je lui donneret plein des baisers et des chatouilles... Je lui mettret de l'amidon... Je lui feret faire pipi devant le feu pour qu'il est chaud. »

Le papier de Stéphanie circule de main en main, semeur de trouble et de vertige... Amélie Gaimin rêve, en dépit d'une syntaxe ingrate :

« Si que j'en aurai un je le metterai tout le temps a tété et si même qu'il me morderai je sens que je serai bien contente. Oh! que je voudrai! »

Et Roberte Lehudic, dans un élan, montre toute son âme :

— J'en voudrais plein!

Le papier circule, ralliant des adeptes. Sur les quarante fillettes que compte la classe de Mme Hémar — en dépit de sombres légendes, de la menace du dictionnaire et des sanglantes laparatomies que certaines imaginent — il y en a trente-huit qui, d'enthousiasme, du « chaud » au cœur, ont répondu : « Oui! »

★

... Et anatomie

Au groupe scolaire de la rue Plumette, un haut mur sépare deux cours de récréation. (A droite, on a parqué les filles. A gauche : les garçons.) Plus qu'une « Barrière de Décence », il est là comme un Symbole.

D'un côté : les Hommes. De l'autre : les Femmes. Et, entre ces deux fractions d'humanité dont l'ensemble constitue le Tout : un Mur !

Durant que ces demoiselles s'ingénient à percer les émouvants mystères de la conception, ces messieurs, eux, sont surtout occupés à se mettre d'accord sur l'apparence et l'objet de certaine « petite différence » anatomique, qui, en dehors de toute volonté humaine, vous a désigné, dès la naissance, pour prendre vos ébats dans la cour de

droite plutôt que dans la cour de gauche, ou dans la cour de gauche plutôt que dans la cour de droite.

C'est sur une singulière affirmation de Justafré que s'ouvre le passionné débat :

— Les quilles, déclare le jeune homme de 10 ans, c'est pas la même chose que nous, pasque, quand all sont petites on leur z'y a coupé « ça qu'on a »!

On entend de véhémentes protestations :

— C'est pas vrai! — T'es piqué! — L'gas Justafré, mince!... c'qu'il est rien gourde!

Eh bien, si Justafré s'égare, que penser du jeune Barbagna! N'affirme-t-il point :

— Moi, je dis que c'est la même chose que nous... Seulement qu'elles ont de plus grands cheveux!

Cette fois, c'est une rigolade unanime. Unanime? Non. Il y a deux ou trois gamins qui hochent la tête, gravement, d'un air pensif :

— Si!... il a raison, Barbagna!

La différence des sexes n'est reconnue, sans discussion, que par ceux qui ont « vu ». Et aussi par les crédules de nature qui admettraient, par ouï-dire, d'encore bien plus étonnantes anomalies! En somme, ces crédules, ils ne réfléchissent pas! Car s'ils réfléchissaient — ignorant les lois de la Perpétration des Espèces — ils ne comprendraient point pourquoi le Créateur, dans sa grande sagesse, s'il eut le souci de creuser ici, prit le soin, en même temps, d'ériger là.

Ainsi, ce que nous appelons, nous, les Initiés : Sottise et Naïveté, n'est, après tout, dans son plan, que logique et sagesse. Alors, pourquoi rire, pourquoi se moquer du sieur Caca (c'est un surnom!), le fils de la concierge, qui a 5 ans et des idées saines sur la vie?

C'était un soir, dans l'escalier. Trique, Nénesse et le sieur Caca, en un coin d'ombre, semblaient occupés à un

mystérieux travail. On ne pouvait voir ce qu'ils faisaient. C'est à peine si l'on entendait :

— La mienne est plus longue !

— C'est pas vrai, c'est la mienne!

— Ah! on dirait un doigt...

— La celle à Caca elle est rien p'tite, mince alors!

— Oui, mais elle est plus belle!

— Si t'aurais vu celle à papa!

— Tu l'as vue, toi?

— Oui, elle est comme ça!

— Comment?

— Comme ça!

— Ah!

— Oh!...

C'est alors que Caca s'enquit :

— Et la celle à ta mère?

Justafré tient à son idée. Il l'atteste à la face de tous, devenu presque furieux :

— Si!... Si!... Aux quilles, quand elles sont petites, on leur-z-y coupe « ça qu'on a »!

Mais Pancucule, d'une voix péremptoire, lui impose le silence :

— C'est pas vrai!... On leur-z-y coupe pas!

— Si!

— Non... D'abord, je l'sais mieux que toi!

— Et pourquoi que tu le sais mieux que moi?

— Pasque j'l'ai vu!

— Tu l'as vu?

— Oui... quand ma petite sœur elle est née, on l'a lavée dans la cuisine... Alors j'ai regardé... Alors j'ai vu!... Eh ben...

— Eh ben?

— Eh ben « *c'est fait d'avance!* »

La foule des crédules que, déjà, l'aveugle croyance de

Justafré si hautement proclamée ralliait à la thèse de l'ablation, cette foule ignare et moutonnière fait aussitôt volte-face et se range à la compétente explication de Pancucule.

— Oui, c'est fait d'avance!

Puis elle questionne, cette foule avide :

— Comment qu'c'est?... Dis! Comment qu'c'est?

Pancucule se balance, d'un air godiche, embarrassé tout à coup. Il ne sait trop comment peindre de façon précise la vision rapide et déjà lointaine de la « différence » entrevue.

— Comment qu'c'est... dis-le?

Il cherche, obstinément, le front plissé. Les mots arrivent mal. L'image est fuyante. Il cherche.

Enfin il explique :

— Ben, ça a l'air d'un œil!

La cloche indiscrète coupe net cette palpitante conversation.

La « forme » surtout, les intrigue.

Tout à l'heure, à la sortie, Biquot le penseur, qui porte un front bombé de chimiste russe, a, comme il sortait d'une longue méditation, demandé soudain à ses camarades :

— Pourquoi alors qu'elles sont pas comme nous, les quilles?

Les autres n'ont point répondu.

Ignorance? Peut-être...

Indifférence? A coup sûr!

Après tout, « ça » peut bien servir à ce que ça voudra! Mais ce creux, ici, cette éminence, là? Qu'importe! Ils ne savent point encore, ces effervescents ingénus, qu'il existe un rapport, très étroit, entre ces antithèses!

Tandis que la Forme... ça, au moins, c'est rigolo!

— Un œil, a dit Pancucule.

— Une petite fenêtre, décrit Campistron, qui est un peu poète.

— Un rond! prétend Cochard, catégorique.

Le croira-t-on? Plus chargée de dynamisme que la controverse théologique ou la politique locale, cette question d'anatomie comparée les emplit tout à coup d'une extraordinaire véhémence.

Trois groupes hurleurs s'agglomèrent.

Les partisans de « l'œil » accusent de bas mensonge et de stupidité les adeptes de la « petite fenêtre ». Tandis que ceux du « rond », devenus étrangement sectaires, menacent des pires violences les deux autres partis. Déjà, les règles sautent hors des gibecières comme d'autant de fourreaux. Arrachés à des têtes ennemies, des bérets, disques sombres, ascensionnent vers les toits d'un vol oblique. Et des ceintures menaçantes tournoient au-dessus des crânes. Dans un sac de châtaignes, à la devanture d'une épicerie, les mitrailleurs ont raflé des projectiles, Le premier coup va déchaîner une belle bataille.

Mais Bout-de-Bibi, fin diplomate, arrête en quelques mots l'élan de ces fureurs ramassées.

— V's êtes rien bêtes de vous chamailler!... Pour s'mettre d'accord y a qu'à regarder!

— Regarder quoi?

— Ben... ça qu'elles ont pas.

O apaisement! Rentrent les règles, se rangent les bérets, s'amollissent et retombent, inertes, les ceintures! Plus de factions! Plus de dissidences! La Fraternité, une et indivisible! Un seul groupe uni dans la même curiosité.

— Ça, c'est une idée!... On va se marrer!

Biquot, le penseur, qui ne se laisse point égarer par les enthousiasmes irréfléchis, s'inquiète :

— Oui, mais comment?

Comment?

Cela fait rigoler Bout-de-Bibi.

— J'suis pas une tarte, laisse-t-il tomber avec quelque hauteur. Si j'dis qu'i faut regarder, c'est qu'on peut regarder!... Amenez-vous, les gas, j'vas vous expliquer ce qu'on va faire!

ALFRED MACHARD.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

RUE SOMBRE

Rue sombre où veillent les hôtels meublés,
Avec — je te retrouve, Mai des campagnes!... —
Des fleurs de lumière accrochées
Au-dessus des portes...

Les maisons sont vieilles, les trottoirs gras,
Des bouchons de brume étranglent la rue,
Des nappes de senteurs se pendent aux fenêtres.
Au loin, j'entends gronder le bruit de la ville.

Passant, tu ne veux pas monter les escaliers étroits,
Aux coudes brusques.
En vain des sourires se tendent sur ton chemin
Pour y prendre au piège ton désir.
Qui sait ?... Peut-être trouverais-tu là-haut,
Dans la chambre aux voluptés froides,
Une voix de petite fille
Qui mouillerait tes yeux ?...

—

MATINES

à Raoul Gaio.

Vapeurs de l'aube,
Serre où va s'épanouir la ville...
Les maisons vont s'ouvrir comme des cosses mûres,
Avec des craquements secs.

Le soleil, nacelle du firmament,
Jette son lest,

Et les yeux innombrables de la ville,
Qu'attaquent les poignées de sable brûlant,
Pleurent.
Le ciel tire à lui les cheminées,
Boit l'haleine des jardins
Et remplit de clarté les fontaines.
Les cloches, ménagères bavardes,
Balaient les dernières poussières de la nuit.
Avant que l'étau des heures ne les broie,
Les hommes — miracle quotidien —
Voient, pour quelques minutes,
Leur jeunesse refleurir à la lumière.

Alors, poète, ouvre ton cœur,
Nacelle de tes joies,
Et jette ton lest sur le monde
Qui s'éveille comme un orphelin.

—

TONNELLE

Dans la lumière verte de la tonnelle,
Ta robe était l'injure à la joie de l'air.

Equilibriste sentimentale,
Entre le sourire et les larmes,
Tu te balançais indécise.

Un mort était entre nous.
Mais je mordais tes lèvres sèches
D'émotion.

L'été, ma jeunesse, et nos fièvres
Piétinaient ton deuil, ô ma veuve !...

—

NUIT DE PROVINCE

Nuit de province au bras des boulevards déserts....
Le gaz chuchote dans ses guérites,

Et ses fleurs blanches,
Il les a répandues sur le pavé gras.

Un chien vague,
Des vapeurs rôdent,
Les maisons sont figées dans la gelée du sommeil.
En boule, la tête sous l'aile,
Les arbres dorment sur une patte.

De temps en temps, les clochers
Cassent les heures,
Et sur les toits d'acier
Tombent les morceaux sonores.

La lune, matrone blême,
Cherche des clients.
Des chats ont des cris d'enfants qu'on étrangle.

—

Il neige des étoiles au ciel.
Quel filet retient les flocons ?...

—

MOL OREILLER...

Mol oreiller pour la nuit des villes,
S'étend au long des rues
La clarté jaune des réverbères.
Et la rue a tant de prestiges,
Qui conduit la chasse de ses maisons
Toutes, avec, au poing, le faucon de leurs magasins,
Que les réverbères clignotent,
Et que la nuit, dormeur lourd,
Tombe à se briser les os
Sur le plancher de grès.

PIERRE NOCQUET.

L'ALPHABET NÉOLITHIQUE DE GLOZEL ET SES ASCENDANCES

—

Etant donné l'intérêt grandissant qu'excitent dans le monde savant de tous pays les découvertes au lieu-dit de Glozel, commune de Ferrières (Allier), de M. Emile Fradin et du Dr Morlet, on rappelle ici que leur début date du 1er mars 1924 et que toutes les particularités du travail de fouilles sont données dans une brochure, *Nouvelle station néolithique*, premier fascicule avec 54 illustrations, Vichy, Imprimerie Belin, 1925, analysée dans le *Mercure de France* du 1er décembre 1925, pp. 487-490. Le cliché qui accompagne cette analyse n'est pas absolument exact, ayant été fait d'après une photographie et non pas d'après l'original. Des renseignements précis sur les signes de Glozel sont donnés par le Dr Morlet dans son article du *Mercure de France* du 1er avril 1926, pp. 35-50, *Invention et diffusion de l'alphabet néolithique*, qui met en œuvre un certain nombre de matériaux nouveaux, décrits en détail dans une *Nouvelle Station néolithique, l'Alphabet de Glozel*, deuxième fascicule, avec 20 illustrations, Vichy, Impr. Belin, 1926. Un troisième fascicule va paraître incessamment, à Vichy, chez le même imprimeur, et contiendra 134 illustrations. — [N. D. L. R.]

Depuis la reprise de nos fouilles, nous avons mis au jour cinq nouvelles tablettes à inscriptions. Leur nombre est actuellement de 35 pour la station. Deux d'entre elles présentent des dimensions beaucoup plus grandes que les autres (38 cm × 33 cm et 35 cm × 25 cm) et ont été trouvées aux extrémités de la tombe plate (fig. 1). On peut voir sur l'une comment le stylet a glissé en gravant les caractères sur l'argile. Ainsi se distinguent le haut et le bas de l'inscription en même temps que le sens dans lequel les lignes ont été tracées. Nous ne retrouvons pas la disposition boustro-

phède que nous avions cru reconnaître sur d'autres tablettes. Les lignes vont toutes de gauche à droite.

Nous avons également recueilli plusieurs galets portant des inscriptions sans aucune trace d'utilisation comme instruments, si ce n'est parfois un peu d'usure comme s'ils avaient servi d'aiguisoirs.



Fig. 1. — Grande tablette d'argile à inscriptions.

Sur l'un d'eux nous relevons, au-dessous d'une inscription, sept barres alignées, comme s'il s'agissait d'une méthode de numération (fig. 2). Nous avons déjà eu l'occasion



FIG. 2. — Signes de numération au-dessous d'une inscription

de noter que les Glozéliens ne paraissent avoir compté qu'en alignant des unités. C'est ainsi que nous voyons : six traits sur le revers d'un grand aiguisoir en forme de hache, avec début de perforation ; neuf petits trous gravés à la suite les uns des autres, sur un galet allongé, du côté opposé à une inscription ; neuf barres sur un grattoir-burin ; six traits au-dessous de la représentation de deux animaux indéterminés, dont le dessin s'enroule autour d'un galet (fig. 3).

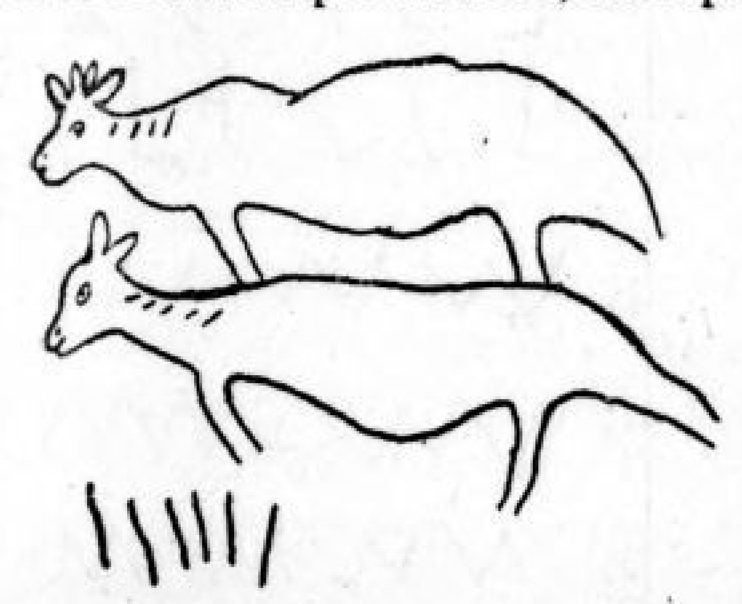


FIG. 3. — Signes de numération gravés sous des animaux, également gravés.

Cette méthode de numération est comparable à celle que Piette signale chez les Aziliens en la rapprochant du système égyptien :

Les unités, dit-il, sont, chez les deux peuples, des rangées de

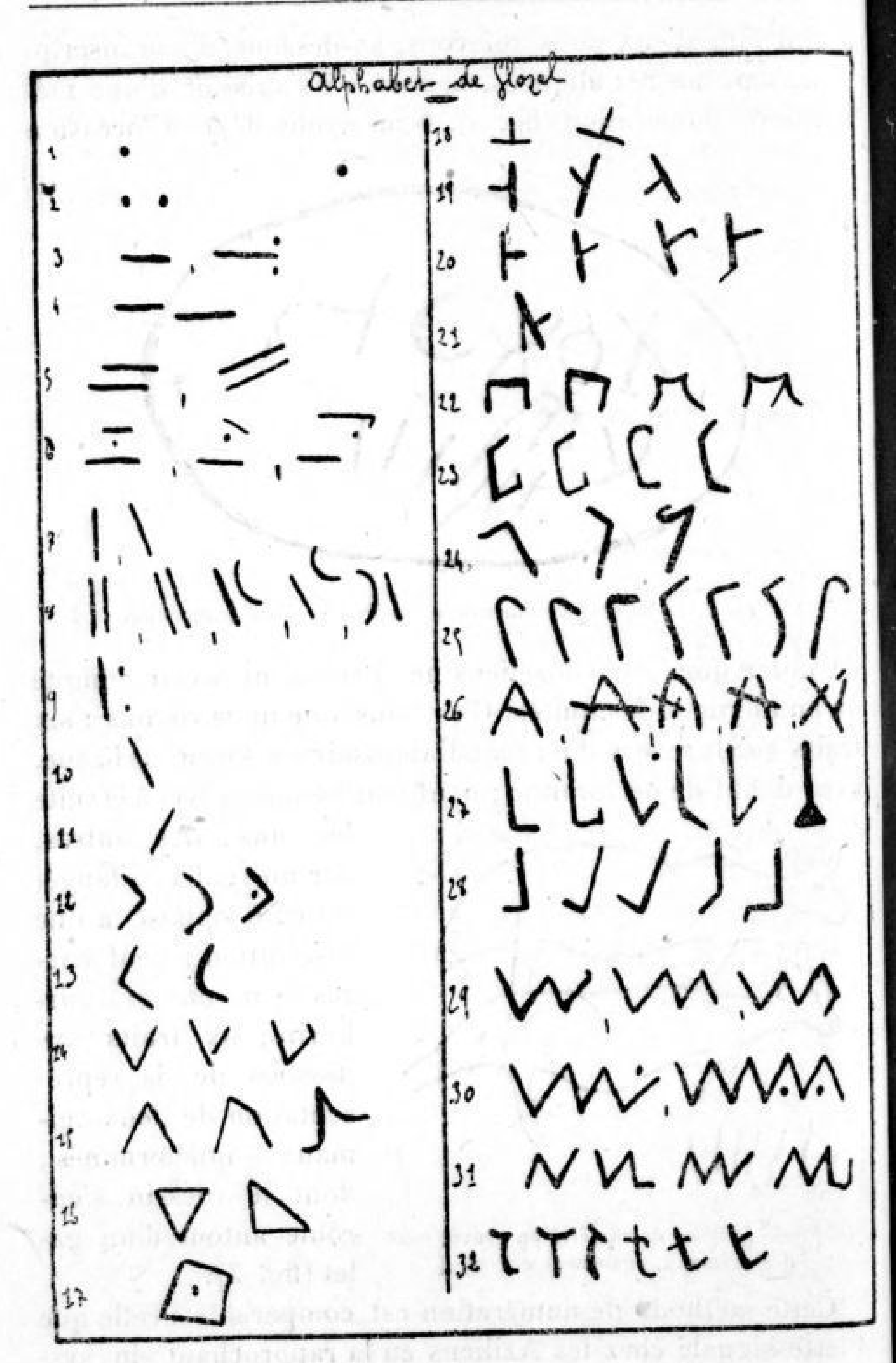


Fig. 4. — Alphabet de Glozel.

traits verticaux, disposés sur une seule ligne par les Aziliens, sur deux lignes superposées, à partir du nombre quatre, par les Egyptiens.

Par contre, nous n'avons pas retrouvé sur les inscriptions de Glozel le système genre décimal que Piette croit reconnaître chez les Aziliens :

Pour représenter le nombre formant la base de leur système de numération, les Aziliens employaient le cercle; des cercles rangés sur une seule ligne exprimaient les multiples de ce nombre. Chez les Egyptiens, ce nombre était représenté par un demi-cercle ; ses multiples par des demi-cercles alignés sur un seul rang jusqu'à quatre, sur deux rangs à partir de quatre.

Si les Glozéliens avaient possédé un système de numération avec multiples d'un nombre choisi comme base, nous retrouverions les redoublements du signe qui le représenterait.

Comme l'alphabet de Glozel s'est accru de plusieurs signes nouveaux et de nombreuses variantes, nous le reproduisons ici, en le complétant (fig. 4, 5 et 6).

Cet alphabet contient vraisemblablement des signes autres que des caractères syllabiques ou idéographiques. Il peut comprendre des signes de séparation ou de redoublement. Peut-être même certains d'entre eux, comme *les points ou les petits traits horizontaux, accrochés parfois à des signes courants, sont-ils destinés à transformer, pour le lecteur, un caractère idéographique en caractère syllabique ou vice versa*. C'est là un procédé utilisé dans les langues anciennes à leur phase de mélange de signes idéographiques et syllabiques.

Comme nous y avons insisté à maintes reprises, nous ne considérons pas l'alphabet de Glozel, tel que nous l'avons donné, comme définitivement fixé. Des caractères mis sous des numéros différents ne sont peut-être que de simples variantes. Il est probable aussi que des signes alignés comme variantes sont des signes alphabétiformes différents. Sans

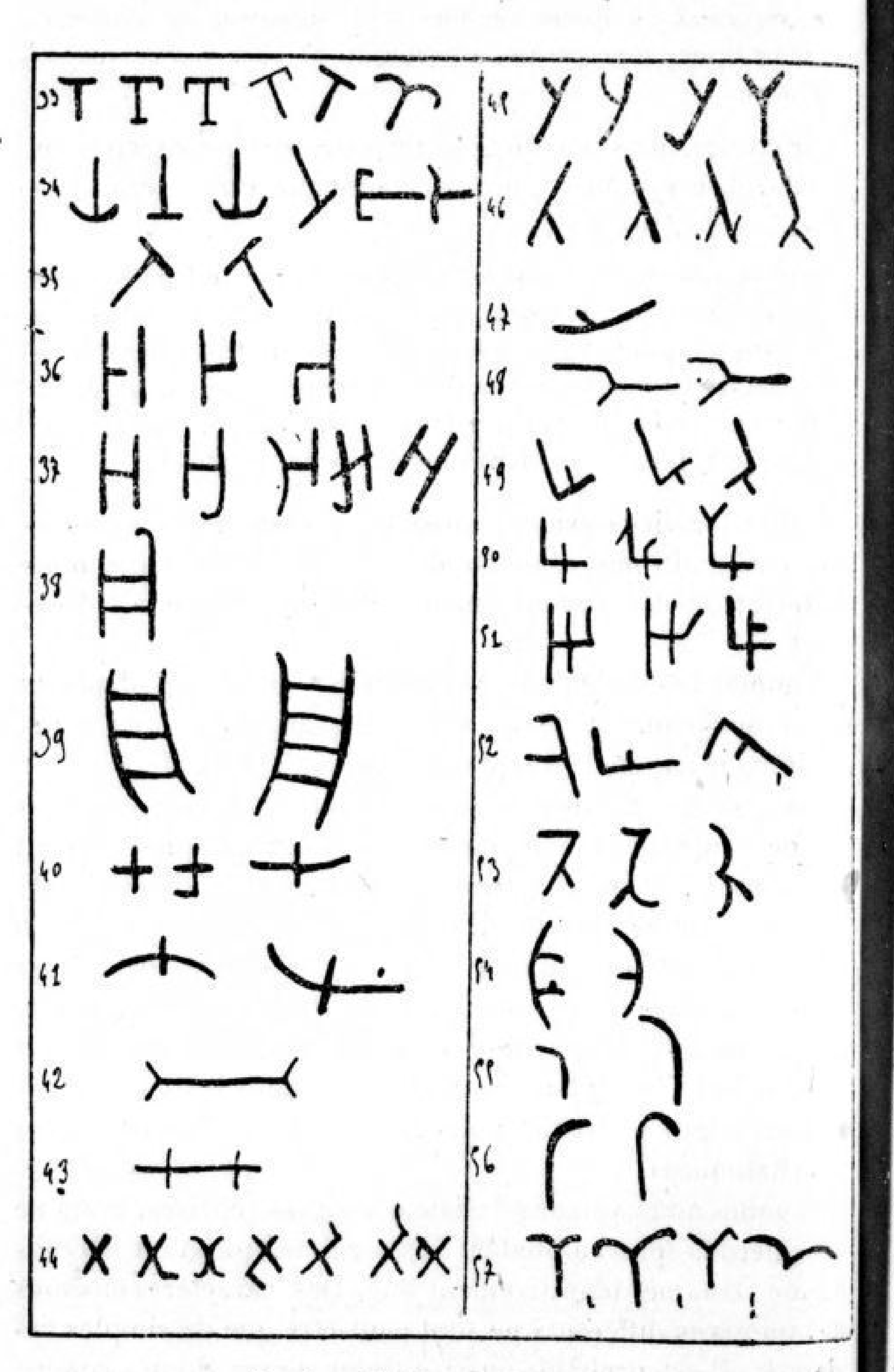


Fig. 5. — Alphabet de Glozel (*suite*).

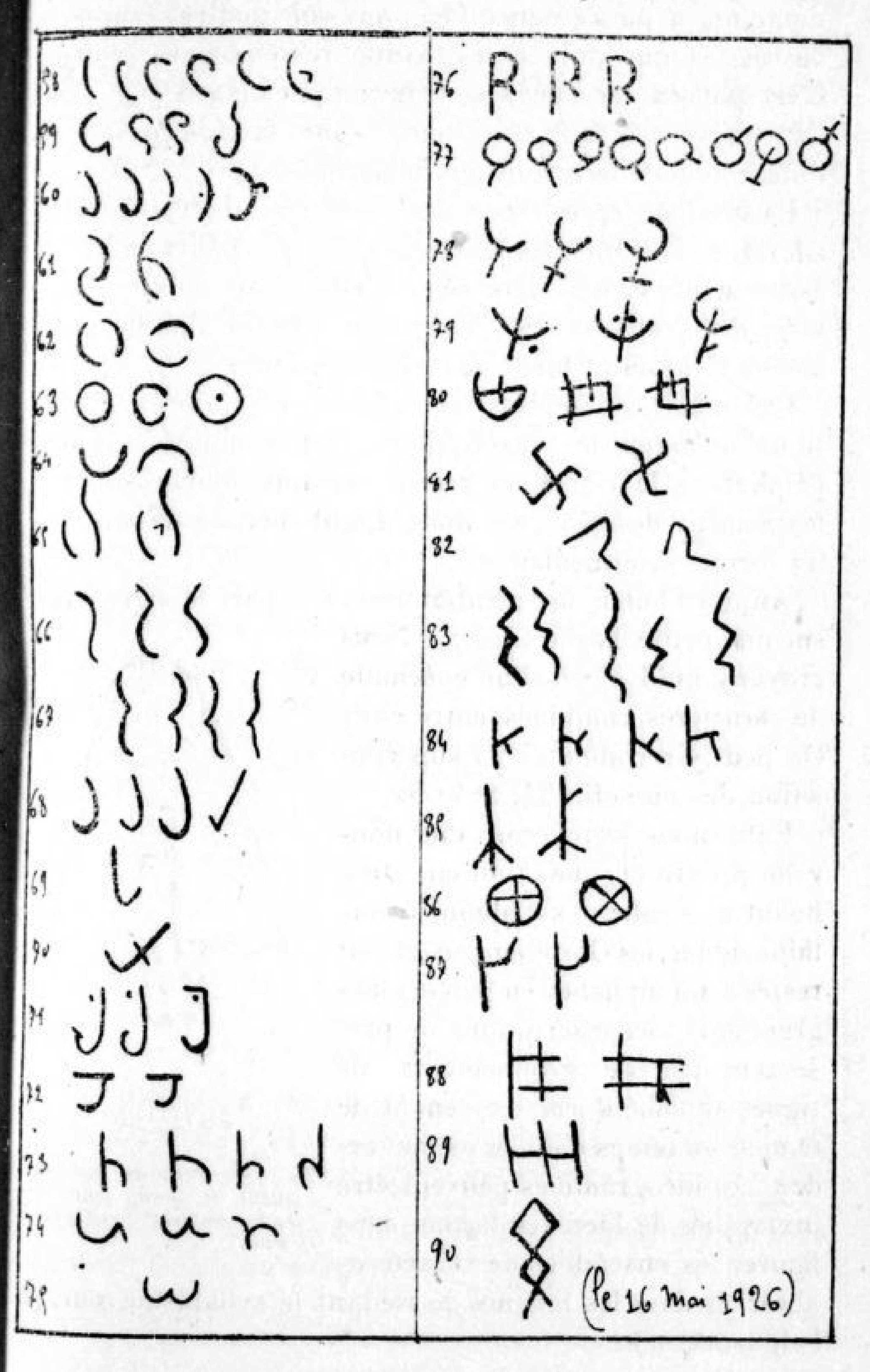


Fig. 6. — Alphabet de Glozel (*fin*).

doute on a pu s'étonner de nous voir mettre séparément des signes qui ont entre eux une ressemblance évidente. C'est que ces caractères se trouvent parfois sur une même ligne et ne peuvent ainsi tenir à une facture personnelle différente ou à la disposition boustrophède.

La synthèse après coup des caractères de l'alphabet de Glozel, consistant à les ramener à un plus petit nombre, est assurément facile. Mais répond-elle à une réalité ; autrement dit, avait-elle déjà été réalisée par les Glozéliens eux-mêmes ? Ce serait bien osé de le prétendre.

Cependant, quand nos fouilles seront terminées, en collationnant toutes les inscriptions, nous comptons refondre l'alphabet de Glozel et réunir certains numéros dont le maniement des tablettes nous aurait permis de retrouver les formes intermédiaires.

Aujourd'hui nous mentionnerons à part le signe gravé sur une petite hache (fig. 7). Nous croyons qu'il s'agit d'un ensemble de caractères combinés entre eux. On peut y reconnaître la superposition des numéros 34, 37 et 52.

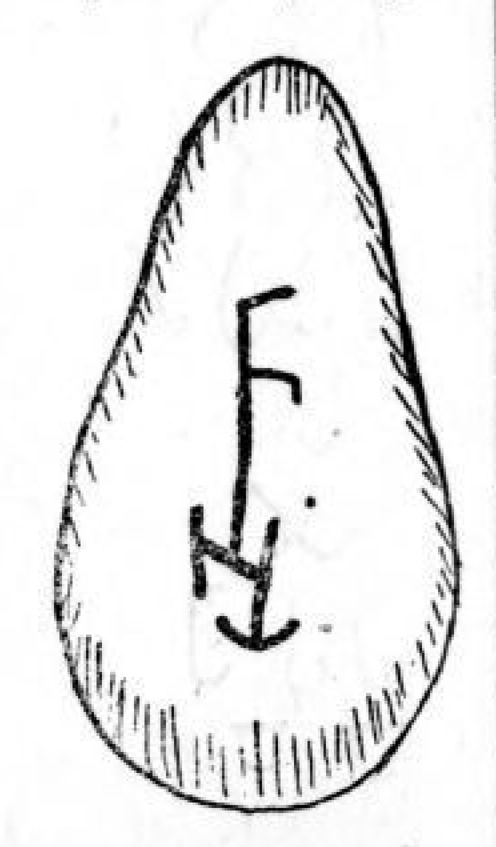


Fig. 7. — Petite hache à tranchant et bords polis, avec signes alphabétiformes combinés.

Enfin nous signalerons une nouvelle preuve (1) que, tout en attribuant une valeur syllabique à certains signes, les Glozéliens en étaient restés à un alphabet en partie idéographique : les inscriptions ne présentent pas de groupements de signes alphabétiformes revenant de temps en temps dans le même ordre. Les idéogrammes peuvent être juxtaposés de bien des façons sans figurer les ensembles de caractères observés dans les langues possédant le syllabisme pur ou l'alphabétisme.

(1) Voir notre article du *Mercure de France*, du 1er avril 1926.

§

ASCENDANCES DE L'ALPHABET DE GLOZEL. — Nous avons indiqué dans une autre étude que si *les tribus néolithiques de Glozel avaient, les premières, constitué un véritable alphabet*, elles n'en avaient pas moins utilisé les signes mnémoniques paléolithiques, « tels que nous les montrent les os gravés de l'époque magdalénienne ». Ce sont ces ascendances de l'alphabet néolithique que nous allons maintenant rechercher, comme nous avons établi précédemment sa diffusion dans les écritures péri-méditerranéennes

Sans doute, comme l'écrit M. A. Desforges, dans une note fort documentée, parue dans le *Mercure de France* du 1er mai 1926, « on date une invention par la pièce la plus ancienne qui en fait mention », et si on avait retrouvé l'alphabet de Glozel « dans des milieux nettement magdaléniens » nous devrions, en effet, reconnaître qu'il est « magdalénien et non pas néolithique ». Mais en est-il ainsi ?

Nous croyons tout d'abord devoir mettre à part « l'écriture hiéroglyphique » de Piette et représentée par les trouvailles de Lourdes et d'Arudy (2). On ne peut trouver la moindre ressemblance entre nos signes linéaires et les « cercles avec saillie centrale », les spirales et même les « losanges » que Piette rattache à la plus ancienne écriture glyptique, mais qui peuvent bien n'être que des gravures d'ornementation. Nous préférons de beaucoup sa seconde hypothèse sur la formation des écritures linéaires :

> *Les caractères sont choses de convention*, écrit-il ; *au lieu d'être des images simplifiées, ils peuvent avoir été dès le début des figures formées de lignes géométriques.*

C'est bien ainsi que semble l'établir l'inscription qu'il recueillit à *Gourdan* en 1872 :

> Dès le premier aspect, *dit-il*, il était impossible de ne pas re-

(2) *Les Ecritures de l'âge glyptique*, Ed. Piette. Extrait de *l'Anthropologie*, tome XVI, 1905.

connaître qu'elle était une véritable inscription. On y remarquait, avec des caractères inconnus, des signes pareils à des lettres d'alphabet, notamment un A et un M aux jambes écartées ou, si l'on veut, un W placé le haut en bas. *Elle était en bois de renne*, gisait dans une des couches inférieures de l'assise à gravures simples.

Malheureusement, il ne put l'extraire qu'en fragments et la plupart lui furent volés lorsqu'on cambriola sa collection. Il ne lui en resta qu'un seul morceau, celui qu'il publia dans *Les galets coloriés du Mas d'Azil*, et qui contenait le A et un signe en forme de S. Ces deux caractères sont certainement d'une ressemblance frappante avec

Tableau des ascendances

Gourdan | Glozel | Rochebertier | Glozel | La Madeleine | Glozel | Signes isolés

Azylien de Brasil

Lortet (Cerf et saumons)

Laugerie : (Bison de Boule)

FIG. 8. — Tableau comparatif des ascendances de l'alphabet de Glozel.

les signes analogues de l'alphabet de Glozel et peuvent figurer parmi ses ascendances (fig. 8).

Vient ensuite l'inscription de *Rochebertier* « recueillie, nous dit Piette, dans les sédiments à gravures simples » et présentant « des caractères linéaires » qui se rapprochent également beaucoup de certains de nos signes alphabétiformes. L'étude de leur concordance peut s'étendre à tous les caractères de l'inscription (fig. 8).

Il en est de même de la plus nette des inscriptions de *la Madeleine*, trouvées par Lartet et Christy sur des fragments d'os de renne et reproduites dans les *Reliquiæ aquitanicæ* (pl. XXVI). Ici, la plupart des signes se présentent sous forme de lignes se coupant à angle aigu (fig. 8) et manquent de véritables caractéristiques. Cependant le 2e signe de l'inscription, en forme de A, dont les deux côtés ne se rejoignent pas, doit retenir notre attention, car nous le retrouvons sur un galet et sur un harpon de Glozel (fig. 9). Cet A, incomplètement fermé, que nous pouvons appeler *l'A de la Madeleine*, paraît bien être l'ancêtre de ce signe alphabétique si répandu.



Fig. 9. — Harpon plat en bois de cerf, avec « A de la Madeleine » gravé.

Notre *tableau des ascendances* comprend enfin divers symboles isolés, gravés à côté de représentations animales : 1° deux signes en forme de X allongés, sur os de renne, provenant du Mas d'Azil et publiés par Breuil; l'extrémité d'une des barres présente un petit trait horizontal que nous retrouvons fréquemment sur nos X de Glozel ; 2° deux losanges centrés par une petite ligne verticale, figurant avec des cerfs et des saumons autour d'un andouiller de cerf, provenant de la Grotte de Lorthet ; 3° le signe, en forme de H combiné avec un F, qui se voit à côté de la gravure d'un bison,

provenant de Laugerie et publiée par Boule, dans *l'Anthropologie* (XXVIII, 1916) ; ce dernier signe rappelle les caractères combinés de notre petite hache (fig. 7).

Nous reconnaissons volontiers qu'il se dégage de ce tableau une certaine ressemblance. Mais il nous paraît impossible d'y retrouver une véritable similitude, une identité de caractères telle que nous devions considérer l'alpha-

Tableau comparatif

Caractères azyliens donnés par Piette (g. coloriés):	Caractères glozéliens correspondants:

Fig. 10 — Tableau comparatif.

bet de Glozel comme magdalénien. Tout au plus, peut-on y voir *l'ascendance de quelques caractères néolithiques qui ne comprennent pas moins de 90 types différents.* Nous dressons à part un tableau simplement comparatif avec les signes aziliens relevés par Piette, sur les galets coloriés (3), sans y rechercher les ascendances de l'alphabet linéaire de Glozel.

C'est qu'en effet la période glozélienne avec son industrie microlithique de silex, ses aiguilles d'os, ses dents per-

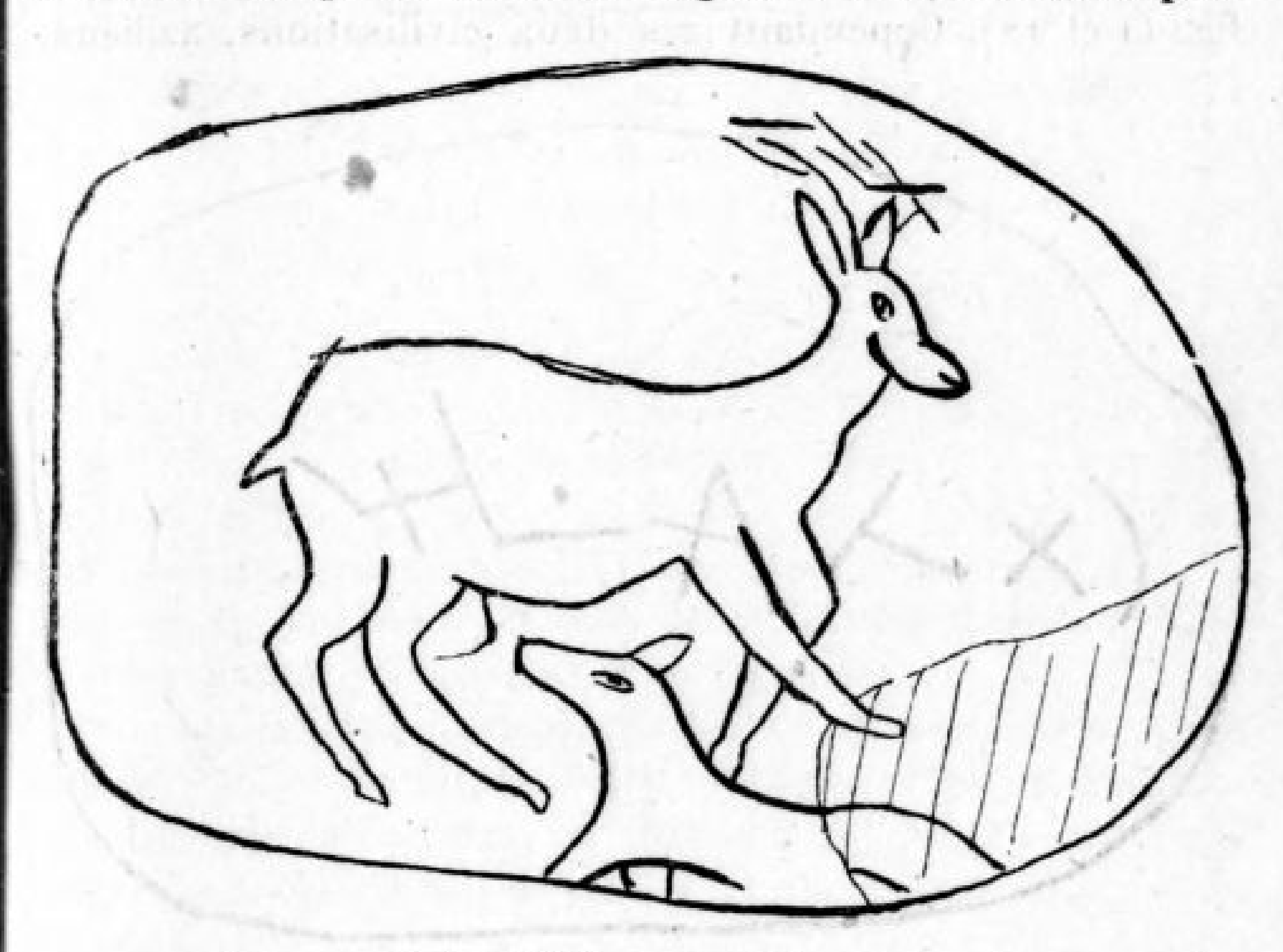


FIG. 11. — Scène d'allaitement gravée sur un galet.

forées, ses harpons sans perforation et à encoches profondes, ses gravures animales, débute, plus tôt, sur le « versant paléolithique », que le stade azilien. Les Glozéliens ne faisaient que commencer à étendre à quelques galets le polissage que les Magdaléniens avaient appliqué à l'os et à l'ivoire. Comme y insiste Piette, « la persistance de l'in-

(3) Si nous avons donné dans le tableau des ascendances les deux signes sur os de renne provenant du Mas d'Azil, c'est qu'ils appartiennent à *l'assise des gravures simples avec harpons en ramure de renne,* sur laquelle reposaient les sédiments aziliens.

dustrie magdalénienne du silex... la transformation du harpon quand le renne devint rare, prouvent que les familles glyptiques survécurent à la révolution climatérique... qui signala le début des temps modernes ». Mais alors que les Aziliens « avaient des burins et ne gravaient plus », les Glozéliens, plus près de la civilisation paléolithique, continuaient à dessiner des animaux en même temps qu'ils traçaient des inscriptions (*scène d'allaitement gravée sur un galet qui porte des signes alphabétiques au revers* : fig. 11 et 12). Cependant ces deux civilisations, azilienne

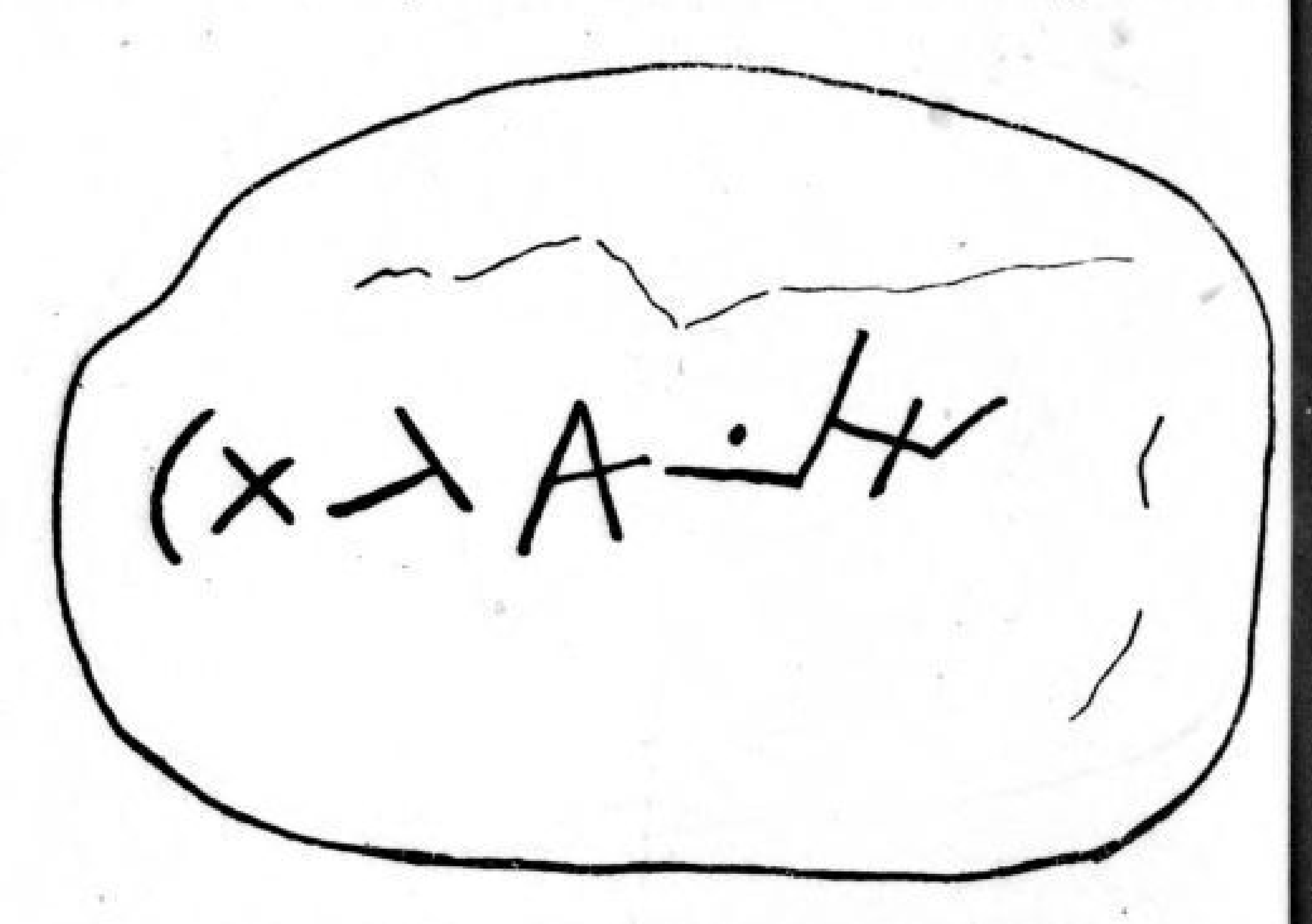


Fig. 12. — Inscription tracée au revers du galet où est représentée la scène d'allaitement.

et glozélienne, furent nécessairement contemporaines à un moment donné, et les points de ressemblance restent nombreux : harpon plat en bois de cerf ; « petits galets plats usés à l'une de leurs extrémités tantôt d'un seul côté, tantôt de deux, de manière à la rendre tranchante » (Piette).

Mais vouloir faire dériver de la civilisation azilienne la *culture glozélienne* qui, tout en finissant plus tard (hache

polie), *commence plus tôt* (gravures d'animaux) serait non seulement faire entrer le tout dans une partie, mais encore faire instruire les ancêtres par leurs descendants.

Commençant sur le « versant paléolithique de la période de transition », *elle fait immédiatement suite au magdalénien pour atteindre et comprendre la phase de la hache polie à l'aide de galets roulés.*

Dr A. MORLET.

UNE VISITE A GLOZEL

—

Le 13 juin 1926.

Impossible, vu l'importance des découvertes de Glozel, de rester dans l'incertitude : je demande au Dr Morlet, locataire, et à MM. Fradin, propriétaires de la station, l'autorisation, non seulement d'étudier le champ de fouilles, mais aussi de fouiller moi-même où il me conviendra, et d'examiner de près tous les objets retirés du champ depuis le début. Cette autorisation m'est accordée aussitôt, et dans les termes proposés.

Train bondé. Pluie partout. Saint-Germain-des-Fossés, pluie glaciale. Vichy : il pleut. La vallée du Sichon : les nuages s'élèvent. La route de Ferrières, un chemin à gauche, ou plutôt une longue fondrière ; le village de Glozel sur un mamelon ; enfin du soleil.

Le pays. — Maison typique des lisières de l'Auvergne et du Bourbonnais ; accotée du four à cuire le pain. Les Fradin, famille de cultivateurs très à leur aise ; une douzaine de vaches ; de vastes terrains en pleine culture. Instruction paysanne : aucune idée avant la découverte de l'archéologie, ni du gallo-romain, ni du préhistorique. Trois générations. Le grand-père a fait son service, dans les temps, à Gap. Il connaît le Dauphiné, les Alpes ; nous en parlons. La connaissance est faite. Je ne suis plus le Parisien, quelle chance ; je suis pour eux maintenant de la campagne, et montagnard.

Ici aussi des montagnes, mais autres ; drôle de pays ; des mamelons arrondis, des croupes couronnées ici d'une tour en

ruines, là d'un bosquet noir, le plus souvent de prés ; parfois la roche affleure. Pays riche ; il a dû être très boisé. Il l'était encore sur la pente qui, du village de Glozel, descend de 150 mètres vers le ruisseau débordé, le Vareille, qui se jette loin d'ici dans le Sichon. Le village est sur un plateau ; puis vient une pente légère, puis une pente brusque, et, à une quinzaine de mètres du Vareille, il y a un terre-plein qui le surplombe de deux mètres à peine et en est séparé par un rideau de vernes et de ronces.

Conditions de la découverte. — Il y a trente-sept ans, le grand-père Fradin décida de mettre en culture la pente brusque et le terre-plein, alors couverts de taillis de vernes et de quelques hêtres ; le défrichement cependant ne porta que sur une partie du terrain. Sur la gauche, face au ruisseau, reste un petit bois témoin, encombré de ronces et de fougères, que j'ai parcouru; c'est l'image exacte de l'état du lieu de fouilles il y a trente-sept ans. Ce bosquet continue sur le terre-plein ; il appartient comme tout le penchant de la montagne aux Fradin et j'ai obtenu du grand-père qu'on y ferait, autant quepossible, des sondages aussi.

Le défrichement fut fait par des ouvriers, à la piémontoise, pic double à tranchant et pointe ; en arrachant les souches des bouquets de vernes et des hêtres, ces ouvriers rencontrèrent par places des potories entières, qu'ils s'amusèrent à faire voler en éclats. Le grand-père vit lui-même sauter ainsi en morceaux à huit ou dix mètres un grand pot qui semblait fait de grès blanc, et l'idée ne lui vint pas que ces pots étaient précieux ; on trouva aussi des briques, qui lui parurent sans plus d'intérêt que les morceaux de tuiles qui jonchent les champs aux environs des villages. Puis il y eut un nivellement à la bêche et à la piémontoise, ce qui fit glisser une couche de terre d'épaisseur variable de la pente brusque sur le terre-plein ; couche qui s'est accrue depuis, et d'autant plus qu'à une dizaine de mètres au-dessus de la limite supérieure de ce terre-plein sortent de petites sources, apparentées à deux sources sortant un peu plus haut et qui ont creusé de part et d'autre du terre-plein de petites vallées. Face au ruisseau, la petite vallée de droite est à découvert, celle de gauche est dans le petit bois ; leur eau a la réputation d'être excellente. Selon le conseil d'Allmer et de Jullian, j'ai « cherché la source » : j'en ai trouvé deux, éminemment potables et même renommées. Nous ne sommes donc pas au bout des surprises.

Le terrain déboisé resta en prés longtemps, jusqu'en février 1924, où les Fradin décidèrent de mettre en culture la partie inférieure, à pente faible. Le 1er mars, le grand-père touchant les bœufs, et le petit-fils, Emile, tenant la charrue, celle-ci fit sauter deux briques jaunâtres, que par curiosité Emile ramassa et où il vit des marques de doigts enfoncés. On se trouvait à ce moment sur un endroit que les ouvriers défricheurs n'avaient pas défoncé, « miné », comme on dit ici, parce qu'ils étaient tombés sur ce qu'ils avaient appelé une « roche ». Le grand-père et sa femme, en venant aux champs, s'étaient rendu compte que « ça sonnait le creux ». Ce souvenir d'une roche et du son creux me feraient supposer, sous toutes réserves, que la « fosse » était autrefois recouverte d'une dalle, semblable à celles que le grand-père m'a montrées ailleurs, en roche du pays.

La découverte. — Quoi qu'il en soit, Emile Fradin alla chercher sa bêche pour voir s'il y avait d'autres briques et dégagea ainsi un pan de mur. La famille décida de cesser le labour et de « nettoyer » le champ ; ce mur pouvait faire sauter la charrue, et le « creux » pouvait blesser les bœufs. La curiosité d'ailleurs du jeune Emile, plus instruit, par la force même du progrès des générations, que ses père et grand-père, était excitée au plus haut point. On déblaya donc le terrain et on trouva une fosse ovaloïde délimitée par des murs formés de briques à mamelons et trous correspondants lutées par de l'argile sans ciment et maintenues elles-mêmes par des pierres irrégulières. Aux deux extrémités resserrées, deux grosses pierres debout, maintenues par une cale en pierre ; au fond, seize grandes dalles de terre cuite, dont les intervalles étaient bouchés avec de l'argile crue, le tout reposant sur une sorte de bétonnage formé d'argile malaxée avec du gravier de rivière et cuite. Donc, une construction qui même à des ignorants devait paraître curieuse.

Le crime. — Les Fradin, naturellement, racontèrent la chose au village ; de divers côtés le bruit se répandit ; on vint voir. Ici apparaît un instituteur, M. Clément, qui s'amusa à casser des morceaux du revêtement, et à desceller les dalles du fond, et à les emporter ; une institutrice, Mlle Picandet, qui avait parlé de la chose à M. Clément, et qui se contenta d'admirer ; un certain Viple, qui est, paraît-il, du pays, et qui démolit systématiquement les murs et emporta toutes sortes de fragments dans un

sac à avoine, pitance néolithique dont on ne sait ce qu'elle est devenue. Ce n'est pas que les Fradin aient laissé faire volontiers; le grand-père me dit à maintes reprises : « Si vous aviez vu comme c'était beau, tout ce verre, quand ça brillait au soleil. » Les parois étaient, en effet, recouvertes d'une couche vitrifiée, dont on m'a donné quelques fragments recueillis de-ci de-là, et qui était verdâtre, jaunâtre ou noirâtre, pas uniforme ni homogène, mais en tout cas d'un intérêt scientifique « formidable », comme l'a dit un archéologue. D'autres personnes instruites vinrent aussi, de Moulins et d'ailleurs, et complétèrent le sacrilège.

Le sauvetage. — Or, M. Clément se rendit compte ensuite de l'importance des faits : il demanda à la Société d'Emulation de Moulins une subvention de cinquante francs pour faire des fouilles, sans même avoir obtenu au préalable l'autorisation des Fradin. Cette Société refusa et inscrivit son refus fièrement dans son procès-verbal. On regardait alors la fosse comme du gallo-romain curieux, amusant, mais sans plus. Le Dr Morlet, ayant lu le procès-verbal, vint voir à son tour et, ayant ramassé près de la fosse une brique qui lui semblait gravée de signes bizarres, dit aux Fradin qu'il se chargerait des frais de fouilles. Les Fradin acceptèrent et la première chose que fit le Dr Morlet fut de faire reconstituer le plus qu'il put des murs latéraux. En ramenant les déblais extraits de la fosse, on retrouva quelques éléments premiers, dont deux dalles du fond, et aussi d'autres briques avec creux, empreintes de mains ou inscriptions des galets avec des dessins incisés, bref, toutes sortes d'objets échappés aux pillards de la première heure, et qui confirmèrent le Dr Morlet dans son opinion qu'il s'agissait d'une civilisation antérieure à la gallo-romaine. Le Dr Morlet avait étudié de près le gallo-romain de Néris et de Vichy et découvert dans son jardin de Vichy une tombe gallo-romaine; il savait au juste quels sont les procédés de construction romains et gallo-romains : il arrivait donc sur la place avec des connaissances précises qui lui permettaient au moins une négation. Les autres découvertes lui permirent ensuite de formuler des affirmations ; et mes observations personnelles confirment les siennes : *il s'agit d'une civilisation néolithique*.

Mes trouvailles. — Après avoir étudié les environs et considéré les dégâts, je choisis pour le premier sondage un endroit situé vers le bas de la pente abrupte ; il fallut descendre à plus

de soixante centimètres pour arriver au niveau archéologique ; il donna peu de choses, quelques silex retouchés et utilisés et quelques fragments de poteries. Ici s'impose la remarque importante. Les pluies de ces temps derniers ont profondément détrempé la terre végétale, dont la couche varie de quarante centimètres vers le haut à quinze ou vingt centimètres vers le ruisseau. Au dessous se trouve une couche mixte, qui est due visiblement au travail de défrichement et de minage d'il y a 37 ans ; cette couche peut avoir de dix à quinze centimètre, selon les endroits ; on y rencontre éparpillés les fragments des pots cassés par les ouvriers. Au-dessous enfin, il y a une couche bien tassée d'argile fine et très plastique. Le dégraissant, sous forme de gravier de rivière très fin à minuscules cristaux et parcelles métalliques, a été employé en forte quantité autant pour la fabrication des dalles, briques à creux et mamelons, briques à inscriptions, bobines, lampes, que pour celle des poteries proprement dites. Mais les infiltrations des eaux sont par endroits telles que toutes les poteries non cuites sont malléables autant que l'argile qui les entoure et ne peuvent être extraites qu'avec les plus grandes précautions. Ce sont presque les conditions auxquelles j'ai assisté en 1913 lors des fouilles de La Tène, avec Vouga, Borel, Jéquier, etc. Le matin, il a fait beau ; mais la pluie de l'après-midi a déterminé de nouveaux ruissellements dans les tranchées.

J'ai donc trouvé moi-même en place, ou dégagé de mes mains en prenant toutes les précaution nécessitées par ces conditions spéciales :

Deux lampes complètes, néolithiques, à fond aplati, ovaloïdes, à bec, en terre cuite ;

Deux petite pots néolithiques à fond complètement arrondi, en terre cuite ;

Un poinçon d'environ 10 centimètres de long, admirablement conservé, en bois de cervidé ;

La moitié d'un vase à figure humaine schématique (sourcils, nez, yeux), cassé malgré tout en trois fragments, tant il était imbibé, et quoique en terre cuite ; on a bien voulu me donner cette pièce précieuse ;

Une bobine en terre cuite, à cornes ; on m'a donné sa sœur, conservée chez MM. Fradin, la mienne exigeant une huitaine de jours pour sécher ; c'est un type nettement néolithique ;

Tout autant l'est notre plus belle trouvaille de ce jour : une statuette de 15 centimètres de haut environ représentant un phallus tourné à gauche, de fortes dimensions, avec la même figure schématique humaine située à la racine et, au-dessous, sur le scrotum, la représentation gravée du sexe féminin, puis, en dessous, le renflement des deux testicules, le droit plus long que le gauche ; c'est la statuette bisexuée néolithique aussi typique qu'on le peut désirer ; cassée en trois fragments par une grosse racine.

Je suis arrivé aussi sur une plaque d'argile non cuite, absolument ramollie, et, dans mes tentatives pour la dégager, je l'ai abîmée ; j'avoue mon crime, peut-être y avait-il des inscriptions ; j'avoue aussi qu'une telle malléabilité est ahurissante ; Emile Fradin a eu l'idée ingénieuse, quand il rencontre de ces briques, de glisser petit à petit dessous une planchette et d'emporter alors le bloc entier pour le sécher à l'ombre. C'est ainsi qu'ont été obtenues les grandes briques à inscriptions qui ornent le musée personnel des Fradin.

Les objets recueillis. — Je n'ai pas le droit de parler ici des nombreux objets encore inédits qu'on m'a montrés. Il existe deux collections, qui se complètent ; celle du Dr Morlet qu'il conserve dans un endroit sec et bien aéré, son coffre-fort du Crédit Lyonnais, où j'ai pu examiner tout ce que j'ai voulu. Même permission de la part de MM. Fradin, qui conservent la leur chez eux, dans une armoire et bien au sec aussi. Ces deux collections donnent dès à présent pour plusieurs types néolithiques des séries scientifiques suffisantes, de sorte qu'aucun doute n'est plus permis. La contemporanéité des briques à inscriptions et des pots, statuettes phalliques, etc., est évidente ; la matière première est certainement l'argile locale, mais, à ce que je pense, celle plutôt qui se trouve à une profondeur de 60 à 80 centimètres, qui m'a paru plus pure ; je l'ai malaxée moi-même, j'en ai fait de petits pots à la manière kabyle et constaté sa force de résistance.

Les dalles du fond de la fosse et le magma d'argile cuite formant macadam sont évidemment de la même matière. Reste seulement le problème des vases dont la contexture ressemble à du grès et celui tout aussi important de la vitrification. J'en ai trouvé sur place une solution que j'ai donnée au Dr Morlet, qui en fera ce qu'il voudra. J'ai cependant le droit de dire ici : que je

regarde la station de Glozel comme nettement néolithique (et même du néolithique ancien), et le lieu de fouille (dans l'état actuel des découvertes, bien entendu) comme le lieu de fabrication des statuettes et des plaques votives, et aussi comme un sanctuaire où résidait une divinité à déterminer à laquelle on venait faire des offrandes; que selon moi, ce lieu sacré était situé en plein bois et que dans le ruisseau on venait faire des ablutions purificatoires; que les deux sources signalées ci-dessus, dont les petites vallées délimitent le terre-plein, étaient égalements sacrées.

Je ne vois aucune utilité maintenant à continuer la discussion avec ceux qui voient dans ces découvertes des faux, ni avec ceux qui les prétendent gallo-romaines. En présence de plusieurs centaines d'objets appartenant tous au même style, et dont les formes sont parfois inédites dans notre science, on a mieux à faire que de discuter avec ceux qui ne veulent pas admettre les faits, ou que de faire le jeu de ceux qui veulent accaparer à leur profit les trouvailles d'autrui. Je félicite MM. Fradin et Morlet d'avoir pris de ce côté toutes les précautions nécessaires; je les félicite aussi de réserver dans le terrain quelques carrés qui pourront servir de « témoins », et où d'autres savants pourront, comme moi, trouver encore des objets en place. Ils y perdent une joie, peut-être même une gloire de plus; mais ils prouvent ainsi une honorabilité, une bonne foi et un amour désintéressé de la science dont, pour ma part, je n'avais jamais douté.

A. VAN GENNEP.

MARCEL PROUST
ET
JOHN RUSKIN

—

Ceux qui sont aussi versés dans l'œuvre de Ruskin que dans celle de Proust ne trouvent rien d'inattendu dans le rapprochement de ces deux noms, mais quel est le critique, qui, cherchant les ascendants spirituels de Proust, et n'ayant pour se guider que la logique et les treize volumes d'*A la Recherche du Temps perdu*, aurait prononcé le nom de Ruskin ? Comme c'est Proust lui-même qui nous a parlé — et longuement — de l'influence qu'il a subie en lisant Ruskin, il ne nous reste qu'à préciser combien il a été orienté dans sa pensée par un homme dont l'œuvre, considérée dans son ensemble, est si différente de la sienne. Entre les explorations psychologiques de Proust et l'œuvre encyclopédique du philosophe populaire, du moraliste fougueux, de l'artiste, du poète et du socialiste pratique que fut John Ruskin, la distance paraît infranchissable. Et pourtant, celui qui devait se consacrer plus tard à l'étude de ce qu'il y a de multiple et d'infiniment varié dans la personnalité, le créateur des *Albertines* ne s'effrayait nullement devant les nombreux aspects irréconciliables et contradictoires que lui présentait l'étonnante personnalité de Ruskin. Si les erreurs de celui-ci, ses doctrines fausses, le désordre chaotique de son œuvre n'ont pas, aux yeux de Proust, la moindre importance, c'est que le lien entre eux n'était aucunement un lien intellectuel. Dans le domaine de l'intellect pur, Ruskin et Proust seraient restés à jamais des étrangers l'un pour l'autre. Proust ne parle pas de la

vérité qu'il a apprise à l'école de Ruskin, mais il reste ébloui devant la beauté que lui révèlent les paroles de cet artiste inspiré. Comme traducteur et commentateur de Ruskin, Proust a signalé dans l'œuvre de celui-ci de nombreux défauts, mais s'il les critique avec acharnement et les condamne sans pitié, c'est pour rendre les armes ensuite au charme du vaincu. S'il montre combien la critique d'art de Ruskin est dénuée de valeur, c'est pour se demander si, après tout, ce n'est pas « l'enthousiasme en art qui est le critérium de la vérité », et pour dire que si Ruskin se trompe quelquefois « comme critique dans l'exacte appréciation de la valeur d'une œuvre, la beauté de son jugement erroné est souvent plus intéressante que celle de l'œuvre jugée » (*Bible d'Amiens*, préface de Proust, p. 76). Et combien le charme qu'exerçait cet enchanteur a dû être profond et insaisissable pour que Proust, habile déjà à dépister partout le mensonge, à mettre à nu les illusions qui nous aveuglent, après avoir dénoncé « l'idolâtrie » et l'insincérité qui faisaient des doctrines de Ruskin une espèce de « trompe-l'œil » pour les lecteurs comme pour l'auteur lui-même, n'en continuât pas moins à voir en lui « un des plus grands écrivains de tous les temps et de tous les pays ». (*Bible d'Amiens*, préface de Proust, p. 85.)

Quand, avec le zèle d'un converti, il prêche un pèlerinage ruskinien, dont le but serait, non pas le tombeau de Ruskin, mais la cathédrale d'Amiens qu'il a tant aimée, quand, se souvenant du *Culte des Héros* de Carlyle, il semble mettre Ruskin au rang des demi-dieux, ces expressions n'exagèrent aucunement l'admiration sans bornes qu'il lui vouait. A Amiens, il se réjouit de trouver des mendiants devant la cathédrale, parce que Ruskin, les ayant vus aussi, en avait parlé dans son livre, et ils étaient « si vieux d'ailleurs que c'étaient peut-être les mêmes ».

Heureux de pouvoir commencer si vite à suivre les prescriptions ruskiniennes, ajoute Proust, j'allai avant tout leur faire l'aumône, avec l'illusion où il entrait de ce fétichisme que je blâ-

mais tout à l'heure, d'accomplir un acte élevé de piété envers Ruskin. (*Bible d'Amiens*, préface du traducteur, p. 23.)

Dans les pierres d'Amiens, Ruskin n'avait cherché que l'âme des artistes du moyen âge. A son tour, Proust y cherche l'âme de Ruskin. Désormais se confondra pour lui la beauté de la cathédrale avec la pensée de l'artiste dont il suit les traces dans ce pèlerinage sacré. Autant que les vieux prophètes dont les statues ornent le porche, Ruskin lui semble s'être acquis droit de cité dans cet édifice où sa pensée a tant séjourné.

Si sa statue n'est pas à la porte de la cathédrale, dit Proust, elle est à l'entrée de notre cœur. (*Bible d'Amiens*, préface du traducteur, p. 47.)

Cette admiration que Proust a sentie pour Ruskin, qu'on se garde d'y voir uniquement l'hommage romanesque d'un disciple oisif. Laborieusement Proust a traduit en français deux livres de Ruskin, *The Bible of Amiens* et *Sesame and Lilies*. Dans le premier, qui est une étude détaillée des beautés architecturales de la cathédrale d'Amiens, Ruskin cherche surtout à déchiffrer la *pensée* qu'expriment ces pierres sculptées. Pour lui, la cathédrale est un Livre Sacré qui nous enseigne la vérité, en même temps qu'il nous révèle la beauté. Le temps que Proust a consacré à la lecture et à la traduction de ce livre, a certainement été pour lui une période d'apprentissage utile dans l'étude de l'architecture (1). *Sésame et les Lys* contient deux essais ; le premier sur la lecture et le second sur l'éducation des femmes. De ce livre, qui est peut-être le plus populaire des ouvrages de Ruskin, Proust n'a jamais eu qu'une mauvaise opinion. Soit qu'il ait commencé à appliquer à la pensée de Ruskin un critérium plus intellectuel, soit que, comme les Anglais de nos jours, s'étant assimilé tout ce qu'il y

(1) Dans l'édition anglaise de la *Bible d'Amiens* (Library Edition (1908), vol. 33) on rencontre plusieurs fois le nom de Proust, l'éditeur de ce volume ayant trouvé dans le texte annoté du traducteur français la substance de plusieurs notes critiques.

avait de grand chez Ruskin, il ait reculé devant les infirmités de ce génie inégal, toujours est-il que désormais il ne ressent pour lui qu'une admiration moins spontanée.

Mon amour pour Ruskin dure encore, dit-il, mais quelquefois rien ne le refroidit comme de lire Ruskin. (Lettre de Proust citée par E. de Clermont-Tonnerre, dans son livre, *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*).

De ce culte enthousiaste, que le temps a pu modifier, mais jamais éteindre, il sera intéressant de suivre les traces dans l'œuvre de Proust. Inutile de parler des doctrines artistiques de Ruskin. Proust n'y attachera pas plus d'importance qu'aux nombreux projets de réforme sociale que Ruskin a conçus et mis en exécution. Ce n'est pas comme penseur, mais comme peintre, que Ruskin a été pour Proust un guide incomparable. Adorant l'intensité dans les couleurs et la variété dans les formes, il a su recréer l'univers pour chacun de ses disciples en lui disant : « Regarde, apprends à voir. » (*Sésame*, préface de Proust, p. 34.) Dès cette initiation, c'est un ciel nouveau, c'est une terre nouvelle qui réjouissent les yeux de Proust.

L'univers, dit-il, reprit tout d'un coup à mes yeux un prix infini. Et mon admiration pour Ruskin donnait une telle importance aux choses qu'il m'avait fait aimer, qu'elles me semblaient chargées d'une valeur plus grande même que celle de la vie. (*Bib. d'Amiens*, préface, p. 91.)

Cette joie d'avoir été initié à la connaissance et à l'amour de la beauté par ce peintre merveilleux, les contemporains de Ruskin l'avaient déjà ressentie et exprimée. L'hommage que lui rend, par exemple, Miss Bronte, aurait pu être emprunté à Proust. En parlant de *Modern Painters*, un des plus célèbres ouvrages de Ruskin, elle dit : « Ce livre semble me donner de nouveaux yeux ». Enfin pour cet Apôtre de la Beauté, comme éloge suprême, Proust répète les mots que Ruskin lui-même a prononcés lors de la mort de Turner :

C'est par ces yeux, fermés à jamais au fond du tombeau, que des générations qui ne sont pas encore nées verront la nature. (*Bib. d'Amiens*, Préface, p. 77.)

Cette puissance initiatrice, que Proust reconnaît si pleinement à Ruskin, restera désormais pour lui la pierre de touche du grand artiste, du grand écrivain. Voici comment cette conception, restée la même pour le fond, s'exprimera dans le langage devenu plus proustien de 1921 (Préface de *Tendres Stocks*):

Le peintre original, l'écrivain original procèdent à la façon des oculistes. Le traitement par leur peinture, leur littérature, n'est pas toujours agréable. Quand il est fini, ils nous disent : « Maintenant, regardez. » Et voici que le monde, qui n'a pas été créé une fois, mais l'est aussi souvent que survient un nouvel artiste, nous apparaît — si différent de l'ancien — parfaitement clair. Nous adorons les femmes de Renoir, Morand ou Giraudoux, dans lesquelles, avant le traitement, nous nous refusions à voir des femmes.

Ce qui a attiré Proust vers Ruskin, c'est qu'il trouvait chez lui la même soif de sensations dont il était lui-même tourmenté. Héritier de Shelley, qui était pour lui le poète exquis des émotions, Ruskin ajoutait à l'intensité des sensations le don merveilleux de l'expression. Pour lui, le frémissement d'une feuille, la courbe d'une vague, un reflet scintillant, offraient une expérience plus vivante, plus riche que tout le savoir du monde. Il ne connaît rien de plus noble que « cette plénitude de sensation qui va plus loin que la raison, guide et sanctificateur de la raison elle-même ». (*Sesame and Lilies*, traduction de Proust, p. 116.) Autant et même plus que Ruskin, Proust a connu cette acuité dans les sensations, cette puissance irrésistible avec laquelle les formes, les couleurs, les sons s'emparent de son être, jusqu'à ce qu'ils lui semblent être devenus en quelque sorte une partie intégrante de son « moi ». Cependant, tandis que Ruskin ne vit que pour se laisser imprégner de la beauté de la terre, Proust, de son côté, ne

contemple pas que la nature, et les mille sensations qu'il a enregistrées, dans sa vie de cérébral replié sur lui-même, ont un intérêt psychologique dont celles de Ruskin sont presque dénuées. Quand Marcel se sent attristé par l'hostilité de certains rideaux violets, quand sa pensée s'efforce « pendant des heures de se disloquer, de s'étirer en hauteur pour prendre exactement la forme de la chambre » (*Swann*, I, 13), quand il se sent envahi dans tout son être par une phrase musicale « si profonde, si vague, si interne, presque si organique et si viscérale qu'on ne savait pas à chacune de ses reprises si c'était celle d'un thème ou d'une névralgie » (*La Prisonnière*, II, p. 78), il y a là la même puissance évocatrice que chez Ruskin, mais appliquée à un ordre de sensations qui avaient moins d'intérêt pour le peintre qu'était Ruskin que pour un physiologiste comme Proust.

D'autre part, jamais les plaisirs de la sensation visuelle n'ont été plus vivement sentis, ni plus sincèrement vantés que par Ruskin. Pour lui, c'est le plaisir esthétique seul, (et il pense surtout à la contemplation de la nature) qui nous donne de temps en temps un de ces instants qui semblent dépasser en quelque sorte le néant de la vie.

Laissez votre œil se fixer sur un grossier morceau de branche d'arbre d'une forme curieuse, pendant une conversation rare avec un être qui vous est cher, ou qu'il s'y pose même inconsciemment. Et quoique la conversation puisse être oubliée, quoique chaque circonstance qui l'accompagne soit aussi perdue pour la mémoire que si elle n'avait jamais été, cependant votre œil, pendant toute votre vie, prendra un certain plaisir à de telles branches d'arbres... un plaisir si subtil, une trace de sentiments si délicats, qu'ils vous laisseront tout à fait inconscient de leur particulier pouvoir, mais indestructibles par un raisonnement quelconque, et qui formeront par la suite une partie de votre constitution. (*Modern Painters*, III, ch. IV, traduction de Sizeranne.)

On sent que, de ce « grossier morceau de branche », se

dégageait pour Ruskin la même part de réalité que la sonate de Vinteuil faisait entrevoir à Marcel. De plus, cette branche d'arbre, c'est la mémoire involontaire qui la fait revivre devant les yeux de Ruskin. Cette sensation ressuscitée ramène à la surface de la conscience un « plaisir subtil », des « sentiments délicats », dont les racines plongent dans un passé lointain et oublié. N'est-ce pas là, en germe, et décrit par un peintre, le même phénomène que Proust, qui retrouve toute une période de son enfance dans la saveur d'une madeleine, nous montrera sous le verre grossissant de la psychologie ?

Doués de la même réceptivité, Ruskin et Proust, dès qu'ils se mettent à considérer en spectateurs la sensation qu'ils ont éprouvée, ne se ressemblent plus. Pour Ruskin, la sensation n'a de valeur que si elle devient ensuite le centre d'une « guirlande de pensées ». Pour lui, la forme arrondie d'un pétale est une page de la Bible de l'Humanité ; dans un grain de poussière, dans un rayon de soleil, il trouve le créateur de toutes choses. Son intelligence facile, mais peu profonde, lui fait voir dans chaque sensation tout un panorama du monde, lui fait chercher, dans la moindre manifestation extérieure de la vie, le sens de la création, l'universalité des choses. Proust, au contraire, ne voit dans la sensation qu'il a éprouvée qu'un objet d'étude, il n'a d'autre but que de comprendre la sensation même, sans se soucier de la rattacher par une association d'idées pittoresque à d'autres phénomènes. Aussi, tandis que Ruskin trouve partout les traces de la pensée éternelle, Proust est arrêté à chaque pas par les difficultés qui nous empêchent de connaître sur nos propres sensations la moindre parcelle de vérité. Si nous ignorons aussi complètement ce qui est le plus à notre portée, combien sera plus grande et plus inévitable l'impossibilité où nous sommes de comprendre les manifestations du non-moi ? Comment espérer comprendre les actions, les mobiles des autres personnes, alors que nous n'avons, de leurs visages, au moment

même où nous les regardons, qu'une vision informe que viennent compléter les idées préconçues, les associations d'idées, les souvenirs, etc. Cette connaissance que nous prétendons avoir de nous-mêmes et des autres, et qui est la base même de tous nos rapports avec l'humanité, n'est donc pour Proust qu'une illusion.

Chose étrange, si Ruskin et Proust ont le même point de départ, s'ils puisent chacun leur plus profonde expérience dans l'intensité de leurs sensations, étant tous deux, comme Léonard de Vinci, « amoureux de la diversité du monde », c'est pour trouver, au bout de leur chemin, l'un, la pensée divine, l'autre, le néant.

Malgré cette divergence dans leur pensée, malgré l'abîme que met entre eux l'ordre de leur intelligence, la ressemblance fondamentale dans leur façon de sentir est assez profonde pour qu'on en trouve dans leur style de nombreuses traces. Ruskin est si préoccupé de sensations visuelles qu'il donne à toutes ses idées une forme concrète. Pour lui, une pensée est une image, il est même incapable de penser sans voir. Lui, qui aurait tant voulu être considéré comme un penseur, c'est comme un peintre de mots qu'il a fait sur ses auditeurs et ses lecteurs la plus profonde impression. Dans ses théories, les images suppléent aux arguments, il ne prouve rien, il ne convainc pas, il ne sait qu'émouvoir. Il ne choisit même pas ses images, ses métaphores, elles se présentent à son esprit toutes faites, pour ainsi dire, il s'en laisse séduire, il abandonne une idée qu'il est en train de poursuivre pour « adorer » à loisir une belle image qu'il a trouvée en chemin. Chez Proust il y a le même style concret, la même façon de donner une forme plastique à une idée abstraite, mais avec cette différence que les métaphores de Proust, étant toujours « inévitables », ont plus de valeur que les nombreux à peu près que Ruskin, avec sa vision de poète et une féconde association d'idées, trouve à chaque instant sous sa plume.

Si grande que soit la différence entre la précision scienti-

fique des images de Proust et le charme poétique de celle de Ruskin, il y a bien des passages d'*A la Recherche du Temps Perdu* qui pourraient être de celui-ci, tant on est frappé de la façon dont les idées les plus abstraites, chez Proust comme chez Ruskin, deviennent des aquarelles, des eaux-fortes, des figures géométriques. Voici un tableau tout à fait ruskinien, par lequel Proust nous fait voir l'idée abstraite de l'avenir qui s'étend devant lui.

Dans la rangée de jours qui s'étendait devant moi, les jours saints se détachaient plus clairs au bout des jours mitoyens. Touchés d'un rayon comme certaines maisons d'un village qu'on aperçoit au loin dans un effet d'ombre et de lumière, ils retenaient sur eux tout le soleil. (*Guermantes,* I p. 128.)

Voici, pour montrer combien la personnalité d'Albertine change à chaque instant, une étude de perspective telle que Ruskin seul nous en offre de pareilles pour mettre en relief une idée aussi abstraite.

(Albertine)... m'avait offert tant d'aspects comme modifie tour à tour la disposition de ses édifices jusqu'à écraser, à effacer le monument capital qu'on voyait seul dans le lointain, une ville dont on approche, mais dont finalement quand on la connaît bien et qu'on la juge exactement, les proportions vraies étaient celles que la perspective du premier coup d'œil avait indiquées, le reste par où on a passé, n'étant que cette série successive de lignes de défense que tout être élève contre notre vision et qu'il faut franchir l'une après l'autre au prix de combien de souffrances avant d'arriver au cœur. (*Albertine Disparue,* II, p. 87.)

Ce qui intéresse Ruskin et Proust autant que les images, ce sont les mots. Proust attache une importance extrême, non seulement au sens précis des mots, mais à tout ce que notre imagination y ajoute d'idées secondaires. C'est surtout dans *Sesame and Lilies* que Ruskin a exposé ses théories sur la valeur et la dignité des mots. Ce qu'il y a d'un peu romanesque et même, pour un écrivain, de dangereux dans ce « culte des mots », tel que Ruskin le pratique, n'a

s échappé à son traducteur, qui, dans une des notes criues, s'exprime ainsi :

Ruskin s'enivre de trouver au fond de chaque mot son sens hé, antique et savoureux. Un mot est pour lui la *gourde ine de souvenirs* dont parle Baudelaire. En dehors même de beauté de la phrase où il est placé (et c'est là que pourrait mmencer le danger) il le vénère. Et si on méconnaît ce qu'il tient en l'employant à faux, il crie au sacrilège, et en cela raison. (*Sesame*, note du traducteur, p. 102.)

Quant à Proust, on trouve d'un bout à l'autre de son vre un respect pour les mots qui, pour être moins quiottesque que celui de Ruskin, n'en est pas moins prod. Le sacrilège d'un mot employé à faux, ou mal proncé, s'il choque Proust autant que Ruskin, le fait souffrir vantage. On se rappelle la sensation douloureuse que oduisaient sur Marcel les gens qui, par vanité ou par orance, faussaient le sens d'un mot (p. exemple, le liftier idisait «pédaler» au lieu de « marcher »). Dans la moindre ute de prononciation, il y avait pour lui quelque chose physiquement pénible que le temps et l'habitude n'attéaient guère. Françoise, quand elle disait «symecope » pour syncope », était loin de se douter du supplice qu'infligeait son maître cette transposition de consonnes. Dans l'étude s mots, la même différence se trouve entre Ruskin et oust que nous avons déjà signalée en parlant des sensans. Quand Ruskin, poussant à l'excès sa manie d'étyologie, « secoue les vocables jusqu'à en faire sortir l'image imitive qui leur a donné naissance, afin d'évoquer quelque ose de plus aux yeux »(1), il travaille en peintre, il cherche ant tout à séduire l'imagination par les couleurs vives 'il trouve dans les mots. Proust de son côté, se borne à ire des recherches en profondeur. Il trouve dans le mot, dans la façon dont l'emploie un de ses personnages, des rités psychologiques. Quelquefois un mot n'est pour lui 'une espèce d'X algébrique dont il faut déterminer la va-

(1) Sizeranne : *Ruskin et la Religion de la Beauté*, p. 124.

leur selon les circonstances. Personne n'a étudié mieux que Proust ce coefficient psychologique qui accompagne quelquefois les mots et en modifie souvent la valeur. Ces mots à coefficient psychologique, Ruskin les appelle des *mots masqués*, et, quand il parle des vocables qui «portent des manteaux de caméléons... de la couleur qu'a chez les hommes le sol de leur imagination » (*Sesame*, p. 90), encore une fois il décrit en peintre ce que Proust étudiera plus profondément en psychologue.

Parmi les idées dont Proust fera la base de son œuvre, quelques-unes se trouvent déjà chez Ruskin, mais bien qu'elles occupent dans la pensée de celui-ci une place importante, la variété désordonnée de son œuvre nous les fait perdre de vue, et c'est Proust qui leur donnera, dans une œuvre infiniment plus profonde et plus concentrée, l'empreinte d'une originalité puissante. Commentant un passage de la *Bible d'Amiens*, Proust signale plusieurs idées de Ruskin qui pourraient, dit-il, « paraître les plus surannées aux esprits banals, incapables d'en comprendre le vrai sens et d'en éprouver la vérité ». Parmi les idées de ce genre il cite les suivantes : 1° Celle qui tient la liberté pour funeste à l'artiste et l'obéissance et le respect pour essentiels ; 2° Celle qui fait de la mémoire l'organe intellectuel le plus utile de l'artiste (p. 339, note). Si Ruskin a considéré la liberté comme funeste à l'artiste, c'est que pour lui celui-ci était un prophète, écrivant sous la dictée de Dieu. N'étant que le scribe, il ne pouvait changer un mot de ce que lui soufflait la voix divine. Parlant de lui-même, il avait dit :

Ainsi d'année en année, j'ai été amené à parler, ne sachant pas, lorsque je dépliais le rouleau où était contenu mon message, ce qui se trouverait plus bas, pas plus qu'un brin d'herbe ne sait quelle sera la forme de son fruit. (*Fors Clavigera*, lettre 78, citée dans une note par Proust, *Bib. d'Amiens*, p. 227.)

Il y a accord absolu entre Proust et Ruskin sur ce qu'il y a de servitude volontaire dans le rôle d'un grand artiste.

Proust comme Ruskin se regarde comme un instrument dont la fonction sera remplie quand il aura donné à l'humanité le message qu'il se croit créé pour communiquer.

Les pensées de l'écrivain, dit Proust, lui sont en quelque sorte prêtées pendant sa vie, dont elles sont les compagnes. A sa mort elles font retour à l'humanité et l'enseignent... comme la maison de Gustave Moreau... s'appelle, depuis qu'il est mort, le musée Gustave Moreau. (*Bib. d'Amiens*, Préf. du traducteur, p. 49.)

Ayant subordonné ainsi l'écrivain à l'œuvre, Proust et Ruskin ne comptent pour rien la vie d'un homme en comparaison avec l'œuvre qu'il porte en lui. Si l'artiste renonce à sa liberté quand le « Verbe de l'Œuvre » s'incarne en lui, il ne se croit pas libre non plus d'exprimer à sa guise la pensée qui lui a été confiée.

L'écrivain de premier ordre, dit Proust, est celui qui emploie les mots mêmes que lui dicte une *nécessité intérieure*, la vision de sa pensée, à laquelle il ne peut rien changer et sans se demander si ces mots plairont au vulgaire ou l'écarteront. (*Sesame*, note p. 85.)

C'est ainsi que Proust et Ruskin ont compris *l'obéissance et le respect*. Ce principe de nécessité, qui a été le guide de leur vie, leur a paru plus beau que la liberté. D'ailleurs c'est pour avoir ainsi compris le rôle de l'écrivain que Proust a pu s'imposer cette longue discipline ruskinienne qui, à beaucoup d'auteurs, aurait paru, non seulement une perte de temps, mais une abdication de leur propre personnalité. Proust, au contraire, est convaincu que l'œuvre qui est en lui ne perdra rien de sa beauté, rien de sa vérité, pour avoir été lentement préparée pendant la période où il a subi la discipline spirituelle de Ruskin.

Quant à la mémoire considérée comme l'organe intellectuel le plus utile à l'artiste, cette conception, déjà importante dans l'œuvre de Ruskin, jouera dans celle de Proust un rôle encore plus grand. Dans l'étude qu'il a faite de Ruskin, Proust a bien vu combien celui-ci, pour trouver les

couleurs vives, le ton éclatant, dont il éblouira ses lecteurs, ne fait que puiser dans sa mémoire. Les merveilleuses images dont il se sert pour traduire toutes ses idées, toutes ses doctrines, morales, sociales ou artistiques, c'est sa longue contemplation de la nature qui les lui a fournies. Il n'a qu'à les prendre dans ses souvenirs. Il ne fait que ressusciter ses sensations endormies. Lui aussi, et c'est Proust qui le dit, ne fait que « publier sa mémoire ». En offrant à ses lecteurs le trésor de ses souvenirs, il a donné ce qui était le plus particulièrement sien. C'était donc, d'après Proust, un de ces présents « qui sont les plus précieux à ceux qui aiment, et qui consistent dans les objets dont on s'est longtemps servi soi-même, sans intention de les donner un jour ». (*Bib. d'Amiens*, Préf. du traducteur, p. 24.) N'est-ce pas ainsi que Proust, lui aussi, nous a donné ce qui constituait la partie la plus vivante et la plus intime de son existence entière, à savoir, la masse de sensations endormies au fond de sa mémoire ?

J. MURRAY.

LE ROI THÉODORE[1]

ROMAN CORSE

—

XII

La tragédie de Sartène

Quatre jours après la bagarre, les voyageurs, à la nuit tombante, reprirent le chemin de Sartène. Départ furtif, qui ne ressemblait guère à la fastueuse arrivée sur la plage d'Aléria; procession de pèlerins fripés, succédant au beau cortège du sacre!

Rétabli, Neuhof restait sombre et taciturne. Jamais il ne prononça le nom du village où il avait risqué sa couronne et sa vie : peut-être l'ignorait-il. Sourd aux propos de ses compagnons, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, il laissait à Costa le soin de diriger la colonne, sans s'inquiéter de la distance parcourue ou de celle qui restait à couvrir. Aux étapes, on le voyait se plonger dans quelque lecture et, de peur de le troubler, on ne devisait qu'à voix basse.

La caravane avançait péniblement, à travers une contrée de plus en plus inculte.

Il fallut franchir des torrents, contourner ou gravir des montagnes, s'enfoncer dans l'oppressant mystère des forêts vierges, parfois se frayer à la hache un passage pour sortir de quelque inextricable fourré. En dépit de la boussole, il arrivait que l'on s'égarât. Les vivres emportés risquaient de s'épuiser trop tôt : pour les ménager, on employait des journées entières à chasser, avec des ruses de trappeurs canadiens, les bêtes des monts,

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 669, 670, 671 et 672.

des bois et du maquis. Ces exercices maintenaient la troupe en joie et en santé.

Appuyé sur sa canne, drapé dans sa robe écarlate, Théodore ne quittait jamais les attributs de sa royauté. Si la fourrure du vêtement se déchirait aux ronces, le bâton faisait toujours figure de sceptre.

La Cour, réduite en nombre, gardait sur les foules de naguère l'avantage de ne compter que des partisans fidèles. Les regards du maître ne rencontraient que des figures amies, avides de le voir reprendre goût à l'existence. Il n'avait plus à scruter des visages fermés, à déguiser sa pensée pour surprendre celle des autres, à endoctriner des tièdes et des hésitants, à exciter des timides, à châtier des traîtres. Le désert le délivrait, au moins pour un temps, des soucis que lui avaient toujours imposés, en d'autres régions, les affaires de l'Etat. Ne sachant plus rien, il pouvait croire que tout allait pour le mieux dans le meilleur des royaumes. Il se sentait en sûreté, oubliait les suiveurs inconstants des premiers jours et se persuadait que, dans un pays neuf, où personne encore ne l'aurait desservi, le plus bel avenir l'attendait.

Costa, aidé de quelques domestiques, lui préparait, à l'étape, un lit de branches et de feuilles. Le plus souvent, M. de Neuhof refusait de s'abandonner au sommeil. Les idées recommencèrent à bouillonner dans son crâne, les mots à se presser sur ses lèvres. Il discutait jusqu'à l'aube. Chacun de ses compagnons, à tour de rôle, dut consacrer une partie de la nuit à recueillir ses propos et à lui donner la réplique.

Un soir, en pleine montagne, dans les parages de l'Incudine, la colonne fut surprise par un furieux ouragan. Aucun abri ne s'offrant à la vue, on décida de marcher sous la rafale.

Des trombes d'une violence effroyable s'abattaient sur les rochers, transformaient en torrents toutes les rides qui sillonnent la montagne. Le tonnerre faisait entendre

sans arrêt tantôt un grondement continu, tantôt des éclats déchirants. La foudre, parfois, illuminait aux pieds des voyageurs d'horribles précipices. Il fallait, à tout moment, s'arrêter et, dans les ténèbres, s'assurer que personne ne manquait à l'appel.

Le garde des sceaux ne songeait plus ni à faire l'esprit fort ni à prendre en pitié la bigoterie de ses compatriotes : comme eux, il se signait précipitamment chaque fois qu'un éclair incendiait le ciel bas et l'horizon noyé de pluie.

Ces embrasements brefs faisaient apparaître d'étranges sourires sur la face de Théodore, qui, seul entre tous, marchait la tête renversée en arrière et les narines frémissantes, alors que les autres, anxieux, courbés, ruisselants, trébuchaient à chaque pas parmi les pierres. On eût dit que les forces déchaînées de la nature s'incorporaient à lui, l'emplissaient d'une voluptueuse exaltation. Bien que ses vêtements fussent transpercés par les cataractes célestes, il avait l'air de commander aux éléments et non de subir leur furie. On l'entendit, à diverses reprises, chantonner, dans un langage incompréhensible, des paroles modulées comme une incantation.

Un peu avant le matin, l'orage s'apaisa. Une pluie fine succédait au déluge. Les roulements de tonnerre s'espaçaient et s'éloignaient. La foudre cessa de frapper l'ombre à coups de clartés éblouissantes, pour ne plus allumer, loin vers le nord, que des feux follets fugitifs.

La caravane, qui venait d'atteindre une crête, se mit à redescendre l'autre versant de la montagne.

Bientôt, un jour livide permit aux voyageurs de reconnaître, malgré la brume, quelques parties du couloir dans lequel ils s'étaient engagés. Une nappe de brouillard leur cachait les régions qu'ils dominaient. Des nuages lourds glissaient lentement vers les sommets. Des écheveaux de vapeurs s'accrochaient aux pentes rocheuses. Enfin, des

taches de lumière blanche brillèrent, une à une, dans le gris terne du ciel.

On continuait à descendre, sans savoir où l'on arriverait. Le terrain devenait moins abrupt. On aperçut des buissons, de l'herbe, quelques arbres longeant un éboulis.

Le soleil finit par trouer l'épaisseur de la nue. En bas, des îlots émergèrent, grandissant de minute en minute. Le flot, sur leurs rivages, baissait comme si des abîmes se fussent creusés sous lui. Puis l'irréel océan fondit, résorbé en fumées pâles, qui traînaient un instant sur le sol, s'élevaient dans l'air et s'y perdaient. Les compagnons du roi découvrirent alors, au delà d'une vaste forêt, les taches roses que formaient les toits d'un hameau.

Il leur fallut deux heures pour l'atteindre. Quand ils y arrivèrent, trempés et harassés, l'accueil des villageois leur fut un précieux réconfort. Joyeusement, Costa et les autres s'ébahissaient de voir combien Sa Majesté était populaire jusque dans ce pays perdu. Théodore, qui avait perdu l'habitude des acclamations, s'y montra délicatement sensible, mais sans manifester la moindre surprise. Un notable, le sieur Giudicelli, lui offrit sa maison. Il y passa deux jours, à se chauffer auprès d'un bon feu. Avant de partir, il daigna exempter son hôte de toutes taxes et redevances, et le nomma chevalier dans l'ordre qu'il se proposait de créer dès son arrivée à Sartène.

Le reste du voyage s'accomplit lentement, mais sans accroc. La Cour, à défaut d'un appareil fastueux, avait retrouvé quelque décence; le cortège royal s'était grossi d'un certain nombre de recrues. Vers la mi-septembre, il arriva aux abords de la ville.

Le grand-chancelier le conduisit par un détour au monastère de Saint-Damien, pour lui permettre de s'y reposer et d'y préparer son entrée. Ruffino, prévenu, envoya des chevaux, adressa une proclamation au peuple

et annonça qu'il se rendrait lui-même, avec ses hommes, au-devant du roi.

Durant ces préparatifs, Théodore contemplait sa future résidence.

En face de lui, dans une prairie semblable à une pièce de drap râpée, crevée de place en place par des affleurements de grosses pierres, un sentier serpentait jusqu'aux portes de Sartène. A gauche, une longue ondulation, mouchetée de bouquets d'oliviers, descendait vers le maquis. Des maisonnettes blanches s'y égaillaient sous le feuillage. C'étaient des sépultures : les unes, surmontées d'un dôme, rappelaient les marabouts de Tunisie; les autres, couvertes de tuiles, supportaient des toits et des frontons de temples grecs. La cité adossait à un coteau de vignobles ses tours, ses campaniles, ses hautes demeures de pierre à petites fenêtres sournoises. Des montagnes arides fermaient l'horizon. Tout cela prenait dans la lumière de l'automne un aspect assurément plus sévère et plus rude que la plaine d'Aleria ou les terrasses de Cervione sous un soleil de printemps.

M. de Neuhof se gourmanda de trouver une apparence hostile à ce pays où, grâce à Mlle d'Ornano, il allait vivre au milieu d'un peuple qui, sans le connaître, sans même l'avoir vu, s'était donné à lui et défendait victorieusement les droits de la Couronne. Pouvait-il d'ailleurs ne pas aimer un coin de terre que Vannina chérissait entre tous?

L'arrivée du marquis Ruffino changea le cours de ses réflexions.

En saluant son roi, l'ancien frère lai n'omit aucune marque du respect que l'on doit au chef d'une maison régnante. Théodore eut cependant l'impression que le seigneur dont il recevait l'hommage ne ressemblait en rien au moine mendiant de Gênes, plié en deux sous le faix de sa besace, ni au fidèle écuyer qui, à Cervione, le soir du sacre, accompagnait dévotement la petite-fille de

Sampiero. C'était beaucoup plus qu'un officier de haut mérite, c'était un grand vassal solidement appuyé par de nombreuses tribus, c'était un meneur d'hommes.

Il pria Sa Majesté d'excuser l'absence de Mlle d'Ornano, qu'une grande fatigue retenait chez elle.

— Nous avons, dit-il, châtié assez durement ces chiens de Génois, qui, d'Ajaccio, s'étaient avancés jusqu'au pont d'Abra sur le Taravo. Cette affaire faillit causer la mort de notre amie...

La nouvelle du danger couru par son Amazone fit sursauter d'effroi Neuhof, mais il ne lui échappa point que le marquis usait en parlant d'elle d'un terme un peu bien familier.

Angelo continua :

— Dans le feu de la poursuite, elle s'était éloignée de nos hommes et galopait sur la rive du torrent. Deux *vittoli* qu'elle n'avait pas vus, dissimulés derrière une haie vive, sautèrent à la tête de son cheval. Elle le fit se cabrer, ce fut lui qui reçut les balles de leurs pistolets. La bête s'effondra. Vannina aurait sans doute été poignardée si je n'étais intervenu à temps. J'eus le bonheur de tuer un des assassins; l'autre, sous le feu de nos mousquets, se jeta dans le Taravo, très grossi par un violent orage, et disparut...

Avec le généreux élan que les circonstances commandaient, Théodore accola devant le front des troupes le sauveur de Mlle d'Ornano.

Modeste, un peu confus, le marquis se dérobait à ces effusions. Il avait hâte de parler d'autre chose :

— Sire, reprit-il, cette rencontre d'Abra et certains indices nous obligent à croire que la garnison d'Ajaccio a reçu du renfort, qu'il faut s'attendre à la trouver désormais plus active. J'aurai l'honneur de soumettre à Votre Majesté plusieurs rapports que j'ai reçus à ce sujet. En attendant, il s'agit de faire une belle entrée dans notre bonne ville de Sartène.

Sur un signe de lui, Mohammed aida son maître à se mettre en selle, après quoi Ruffino, se plaçant d'autorité à la droite du roi, prit la tête du cortège et, d'un ordre bref, l'entraîna, l'infanterie marchant au pas, en colonne par quatre, derrière deux pelotons de cavaliers.

Comme le chemin muletier décrivait une courbe, M. de Neuhof put voir d'un seul coup d'œil toute la troupe en marche et l'évaluer à près d'un millier d'hommes. Il observa que, malgré le mauvais état de la piste, les fantassins défilaient d'un pas allègre et régulier : les compagnies que lui présentait Ruffino étaient sans contredit les plus belles, les mieux exercées du royaume.

En ville, toute la population se pressait dans les rues étroites, acclamant avec une égale ardeur le roi et le marquis.

Ce fut dans la demeure de sa propre famille qu'Angelo conduisit Théodore. A l'attitude des seigneurs qui s'y trouvaient rassemblés, le monarque se rendit compte, non sans en éprouver un certain trouble, que tout Sartène appartenait à son lieutenant.

Parmi les personnages admis au baise-main, il reconnut avec plaisir le bon chanoine Albertini et s'empressa de le retenir pour un entretien particulier.

Dès qu'ils furent seuls, le prêtre, prévenant les vœux secrets de Sa Majesté, lui tint un langage optimiste :

— Frère, dit-il, bien qu'éloigné de toi dans l'espace, j'ai suivi de très près, par la pensée, les métamorphoses de ta fortune. Aux heures les plus sombres, ma foi n'a jamais chancelé. Aujourd'hui, j'en suis sûr, nous touchons au but. Les gens de la *Cinarca* ont accompli, comme tu peux le voir, un effort magnifique. Nos ennemis sont divisés : à Gênes, tout un parti souhaite ouvertement ta victoire. Il s'y est trouvé de bonnes âmes pour répandre à profusion des pamphlets imités de ta spirituelle réponse à l'édit de leur doge. Tous ces écrits, qui circulent sous ton nom, recueillent là-bas des applaudis-

sements. Ici, le fléau de la balance oscille : une once de plus dans notre plateau et nous l'emportons pour toujours, car la République n'a plus rien à jeter dans le sien...

— Cette once, interrompit Théodore, il faut la trouver. Je n'en serais guère embarrassé, si des doutes cruels ne m'assaillaient, touchant mon propre avenir. Les oracles les plus clairs commencent à me paraître obscurs. J'ai peur...

— Que veux-tu dire?

— Vannina. Je ne l'ai pas vue. Son absence m'inquiète. Je sais par ses lettres qu'elle pense de nouveau à prendre le voile.

— C'est exact...

— Alors?

— Ne crains rien, frère, un mot de toi suffira pour l'éclairer sur les desseins de la Providence.

— Tu crois?

— Je ne crois pas : je sais. Quant à ton mariage, voici ce que je suis en mesure de te dire : dans les livres sacrés, dans les œuvres de nos maîtres, dans les prophéties fondées sur la doctrine, j'ai recueilli patiemment tout ce qui peut se rapporter à toi. Aux données que tu m'as fournies, j'ai confronté le résultat de mes recherches personnelles. Toutes les preuves concordent : le septième sacrement est marqué deux fois dans ta vie, à quatorze ans de distance. En quelle année épousas-tu lady Sarsfield?

— En 1722, à Madrid.

— Bien. C'est aujourd'hui le 15 septembre 1736. Compte : il te reste trois mois et demi pour accomplir ce qui est annoncé.

— C'est toi, frère, qui nous béniras?

— Je n'ose point prétendre à cet honneur. Ta seconde épouse doit être, si j'ai su lire, d'une naissance beaucoup

plus haute que la première. C'est d'un prince de l'Eglise que tu la recevras.

— Le cardinal d'Ornano?

En posant, avec une respectueuse fermeté, sa main gauche sur la bouche du roi, le chanoine répondit :

— Ne cherchez pas, Sire : même pour nous, les initiés, Dieu garde des secrets.

Le lendemain, Théodore alla rendre visite à l'Amazone.

Au deuxième étage d'une sorte de tour, gardée par deux factionnaires et dont les fenêtres, munies de forts barreaux, ressemblaient à celles d'une prison, Vannina le reçut entre quatre murs blanchis à la chaux, dans une grande pièce que des sièges aux formes rigides meublaient en parloir de nonnerie.

Elle vint à lui d'un air las et dolent, appuyée au bras d'une servante, qui, l'ayant installée dans un fauteuil, se retira sans bruit.

Comme il s'inquiétait de sa pâleur, elle avoua un reste d'émotion et parla de la chute dans laquelle l'avait entraînée son cheval, tué par les *vittoli*.

— Je sais, fit le roi; Ruffino m'a conté votre héroïque folie. Ne vous a-t-il pas sauvée, ou presque?

— Presque? répondit-elle avec un accent de reproche. Vingt fois déjà, croyant mon existence menacée, il a risqué la sienne, infiniment plus précieuse au bien public.

Neuhof se récria. Ses protestations amenèrent Mlle d'Ornano à dire toute sa pensée :

— Le soin qu'apporte cet homme à s'exposer pour moi, à courir au-devant des coups que l'ennemi me destine, c'est une raison de plus pour que je fuie le monde, pour que je demande asile au cloître.

Théodore essaya de l'arrêter. Sans lui en laisser le loisir, elle poursuivit :

— Vous croyez peut-être que j'ai peur? Interrogez nos braves : ils vous détromperont. Ou que, faible femme,

je prends en pitié les Génois? Non, Sire! C'est notre sang que je ne veux plus répandre. Il y a déjà Luccioni, traître par ma faute; il y a Fabiani, sans reproche, tué à cause de moi. Demain, il y en aura d'autres. Je ne veux pas...

M. de Neuhof comprit qu'il fallait reprendre point par point le plaidoyer qu'il avait déjà prononcé après l'exécution du gouverneur de Porto-Vecchio.

Connaissant les sentiments de Vannina, il ne pouvait craindre aucune surprise. Bien qu'il eût soigneusement apprêté son discours, il sut lui conserver tout le feu d'une improvisation. Sa rhétorique, forte de l'expérience acquise, échauffée par les affirmations d'Albertini, ne manqua ni d'adresse ni d'émotion. Ses amples périodes se déroulèrent sans accroc.

Visiblement, la jeune fille était impressionnée, surtout par les arguments mystiques, tirés des projets que Dieu formait pour elle. Le chanoine avait bien fait les semailles, le blé avait mûri : le roi s'empressa de moissonner.

— Mon enfant, s'écria-t-il en manière de péroraison, vous savez maintenant où est votre devoir. Le Ciel ne vous demande pas seulement de prier et de combattre, comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, pour une cause sacrée. Il veut que l'héritière des vertus de Sampiero les transmette à son tour à ceux qui naîtront d'elle, il vous ordonne de vous unir à l'homme qu'il a désigné pour prendre soin de ce pays. Ce n'est pas moi, c'est la Corse qui vous parle. Vous ne devez rien à mon amour, mais vous n'avez pas le droit de décevoir votre peuple. Cédez donc à ses vœux.

Vannina, les yeux mi-clos, baissait la tête.

Théodore lui posa une dernière question :

— Si le vénérable prêtre qui vous a déjà dit tout cela ne vous semble pas une caution suffisante, repousserez-vous l'avis, pareil au mien, de Ruffino, votre sauveur?

Elle releva le buste, regarda droit devant elle et dit en rougissant :

— Plaise à Dieu, Sire, que vous ne regrettiez jamais la détermination que vous me faites prendre!

Il lui baisa les mains avec un tendre emportement. Elle se dégagea sans hâte et, avant de disparaître derrière la porte de la salle, le pria de garder le silence pendant quelques jours encore, qu'elle entendait passer dans la retraite. Il jura de respecter son désir, d'attendre qu'elle le fît appeler.

— Encore quelques jours de patience, songeait-il en sortant, et tout s'accomplira!

Dès lors, cette assurance lui permit de remplir avec zèle ses devoirs de souverain.

Ruffino lui proposait des plans d'opérations militaires. Il les repoussa, car il tenait pour plus urgent d'introduire dans les lois du royaume de nécessaires réformes. Sans doute croyait-il se rendre ainsi plus cher à Mlle d'Ornano, chez qui l'horreur du sang versé en vain l'emportait maintenant sur la haine de l'ennemi. On ne saurait guère attribuer à un autre motif les mesures qu'il édicta pour empêcher et réprimer la *vendetta* corse.

Il prit aussi diverses ordonnances propres à lui gagner le cœur de ses sujets. Gênes interdisait dans l'île la fabrication du sel : Théodore l'autorisa. La République affermait aux Catalans le droit de pêche dans les rivières et les étangs, ainsi que sur les côtes, et le refusait aux indigènes : le Roi mit fin à ce régime odieux et promulga en la matière des règlements fort sages.

Avec l'aide de Costa, juriste habile et homme de progrès, il élabora une charte dont les dispositions tendaient à encourager le commerce et l'industrie, activités profitables que les Corses avaient jusqu'alors ignorées. Pour leur en donner le goût, il jugea désirable d'attirer les étrangers, singulièrement les Juifs, qui s'étaient toujours montrés ses amis. Leur exemple, se disait-il, ne

manquerait pas d'éveiller dans le pays un vif intérêt pour les choses du négoce. Dans cette pensée, il proclama que tous les habitants de ses Etats pourraient professer leur religion. Un tel bouleversement d'habitudes séculaires souleva, comme il fallait s'y attendre, les murmures du clergé, mais l'intervention d'Albertini amena les gens d'Eglise à s'incliner devant la volonté royale.

L'opposition de Ruffino donna plus de mal à Théodore. Le marquis se gardait de contrecarrer ouvertement l'œuvre législative de Sa Majesté. Il affectait même — peut-être par sympathie pour le grand-chancelier — d'en admirer l'esprit. Néanmoins, il ne se gênait pas pour dire que cette ardeur à tout réformer lui paraissait hors de saison et qu'il pressait bien davantage de bouter à la mer les Génois.

Ses paroles, colportées partout, furent hautement approuvées, car toute la ville ne jurait que par lui. Le roi passa bientôt pour un piètre capitaine. Chacun allait répétant que, si le courage lui manquait pour se remettre en campagne, il ferait bien de laisser les coudées franches à Angelo dans tout ce qui touchait à la guerre.

La promesse de Vannina, les encouragements du chanoine décidèrent Neuhof à braver l'opinion : il fit publier que lui seul fixerait le jour où les hostilités seraient reprises et qu'il s'en réservait la direction stratégique. Il sentait bien la nécessité de porter avant l'hiver un grand coup à l'ennemi, mais il voulait tout d'abord faire célébrer son mariage.

Chaque jour qui passait aggravait le mécontentement populaire.

Théodore voyait avec angoisse approcher le moment où ses discours ne suffiraient plus à calmer l'impatience des patriotes. Il hésitait à mettre en œuvre les quelques moyens d'apaisement dont il pouvait encore disposer.

Sur ces entrefaites, M[lle] d'Ornano lui manda qu'elle le viendrait voir le surlendemain « pour tout régler ».

Aussitôt, il résolut de marquer sa reconnaissante piété à la Très-Sainte Vierge Marie et son attachement à ses peuples en fondant l'Ordre de la Délivrance, dont il avait à loisir établi les statuts.

Institué « tant pour la gloire du royaume que pour la consolation des sujets », cet ordre comprenait des chevaliers, qui avaient droit à la qualité d'Illustrissime, et des commandeurs, auxquels leur grade conférait celle d'Excellence. Les uns et les autres étaient déclarés nobles de première classe, exempts de tous impôts, et ne pouvaient être molestés par aucun tribunal, civil ou militaire, pour quelque cause que ce fût, sauf pour le crime de lèse-majesté. Tous devaient porter dans les cérémonies un habit bleu céleste, avec une croix et une étoile émaillées en or, attachées par un ruban vert. Pendant la messe, ils tiendraient l'épée hors du fourreau. Tout nouveau chevalier versait, le jour de sa réception, la somme de mille écus, dont il recevait intérêt jusqu'à sa mort, à dix du cent.

Le roi ne manqua pas de faire connaître que les élus du premier contingent seraient provisoirement dispensés de cette contribution. La liste en avait été dressée avec le plus grand soin. Elle fut bien accueillie. Une distribution de titres acheva de disposer favorablement les notables de Sartène.

L'annonce des noces royales allait, sous peu, faire éclater leur enthousiasme.

Le 2 octobre, Théodore attendait pour quatre heures la visite de Vannina. Vers trois heures et demie, Ruffino demanda audience. Dans le dessein de s'en débarrasser promptement, Neuhof commanda de le faire entrer.

— Je tiens, dit le marquis, à remercier encore Votre Majesté de m'avoir fait commandeur de Son Ordre. Il me

tarde de Lui prouver ma gratitude. Ce ne sont pas les occasions qui manquent : les gens d'Ajaccio redeviennent aggressifs; hier, à Olmeto, les *vittoli* ont égorgé toute une famille. Il faudrait agir...

— Sans doute, concéda le roi, mais...

— Sire, j'éprouve quelque honte, moi qui vous ai si souvent adjuré de faire la guerre, à venir aujourd'hui vous demander un temps d'arrêt.

— Vous me surprenez en effet, mon ami...

— Un temps d'arrêt très court, pour une raison que je m'excuse d'avoir tenue secrète. Mais à quoi bon vous entretenir de mes projets tant que leur réalisation demeurait incertaine?

— Voilà bien du mystère!

— Maintenant que rien ne s'y oppose plus, daignez recevoir, Sire, la nouvelle, que je n'ai confiée à personne, de mon prochain mariage...

— Bravo! Excellence, bravo!

— Pour retarder le moins possible la marche des opérations que j'aurai à conduire, nous avons dû faire choix d'une date très rapprochée. Ce sera lundi.

— Après-demain? Diable! vous êtes pressé!

— Cette hâte, Sire, peut vous sembler étrange et ma conduite peu respectueuse envers mon souverain. Ce n'est pas moi, c'est l'ennemi qu'il en faut accuser.

— Certes, je n'oublie pas en quelles circonstances nous vivons.

— Votre indulgence m'est précieuse. Il est bien entendu que tout se passera le plus simplement du monde. Puis-je espérer cependant que Votre Majesté me fera l'honneur d'assister à ces noces modestes?

— Vous n'en doutez pas, mon cher marquis : c'est de grand cœur que j'accepte votre invitation, que je m'associerai à votre joie. J'y songe : vous ne m'avez point encore dit le nom de votre fiancée...

Pendant que le roi parlait, la porte s'était ouverte de-

vant Mlle d'Ornano, qu'il avait ordonné de laisser venir à lui sans l'annoncer. La jeune fille, suivie de sa servante, s'avança vers les deux hommes.

Sans attendre la réponse de Ruffino, Théodore, joyeusement, lui cria :

— Savez-vous, ma belle enfant, ce que notre cher Angelo était en train de me conter? Figurez-vous qu'il se marie!

Son regard s'efforçait de suivre, sur le visage de Vannina, l'effet des mots qu'il prononçait.

Elle rougit, pâlit et, comme si elle craignait de chanceler, s'appuya au bras de sa compagne. Un léger frisson passa dans les plis du *mezzaro* qui recouvrait ses cheveux d'or. Enfin elle se redressa, la main gauche sur l'échancrure de son corsage, et dit d'une voix sourde, mais qui allait s'affermissant :

— Pardonnez-moi, Sire, d'interrompre votre conversation avec le marquis. J'arrive trop tôt, je vais me retirer...

— Jamais de la vie! protesta Neuhof.

Il consulta sa montre et poursuivit :

— Vous êtes en avance, c'est vrai, contrairement à l'usage de votre sexe, mais je suis sûr que notre ami n'a pas de secrets pour vous.

A pas feutrés, la servante sortit.

Vannina et Ruffino s'interrogeaient des yeux avec des mines embarrassées.

L'ancien frère grimaça une moue de dépit, après quoi, de l'air d'un homme qui surmonte bravement une grosse contrariété, il se contraignit à sourire :

— Moi, des secrets? Lorsque Mlle d'Ornano est entrée, c'est son nom que j'allais vous dire. Ma fiancée, la voilà...

En même temps que son geste désignait Vannina, de nouveau rougissante, son regard cherchait insolemment celui du roi.

— Etes-vous ivre ou fou? demanda, d'un ton paisible,

Théodore. Sincèrement, croyez-vous que mes bontés à votre égard iront jusqu'à me faire déclarer spirituelle une plaisanterie aussi stupide?

— Ah! rétorqua l'autre, vous me trouvez une figure de plaisantin? Alors, nous allons rire...

D'un seul coup d'œil, le roi put se convaincre que ni Angelo ni l'Amazone ne paraissaient tenir pour divertissante l'explication qui s'amorçait. Debout, les bras croisés, muscles tendus, veines saillantes, le capitaine défiait son maître. Sa bouche s'entr'ouvrait pour cracher des outrages. M. de Neuhof dut regretter de n'avoir pas sous la main un pistolet chargé.

D'instinct, Mlle d'Ornano s'était jetée entre les deux hommes :

— Sire, Sire, implora-t-elle, écoutez-moi! Il ne ment pas : nous sommes fiancés. Je voulais vous en avertir : il me l'a défendu, en disant que, de lui, vous apprendriez la nouvelle sans émoi...

Ruffino, qui avait reculé de quelques pas pour s'adosser à la porte, lui coupa la parole :

— N'exagérons rien! Je vous ai dit que les précautions nécessaires seraient prises pour rendre inoffensif ce qu'il vous plaît d'appeler l'émoi de Sa Majesté. J'ai tenu ma promesse.

— Surtout, Sire, implora la jeune fille, ne croyez pas que je vous aie trahi. Laissez-moi vous expliquer...

Un signe amical de Théodore la pria de poursuivre.

Alors, d'une voix plaintive, elle évoqua leur dernier entretien. Ne lui avait-elle pas laissé entendre qu'il regretterait peut-être un jour le choix qu'il la pressait de faire? Sur l'heure, elle ne s'était pas senti la force de s'expliquer plus clairement. Elle s'en repentait aujourd'hui...

Agacé par son humble contenance, le marquis ne put se retenir de l'interrompre à nouveau :

— Que signifient ces excuses, Vannina? Vous lui par-

liez sur un autre ton, le jour même où notre aveuglement le coiffa d'une couronne!

— C'est vrai, reconnut-elle, mais, ce soir-là, je portais des habits d'homme et je ne vous avais pas donné ma foi. J'étais libre, je ne le suis plus. Me reprocheriez-vous d'avoir renoncé, pour vous plaire, à cet air d'arrogance qu'un seigneur corse n'a jamais souffert chez son épouse? Vous avez raison : nous ne devons rien à M. de Neuhof.

Théodore sursauta. Il se contint pourtant et resta debout, les lèvres serrées, les deux mains appuyées sur sa table, les yeux fixés alternativement sur chacun de ses visiteurs. Mlle d'Ornano, qui jusqu'alors s'était tenue devant lui, la tête inclinée, cambra sa taille mince et alla s'asseoir, très droite, dans un fauteuil de chêne à haut dossier, non loin de l'endroit où se campait le gentilhomme corse.

En quelques enjambées, Angelo revint vers le roi.

— Vous avez entendu, dit-il. Nous ne vous devons rien. Cependant, par loyauté et surtout par égard pour les scrupules de ma fiancée, je consens à vous donner quelques éclaircissements. Il y a plus d'un mois que j'ai prié Mlle d'Ornano de m'accorder sa main. Comme il est d'usage parmi nous, la démarche fut faite par un moine de mes amis, à Rome d'abord, auprès du cardinal, puis, avec l'assentiment de Son Eminence, auprès de Vannina elle-même, qui, se croyant appelée à l'état monastique, différa sa réponse. Le chanoine Albertini la dissuada d'entrer au couvent. Vous parvîntes à la convaincre que son devoir était de se marier. Le soir du même jour, elle s'engageait à moi.

— Sire, ajouta la jeune fille, je tiens à vous assurer que jamais le chanoine ne m'a conseillée sur le choix d'un époux. Il s'est contenté de me dire que ma place était dans le monde. Rappelez-vous : lorsque vous êtes venu me voir, je résistais encore à ses avis. C'est vous

qui avez mis fin à mes hésitations, en me répétant *que je ne vous devais rien*, en m'adjurant de céder aux vœux du peuple corse...

— Ces vœux, reprit Ruffino, mademoiselle ne pouvait pas les ignorer. Allez donc en ville, où je viens de faire divulguer nos fiançailles, et demandez aux gens ce qu'ils en disent!

Sous l'affront, Théodore gardait le silence. Sa volonté se tendait pour ne laisser échapper aucun mot, aucun geste qui pût révéler ses sentiments et ses pensées. Il ne désirait qu'une chose : voir partir ses visiteurs, être seul, afin d'aviser promptement et de sang-froid aux moyens d'anéantir en deux jours le complot tramé contre lui.

Avec une dérisoire affectation de respect, le marquis salua et demanda la permission de revenir le lendemain prendre la réponse de Sa Majesté : il se plaisait à espérer que le Roi, maintenant qu'Il était complètement renseigné, ne renoncerait pas à Son dessein d'assister au mariage de Ses deux plus fidèles sujets.

Vannina sortit la première. Par la porte ouverte, Neuhof aperçut dans l'antichambre une douzaine de soldats qui n'étaient pas des siens.

Avant de disparaître, Angelo, le corps ployé en une révérence, lança son dernier trait :

— J'allais oublier de vous prévenir que j'ai dû renforcer la garde. Il m'est revenu que les Génois, non contents d'avoir mis à prix la tête de Votre Majesté, se disposaient à envoyer jusqu'ici leurs meilleurs assassins. Nous ne saurions donc être trop prudents.

Prisonnier! M. de Neuhof était prisonnier.

Il ne put se défendre de trouver que le Ciel récompensait bien mal sa bonne volonté, son effort opiniâtre pour atteindre à la vraie vertu. Sans doute, il avait eu des défaillances. Mais qui oserait se flatter de ne pécher jamais? Il se croyait en droit d'affirmer que dans les pires désordres

de sa jeunesse, il était toujours resté soumis, en son âme et conscience, au plus noble idéal. Les circonstances seules l'avaient obligé parfois à s'écarter en fait des principes sur lesquels il eût souhaité de régler toutes ses actions, comme il en étoffait ses maximes et ses discours. Les Puissances Supérieures n'auraient-elles pas dû lui ouvrir un plus large crédit, reconnaître son zèle de Kabbaliste, encourager son amour des belles et grandes choses, récompenser tous les sacrifices qu'il s'imposait pour la cause de la liberté corse, son abnégation désintéressée et, singulièrement, l'œuvre de justice qu'il poursuivait avec tant d'ardeur depuis plusieurs semaines?

Si les Forces d'En-Haut l'abandonnaient, il se trouverait, lui, dans la nécessité d'enfreindre leur loi. D'avance, il s'en lavait les mains, comptant sur l'indulgence d'un Juge qui lui refusait les moyens de faire mieux.

Il vérifia tout d'abord les dispositions prises par Rúffino. Elles ne paraissaient pas aussi rigoureuses qu'il avait lieu de s'y attendre : on le surveillait, mais discrètement. Ses domestiques n'avaient pas été éloignés. On s'était contenté de leur adjoindre un détachement assez nombreux pour les tenir en respect. Les hommes qui composaient cette garde avaient reçu la consigne de protéger le roi contre un attentat possible sans se rendre eux-mêmes importuns.

Rien n'empêcha donc Théodore de faire venir Mohammed ni de lui parler librement. Le Maure quitta peu après la résidence royale en expliquant que Sa Majesté lui avait octroyé quarante-huit heures de repos. Neuhof, à cet égard, s'était toujours montré généreux envers ses esclaves. Sa libéralité ne surprit personne.

Le comte Costa, grand-chancelier, vint souper avec son maître et lui parla de la joyeuse effervescence que provoquait en ville la nouvelle du mariage.

— Pour vous, Sire, observa-t-il, ce n'est sans doute pas

une surprise. Le marquis Ruffino n'aura pas manqué de solliciter votre permission...

— Evidemment, répondit Théodore d'un air détaché. Et je n'avais aucune raison de m'opposer à son projet. Ce qui m'étonne un peu, c'est que Mlle d'Ornano ne m'ait pas demandé, elle aussi, un avis paternel.

— Sire, en ces matières, les femmes, chez nous, appartiennent à leur famille. Le cardinal ayant agréé la demande du marquis, Mlle Vannina ne pouvait que s'incliner.

— Je veux bien vous croire, mon cher comte. Pourtant, j'avoue que, si notre amie m'en eût laissé le loisir, je me fusse employé volontiers à lui procurer un établissement plus digne d'elle.

— Le seigneur Ruffino est un fort beau parti...

— Certes, mais, parmi les princes qui sont ou qui deviendront nos alliés, Vannina pouvait choisir...

— Un étranger? Votre Majesté n'y pense pas! D'ailleurs, il est trop tard. Le marquis n'aurait plus le droit de s'effacer, même devant vous : quand un Corse a touché la main de sa future, il ne peut plus se dédire.

— Je sais, je sais. Croyez bien, mon bon Costa, que ce mariage ne m'afflige aucunement. C'est de grand cœur que j'ai promis à Angelo d'y assister. Gardez-vous de prendre pour une marque de déplaisir la réflexion que j'ai faite en passant.

La première visite que reçut Théodore, dans la matinée du lendemain, fut celle de son rival.

— Sire, dit Ruffino, je sens bien que ma présence vous importune. Si je suis ici, cependant, c'est pour vous éviter d'inutiles alarmes et vous éclairer sur les périls que vous pourriez courir en vous obstinant dans l'erreur. Ne comptez plus sur le retour de votre Mohammed.

— Il est mort?

— Dame! puisque je suis vivant...

— Alors qu'attendez-vous pour en finir avec moi ?

— Sire, votre sort est entre vos mains. Le peuple a encore besoin de vous. Moi aussi. Rien ne vous interdit de croire, si vous préférez, que je suis généreux. N'avais-je pas oublié le cul de basse-fosse où vous me laissâtes choir à Livourne? Dans la même pensée, qui est celle du bien public, je vous pardonne d'avoir cherché à me faire disparaître. Il sera donc entendu, si vous le voulez bien, que Mohammed, s'étant risqué seul dans le maquis, a fait une mauvaise rencontre...

— Et si je refusais votre pardon?

— Souhaitez-vous que Mlle d'Ornano sache quel homme vous êtes? Choisissez : ou bien votre mécréant, dont on vient de retrouver le corps dans un fourré, à une demi-lieue de la ville, aura été tué et dévalisé par des *vittoli,* ou bien je ferai connaître, avec preuves, les circonstances de sa mort. Vous ne doutez pas que j'aie mis en lieu sûr tout l'attirail qui devait lui permettre d'exécuter vos ordres?

Théodore se résigna.

— C'est bien, murmura-t-il, j'ai perdu.

Puis, à voix haute :

— Et maintenant, qu'attendez-vous de moi?

— Je compte sur votre présence, demain, à ma noce. Ensuite, nous verrons.

Ces paroles prononcées sur un ton bref et coupant, qui rendait superflue toute demande d'explications, Angelo redevint courtisan et offrit à Sa Majesté de transmettre au chambellan de service Ses commandements pour la journée.

— Rien de particulier, répondit Neuhof. Costa viendra travailler avec moi. Dites à mon secrétaire de faire enterrer décemment ce pauvre Mohammed.

— Je n'y manquerai pas..

— C'est tout, je crois... Aucune audience jusqu'à midi. Ah! si, pourtant, ayez l'obligeance, mon cher commandeur, de m'envoyer le chanoine Albertini.

En attendant son compagnon Rose-Croix, l'infortuné monarque eut tout le temps de méditer sur l'étrange situation qu'il s'était faite. Il déplora sincèrement la mort inutile de son esclave. Avec la même vivacité, il se reprocha de n'avoir pas supprimé Ruffino, dès le premier avertissement de cette voix secrète qui l'engageait à se méfier de l'ancien frère lai. Il s'étonna pourtant de ne pas souffrir davantage à la pensée que Vannina, dont la fière vertu avait si souvent humilié le roi de Corse, allait être demain l'épouse docile d'un marquis d'occasion. L'événement infligeait à son amour-propre une douleur assez cuisante, mais ce qui lui faisait mal, c'était moins la jalousie que la honte de la défaite.

Peut-être sa passion pour Mlle d'Ornano n'avait-elle jamais atteint le degré de violence que son imagination se plaisait à lui attribuer? Ou bien cet amour, lentement émoussé par le temps, était mort sans que rien n'eût décelé son trépas?

Albertini parut.

— Frère, jeta M. de Neuhof, tu t'es trompé ou tu m'as menti. Depuis le jour où je t'ai confié, à toi seul, mes projets de mariage, tu n'as point cessé d'en prédire le succès. Or, tu sais ce qui se prépare. Tu ne vas pas essayer de me faire croire que, jusqu'à demain, les choses peuvent encore s'arranger?

— Ah! mon frère, permets que je t'arrête, répliqua le chanoine. Il me paraissait, à vues humaines, que tu épouserais celle que tu avais choisie. Je n'ai jamais invoqué, à l'appui de cette opinion, qui s'avère aujourd'hui erronée, le témoignage infaillible de la Kabbale et de l'astrologie. Les textes, les calculs que je t'ai soumis (et tu peux reviser mon travail), n'établissent qu'une chose : tu dois contracter une nouvelle union quatorze ans après la première, donc avant la fin de cette année. Ils affirment aussi que ta seconde épouse sera d'un rang plus élevé que lady Sarsfield. C'est tout.

— Connais-tu donc, dans tout le royaume, fille ou femme dont la naissance égale celle de Vannina d'Ornano?

— Non, sans doute, mais le monde est grand. Est-ce dans cette île ou ailleurs que tu rencontreras celle qui t'est destinée? Je l'ignore. Le Ciel y pourvoira, sous le signe du Capricorne, du Verseau ou des Poissons.

Théodore soupira. Il pensait au flacon de cristal, dont la liqueur moirée d'azur et d'or enfermait l'avenir, et que jamais il n'oserait en consulter l'oracle, de crainte d'y trouver une déception sans remède.

Brusquement, une irrésistible envie l'empoigna de savoir *pourquoi* l'Amazone se donnait à Ruffino. Il interrogea son compagnon.

— Ah! répondit le prêtre, c'est difficile à dire. Songe au mystère de ses origines, à cette mère asiatique, dont on ignore jusqu'au nom. Considère quelles gens l'ont élevée, tantôt dans les murs sacrés de Rome, tantôt sur la terre corse, en des retraites inconnues. Rappelle-toi l'existence qui fut la sienne parmi nos ennemis. Peut-être qu'elle eût souhaité de régner toujours sur les hommes, sans leur rien accorder, comme elle y parvenait à Gênes. Ce n'est point trahir le secret de la confession que d'ajouter : revenue au pays, vivant parmi nous en guerrière, M[lle] d'Ornano a confronté son rêve de vierge à la mesure des choses possibles. Elle l'a senti périlleux, irréalisable. Elle s'est alarmée des ruines que semait autour d'elle son pouvoir de séduction...

— Tout cela, je le sais, interrompit le roi. Je comprends la tentation du cloître, je sais par quels moyens nous l'avons éloignée. Mais comment Vannina peut-elle accorder à un ancien arracheur de dents, à un homme qui me doit sa prodigieuse fortune ce qu'elle me refusait à moi-même?

— C'est ce que je m'évertue à t'expliquer. Daigne patienter un instant... Vannina, donc, a essayé de se rendre

inoffensive aux nôtres en les persuadant qu'elle n'était plus une femme, mais un soldat comme eux. Echec. Au couvent, elle pouvait trouver un asile de paix et de prière, elle n'y eût pas assouvi ce besoin qui est en elle de partager nos luttes et nos souffrances. Elle s'est donc soumise, non sans déchirements, à la commune loi.

— Mais Ruffino? Elle l'aime donc!

— Voici le point où tu t'égares, frère! La loi, pour les femmes de ce pays, cela n'a rien de commun avec ce que vous autres, sur le continent, vous appelez l'Amour.

— Costa m'avait bien laissé entendre que c'était l'oncle cardinal qui avait livré sa nièce à cet homme. Je me refusais à le croire.

— Il disait vrai. Je ne pense pas que Mlle d'Ornano ait reçu avec joie l'ordre de Son Eminence. La joie, nous ne la connaissons guère, et, quand elles se marient, nos femmes y renoncent pour toujours. De tous les prétendants que l'on pouvait lui imposer, aucun, cependant, ne devait moins déplaire à Vannina que le marquis Ruffino, Corse, de bonne maison, brave, aimé du peuple, plein de haine pour l'ennemi...

— Assez, assez! s'écria Théodore.

Le repas de noces, presque frugal, eut lieu dans la maison d'un frère du marié. Le roi y assistait. La gravité de son maintien, la contrainte qui tendait les traits de son visage ne furent pas remarqués par les convives, car tous, à l'exception du bon Costa, et comme s'ils avaient pris modèle sur les époux, se montraient graves, préoccupés. Ruffino devait se remettre en campagne dès le lendemain, avec Luc d'Ornano, qui, à l'église, avait servi de témoin à sa cousine. La plupart des hommes présents partaient aussi.

Un peu de gaieté avait souri, timidement, lorsque, le cortège parvenu, entre deux haies de peuple, sous la voûte où l'attendaient les musiciens, des femmes s'étaient

avancées vers la mariée pour lui jeter à la face, avec leurs vœux de bonheur, les graines qui signifient fécondité.

Mais le soleil de la liesse populaire n'entrait pas plus que celui du ciel dans la salle aux solives noircies où se dressait la table des puissants. Les plaisanteries débonnaires du grand-chancelier n'y rencontraient aucun écho.

Le dîner à peine fini — on venait d'entamer le *bruccio,* — le marquis se leva, fit à sa femme un signe de tête et sortit sans prendre congé de personne. On vit ensuite Vannina se lever à son tour, embrasser ses cousins d'Ornano, qui représentaient toute sa famille, et disparaître par la porte que venait de refermer son époux.

Théodore n'avait pas bougé.

Il savait, par maint récit, de quelle manière un mari corse a coutume d'exercer ses droits. Il voyait l'indomptable Amazone entrer, muette et soumise, dans la chambre où l'attendait son maître, s'y déshabiller seule, se mettre au lit, s'abandonner enfin, non aux caresses, mais au viol.

Dans un instant, Ruffino reviendrait parmi ses invités, parlerait, trinquerait avec eux, tandis que les femmes iraient offrir à l'épousée, dans sa ruelle, leurs félicitations. Cet instant, M. de Neuhof se demanda s'il aurait la force de le vivre. Il souhaita que le feu du ciel vînt auparavant anéantir la maison du crime, avec tous ceux qu'elle abritait. Il jugea ses sujets mille fois plus barbares que ces Barbaresques chez qui, aux mariages, il avait vu le père de la vierge immolée agiter à la fenêtre, au-dessus des têtes penchées en arrière, le linge taché de sang dont la souillure démontre à tous témoins qu'il n'a pas trompé son gendre en lui vendant sa fille.

Lorsque Angelo, de l'air le plus naturel, rentra dans la salle pour reprendre place au milieu des siens, on vit le

roi avaler d'un trait sa rasade et, dans un hoquet, s'effondrer sous la table.

Après quelques heures d'un sommeil léthargique, Neuhof garda la chambre pendant une quinzaine.

Dès qu'il put recommencer à s'occuper des affaires publiques, le marquis, ayant remporté entre temps quelques succès sur les Génois d'Ajaccio, lui demanda s'il espérait encore des secours de l'étranger.

Théodore venait de parcourir le courrier, ouvert durant sa maladie par le comte Costa. Il montra des lettres de ses correspondants de Rome, de Livourne, de Londres et de La Haye.

— Je les ai lues, coupa Ruffino, dédaigneux. Assez d'amusettes. C'est d'autre chose qu'il s'agit. Tout ce que vos amis nous offrent, il faudrait le payer. Or, nous n'avons plus d'argent. S'il vous plaît de garder votre couronne, je vais vous en fournir le moyen : partez et revenez avec des écus, des armes, des munitions. Les hommes, je m'en charge.

— Partir? J'y pensais. Mais le peuple croira que j'ai peur, que j'abandonne mes sujets.

— Non, Sire. Le peuple a confiance en moi et je réponds de la situation dans toute la province. De ce qui se passe du côté de Bastia ou de Corte, nos gens ne s'inquiètent guère. Nous saurons entretenir leur attachement à votre Majesté. Tenez vos promesses, je tiendrai les miennes.

— Je vais réfléchir à tout cela.

— Non, c'est à prendre ou à laisser. Un mot encore : pendant votre absence, je ne vous demande ni titre ni charge. Ce que j'ai me suffit. Je préfère même que votre choix, pour la régence du royaume, se porte sur d'autres... Vous avez quatre jours, Sire, pour accepter ma respectueuse proposition.

Le 4 novembre au matin, les bourgeois de Sartène

lisaient sur leurs murs une ordonnance signée Théodore, portant le contre-seing du comte Costa, secrétaire d'Etat, grand-chancelier et garde des sceaux. Le roi y faisait connaître qu'il avait délibéré de passer en terre ferme afin de chasser les Génois ses ennemis. « Voyant les mois, écrivait-il, s'écouler sans qu'il vienne de secours et sans que Nous sachions d'où provient ce retardement, Nous avons cru qu'il était de Notre devoir de consoler Nos peuples avant Notre départ, en leur faisant connaître les justes motifs de ce voyage. » Le roi désignait ensuite ceux qu'il avait élus pour gouverner les diverses provinces et enjoignait à tous de leur obéir comme à lui-même, sous peine d'encourir l' « indignation royale ».

Dès le lendemain, il se mit en route. Costa et son neveu l'accompagnaient, avec Ali et quelques serviteurs dévoués. Son dessein était de gagner Solenzara, sur la côte orientale, où il espérait pouvoir s'embarquer pour Livourne. Il quitta Sartène au petit jour, sans revoir la marquise Ruffino, mais le mari de Vannina vint le saluer au départ et lui souhaiter bonne chance.

Sous la pluie et la neige, le voyage fut rude, d'abord dans les montagnes, puis dans la forêt de Bavella, où, sur des lieues et des lieues de fourrés que nul sentier ne traverse, les chênes et les pins entremêlent leurs branches. On n'en sortit que pour s'engager dans le maquis désert, dont la toison de cytises, de bruyères et d'arbousiers hérissait en gestes hostiles ses faisceaux de verges dénudés par l'automne.

Il fallut huit jours pour atteindre la mer, huit jours pendant lesquels M. de Neuhof, sous son manteau de pourpre déteinte et de fourrure pelée, souffrit cruellement du froid.

L'égalité de son humeur, dans les plus durs moments, stupéfiait ses compagnons. Ils ne pouvaient ni connaître les raisons du soulagement qu'il éprouvait à rompre avec le maître de Sartène ni partager les espoirs de revanche

qui déjà s'exaltaient dans son âme. Tandis qu'ils plaignaient un malheureux fugitif, lui voyait luire le jour où, non plus sur une galère anglaise, mais à la tête d'une escadre battant pavillon du royaume de Corse — cette tête de Maure, cette chaîne aux trois anneaux, que le meurtre de Mohammed et la perte de Vannina chargeaient à ses yeux d'un nouveau mystère, — il reparaîtrait, dans l'éclat du canon, devant Aleria ou Porto-Vecchio, pour installer à ses côtés sur le trône définitivement affermi quelque princesse romaine ou quelque archiduchesse autrichienne.

Une barque de Saint-Tropez mouillait près de Solenzara. Théodore, qui avait revêtu, pour dépister les espions génois, un habit ecclésiastique, y prit passage avec Costa. En congédiant ses autres fidèles, il leur distribua quelques monnaies à son coin, de la poudre, des balles, des copies de son dernier manifeste et leur promit de les récompenser à son retour.

Il toucha terre à Livourne, le 14 novembre, vers quatre heures de relevée. Sa fortune se montait à trois écus, mais il gardait sa canne à bec de corbin et, dans les vastes poches de sa soutane, des pièces d'argenterie, un jeu de tarots, des livres de Kabbale, le flacon de Nathan Rosenroth.

EPILOGUE

Vingt ans après

Lorsque le Sénat de Gênes, pour en finir avec la rébellion corse, recourut à l'aide militaire de Sa Majesté Très-Chrétienne, les magistrats de la République s'appliquèrent à venger leurs injures.

Ils songèrent, entre autres, à punir le chanoine Albertini des services qu'il avait rendus à Théodore de Neuhof durant le règne de ce Prince. Cela se réduisit à des brimades sans importance, car le prêtre

trouva un protecteur en la personne de M. de Boissieux, et les Génois, qui devaient aux armes françaises le rétablissement de leur fortune, n'osèrent point provoquer le courroux de ce grand capitaine.

Plus tard, les autorités ecclésiastiques, rendues attentives à certaines opinions professées par Albertini, ainsi qu'à ses travaux de Kabbaliste, se virent obligées de le citer devant l'official. Aux interrogatoires, il reconnut avoir erré parfois sur certains points d'ailleurs controversés et déclara très sincèrement se soumettre sans réticences au magistère de l'Eglise. Quant aux sciences magiques, il confessa s'y être intéressé avec passion, mais prit l'engagement d'y renoncer pour toujours. Son repentir le fit traiter de façon clémente : sans lui infliger aucune des peines canoniques, on se contenta de lui assigner des fonctions propres à entretenir dans son âme la belle vertu d'humilité. C'est ainsi que ce brillant théologien, qui aurait pu illustrer la chaire d'une cathédrale et briguer l'anneau d'améthyste, termina sa carrière terrestre dans la cure d'un pauvre village.

Une après-midi de décembre 1756, le curé de Bocognano, séduit par l'exceptionnelle douceur de la température, s'était installé sur un banc adossé à sa maison et se chauffait aux rayons du soleil déclinant.

Il contemplait tantôt la forêt de Vizzavona, sombre masse de sapins, jetée comme une écharpe de fourrure sur l'épaule neigeuse de la montagne, tantôt les maisons de ses paroissiens, dressant dans une lumière blonde l'or de leurs pierres jaunes et la flamme de leurs tuiles roses.

Les arbres dépouillés inscrivaient dans l'air immobile le dessin précis de leurs branches. Haut dans le ciel, de beaux nuages planaient.

Toute cette splendeur fragile et fugitive, qui, dans quelques instants, allait être dévorée par la nuit, ranima dans la mémoire du vieil homme des visions effacées. Sa

pensée remonta, vingt ans en arrière, aux huit mois qu'avait duré le royaume de Corse.

Loin de garder rancune à Théodore des vexations endurées à cause de lui, Albertini, resté patriote, considère que, grâce au roi, un reflet de soleil a brillé quelque temps dans les ténèbres de l'oppression génoise.

Depuis peu, il est vrai, un jeune chef, Pascal Paoli, fils de ce médecin de Rostino dont Neuhof avait eu si fort à se plaindre, soulève de nouveau les espoirs de toute la nation. Mais le curé de Bocognano, trop débile maintenant pour s'intéresser à l'avenir, préfère à l'avant-goût des luttes qui s'engagent le souvenir de celles qu'il a lui-même vécues.

Il pense aux compagnons d'autrefois : au bon Costa, mort misérablement à Naples où il avait suivi Neuhof; à Ruffino, tué dans une rencontre avec les Français; à Vannina, son épouse, réfugiée dans un couvent de Carmélites; à tant d'autres, vieillis ou disparus.

Du roi, depuis bien des années, il n'a plus de nouvelles. Il sait que Théodore, pendant longtemps, s'est efforcé de reconquérir son royaume, qu'il a erré à travers l'Europe, cherchant des alliances et de l'argent, tantôt reçu en ami par de grands monarques, tantôt chassé comme un mendiant de l'antichambre des ministres, traqué partout par les sbires de la République. Une fois, Sa Majesté réussit à conduire toute une flotte jusque sur les rivages de Corse, mais ceux qui, par esprit de lucre, lui en avaient fourni les moyens, se rendirent compte que l'île n'était pas assez riche pour les payer de leurs peines et repartirent sans décharger leur cargaison.

Depuis lors, plus rien...

Le roi reviendra-t-il? Il doit avoir soixante-deux ans : c'est bien tard pour fonder une dynastie, bien tard pour réussir dans la même entreprise où l'on a échoué à quarante. L'occasion manquée ne s'offre plus aux mains qui n'ont pas su l'étreindre.

Au fait, pourquoi M. de Neuhof n'a-t-il pas réalisé son destin? Cette princesse qu'il devait épouser dans les derniers mois de l'année 1736, où est-elle?

Le chanoine Albertini a cessé d'être Rose-Croix. Sans arrière-pensée, il a délaissé la Kabbale et renoncé à des pratiques sagement réprouvées par l'Eglise. Il conserve pourtant, au fond d'une armoire, quelques traités d'astrologie, ainsi que divers papiers, parmi lesquels celui qui porte, tracé par la main de Théodore, l'horoscope royal.

Le crépuscule vient de s'éteindre. Il fait plus froid. Un vol de corbeaux tournoie en croassant.

Le prêtre regagne son presbytère, allume une chandelle, s'installe devant son feu. L'envie le prend de revoir les calculs qu'il avait effectués jadis pour vérifier ceux de son illustre ami : remuer des souvenirs, ce n'est pas un péché!

Voici la feuille où M. de Neuhof avait noté sur la circonférence du Zodiaque, pour le jour de sa naissance et pour celui de son arrivée en Corse, les positions planétaires, le méridien et l'horizon. Les deux dates sont inscrites à l'angle supérieur de gauche : *24 août 1694, 13 mars 1736.*

Albertini étudie à nouveau la figure établie par le roi, la compare à ses propres dessins. Tout est bien conforme. Ou de telles rencontres signifient une carrière triomphale, une existence presque surhumaine, ou l'astrologie n'est qu'une collection de fariboles.

Soudain, le chanoine s'aperçoit qu'il n'a jamais examiné si les positions marquées sur la circonférence correspondent réellement aux éléments numériques, c'est-à-dire aux dates. La concordance tenue pour acquise, il ne s'est occupé que d'interpréter les lignes et les points qui lui étaient fournis. C'est là sans doute que gîte l'erreur. Consultant ses livres, interrogeant le calendrier perpétuel, reprenant une à une toutes les données du double problème, Alber-

tini acquiert bientôt la certitude que Théodore s'est trompé : si l'on part de la première date, 24 août 1694, la figure obtenue diffère, presque insensiblement, de celle qu'il avait construite, assez néanmoins pour imposer une tout autre exégèse.

Mais le tracé primitif, chargé de puissance et de gloire, à quels nombres, à quel destin s'applique-t-il? Malgré la fatigue qui le gagne, le vieillard poursuit sa recherche, compulse des tables, aligne des chiffres, noircit des feuillets.

Il finit par trouver : 15 août 1769. Déçu par cette rencontre d'un avenir qu'il ne connaîtra point, il ne veut y voir qu'un salutaire avertissement du Ciel : il vous sera demandé compte de chaque minute gaspillée.

Dans l'âtre, le feu s'éteint. La chandelle fume et va mourir. Le chanoine grelotte. Il ne pourra pas, ce soir, achever de lire son bréviaire. La plume tombe de ses doigts gourds. Il se lève avec peine pour aller jeter sur les braises rouges tout ce fatras de papiers inutiles. La flamme se ranime, fait danser sur les murs d'intermittentes lueurs. A sa clarté, Albertini saisit un almanach, l'ouvre à la date du jour, 11 décembre 1756, fête du pape saint Damase et, sous le nom du pontife, écrit : « Ne plus commettre le péché de curiosité ». Puis il songe, avant de se mettre au lit, à remplacer par une oraison l'office de Complies. « Mon Dieu, murmure-t-il, ayez merci de notre bon roi Théodore. »

Emprisonné pour dettes, le baron de Neuhof avait bénéficié, à Londres, d'une coutume qui permettait au Parlement de tempérer parfois, à l'égard des insolvables, la rigueur des lois anglaises : un *bill*, de temps à autre, ordonnait de relâcher quelques-uns de ces infortunés, à seule charge pour eux de signer une cédule par laquelle ils abandonnaient à leurs créanciers tous leurs biens présents et futurs.

Au juge qui l'invitait, selon l'usage, à déclarer ce qu'il possédait, Théodore avait répondu : « Je n'ai rien que mon royaume de Corse! » C'est ainsi que, le 24 juin 1755, dans la vingt-huitième année du règne de George II, un acte officiellement enregistré aliéna au profit de quelques négociants de la Cité l'île tragique où la marquise Ruffino, devenue, sous le voile noir du Carmel, sœur Thérèse de la Passion, priait Dieu nuit et jour pour son peuple.

Un peu plus tard, Neuhof retourna en prison, peut-être par la volonté d'un créancier intraitable, peut-être aussi parce que le « Banc du Roi » offre aux vagabonds, en échange d'une liberté dérisoire, l'abri et le pain que les hommes leur refusent.

On le remit à la rue le 6 décembre 1756. L'écrou à peine levé, il prit une chaise et se fit conduire chez le ministre de Portugal, qui avait eu des bontés pour lui. Les laquais lui dirent que leur maître était sorti. Le malheureux n'osa ni insister ni essayer d'emprunter à ces gens le prix de sa course : six deniers, qu'il ne possédait pas. Cambrant avec effort sa haute taille, il affermit sa voix pour lancer aux porteurs : « 5, Little Chapel Street ».

Les deux hommes reprirent leur fardeau. La belle façade blanche de la légation portugaise et son portique à colonnes toscanes disparurent bientôt dans le brouillard. A la nuit tombante, la chaise fut déposée, dans une rue étroite et sale du quartier de Soho, devant une pauvre maison de briques rouges.

Un peu de lumière, filtrée par le judas de la porte basse, éclairait sur le sol un carré de boue gluante. Théodore saisit le heurtoir, frappa plusieurs coups et attendit en s'appuyant à la muraille. Ses porteurs, impatientés, réclamaient leur argent. Quelqu'un finit par ouvrir. Alors, ils virent leur client se jeter dans les bras d'un petit bonhomme aux jambes torses, qui chancela sous le choc. Après quelques paroles échangées dans une lan-

gue étrangère, le nain régla la dépense, fit entrer son visiteur et referma la porte.

C'était un Hongrois, tailleur à façon et ravaudeur de vieux habits. M. de Neuhof, en lui confiant d'humbles travaux, s'en était fait un confident. Larkoszi venait le voir, le dimanche, au « Banc du Roi » et, tandis que la *gentry* anglaise — qui, durant toute une saison, avait trouvé fort plaisant d'aller rendre visite à un monarque prisonnier — ne lui épargnait d'ordinaire aucune humiliation, le Magyar écoutait avec une attention passionnée et respectueuse le récit de ses aventures.

Dans son taudis de Soho, il reçut dévotement Théodore, lui fit partager son souper et lui dressa un lit.

Le prince détrôné se réconforta en évoquant avec une amère douceur le souvenir de tous les grands qu'il avait fréquentés et en songeant que, dans sa misère, il gardait au moins l'amitié d'un homme, presque aussi pauvre que lui, mais de cœur simple et bon.

— Larkoszi, dit-il, je ne vous embarrasserai pas longtemps. Si vous saviez comme je suis fatigué...

— Dans quelques heures, Sire, il n'y paraîtra plus. Couchez-vous, dormez tranquillement. Demain, nous chercherons ensemble les moyens de rendre à Votre Majesté son royaume.

Ces promesses, que tant de crédules et de sceptiques, tant de fourbes et tant de fidèles lui avaient si souvent répétées, Neuhof, pour la première fois, sentit qu'elles étaient vaines.

— Non, reprit-il, c'est la fin. Pardonnez-moi, mon ami, tous les tracas dont je vais être la cause. Comme je regrette de n'avoir plus rien à vous donner!

Il ne dormit pas et, le lendemain, fut incapable de se lever. Le tailleur alla chercher un médecin, qui, en sortant, lui confia : « Rien à faire; il est usé ». Ce fut ensuite le tour du prêtre.

Théodore ne parlait plus. Immobile dans son lit, les

yeux tout grands ouverts, il rêvait. De temps en temps, son ami lui faisait prendre un peu de bouillon.

A la fin du troisième jour, il recouvra l'usage de la parole :

— Vous trouverez, dans les basques de mon habit, un flacon. Donnez-le moi, vite!

Larkoszi l'apporta.

— Pour vous, dit encore le roi, ce breuvage pourrait être dangereux. Il vaut mieux que vous ne soyez pas exposé à le boire. Pour moi, il n'y a plus de risque.

Ayant absorbé la liqueur aux reflets d'or et de ciel, il se dressa sur son séant et se mit à tenir, d'une voix faible, mais extraordinairement claire, d'étranges propos :

— Ah! je comprends tout. Je me suis trompé. C'est comme si Jean-Baptiste s'était pris pour le Messie... Cette destinée inscrite dans les astres, cette destinée que je croyais la mienne, elle n'est pas encore accomplie... Les nombres étaient faux! Oui, je vois : 15 août 1769. Encore treize ans! Oui, dans une ville de mon royaume, à la grand'messe, le jour de l'Assomption, cette femme qui se trouve mal... En chaise, on la ramène chez elle... Elle accouche, c'est un garçon. Albertini, mon frère, toi aussi, tu t'es trompé : celui dont le fils règnera sur l'éternelle Rome, c'est cet enfant qui n'est pas encore né... C'est dans sa vie à lui que le septième sacrement est marqué deux fois! Ah! Nathan, est-ce pour me consoler que tu me le montres, après tant de triomphes, mourant en exil comme moi? Pardonnez-nous, mon Dieu, nos erreurs et nos péchés! Prenez en pitié aussi ceux qui viendront après nous!

La tête retomba sur l'oreiller.

C'est dans le même instant que le curé de Bocognano entendit hurler le vent d'hiver dans les arbres de la forêt, sentit un souffle glacé s'abattre sur ses épaules et, claquant des dents, récita l'office des Morts.

Théodore Ier, roi de Corse, mourut le 11 décembre 1756, vers huit heures du soir. On peut voir à Londres, près de Soho Square, sur le mur extérieur de l'église Sainte-Anne, son épitaphe, composée par Horace Walpole, gravée sur pierre et sommée d'une couronne (1).

Ajaccio, mars 1923 — Paris, novembre 1925.

RENÉ DE WECK.

FIN

(1) Dans le récit que l'on vient de lire, presque rien n'est inventé. A ceux qui voudraient s'en convaincre, signalons que divers historiens ont consacré des ouvrages à l'étrange existence de Théodore de Neuhof. Le dernier de ses biographes, et celui qui nous a paru mériter le plus de confiance, est M. André Le Glay, chanoine honoraire de la cathédrale de Monaco.

Aux lecteurs curieux d'inscrire dans un cadre élargi l'aventure du roi de Corse, nous croyons utile d'indiquer quelques travaux d'ensemble, de date récente et d'accès facile : *Histoire des Corses*, par Mgr Girolami-Cortona (Bastia, 1906); *Histoire des Corses et de leur civilisation*, par A. Ambrosi (Bastia, 1914); *Histoire de Corse*, par Colonna de Cesari-Rocca et Louis Villat (Paris, 1916).

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Docteur Paul Voivenel : *La Raison chez les Fous et la Folie chez les gens raisonnables*, Editions du Siècle. — Jean Cocteau : *Lettre à Jacques Maritain*, Stock. — Jacques Maritain : *Réponse à Jean Cocteau*, Stock. — Jacques Rivière et Paul Claudel : *Correspondance (1907-1914)*, Plon. — Paul Claudel : *Morceaux choisis*, Gallimard. — E. Sainte-Marie-Perrin : *Introduction à l'œuvre de Paul Claudel, avec des textes*, Bloud.

Dans ce nouvel essai : **La raison chez les Fous et la Folie chez les gens raisonnables**, l'auteur de *la Maladie de l'Amour* (ce petit manifeste qui a fait entrer la science avec le Médecin dans la critique littéraire), le Dr Paul Voivenel étudie le rôle sacré de la folie qui est souvent le commencement de la Sagesse : si j'ai mêlé la folie à la raison, écrit le médecin-critique-essayiste, c'est « qu'il en est ainsi dans la réalité » et que nous sommes incapables « de définir exactement ce qu'est la raison ». La raison est quelque chose qui doit aussi être dépassé, par une sorte de mutation brusque vers une raison élargie ou du moins mieux adaptée à la vie du moment. Peut-être que la raison n'est qu'une sécrétion refroidie, cristallisée, des plus belles folies humaines. Ce sont, en effet, les grands poètes, les grands rêveurs, les grands mystiques et les grands philosophes, tous des désharmonisés, qui ont construit, pierre à pierre, rêve à rêve, douleur à douleur, le temple de la raison humaine. Ces Sages furent des Fous de génie. C'est leur déséquilibre qui a harmonisé le monde, et c'est leur maladie qui nous a donné la santé. Et peut-être que notre Temps ne nous paraît aussi déséquilibré que parce que nous manquons de ces grands Fous, à cette heure où les idées sociales que cultivent ceux qui se croient audacieux ne sont en réalité que le développement trop logique et raisonnable (jusqu'à l'absurde) d'idées puériles.

Mais tous les fous ne sont pas de cette qualité ; il y a les fous

médiocres, comme il y a la foule médiocre, et ce sont surtout sur ces épaves de la vie que le Dr Voivenel se penche, pour nous montrer que souvent chez ces déments, c'est surtout l'affectivité qui est atteinte: « La folie est beaucoup plus une maladie de l'affectivité qu'une maladie de l'intelligence. » Ce qui explique que les productions littéraires des fous sont fréquentes, curieuses souvent, et quelquefois riches de trouvailles étincelantes, écrit le Dr Voivenel, qui observe encore :

Les aliénés les plus bas dans l'échelle, les idiots, s'intéressent volontiers à la musique et à la sculpture, forme primitive des arts. Les manifestations littéraires exigent, elles, des facultés cérébrales plus élevées dans la hiérarchie. La prose n'est permise qu'aux moins fous, alors que la poésie s'accommode des déficiences mentales les plus graves.

Le rythme et la mesure, observe M. Marcel Reja, sont des tuteurs à ces apprentis lyriques, et « la prosodie est un appareil orthopédique pour les boiteux de la pensée », ajoute le Dr Voivenel.

Devons-nous adapter ces principes de critique littéraire aux écrivains, poètes et prosateurs, d'apparence raisonnable ?

Dans une autre étude à propos d'Amiel et de Senancour, le Dr Voivenel étudie ce qu'il appelle les mélancolies savoureuses, qui sont aussi des manifestations d'une savoureuse folie ; — et puis voici le dernier essai — trop raisonnable peut-être aux yeux des féministes, sur l'imagination féminine.

§

Lettre à Maritain. — Dans cette lettre qui est une sorte de manifeste littéraire, M. Jean Cocteau fait l'aveu de sa conversion ou plutôt de son retour à la foi de son enfance. C'est ici la transmutation — au bout d'une longue chimie dans les cornues de l'inquiétude et de la douleur — de l'âme d'un artiste qui a cherché et trouvé une conception de lui-même mieux adaptée à sa vie. Même dans ses élans les plus mystiques et les plus métaphysiques, l'être cherche toujours une plus profonde respiration, une aspiration plus abondante d'oxygène : le scaphandrier, las de fouiller les épaves des vaisseaux-fantômes engloutis, remonte à la surface et songe à percer les nuages.

La confession de Jean Cocteau est d'ailleurs d'une rare qualité

dans cet orgueil de Prédestiné qui étend ici sur la vie ses deux ailes ressuscitées sous le souffle de l'Esprit sacré.

Nous sommes loin ici de l'inquiétude et de la cruauté pascalienne. C'est avec la plus parfaite assurance que Jean Cocteau écrit, en petites capitales, dans la marge de son livre : DIEU ME VEUT. Et avec quelle divine obstination :

J'ai perdu mes sept meilleurs amis. Autant dire que Dieu, sept fois, m'a fait des grâces sans que j'y prisse garde. Il m'envoyait une amitié, me l'ôtait, m'en envoyait une autre et ainsi de suite. Sept fois, il a jeté sa ligne et l'a remontée sans me prendre. Je lâchais l'amorce et je retombais stupidement.

Il faut croire, en effet, que Dieu tenait, avec une obstination vraiment divine, à cette proie de luxe, à la conquête de laquelle il a consacré un peu de son éternité et sacrifié tant d'appâts de choix. Il y a là, en vérité, une suggestion d'orgueil assez tonifiante pour un poète. Pouvoir se réciter, chaque matin au réveil, cette oraison :

Dieu, l'Infini, ne peut se passer de moi, il souffre cruellement de ma résistance, et souffrira jusqu'à ce que je lui cède. C'est que Dieu a lu mes livres et il sait que je suis un écrivain d'une rare qualité. Il n'ignore pas non plus que c'est moi, Jean Cocteau, qui, en collaboration avec Erik Satie et quelques jeunes musiciens, ai « désensorcelé » la musique française. Et il sait bien aussi que c'est moi qui, avec l'aide de Radiguet, ai « déniaisé » quelques genres littéraires, le « comique, la grâce, la tragédie, le roman, le théâtre ».

Quoi qu'en dise Maritain, si Dieu aime l'œil bleu de Satie, il ne déteste pas la littérature. Elle lui est un encens assez agréable. Surtout lorsqu'il peut lire des phrases comme celle-ci : « L'art pour l'art, l'art pour la foule sont également absurdes. Je propose l'art pour Dieu. »

Je devine une époque où l'esprit, abandonnant ses véhicules maladroits, renoncerait à convaincre par l'entremise du chef-d'œuvre. La beauté deviendrait peu à peu bonté, les chefs-d'œuvre actes du cœur, sainteté le génie.

... Le livre, la toile, l'huile et l'encre disparaîtraient comme les chevaux de fiacre. L'homme fort montrerait les volumes de son esprit aussi précisément et instantanément que le fakir son rosier ; les vieux appareils ne pourraient plus photographier nos tours divins. Je touche à l'avenir avec des doigts célestes. Un jour, il ne s'agira plus de trom-

per les oiseaux, voire les oiseaux cubistes, mais de dresser les oiseaux à manger un raisin irréel.

Cette suggestion pourrait devenir un ferment de sagesse et de ferveur : la littérature se confondant avec la vie intérieure ; une sorte de sainteté de la pensée, une oraison perpétuelle, un tête-à-tête avec l'infini, par delà les vanités de la vaine gloire, cet opium dont il faut se désintoxiquer comme de l'autre si l'idée de gloire n'est pas assez belle en nous pour nous imposer l'immortalité. Le chef-d'œuvre à réaliser, même illusoire, c'est nous-mêmes, et plus nous pousserons vers le ciel l'élan de nos branches, plus nous nous sentirons grands. Qu'importe que ce ne soit qu'une illusion ; ce qu'il faut, c'est sortir de notre coquillage, sortir de notre réalité irréelle : se créer autre. Alors pourquoi pas se créer Dieu tout de suite ! si on n'ose, qu'on se crée du moins le plus décoratif de ses porte-queue. La réalité n'existe pas : il faut admirer les poètes qui s'en taillent une dans la robe de Dieu et qui osent, ainsi vêtus de sa livrée céleste, entrer dans le ballet des anges, sans crainte de « marcher sur la robe de la Sainte Vierge à chaque pas ».

Dans sa **Réponse à Jean Cocteau**, M. Maritain, avec effusion, familiarité et érudition, remercie le Seigneur du miracle de cette nouvelle conversion.

Miracle, la littérature actuelle est un perpétuel miracle, une grotte de Lourdes où les jeunes écrivains viennent suspendre les béquilles de leur infirmité. Les maîtres deviennent des convertisseurs et comme des confesseurs. C'est à Paul Claudel que Jacques Rivière s'adresse dans son incertitude. Dans leur **Correspondance**, on suit le cours d'une conversion, si on a le courage de lire ces lettres de Jacques Rivière qui sont, comme écrit Claudel, les lettres d'une dévote à son confesseur. Tout de même, dans ces lettres, Jacques Rivière épilogue sur ses idées et ses sentiments ; Claudel s'inquiète et écrit :

Aujourd'hui, vous me semblez aller plutôt du côté de Renan et de Gourmont que du mien.

Ce à quoi le jeune néophyte répond aimablement :

Si vous saviez comme il est injuste de me rejeter du côté de Renan et de Gourmont, ce misérable physiologiste !

Ces excellents principes de critique philosophique conduisirent

rapidement ce jeune homme à la direction d'une grande revue littéraire.

Dans cette correspondance, même de caractère un peu spécial, Claudel est toujours Claudel et on peut admirer la richesse de sa langue et le rayonnement de son âme de poète. Je me réjouis de l'occasion qui m'est donnée de retrouver la magnificence de ses images dans ces deux livres de **Morceaux choisis**, et **Introduction à l'œuvre de Paul Claudel**, avec des textes, par E. de Sainte-Marie Perrin.

JEAN DE GOURMONT.

LES POÈMES

Rosemonde Gérard : *L'Arc-en-Ciel*, Fasquelle. — Albert Galissard : *Eva*, « Les Presses Universitaires de France ». — Henri Duclos: *De l'Hiver à l'Automne*, « Le Divan ». — Tiarko Fourques : *Lanternes*, impr. André, à Nancy. — Louis-Gabriel Gros : *Fards pour notre Jeunesse*, « Les Facettes ».— Gaston Taillim : *Fresques Persanes antiques modernes*,« La nouvelle Revue critique». — Paul-Auguste Nicolas : *Sur les traces de la Louve, Rura*. « éditions Pan». — René Dax : *Par les Grand'Routes*, « les Humbles ». — Madeleine de Chansac : *Une lumière a brillé dans la nuit*, Sansot. — Madeleine Severt : *Poèmes en prose*, Wolf, à Rouen. — Jean Bach-Sisley : *Vitres et Vitraux*, « la Pensée latine ». — Marius-Ary Leblond : *Nature*, André Delpeuch.

Mme Rosemonde Gérard pourrait à bon droit être regardée comme le prototype du poète qui gaspille ses dons. Les poèmes qu'elle a réunis sous ce beau titre de l'**Arc-en-Ciel** disent bien son âme nuancée et changeante, qui s'éveille dans l'humidité et s'égale par la joie des couleurs fraîches à la claire beauté des corolles. Ce sont des poèmes déjà anciens, des poèmes d'amour, de fiançailles et de tendresse. On y sent une âme ingénument et complètement éprise, passionnée de bonté, de candeur impromptue et d'exclusive et radieuse admiration. Même la nature, le ciel, les jardins du souvenir, si peuplés de charmes et de réelles séductions ne l'exaltent que parce que l'aimé les aime, les reflète et parce qu'il leur ressemble. Le sentiment en ces poèmes d'effusion, de don de soi-même, est réellement exquis, le serait s'il était toujours spontané, mais le poète a tort de se connaître, de se vouloir étreindre et susciter selon les mille facettes brisées de son tempérament à la fois superficiel et intimement sincère. Et alors — hélas ! trop souvent — c'est une succession de mièveries, de rapprochements bistournés, factices, où les valeurs reposent même sur un jeu contestable de significations verbales hasardées, — et

un zèle lassant, par complications menues et fastidieuses, de pousser jusqu'à l'extrême limite, jusqu'à l'excès, un développement de l'arabesque d'idée ou d'image : exercice de rhétorique vaine, avec des redites et l'usage déconcertant d'à peu près qui sans cesse choquent et désappointent.

Si le mérite d'un poète consiste uniquement à mener à bien le dessein qu'il poursuit et à réaliser son art tel qu'il le conçoit, Mme Rosemonde Gérard approche sans doute son but au plus près. Elle déploie, sans avoir l'air de s'en douter, des grâces d'enfant gâtée. Tout lui est bon selon que le hasard le lui apporte. Elle se saisit de l'impression qui passe, la hume bien vite, et a tôt fait de la regretter, de n'y plus attacher la moindre attention. Justesse, subtilité, manière puérile et distante, gravité non point affectée, mais qui s'impose à elle un instant, gaminerie soudaine, humeur farouche, pudeur sensible et audacieuse impudence, tout se mêle en elle à l'aventure, et ses yeux, ses narines, ses lèvres qui boivent le rayon, le parfum, la vibration secrète des espaces et des choses, ne s'en rendent pas compte, ne discernent pas du plus précieux au pire des degrés. Dans ses moments heureux, il suffit d'un sourire, et l'on sera ravi ; mais qu'en demeure-t-il après la minute abolie ? A peine et bien pâle un fugitif souvenir, presque comme d'un leurre ou d'une déception. Tout cela est trop fragile qui n'a fait qu'amuser et qui ne pénètre guère ni en l'esprit ni en l'âme. Et sans cesse c'est *joli* ou *charmant*, ce n'est jamais grand, poignant, enveloppant ; on ne dit guère en lisant ces poèmes : Ils sont beaux. Esthétique, en somme, de salon.

J'ai bien peur en manifestant de l'estime pour **Eva**, grand roman en vers de M. Albert Galissard, de faire preuve de beaucoup de mauvais goût. D'abord il est trop long, et pesant par endroits. Je l'accorde. Et puis, dans ses meilleures portions, une influence très forte de M. Richepin, d'Alfréd de Musset, surtout du Musset de *Rolla*, se fait terriblement sentir. Néanmoins l'action est attachante, la narration ne traîne pas, et très souvent des tirades sont écrites en vers vigoureux, d'un réalisme qui ne manque ni de justesse ni de saveur. Ah ! cela est fort loin d'une conception raffinée, aérée ou très pure du lyrisme. Mais les qualités qu'il cherche à avoir, ce roman les a bien. Est-il nécessaire d'écrire ces choses-là en vers ? Ma foi, je ne répondrai pas à cette demande qui entraînerait trop loin... *Non est disputandum.*

Gracieux livret d'impressions provinciales, éprouvées au jardin familial, par le vent qui se déchaîne ou par des aubes sereines de doux été luisant, les petits poèmes **De l'Hiver à l'Automne** montrent en M. Henri Duclos un jeune poète au cœur simple et agreste, avec une pointe de religiosité. Il se contente des biens qu'il a, et on ne saurait lui donner tort, d'autant que ces biens modiques apparaissent suffisamment enviables à qui ne possède que le strict privilège de s'épuiser en luttes vaines au cœur des grandes villes maussades et insalubres, et surtout parce qu'il loue à ravir les aubes, les champs, l'air et les fleurs de ces contrées parfumées, où il a eu la bonne fortune de naître. Il y a dans ces vers d'exquises notations de fraîcheur et de beauté, un don de lyrisme familier, souple et charmant.

Les yeux et la mémoire emplis d'images précises de Chine, M. Tiarko Fourques entreprend de les susciter en rythmes tantôt réguliers, tantôt en vers libres. Selon que sa vision comporte plus ou moins de détails pittoresques ou locaux, excite en lui plus ou moins d'allégresse ou d'amertume, il allume différemment ses **Lanternes**. Mais il ne brille pas toujours juste, semble-t-il, et ce sont ses morceaux en vers traditionnels, ses sonnets qui m'apparaissent le meilleur de son œuvre ; il a besoin de se soumettre à une discipline, car autrement le goût de trop dire l'emporte sur le souci de chanter, sur le souci musical ; il y a des évocations qui ne perdraient rien à être considérées, dans ce volume de notes de voyage, comme de la prose, uniment.

Fards pour notre Jeunesse, M. Léon-Gabriel Gros s'en console et les étale à plaisir, en atténue l'éclat à son gré trivial ou trop fort des ardeurs de volupté ou des attirances du lointain. Fort petits poèmes à pas mesurés, craintifs et à sourires plus fins qu'ils ne promettent l'extase, selon les mesures chères à Toulet, à Jean Pellerin, à MM. Léon Vérane et Francis Carco. Beaucoup d'adresse, quelque esprit, une retenue étrange, à chaque fois qu'on se sent entraîné vers quelque puissant envol. Est-ce que l'on s'estime inférieur à l'essor ? Est-ce qu'on a peur d'un vertige ou d'un désastre ? Ou ne perçoit-on dans ces élans que redondance et vaniteuses boursouflures ? De toute façon, c'est marquer en soi-même et en ses capacités un manque de confiance regrettable, je suppose, ou, plus tristement encore, une acceptation trop docile des préjugés à la mode.

Les **Fresques Persanes Antiques Modernes** de M. Gaston Taillim présentent l'inconvénient d'être imprimées entièrement en capitales, ce qui en rend la lecture malaisée et fatigante. L'auteur a-t-il prétendu réagir contre l'engouement stupide pour la minuscule qui bannit où elle devrait se trouver, dans l'affiche, les programmes, des livres même, la majuscule des noms propres ou des phrases qui débutent ? L'une insanité n'est pas préférable à l'autre. Mais je ne sais si les *Fresques* de M. Taillim gagneraient beaucoup à une présentation meilleure : ce que j'en ai pu déchiffrer m'a paru consciencieux peut-être, mais banal.

Agriculteur au sol heureux que l'imagination latine a fertilisé, M. Paul-Auguste Nicolas y entend la voix des colons anciens qui lui ont montré l'exemple. Il marche, réfléchi, laborieux, sème et récolte selon les préceptes virgiliens :

Quid faciat laetas segetes, quo sidere terram
Vertere, Maecenas, ulmisque adjungere vites
Conveniat...

Et ses poèmes chantent avec placidité la bonté des jours et des travaux, la vie des champs et les troupeaux et les moissons, non sans se souvenir avec quelque mélancolie toujours virile des provinces délaissées et du pays de ses pères, qui a nourri ses rêves et fortifié ses résolutions. Ainsi s'exalte-t-il **Sur les traces de la Louve. Rura** est la première partie, la seule publiée, mais il annonce qu'il nous fera visiter, toujours *sur les traces de la Louve*, *Urbes* également.

Il ne me gêne ni ne me dérange en rien que M. René Dax, errant **par les grand'routes**, clame sa haine des dirigeants, des officiels, des politiques, des industriels et des bourgeois, qu'il assure de ses sentiments de fraternité les révolutionnaires bolcheviques ou les mineurs de Dortmund. Je m'ébahis simplement que pour étaler ses sentiments, ses dégoûts sociaux et ses espoirs, il ait eu recours au poème. Je m'étonnerai toujours que, dans un sens ou dans un autre, on agite épouvantails, menaces et passions du moment dans d'autres lieux que ceux qui sont réservés aux agitations de cette sorte, parlement, assemblées populaires, réunions publiques, patronages ou syndicats. Que des hommes au pouvoir abusent, que les autres s'indignent ou envient, revendi-

diquent ou arrachent leur part de jouissance ou de droit ; que ceux-ci attaquent et que d'autres défendent jusqu'à l'oppression civique, barbare et rapace, ce qu'ils estiment leur bien, hélas ! c'est la destinée immémoriale et lamentable de notre triste humanité. Ce qui est aujourd'hui devant sera derrière demain, — et ce sera toujours la même histoire, la même misère, la même grossièreté d'âme, la même méchanceté. Qu'on laisse au moins à part le domaine lumineux où s'exalte dans l'ivresse de sa pureté une humanité héroïque, adonnée à apprêter, par la force de son exemple d'intellectualité, l'accession à des préoccupations plus désintéressées et en fin de compte généreuses. M. René Dax se souvient avec bonheur de ses émotions et de ses visions d'autrefois et c'est le meilleur de son œuvre, — qui là est d'un vrai et sensible poète, sans déclamation futile ni geste à froid qui se veut véhément.

Plusieurs recueils de poèmes en prose : de Mme Madeleine de Chansac, **Une lumière a brillé dans la nuit**, et c'est la réflexion judicieuse, la pensée souveraine qui domine, règle et juge les mouvements obscurs de l'instinct humain, beau chant large et humain ; — **Poèmes en prose** par Mme Madeleine Severt, méditations sentimentales en nuances fines et colorées ; — **Vitres et Vitraux** par Mme Jean Bach-Sisley, poèmes plus développés, impressions situées dans leur ambiance, courts récits avec l'influence évidente et reconnue de Baudelaire, et une sûreté de goût qui permet qu'on s'en souvienne ; — de MM. Marius-Ary Leblond **Nature**, croquis en notations sensibles modulés avec art et ciselés finement.

Mémento. — Dans ma chronique du 1er juin 1926, j'annonçais aux admirateurs du beau peintre Charles Guérin et aux lecteurs que mes vers peuvent intéresser, la publication par la Librairie de France d'un petit volume, *Lumières sensibles*, orné d'un frontispice en lithographie. La mise en librairie en a été retardée par des circonstances fortuites. Je suis heureux de pouvoir déclarer que le livre, dans sa délicieuse typographie, si longuement attendu par moi, vient enfin de paraître.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Romans féminins. — Camille Mayran : *Hiver*, Bernard Grasset. — Marguerite Audoux : *De la ville au moulin*, E. Fasquelle. — Lucie Delarue-Mardrus :

Graine au vent, J. Férenczi et fils. — Marcelle Tinayre : *Un drame de famille*, Calmann-Lévy. — Henriette Charasson : *Les Heures du foyer*, E. Flammarion. — Suzanne de Callias : *La double vue de Clarice*, Henry-Parville. — Jeanne Landre : *Echalote douairière*, Albin Michel ; *Plaqué ! ou la pianiste d'au-dessus*, Editions Henry-Parville.

Hiver, par Camille Mayran. Riche fermier vosgien, Jacob Vogler a pour la terre qu'il cultive un amour biblique. Mais le Seigneur qui semble avoir béni cet homme juste dans son travail, lui a refusé un héritier. Jacob vit, en effet, séparé de sa femme aigrie et malade depuis cinq ans, et quand il la rappelle auprès de lui, il est trop tard pour qu'il puisse se déprendre de la passion que lui a inspirée Salomé, la petite-fille de la vieille servante Catherine. Aussi, devenu veuf, attend-il à peine les délais convenables pour épouser cette enfant farouche et dont l'âme lui demeure obscure. Salomé, cependant, meurt à son tour, en mettant au monde un garçon, et après avoir révélé à Jacob qu'elle a empoisonné Mme Vogler. « Je le savais ! », lui répond le fermier en prenant, par ce sublime mensonge, sa part de responsabilité dans le crime qu'elle a commis. En fait, à mesure qu'il médite sur le passé, Jacob se convainc plus profondément de sa complicité avec la petite morte. Eût-elle empoisonné sa femme si elle n'avait deviné qu'il souhaitait, dans le secret de son cœur, d'être libre pour pouvoir l'épouser ? Certain soir qu'elle revenait de cueillir des champignons dans les bois, n'a-t-il pas eu, en outre, l'intuition du crime qu'elle projetait ? Sa conscience de chrétien lui reproche, en tout cas, d'accepter la pensée du crime en la laissant liée à l'amour qu'il continue de vouer à Salomé. Est-il juste, au surplus, que l'enfant qu'il a de la misérable hérite de ses biens ? Non. Jacob comprend que c'est par le sacrifice seul qu'il peut racheter le crime intéressé de Salomé, et qui est devenu *son* crime... Il se dépouille de ses biens et s'en va vers le Nord, en menant son fils par la main, « le cœur plein de prière », vers une nouvelle vie de travail et de probité. On peut se rendre compte, par ce bref résumé, de quelle qualité est le sujet du livre de Mme Camille Mayran. Il en est peu d'aussi nobles et qui contiennent un égal pouvoir d'émotion. Mais cette émotion reste latente, ou ne se dégage pas, à mon sens, du récit de Mme Mayran. Mieux : elle ne coïncide pas avec les faits qui le composent. Une même trame ne confond pas la pensée mystique et le drame de conscience de ce récit trop stylisé, au surplus, avec son retour,

à chaque nouveau chapitre, de la même saison : *Premier hiver, deuxième hiver, troisième hiver*... Il serait facile de plaisanter, à ce propos, et de dire du roman de Mme Mayran qu'il est froid. Mais il faut bien reconnaître que, tout en attestant des qualités descriptives de premier ordre, il manque de la chaleur de la vie. Les caractères de ses personnages ne me semblent pas assez particularisés. Ils sont généraux, et presque abstraits ou conventionnels. Mme Mayran est plus poète, assurément, que romancier, et c'est une sorte de roman-poème qu'elle a écrit.

De la ville au moulin, par Marguerite Audoux. Pour avoir assisté, enfant, à un drame brutalement révélateur de l'égoïsme masculin, la Bonifas, de M. Jacques de Lacretelle, gardait toute sa vie une indéfectible horreur de l'homme. Parce qu'elle a été blessée, à l'âge particulièrement impressionnable où s'élabore le mystère de la puberté, en s'interposant entre son père et sa mère qui se livraient à des voies de fait, Annette, l'héroïne du nouveau roman de Mme Marguerite Audoux, prend en aversion le mariage, et préfère se donner librement à l'homme qu'elle aime que d'unir sa vie à la sienne pour fonder un ménage. Elle connaît la détresse de l'abandon, mais le temps nécessaire, seulement, pour que la douleur qui la déchire dans sa chair et dans son âme de femme l'emporte sur l'impression tragique de ses jeunes années, et pour qu'elle accueille, enfin, avec joie, le bonheur quand il s'offre de nouveau à elle... Mme Marguerite Audoux prend du temps, pour écrire ses livres — c'est une qualité peu commune à l'heure actuelle — et l'on ne saurait leur découvrir les défauts qui tiennent à l'improvisation. Cette romancière réaliste, dont Octave Mirbeau salua le premier ouvrage du titre de « miraculeux chef-d'œuvre », n'abandonne rien au hasard, et cela est d'autant plus remarquable qu'elle se révèle douée d'une frémissante sensibilité. Mais elle a le goût de la demi teinte et l'observation prudente ou la curiosité modeste. Elle sait rester simple pour peindre les gens simples, et cela sans effort, par une adaptation heureuse de ses facultés aux sujets qu'elle traite. Peut-être, ici où elle tente d'objectiver son art, alors que *Marie-Claire* avait surtout le caractère d'une évocation de souvenirs personnels, lui trouvera-t-on une originalité moindre ?... Mais Mme Marguerite Audoux sait traduire avec fraîcheur ses impressions de nature, et il y a de bien charmants détails et d'une délicatesse rare

dans les sentiments qu'elle prête à sa auvre Annette, si même une certaine gaucherie ou quelque inexpérience qui tient à une insuffisante pratique, sinon à une connaissance imparfaite de la langue, et que son application ne parvient pas toujours à dissimuler, se trahit, de-ci, de-là, dans son expression.

Graine au vent, par Lucie Delarus-Mardrus. Par le caractère oratoire de son lyrisme, sa fécondité, ses goûts campagnards, et cette espèce de panthéisme qui la faisait dernièrement s'ingénier à découvrir l'élément dionysiaque dans l'âme mystique de la petite sœur sainte Thérèse de Lisieux, Mme Lucie Delarue-Mardrus est, sans doute, de toutes nos romancières présentes, celle qui se rapproche le plus de George Sand. Il n'est pas jusqu'à sa curiosité vive des arts, et de la musique en particulier, qui ne rappelle l'intérêt esthétique que l'auteur de *Consuelo* mêlait à ses préoccupations sociales ou humanitaires. Aussi bien, dans ce nouvel ouvrage, est-ce dans le foyer désorganisé d'un sculpteur qu'elle nous introduit, pour nous faire asssister à l'éveil quasi miraculeux du génie chez la fille de ce bohème, jetée à la vie comme une grain au vent. A l'état de nature, l'homme est bon, assurait Jean-Jacques. C'est la civilisation qui le corrompt. Et Mme Lucie Delarue-Mardrus est de son avis. Grandie en sauvageonne, sous l'œil amusé d'un père, indulgent à toutes ses excentricités, l'héroïne qu'elle nous présente, et dont on eût pu craindre que la conscience fût à jamais faussée, se redresse toute seule sous la poussée de ses instincts. Après avoir sauvé sa sœur dans des circonstances tragiques, elle sauve son père lui-même de la déchéance qui le guette, et devient l'artiste dont le bonhomme n'avait été que l'ébauche grossière. J'avoue que, pour émouvante qu'elle soit, cette histoire fort bien contée — où la thèse laisse passer le bout de l'oreille — ne m'a pas convaincu. C'est qu'aussi les exemples des femmes-sculpteurs, qui réussissent à faire mieux que des œuvres honorables, sont plutôt rares... Mais il n'importe. Mme Delarue-Mardrus est Normande. Elle a du sang des Vikings dans les veines. C'est pour répondre à « l'invitation au voyage », que chante à sa nostalgie la voix des ancêtres qui couraient les mers, qu'elle s'évade chimériquement aujourd'hui, après avoir naguère visité l'Orient, vers le primitivisme, cet Eden des esprits plus païens que chrétiens.

Un drame de famille, par Marcelle Tinayre. J'ai trouvé,

à la nouvelle qui donne son titre au recueil très varié de Mme Marcelle Tinayre, une certaine analogie avec le début du roman de M. Edouard Estaunié : *La vie secrète*. Outre, en effet, que l'action, dans les deux œuvres, se passe en province, elle procède, dans chacune, de l'obstination d'une femme, entêtée de préjugés, à refuser son pardon, d'une part à son frère, de l'autre à son fils, tous deux ayant, comme on dit, « mal tourné ». Mais là s'arrête la ressemblance. On se souvient comme les sentiments de la vieille fille de M. Estaunié évoluent au cours de son récit. La vieille dame de Mme Marcelle Tinayre demeure, au contraire, inflexible jusqu'au bout, et ce n'est qu'après avoir causé le suicide de son fils qu'elle entre dans un couvent. Enfin, c'est aux environs de 1840 que Mme Tinayre a placé son drame, et il faut la louer de l'habileté avec laquelle elle a su évoquer cette époque bourgeoise et la réfléchir, en quelque sorte, dans les caractères mêmes de ses personnages. Dirai-je, cependant, que ceux-ci sont un peu trop poussés, avec trop de soins établis pour la brièveté de l'aventure où ils sont mêlés — et que certain original, en particulier, dont Mme Tinayre nous a brossé un véritable portrait ne méritait qu'une esquisse pour la médiocrité du rôle qu'elle lui assignait? De là l'espèce de déception que l'on éprouve, à la fin de son récit, et comme le sentiment qu'il tourne court ou se précipite avec trop de rapidité vers le dénouement... Mais on pourrait appliquer à Mme Tinayre le mot de Renan à sa sœur Henriette : « A ta façon d'écrire, lui disait-il, on voit que tu sais le latin. » Le style de Mme Tinayre est solide, et lors même qu'il se révèle un peu cursif, il n'est jamais négligé.

Les heures du foyer, par Henriette Charasson. C'est, aussi, comme Mme Camille Mayran, un roman-poème que Mme Henriette Charasson a écrit, mais je ne lui ferai pas le même reproche qu'à l'auteur d'*Hiver*, car elle a pris pour thème les événements de sa propre vie, et par conséquent fait œuvre subjective, selon les exigences du lyrisme. Chrétienne, Mme Henriette Charasson, qui a beaucoup, sans doute, pratiqué M. Paul Claudel, chante, ici, dans une prose rythmée, les joies et les peines de l'épouse et de la mère, et rien ne saurait être plus émouvant que la simplicité avec laquelle elle parle d'une naissance ou d'une mort, d'une fête ou d'un deuil, dans le sentiment de cette unité supérieure où tout s'harmonise. Mme Henriette

Charasson n'a visé à aucun effet, et ne s'est préoccupée que de dire, avec l'accent convenable, et sans un instant se départir de la sérénité que procure la foi, son amour de femme, qui se mêle à tout, se retrouve partout, aussi égal et aussi pur, mais ne s'achève et ne se reconnaît qu'en se rassemblant en Dieu. Mme Charasson s'exprime en de courts chapitres qui ont à la fois le caractère de méditations, de prières et de litanies. Elle affectionne le retour, à la fin de la plupart de ses courts morceaux, du motif par lequel ils s'ouvrent, et s'il y a là un procédé, il est commun, dans sa forme incantatoire, aux traditions religieuse et populaire. Sa phrase, sans heurt, un peu monotone, mais d'une suavité expressive dans sa monotonie même, n'obéit à d'autre loi que celle du sentiment qui la crée, et sa durée est celle du souffle qui la porte. Le petit livre de Mme Charasson est une réussite.

La double vue de Clarice, par Suzanne de Callias. Cette histoire d'une jeune fille qui se découvre des dons de clairvoyance et qui les développe, guidée par un Hindou, est très agréablement contée, et dans toute sa première partie, menée avec décision. Mme Suzanne de Callias a le sens de la vie, de précieuses qualités d'observation, et le portrait qu'elle fait, notamment, de l'amoureux intéressé de son héroïne est d'une grande vérité psychologique. Je trouve seulement un peu monotone, et tirant en longueur, la fin de son récit. A partir du moment où Clarice se décide à s'installer dans un hôtel pour donner ses consultations, l'intérêt languit et il ne se produit plus aucun événement qui le ranime. Comme Mme de Callias ne supplée, en outre, par aucune théorie de l'occultisme ni aucune explication des qualités exceptionnelles de son héroïne, à cet intérêt défaillant, l'on éprouve en fermant son livre une légère déception...

Echalote douairière, par Jeanne Landre. Est-ce parce que, comme j'incline à le croire, les femmes sont moins gaies que les hommes pour des raisons que les physiologues expliqueraient assez facilement, mais elles n'ont jamais produit d'auteurs comiques, humoristiques et satiriques qu'on puisse rapprocher de Rabelais et de Molière, ou seulement de Mark Twain, d'Alphonse Allais et de Georges Courteline ? Rien qui leur soit plus désagréable que l'ironie, d'ailleurs, et elles prennent trop de choses au sérieux, à commencer par l'amour, pour pouvoir s'amu-

ser ou feindre de s'amuser de la farce humaine... Leur arrive-t-il, d'aventure, de faire rire, c'est à leur insu, quand ce n'est pas d'elles-mêmes, ou en débinant la voisine. De là, l'espèce d'originalité que s'est acquise Mme Jeanne Landre, avec la bouffonne série de ses *Echalote*, encore qu'elle ait emprunté la plupart des traits dont elle s'est servie pour dessiner la figure de sa gaillarde héroïne. Ces traits ne laissent pas de paraître un peu gros, parfois, il faut bien l'avouer. Mais la verve de l'auteur est communicative et nous fait lui passer bien des choses. Echalote voyage, et comme il sied, se révèle édifiante, car grâce à la fortune que lui a laissée M. Salé, elle a pu entrer, l'âge canonique atteint, dans ce monde où l'on rachète son passé en fondant de bonnes œuvres. Mme Jeanne Landre ne laisse passer aucune occasion d'exercer sa malice aux dépens de ce monde. Il lui fait la partie belle, et c'est à chaque instant qu'elle nous pousse le coude pour nous inviter à rire avec elle de ses ridicules ou de ses travers. Ce que je disais plus haut qu'il y a d'outré dans l'art de Mme Jeanne Landre s'accuse davantage dans le petit récit, **Plaqué**, où elle nous conte les mésaventures d'un monsieur qui perd sa maîtresse par la faute du gênant voisinage d'une pianiste. J'avoue n'avoir pas trouvé cette histoire aussi drôle qu'elle a paru, sans doute, à son auteur.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Dupe, cinq actes de M. Georges Ancey, à la Maison de l'Œuvre.

Georges Ancey fut, avec M. de Curel, l'autre grand homme d'Antoine à son Théâtre Libre. Disons tout de suite qu'il n'est point de ceux qui s'améliorent à prendre de la bouteille (cru 1891). Le sommelier peut remporter celle ci ; néanmoins il a bien fait de la déboucher, on a pu l'apprécier en connaissance d'objet. La démonstration est piètre. Il est curieux qu'elle nous ait été proposée par ce Lugné-Poe qui a gardé une posture indépendante, tout à fait opposée à celle officielle d'Antoine, dont on a vu l'aboutissement personnel, lors de sa direction de l'Odéon, restée fameuse, exclusivement, par les impressionnants travaux de réfection de la salle, le luxe invraisemblable, enfantin et déconcertant des décors, et la multiplication des figurants. Quelle révélation d'idéal pour celui qui avait mis son *credo* apparent, et fondé

sa réputation, dans une sorte de charge de la simplicité grossière, dans un effacement du débit et de la mise en scène qui allait parfois — et justement dans **la Dupe** — jusqu'à la niaiserie, écrivait Jules Lemaître ; et cela au service de pièces, façonnées expressément, où ce n'était que pouacreries, où les personnages n'avaient de ressort qu'à se surpasser dans l'abjection. Telle était la surenchère de ce théâtre qui réussit à retenir un public de convives autour de sa table nauséabonde. Or voici la reprise de l'un de ces chefs-d'œuvre là.

« L'idée » de la pièce est de montrer une nymphomane matée, à outrance, par une sorte de souteneur ; et cela dans l'appareil et l'équipage des bourgeois. On aimait cela principalement chez Antoine, et on s'y spécialisait : transporter des manières de maisons publiques ou de bouges, et des mœurs de voyous, parmi les membres de familles apparemment, socialement, régulières et fortunées, telles que les spectateurs pouvaient reconnaître qu'étaient les leurs. Sans doute la farce était bonne, avec même quelque soupçon de légitimité dans ce parti pris à montrer la vilenie identique indépendamment des classes ; mais le *procédé* uniforme signale la bassesse d'un soi-disant art dramatique uniquement basé là-dessus. Enfin ,cela visait à remuer la brute sommeillante chez le spectateur civilisé, comme, par ailleurs, quelque autre jour, ce même spectateur demandait à quelque autre théâtre, ayant une autre spécialité, de réveiller aussi en lui le goret. En tant que citoyen libre, certes je ne m'élève point contre de telles entreprises. Mais, au point de vue de l'art dramatique, désignons-les bien également pour ce qu'elles sont. On savait, au surplus, qu'Antoine était l'homme de France qui prononçait *M*... le plus souvent ; tout cela naturellement attirait, intéressait.

Voyons cet échantillon exhumé du Théâtre-Libre : Pièce grise, renfermée, se passant en longues conversations. Quatre personnages, misérables, soit par leur bas étage spirituel, soit par leur coquinerie inintelligente. Ils sont, sinon invraisemblables, du moins insuffisamment expliqués, un mari de bonne bourgeoisie (15 000 fr. d'appointement dans une compagnie d'assurance), qui bat son honnête femme, et la jette à terre en l'appelant : *Salope !* On comprend qu'au lendemain du « Maître de Forges » et de sa séquelle, la chose pouvait avoir, pour le public, un attrait

de nouveauté. Mais aujourd'hui nous sommes blasés sur ces « audaces ».

Le théâtre montre une maison d'assez riche bourgeoisie : la mère, veuve, crispée aigrement sur son magot ; ses deux grandes filles : l'aînée, hypocrite, doucereuse, intéressée, couvant sa mère pour la fortune (elle est mariée — mais le mari ne paraît pas, et on comprend ça) : la cadette, 23 ans, *la Dupe*, actuellement insignifiante et passive. Au premier acte, l'aînée presse sa sœur d'épouser un personnage qui n'apparaît d'abord que comme loquace et assez sot. A contre-cœur, la cadette accepte ce Monsieur qui ne lui plaît pas. 2e acte. Un an après. La cadette nous raconte qu'au bout de 4 mois, elle s'est prise de passion pour son mari. Bienfait d'Eros, en vérité. Le ménage paraît uni, et à base principale d'alcôve. Survient l'aînée qui pique la jalousie de sa cadette fidèle et nymphomane, en lui révélant, de façon vipérine, que ce mari adoré a conservé une vieille maîtresse. Puis les trois actes suivants se succèdent à intervalles de semestres ou d'années. D'abord ça se gâte. Le mari se révèle escroc. Il vole (ou feint d'avoir volé) 200.000 fr. à sa caisse.

La belle-mère, après longue résistance, les paye : et la femme verse ses bijoux. Séparation, mais la femme ne s'en trouve pas éteinte. Et quand il réapparaît, défait, sans emploi, sans un sou, lui disant sans ambage qu'il a besoin de 300 fr. pour sa maîtresse qui sans cela le lâcherait, la femme les lui donne, — quoique réduite à une pension viagère de 5.000 fr. que lui fait sa mère. L'aînée, au cours de l'histoire, a réalisé son but d'être avantagée. La pièce se termine sur une promesse réconfortante, mais fragile, que fait l'homme: de temps à autre il procurera, à son érotique et stupide femme, quelques enivrements. Il écrira pour l'inauguration de ce nouveau régime. — Pourvu qu'il écrive ! soupire-t-elle, tandis que le rideau descend.

Il n'y avait ni Suzanne Desprès la créatrice, ni Lugné-Poe ; seulement des acteurs qui ont du métier, mais qui sont insuffisants pour défendre une pièce aussi desséchée et sans souffle. La protagoniste, Mme Héléna Manson, a un jeu purement artificiel. L'homme, M. Georges Colin, est le seul ici qui ait, avec l'usage des planches, une certaine personnalité. Mais il aggrave l'invraisemblance et la grossièreté du personnage. Il déborde de vulgarité, jusqu'à la charge. Il a des façons de placier de bas étage,

qui ne s'accordent guère avec sa position de directeur d'une compagnie d'assurance, de prétendant, puis de mari, dans une famille de bonne et riche bourgeoisie. Et quelle garde-robe ! Ce n'est pas pour son tailleur, ni pour son chemisier qu'il fait d'énormes trous à sa caisse! Quand il fait sa première visite, et une visite de prétendant, s'il vous plaît, chez ces dames riches et honorables, il garde son pardessus, sa canne, dont il gesticule constamment, son melon ; il a une chemise molle, un nœud mal ficelé. Ce n'étaient pas les façons de 1891, — et j'ai peine à croire que ce soient celles d'aujourd'hui dans un milieu qui se pique de mondanité. Mais peut-être est-ce rendre la pièce supportable que de la jouer comme le mérite son cahot hétéroclite (1)?

J'aurais bien voulu trouver, en faveur d'une chose évidemment tombée, quelques points de départ pour un compte rendu élogieux ou bienveillant ; mais ça n'est pas venu. Il est vrai que j'ai toujours eu du dégoût pour le réalisme outré, brutal, de parti pris, et aussi faux, sinon plus, que les berquinades. En cherchant à me placer au point de vue technique, Ancey — qui a du talent, mais un talent étroit, volontaire, et très influencé par Becque, Zola, par l'ambiance réaliste à la mode d'alors — Ancey, dis je, a commis une double erreur : 1° Il a choisi un sujet qui appartenait au roman (comme on l'entend professionnellement) plutôt qu'au théâtre.

Un roman adroit aurait pu nous expliquer comment cette jeune fille veule et inane, répugnant au mariage à 23 ans, et avec antipathie particulière, dans le début, pour celui qu'on lui fait épouser, comment au bout de peu de mois, elle s'est transformée en « chienne chaude et soumise » (Jules Lemaître), — et ne voulant accepter de palliatifs que de son mari ! sur ce dernier point, on pouvait se servir des scrupules religieux, mais ce n'est pas indiqué dans le texte. Ainsi, ce n'est même pas là trait d'une « tranche de vie » : quand une femme honnête (car ne parlons pas d'une propre luxurieuse cynique, et de taille à faire pièce à n'importe quel hardi sacripant) est envoûtée par un individu

(1) *La Dupe* obtient, paraît-il, actuellement, un grand succès de fou-rire. Si M. Georges Colin et ses camarades ont réussi à sauver matériellement l'entreprise en jouant tout à fait au burlesque, il y aurait lieu de prendre nos observations à contresens et de célébrer, au contraire, et leur esprit d'à-propos et leur génie critique. Que de pièces feraient bonne carrière par de tels traits de décision des interprètes !

odieux et brutal, n'essaye t elle pas, tout au moins, de se guérir par des essais homéopathiques ? Mais tout cela est évidemment complexe. Et je n'en parle que par rapport (et selon) aux expositions, aux conceptions philosophiquement bénignes de l'auteur.

La seconde erreur de Georges Ancey, c'est d'avoir écrit une pièce quelconque, et de l'avoir dépourvue de tout ce qui fait, en général, la vitalité d'une pièce quelconque pour le spectateur : action, épisodes d'explication ou de détente, mots, scènerie. Becque, dont il évoque *les Corbeaux*, s'est montré autrement homme de théâtre, et sa pièce — pénible, agaçante — est intéressante, avec des péripéties variées, avec des mots. Ses gredins sont amusants, intelligents, ses dupes assez sympathiques ; ses invraisemblances, moindres. Par parenthèse, je sais bien que toutes les pièces sont fausses, si le génie est absent, et si on y regarde de près ; mais il y a des degrés, et des bornes, que l'on peut surtout signaler à ceux qui justement ne comptent, et à leurs propres yeux, que par leur « réalisme », leur « vérisme ». On ne leur demande pas autre chose que ce primaire-là qu'ils annoncent : mais, au moins, qu'ils le donnent !...

Pourquoi cette reprise, surtout dans des conditions médiocres — ou, si l'on veut, moyennes ? Est-ce un hommage provoqué et soutenu par la famille ? Pourquoir avoir choisi *la Dupe*, quand Ancey paraît — dit on — avoir fait des pièces moins inférieures ? Est ce parce qu'elle n'exige ni décors, ni costumes, ni personnel nombreux ? Est-ce une géniale malice de Lugné-Poe ? Désirait-on une visible culbute d'Antoine ? Alors on aurait réussi. Si la scène française, dont celui-ci a tellement lui-même asservi la manière et la technique, fait eau de toutes part, il n'y est pas étranger.

Les acteurs de sa génération auxquels il a si sévèrement enseigné à ne plus articuler, à diminuer les émissions de la voix, puis à lancer leurs chuchotements vers le fond des portants ; auxquels encore il apprit à ne rechercher exclusivement, en leurs personnes, que le pittoresque de l'attitude, du maquillage et du vêtement ; les auteurs à qui ses manies (et sa triomphante influence) suggéraient la confection de faits divers, de « tranches de vie » ; tout ce monde, aujourd'hui marri, voit trop bien que, sur le terrain vulgaire où Antoine l'a entraîné, il est incapable de lutter avec le cinéma : ici, plus besoin non plus de quelque

valeur autre qu'accessoire, et seulement excitatrice de la curiosité et de la grosse émotion. Que reste-t-il au théâtre et aux comédiens qui voudraient y demeurer fidèles, ou à qui leur déjà longue profession ne permet pas de changer soudain de métier? Depuis longtemps, par un procédé qui paraissait inoffensif de la part des entrepreneurs de spectacles, l'esprit public n'a plus, dans sa masse, besoin, ni désir, d'aucune ferme étreinte morale au contact d'un Molière, d'un Shakespeare, d'un Ibsen. En vérité, les difficultés permanentes, depuis trente-quatre ans, de Lugné-Poe, sorte de légat français d'Ibsen, assisté de son interprète, inégalée, du Scandinave, Suzanne Desprès, ces difficultés permanentes à vivre, pour la Maison de l'Œuvre, quelle marque éclatante de l'inculture et du dénuement moral du public, dont l'effort s'est dépité à suivre les conceptions primaires d'Antoine! Antoine a été un homme de métier, mais tout à fait étranger à la sensibilité des valeurs de fond; un de ces bâtisseurs matériels, si utiles lorsqu'ils sont subordonnés à une tête. Aujourd'hui il proclame que son grand homme est Edmond Rostand : quelle plus accablante conclusion d'un effort si long, si constant, si influent que celui d'Antoine, sur ce qu'il fut en vérité de ressort inférieur? Et si le théâtre, malgré les lamentations d'Antoine lui-même, est aujourd'hui effondré, chassé par le Music-Hall et le cinéma, les raisons de concurrences et de ressources matérielles qu'il en donne ne sont, ni les seules, ni surtout les principales. L'aboutissement logique des vues d'Antoine, à base évidente de satisfaire les tendances relâchées du gros public, après trente ans d'exercice, serait (pour nous cantonner dans le point de vue marchand, industriel, duquel Antoine constamment envisage la chose théâtrale) de lui chercher, à ce public assez riche pour aller actuellement au théâtre, et de lui donner des éléments nouveaux dans la licence, car c'est cela qu'il veut aujourd'hui. On y tâche bien, mais la formule n'est pas encore trouvée. En tout cas, le théâtre est purgé de toute œuvre forte de caractère humain. C'est déjà un résultat.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Emile Gabory : *La vie et la mort de Gilles de Raiz* (dit, à tort, « *Barbe-Bleue* »), Perrin. — Jean Lorédan : *La Fontenelle, Seigneur de la Ligue (1572-*

1602), Perrin. — Marcel Boulenger : *Le Duc de Morny, Prince français*, Hachette. — Mémento.

Pour raconter **la Vie et la Mort de Gilles de Raiz**, M. Emile Gabory eut à sa disposition, entre autres documents originaux, les pièces du Procès de Gilles de Raiz, qui se trouvent dans les archives de la Loire-Inférieure. M. Gabory a donc pu aborder utilement la question, controversée encore jusqu'en ces derniers temps : Gilles de Raiz était-il coupable, était-il innocent? On sait que Gilles de Raiz, maréchal de France, compagnon de Jeanne d'Arc, accusé d'hérésie, de magie, de sodomie et de meurtre, fut brûlé vif. Les forfaits qu'on lui reprocha sont tellement monstrueux (plus de deux cents enfants souillés et égorgés), qu'on doute de leur possibilité. La perpétration d'une aussi effroyable suite de stupres sanglants suppose la destruction graduelle, puis l'abolition totale de la sensibilité; or, l'on est stupéfait de trouver chez Gilles de Raiz, à ses derniers moments, une très vive et très franche sensibilité, qui lui fit faire la mort d'un « saint ». Serait-ce un indice d'innocence? Après avoir lu M. Gabory, on ne peut aller jusque-là, on ne peut suivre, par exemple, M. Salomon Reinach et G. Monod qui ont vu dans ce procès célèbre un coup de politique féodale. M. Gabory transcrit une foule de noms, enregistrés dans les documents comme ceux des victimes. Toutefois, l'on doute que le nombre de ces victimes ait pu être aussi grand. Gilles de Raiz a eu des complices, certes, mais je suis, pour ma part, de ceux qui admettent difficilement qu'un homme puisse, sans devenir fou furieux à bref délai, ou paralytique général, enfin complètement *incapable* de façon ou d'autre, s'abandonner à d'aussi monstrueux et répétés excès vénériens et sanguinaires. On a établi qu'un assassin, après son coup, était complètement détraqué. Qu'est-ce si, à l'ébranlement terrible de l'acte frénétique, s'ajoute celui du stupre, sans compter (comme dans le cas de Gilles de Raiz) l'affolement des pratiques magiques? Il n'est pas dit que la juste horreur ressentie à l'époque n'ait pas exagéré les choses. Peut-être trouverait-on beaucoup moins de cadavres appartenant réellement à Gilles de Raiz. Mettons la douzaine, qui est le compte de Landru, un compte qui, là non plus, d'ailleurs, n'a pu jamais être bien établi.

Quoi qu'il en soit, l'on ne peut voir dans Gilles de Raiz la

victime d'une erreur judiciaire. M. Emile Gabory a parfaitement montré comment ce grand et opulent seigneur a été conduit au crime. Nous assistons au développement d'une psycho névrose où entrent les prétentions artistiques et la folie des grandeurs (avec déjà le vice d'inversion sexuelle) ; le désordre, les dépenses insensées, la menace de ruine en sont la suite. Pour se procurer des ressources, Gilles s'improvise alchimiste, veut faire de l'or, recherche l'aide du Diable, célèbre des messes noires, en vient à sacrifier à Satan les enfants, qu'il avait déjà l'habitude de souiller. Après avoir lu la curieuse biographie composée d'après les sources par M. Emile Gabory, biographie qui est comme celle d'un *Néron gothique*, il est impossible, disons-nous, de mettre en doute la culpabilité de Gilles de Raiz.

C'est un curieux chapitre du temps de la Ligue que M. Jean Lorédan, avec une érudition minutieuse et pittoresque, a reconstitué dans son livre sur **La Fontenelle, Seigneur de la Ligue** (1572-1602). Guy Eder de Beaumanoir, seigneur de La Fontenelle, issu d'une ancienne famille bretonne, fut un des chefs de bande qui, dix ans durant, guerroyèrent en Bretagne, « pillant, brûlant, violant, sous les bannières de Philippe-Emmanuel, duc de Mercœur », qui s'était, après l'assassinat des Guises, déclaré chef des Ligueurs dans son gouvernement de Bretagne. M. Jean Lorédan, à l'aide d'une documentation de belle valeur, toute composée de pièces d'archives, a montré cette histoire de brigandages et de trahisons. Les exploits de La Fontenelle, « beau chevalier breton », mais féroce, fourbe et déréglé, enfin vrai « brigand d'autrefois », en disent long sur l'histoire de la Ligue en Bretagne, province ouverte par elle aux Espagnols (comme, d'ailleurs, la Normandie l'avait été aux Anglais par les Protestants). Outre la biographie de La Fontenelle, véritable chronique truculente, tout enrichie de détails locaux et caractéristiques, l'ouvrage apporte une contribution à l'histoire du gouvernement du duc de Mercœur et aussi à celle de la pacification d'Henri IV. La Ligue, à travers ses violences, ses excès (qui, vus de près, comme ici, sont certainement des plus odieux), a, somme toute, empêché la France de devenir protestante. Le protestantisme, de son côté, a fait contre-poids à la Ligue et au catholicisme. A la longue, au prix de bien des accidents, la liberté religieuse a pu bien s'en trouver.

La Fontenelle, haï en Bretagne pour ses violences (sans qu'on puisse dire qu'il fût le pire de tous), se trouva néanmoins compris, après quantité de traverses, dans la paix octroyée par Henri IV au duc de Mercœur ; et, jeune encore, à trente ans, il ne tenait qu'à lui de vivre désormais tranquillement dans son manoir avec sa petite femme, fillette enlevée par lui et épousée « avant même qu'elle eût douze ans ». Mais les fatalités d'une vie de désordres ne le lâchèrent point. Traqué par ses créanciers, il n'imagina rien de mieux que de pratiquer de nouveau des intelligences avec l'Espagne. M. Lorédan donne le texte des lettres. Il fut condamné et roué vif en Place de Grève. M. Jean Lorédan a établi qu'il fallait distinguer cette trahison de celle du duc de Biron, découverte vers le même temps. La Fontenelle avait agi séparément, par intérêt personnel.

En M. Marcel Boulenger, **le Duc de Morny, Prince français,** a trouvé le biographe rêvé. Nul mieux que lui ne pouvait mettre en valeur le côté élégant de ce sujet. Le fils naturel de la reine Hortense et du comte de Flahaut fut, comme il arrive, dit-on, dans les descendances naturelles, un homme heureux, et il eut, ce qui était plus rare, toute l'élégance de son bonheur. Au Second Empire échut la chance d'avoir, en lui, un grand seigneur dans sa politique. Tel M. Marcel Boulenger nous le montre dans ces pages brillantes et spirituelles, et curieusement renseignées, qui se lisent d'un trait. Grand seigneur, de manières, d'esprit et aussi, — en employant ce mot dans son sens le plus pratique, — de capacité, on veut dire par là que sa capacité fut grande.

Eût-elle sauvé le Second Empire, si Morny ne fût pas disparu prématurément ? Il est impossible, en tout cas, de penser qu'un événement comme Sadowa n'eût pas forcé le conseiller de Napoléon III à découvrir ses idées politiques de derrière la tête. M. Boulenger a noté l'alliance russe parmi ces idées (alliance moins faisable, à cette époque, qu'elle ne paraît le sembler à M. Boulenger). Quelques tentatives, à cet égard, furent même esquissées par lui lors de son ambassade extraordinaire en Russie. Morny, d'autre part, se méfiait de l'Angleterre et de la Russie, et il n'aima point la guerre d'Italie. Ceci ouvrait bien des possibilités du côté de l'Autriche. Enfin, comme Président du Corps Législatif, il chercha, de bonne heure, à orienter la politi-

que vers l'Empire libéral. M. Boulenger a, sur ce dernier sujet, des pages curieuses. Toutes ces vues, en 1866, n'eussent point manqué, disons-nous, de prendre un caractère d'urgence. Avec quel succès, ou même, certaines d'elles (le Libéralisme), avec quel insuccès, il ne faut point se hasarder à le dire. Mais, d'une façon générale, une grande ressource, en un tel moment, eût été la finesse de Morny, sa vue claire, son jugement équilibré, et, j'y reviens, sa finesse, sa finesse.

Eût-il été écouté, cependant? Certains doutes sont suggérés par le caractère non seulement de Napoléon III (un terrible entêté, comme tous les doux), mais de Morny lui-même, et enfin de toute cette époque, bien saisie par M. Boulenger. L'époque manquait de sérieux, en tant que le sérieux est encore l'intelligence, et Morny, avec toutes ses qualités, n'en avait pas du tout. Il fut décidément trop jouisseur, — bien qu'on puisse prendre ici un ton de négligence, de badinage, et que M. Marcel Boulenger, par bon goût plus que par amusement, l'ait pris, car il écrit souvent (constatation qui n'est pas pour lui déplaire), comme s'il causait dans un salon, du moins dans un salon où l'on cause.

Mémento. — *Le général Foy*, par Victor Bompar. Ce livre, compilation d'extraits empruntés aux écrits de ce personnage, n'est guère l'ouvrage sur le libéralisme, au temps de la Restauration, qu'on pourrait composer à propos du général Foy, dont c'était récemment le centenaire. La partie relative aux guerres d'Espagne contient des détails intéressants. Les chapitres sur la carrière parlementaire du général Foy sont insuffisants : on n'y glane guère que les sommaires des discours et quelques extraits de panégyriques contemporains ; de sorte que la biographie du général Foy ne se trouve guère, à cette heure encore, renouvelée depuis l'ouvrage de F. Vidal, qui date de 1826. Il serait injuste de ne pas signaler à titre d'aide-mémoire le livre de M. Victor Bompar.

Revue historique (janvier-février 1926). L. Lévy-Schneider : « L'autonomie administrative de l'épiscopat français à la fin de l'Ancien régime » (ce fait, de portée considérable, ne peut être étudié dans un corps de règles qui n'ont jamais été formulées, mais dans les procédés employés par les évêques dans l'administration de leurs divers diocèses. Conclusions générales de cette étude). Salomon Reinach : « L'énigme de Siger » (« Dante doit à Siger et a reçu de lui en Italie » — et non à Paris, selon l'hypothèse périmée — « sa première éducation théologique », etc.). Bulletin historique. « Histoire de l'Afrique du Nord »

(Algérie-Tunisie-Maroc), 1919-1925, par Ch. A. Julien. — *Id.* (mars-avril 1926). Léon Homo : « Les documents de l'Histoire auguste et leur valeur historique ». (*1er article*) (l'auteur conclut que ces documents sont apocryphes). Bulletin historique. « Histoire de France ; Révolution », par G. Pariset. « De 1800 à nos jours », par Raymond Guyot. Dans les deux numéros : comptes rendus critiques. Notes bibliographiques.

La fin, la prochaine fois.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE DE LA RELIGION. — Paul Oltramare, professeur à l'Université de Genève : *La religion et la vie de l'esprit*, Alcan. — James H. Leuba, professeur de psychologie à Bryn Mawr College : *Psychologie du mysticisme religieux*, trad. par Lucien Herr, Alcan. — J. Lagneau : *De l'existence de Dieu*, Alcan. — Gonzague Truc : *Les sacrements*, Alcan. — Jean Vaugan : *La religion de l'avenir*, Presses universitaires de France. — Mémento.

Une œuvre succincte sur un sujet immense : voilà sans doute un critère de maîtrise. Ce critère nous autorise à priser hautement les 228 pages de M. Paul Oltramare sur **la Religion et la vie de l'esprit**. Le programme de son entreprise en marque l'originalité. En premier lieu, l'auteur prétend traiter de la religion philosophiquement, mais pourtant « pieusement », avec respect et reconnaissance pour ce que l'humanité lui doit. En second lieu, sa philosophie se fait « à la fois historienne et psychologue » (3). C'est celle non d'un théoricien, mais d'un historien des religions, qui ne connaît pas moins l'Orient que l'Occident.

Les définitions ici postulées de la religion sont l'une statique et obtenue historiquement, l'autre dynamique et acquise psychologiquement. Selon la première, c'est « l'ensemble des sentiments et des croyances, des actes et des institutions, suscités dans les individus et les sociétés par les phénomènes de l'univers et de la vie que l'homme se sent hors d'état soit de comprendre, soit de modifier à son gré ». Selon la seconde, c'est « la forme que prend la vie de l'homme quand il croit à la réalité de puissances supérieures capables d'influer sur les conditions de son existence ». En tout cas, la religion est un mode de la vie spirituelle. A-t-elle favorisé, favorise-t-elle toujours cette vie ?

Oui, elle l'a favorisée ; non, elle ne la favorise plus ; ou plutôt elle l'entrave. Telle est la conviction du philosophe qui, en

1919, lançait son généreux manifeste, *Vivre*. En trois substantiels chapitres, il nous montre la vie de l'esprit servie, puis desservie par l'organisation ecclésiastique ; la vie ouvrière de religion ; l'efficacité spirituelle de la religion. Il conclut que, pour l'avenir, à la religion se doit substituer la sagesse humaine, seule compatible avec la science. Les expériences religieuses, pour réelles qu'elles soient, ne fournissent que de l'humain, non du divin. « Voici plusieurs siècles que la science de la nature a cessé d'être religieuse ; pourquoi celle de la vie ne conquerrait-elle pas aussi sa pleine autonomie ? » Cherchons désormais dans la vie même la norme de la vie.

Le psychologue américain Leuba se rencontre avec l'historien des religions genevois. A dire vrai, il fait preuve d'un positivisme moins radical, car il rêve d'une science non substituée à la religion, mais collaboratrice de la religion. Celle-ci, pense-t-il, pourra fournir l'idéal ; celle-là les moyens et les méthodes (497). En tout cas, cet auteur, comme le précédent, admet que le mysticisme s'explique sans qu'intervienne la causalité d'un être transcendant ; et il professe en conséquence qu'une psychothérapie positive est l'aboutissement laïque des vieilles techniques religieuses.

M. Herr, dont la disparition crée un vide si douloureux, a rendu un signalé service en traduisant la **Psychologie du mysticisme religieux**, qui parachève la *Psychologie des phénomènes religieux* de Leuba et reprend d'un point de vue systématique diverses études antérieures de ce psychologue. Notre public y verra en quelle estime le maître de Bryn Mawr tient la psychologie française, celle de Pierre Janet comme celle de Delacroix, voire de Binet ; encore ne connaissait-il pas, quand il écrivit ce livre, les deux magistrales contributions qu'ont fournies au même sujet L. Massignon (*Al Hallâj*, Geuthner, 1922) et J. Baruzi (*Saint Jean de la Croix*, Alcan 1924).

La méthode de Leuba se présente comme génétique et comparative. Le point de départ est le mysticisme des primitifs, — bien qu'on paraisse ignorer les œuvres de Lévy-Bruhl, qui font autorité en la matière. On essaye d'utiliser les Yogins et les Soûfis à l'égal de Suzo, de Mme Guyon ou de W. James. Mais ce qu'on appelle méthode comparative, c'est aussi bien la confronta-

tion de l'extase religieuse avec la crise d'épilepsie, avec l'enthousiasme du poète, avec l'invention scientifique.

Si précieux que soit l'ouvrage, nous sommes tenté de lui reprocher quelque simplisme. La plupart des faits mystiques, à l'exception des mystères grecs, sont prématurément assimilés au mysticisme chrétien. Or la concentration de l'esprit à l'indienne vise, sauf chez les théistes, à l'affranchissement à l'égard de la transmigration, non à la fusion avec Dieu Le Yoga primitif (non pas celui qu'a fait connaître à l'auteur J. Haughton Woods) — comme le Taoïsme chinois, qui est passé sous silence — tend à discipliner les forces vitales, ce qui témoigne encore d'une autre entreprise. De l'ébriété, soi-disant forme la plus fruste de l'extase, aux opérations spirituelles par lesquelles des civilisations plus évoluées tentèrent l'évasion hors du relatif, il y aurait lieu de jalonner maintes transitions, diverses selon les peuples. Ainsi, même si l'on concédait à Leuba que l'ivresse par le soma forme le fond du culte védique, il faudrait expliquer pourquoi le plus ancien Bouddhisme, au lieu de demander l'immortalité à cette ambroisie, prétend au contraire extirper la « soif » du vouloir-vivre, pourquoi le Jaïnisme garde l'obsession du suicide par inanition, et pourquoi le salut est ainsi considéré dans l'Inde comme devant dériver du fait qu'on ne nourrit plus l'appétit de l'existence.

En tout cas, l'œuvre présente deux mérites essentiels que nous voulons retenir. Le premier est l'effort pour préciser ce que peuvent renfermer de commun toutes les formes de mysticisme. Le second est d'avoir reconnu que l'exaltation extatique enveloppe autre chose que pure illusion. « Nous avons vu que les mystiques acquièrent la certitude inébranlable d'une connaissance merveilleuse et de facultés prodigieuses, une impression délicieuse de liberté et de puissance sans bornes, et, dans les religions supérieures, une purification et une unification morales qui, à les entendre, installe en nous la volonté universelle aux lieu et place de leur propre volonté individuelle. Il y a là bien de l'illusion, mais non pas tout. Tenons nous-en au mysticisme chrétien : nous dirons que le rafraîchissement qui résulte de la fuite loin des complications, des batailles et des soucis de l'existence, que l'unification à laquelle parvient la pensée en se purifiant, si passagèrement que ce soit, des tendances et des desseins égoïstes,

qu'enfin le réconfort et l'optimisme qu'apporte avec elle la foi en la présence secourable de Dieu, sont autant de réalités immenses et qui méritent d'être désirées » (494). Ce qu'enveloppe ainsi de bien fondé l'entreprise mystique, c'est ce que nous avons appelé nous-même « le fait métaphysique » (*Philosophie comparée*, Alcan, 1923, p. 187).

La mysticité non moins que la « vie » — l'Inde en témoigne — peut exister sans qu'intervienne l'idée de Dieu. Ici encore s'accordent Oltramare et Leuba. Ce dernier, cette fois encore, n'est pas le plus radical : il ne répudie que la notion d'une cause première pourvue de personnalité, mais invite les Eglises à refondre leur idée de Dieu, pour la mettre en harmonie avec la pensée scientifique moderne. « Ce jour-là, les forces bienfaisantes qui sont incluses dans l'humanité et qui aujourd'hui se heurtent violemment et se déchirent mutuellement, trouveront enfin leur accord et leur harmonie » (489). La diversité des attitudes sur cet éternel problème apparaît dans les résultats d'une enquête récemment ouverte par les *Cahiers contemporains* (*Ce que je sais de Dieu*, 1926).

La solution que s'est faite un philosophe à la fois ardent et critique, apparenté tant à Kant qu'à Lachelier, mérite de retenir l'attention, bien que la méthode réflexive nous place sur un tout autre terrain que l'histoire des religions ou la psychologie. Jules Lagneau (**De l'existence de Dieu**) admettait que Dieu ne peut exister ni comme les objets sensibles, selon la contingence du fait, ni comme les objets d'intelligence, selon la nécessité du droit ; mais qu'il ne fait qu'un avec l'acte absolu de la pensée. En cet acte absolu, loi et liberté sont identiques. Ainsi persiste dans le néo-criticisme un résidu de la conviction cartésienne que Dieu est libre créateur du vrai. Il faut savoir gré aux disciples d'un penseur insuffisamment connu, d'avoir publié telles quelles ces pages qui servirent, en 1892-93, de thème à un cours, et où abondent les preuves d'une réflexion pénétrante, magnifiquement exprimée.

Le livre de M. Gonzague Truc sur **les Sacrements** est, comme son travail antérieur sur *la Grâce*, un essai de psychologie religieuse, non une tentative d'exégèse, ou de critique, ou d'histoire. La psychologie de l'auteur est plus impressionniste que positiviste, mais vivante et intéressante. A notre sens, elle gagne-

rait beaucoup si elle pouvait se faire comparative. Elle y gagnerait en précision, en ampleur, et aussi en justice. Nous visons par là le caractère peu objectif d'appréciations sommaires telles que celle-ci : le reproche d' « absurdité » allégué contre l'interprétation magique du baptême (153).

La **Religion de l'avenir**, selon M. J. Vaugan, est aussi bien une religion du passé, car elle consiste à préconiser l'absorption dans l'âme du monde. Les Upanishads, le stoïcisme, Spinoza, firent puissamment valoir cette attitude religieuse. Elle n'a jamais satisfait qu'une élite intellectuelle.

Mémento. — Signalons une réédition, « entièrement refondue », de *la Prière*, par M. J. Segond. Ouvrage sérieux et brillant, très digne de la faveur qu'il obtint dans sa première édition de 1910. On aimerait à connaître la « réaction » de son auteur, non pas seulement devant Durkheim (118), mais devant ces grandioses monuments de la mystique, dont les savants précités, MM. Massignon et Baruzi, nous apportent la révélation. Les deux tiers — si l'on peut dire — de l'ascension vers l'absolu, la méditation et la contemplation, relèvent, selon Leuba, de l' « état d'oraison ».

Morale et Religion, d'Emile Boutroux, réunit des allocutions ou conférences données sous les auspices de « Foi et Vie », entre 1907 et 1918.

PAUL MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Pierre Jean : *La Psychologie organique* ; F. Alcan. — Jacques Loeb : *Les Bases physico-chimiques de la régénération*, traduit de l'anglais par H. Mouton; Gauthier-Villars. — E. Rignano : *La Vie dans son aspect finaliste*, Revue philosophique.

Alors que de plus en plus on s'efforce de chercher des explications physico-chimiques des phénomènes de la vie, M. Pierre Jean, auteur de **la Psychologie organique**, soutient, non sans talent, une théorie psychologique de la vie.

Je ne m'attarderai pas à l'argumentation de l'auteur, car il ne fait guère que répéter ce qui a déjà été dit bien des fois à ce sujet. S'il combat le « préjugé physico-chimiste » en biologie, il semble bien qu'il ait peu lu les physico-chimistes. Ne considère-t-il pas (page 11) que le botaniste Sachs est l'un d'entre eux !

Je n'ai pas une très grande confiance non plus dans les connaissances biologiques de M. Pierre Jean. Parmi les « preuves

de l'existence de la psychologie organique » qu'il nous donne, voici la fameuse expérience de Trembley sur l'Hydre d'eau douce. Ce petit Polype de nos mares a la forme d'un tube ; or, d'après Trembley, on peut arriver à retourner ce tube comme un doigt de gant ; les cellules qui tapissaient l'extérieur, cellules d'ailleurs variées : protectrices, urticantes, nerveuses, musculaires, se transforment en cellules digestives et absorbantes, pour former le revêtement de la cavité gastrique ; et *vice versa*. L'animal, sans qu'il y eût été préparé dans la nature, réussit à corriger le trouble créé par l'expérimentateur, et une si merveilleuse habileté ne peut que dénoter des qualités psychologiques merveilleuses. Mais M. Pierre Jean ne sait sans doute pas que même les expérimentateurs les plus habiles n'ont jamais réussi à répéter cette expérience ?

La partie la plus intéressante du livre est consacrée à la psychologie des plantes. L'auteur cite d'une façon assez précise pas mal d'expériences relatives au phototropisme, au géotropisme, au chimiotropisme. On y voit par exemple une feuille s'éloigner d'un écran noir, ou bien la pointe du limbe fléchir devant cet écran. J'ai fait moi-même des expériences analogues sur des fragments de plante, et j'ai obtenu de curieux mouvements de rotation, qui n'impliquent aucun pouvoir coordinateur et aucune fin. M. Pierre Jean passe sous silence les expériences qui ne cadrent pas avec ses idées ; est-ce volontairement ?

A propos de la floraison, l'auteur tombe dans un finalisme un peu naïf :

Les arbres ne fleurissent généralement pas avant plusieurs années de croissance. Est-ce faute de vigueur ? Linné a observé qu'un arbre cultivé dans un pot trop petit fleurit plus tôt que s'il est cultivé dans un pot plus grand. Ce n'est donc pas le manque de vigueur, ce n'est pas une cause physique, ce n'est pas la jeunesse en elle-même qui retarde la floraison. Pour nous, c'est la nécessité de disséminer le pollen et les graines. Le pollen ne sera utilement jeté au vent que par-dessus la tête des arbustes, c'est pourquoi l'arbre ne fleurit pas avant d'être grand. C'est un instinct. Comment cet instinct est-il né dans l'espèce ? Comment les instincts des animaux se sont-ils créés, nous examinerons plus loin ce problème général. C'est cet instinct qui fait que l'arbre en pot fleurit quand il a atteint le maximum de croissance possible et quand il sent qu'il attendrait en vain davantage.

M. Pierre Jean cite encore d'anciennes expériences de Vilmo-

rin, de transformation de la Carotte sauvage annuelle en Carotte cultivée bisannuelle. La première année, parmi les plantes les plus tardives, plusieurs ne montèrent pas et 5 ou 6 donnèrent des racines relativement charnues ; dans les générations suivantes, le phénomène s'est accentué.

L'expérience de Vilmorin prouve la faculté de la plante de reconnaître la saison, d'après la température, la sécheresse, la lumière, et surtout la durée relative des jours et des nuits ; de prévoir l'hiver ; de reconnaître que le temps lui manque pour fructifier ; de retarder en conséquence sa floraison au printemps suivant ; de mettre en réserve en attendant ses matières nutritives ; et enfin de garder le souvenir de tout cela d'une génération à l'autre.

C'est là beaucoup de facultés chez un pied de carotte !

L'expérience de Vilmorin date de 1834-37. Mais depuis, la question a été reprise et on s'est placé dans les conditions expérimentales les plus variées. La floraison apparaît comme une expression de l'activité physico-chimique de la plante, activité qui est oscillante et fonction des conditions du milieu.

Parmi les recherches récentes les plus curieuses sont celles de MM. Garner et H. A. Allard, sur les plantes des journées courtes et des journées longues. Il est regrettable que M. Pierre Jean se soit abstenu d'en parler, comme de bien d'autres d'ailleurs.

§

S'il est facile de trouver des interprétations psychologiques de quelques faits sommairement observés, il est beaucoup plus difficile de se livrer à une analyse expérimentale méthodique des conditions externes et internes qui influencent des phénomènes biologiques aussi complexes que ceux de la croissance et des mouvements des plantes et des animaux.

Il suffira pour s'en convaincre de parcourir le dernier livre écrit par Jacques Loeb, avant sa mort, et dont la traduction française (par H. Mouton), **les Bases physico-chimiques de la régénération**, vient de paraître.

Je ne puis analyser ici ce savant travail, mais voici, d'après l'auteur même, la conclusion générale qui s'en dégage. Si nous nous reportons d'une génération en arrière, nous voyons que les biologistes ont eu depuis de longues discussions sur les conceptions vitaliste et mécanique des processus vitaux. Ces discussions ont

été provoquées tout d'abord par les expériences de Roux et de Driesch sur le développement d'œufs dont une partie a été détruite ou enlevée lors des premiers stades de la segmentation. Fréquemment le développement d'un œuf mutilé aboutit à la formation d'un organisme normal. Driesch soutint que ce phénomène ne pouvait admettre une explication purement physico-chimique et qu'il fallait supposer l'existence d'un principe directeur métaphysique lié à l'organisme dans son ensemble. Roux adopta une opinion opposée. La controverse n'aboutit jamais pour cette simple raison que, par suite de la taille microscopique des cellules de l'œuf, les expériences ne purent être que qualitatives. Or, d'après Loeb, on ne peut obtenir une explication correcte des phénomènes naturels qu'en partant d'expériences quantitatives.

Les phénomènes de régénération ne se manifestent pas seulement dans les œufs, mais aussi chez les animaux adultes et les plantes. A leur sujet se posent plusieurs questions : D'abord, pourquoi la mutilation d'un organisme provoque t elle des phénomènes de croissance qui sans elle ne se seraient pas produits ? D'autre part, pour quelle raison arrive-t-il, non pas toujours, mais fréquemment, que le nouveau développement aboutisse à une sorte de restauration de la forme primitive propre à l'organisme mutilé ? Pour expliquer le caractère en apparence finaliste de la régénération chez les animaux adultes et chez les plantes, les vitalistes ont invoqué le même mystérieux « principe directeur » qu'ils avaient mis en avant au sujet de l'œuf. La régénération chez les animaux et chez les plantes a été l'objet de publications nombreuses, mais les expériences que l'on cite ne sont généralement que qualitatives. Or, ce sont précisément des expériences *quantitatives* que J. Loeb a poursuivies durant plusieurs années sur la régénération d'une plante, ***Bryophyllum calycinum***, et cela lui a permis de relier le processus de régénération avec la quantité de substance chimique contenue dans la plante. Finalement :

> Le processus de régénération apparaît comme un phénomène purement physico-chimique qui ne laisse ni nécessité, ni possibilité d'admettre l'intervention d'un « principe directeur » à côté des facteurs purement physico-chimiques.

§

Mais, pendant longtemps encore, on se complaira à montrer les aspects finalistes de la vie. Dans un récent et brillant article de la *Revue Philosophique*, M. E. Rignano passe en revue les diverses manifestations finalistes de la vie : finalisme de l'assimilation et du métabolisme, des phénomènes de génération et de régénération, des phénomènes d'adaptation,... des réflexes et des instincts, des tendances affectives, de l'activité mentale, des manifestations sociales. Les années, de guerre et d'après guerre, que nous venons de vivre n'empêchent pas M. Rignano de parler du « lumineux destin de l'humanité » ! Il convient, il est vrai, qu'il y a encore un certain chemin à parcourir ; mais « infiniment plus long fut le chemin qui, des premiers efforts métaboliques vers un état stationnaire de la primitive et informe substance protoplasmique, a conduit à tout le finalisme de la vie, avec sa variété et sa magnificence infinies... » Je ne sais pas ce que sera l'humanité future, mais je sais qu'actuellement le monde des animaux et des plantes nous offre maints spectacles faits pour décourager ceux qui croient encore aux harmonies de la nature.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Paul Choisnard : *Entretiens sur la Sociologie*, Ernest Leroux. — Albert Mousset : *La France vue de l'étranger* ou *Le déclin de la diplomatie et le mythe de la propagande*, L'Ile-de-France, 71, rue de Provence. — Albert Larnaude : *L'inconstitutionnalité des lois et le droit public français*, Revue politique et parlementaire, 10, rue Auber. — Mémento.

Les **Entretiens sur la Sociologie**, de M. Paul Choisnard, appartiennent à cette catégorie d'ouvrages dont on devrait bien dispenser le public. Que veut établir l'auteur ? Que « la sociologie est une application de la loi de la relation » et que « son problème fondamental se ramène à celui de la causalité ou plutôt de la corrélation ». Mais qui ne voit combien tout cela est, au fond, simplet, et qu'il est puéril de déguiser sous de grands mots des choses si banales, quand nous sommes oppressés de toutes parts par des problèmes autrement angoissants !

La sociologie n'est qu'un jeu d'abstracteurs de quintessence, pour ne pas dire un gargarisme de pédants, quand on la sépare de la science sociale, et la science sociale elle-même n'est autre

chose que l'étude des causes de la grandeur et de la décadence des civilisations. Or nulle étude n'est pour nous en ce moment d'un intérêt plus impérieux, car jamais la civilisation humaine n'a couru plus de dangers qu'aujourd'hui.

S'il est vrai que la vie est l'ensemble des forces qui résistent à la mort, il est plus exact encore de dire que la civilisation est l'ensemble des forces qui résistent à la barbarie. Or, cette barbarie a toujours été et sera toujours à l'affût de la civilisation, car les passions de haine, d'envie et de violence sont aussi éternelles dans les âmes que les efforts de travail, d'épargne et d'amélioration générale. Ce qui change seulement, c'est l'aspect de cette barbarie, qui autrefois se manifestait sous formes de Huns ou de Tartares, et qui de nos jours se produit sous figures de Socialistes et de Communistes. Mais ce nouveau danger est pire que l'ancien, car les Barbares d'autrefois se contentaient de détruire, alors que ceux d'aujourd'hui empêchent de reconstruire ; c'est d'eux vraiment qu'on peut dire que l'herbe ne repousse plus sous leurs pas. Nous voyons ce qu'ils ont fait de l'Europe orientale, et nous devinons sans peine ce qu'ils feraient de l'Europe occidentale. C'est pourquoi la lutte contre tous les socialismes marxistes, quelque édulcorés semblent-ils, s'impose à tous ceux qui ont quelque souci du sort de notre civilisation moderne.

§

Le livre de M. Albert Mousset, **la France vue de l'étranger**, est une étude sur notre personnel diplomatique, comme l'indique le sous-titre *Le Déclin de la diplomatie et le Mythe de la Propagande*, et il est impossible d'en lire une meilleure. L'auteur, qui appartient à la carrière et qui a longtemps occupé divers postes à l'étranger, connaît à fond les qualités et les défauts de ses confrères, et s'il ne se prive pas de sourire à propos des réguliers, que ne sera-ce pas à propos des irréguliers, c'est-à-dire de tous ces chargés de mission venus du Parlement ou de la presse, qui, pendant la guerre surtout, sillonnèrent le monde sous prétexte de propagande patriotique, et ne réussirent trop souvent qu'à se ridiculiser, ce qui n'avait pas grande importance, et à ridiculiser ou pis leur pays, ce qui en avait beaucoup plus. Le métier de diplomate est un métier comme un autre, et il faut, pour l'exercer de façon satisfaisante, des qualités

assurément point forcément géniales, mais très réelles ! de la prudence, du tact, de la connaissance du pays où on est, lesquelles n'étaient pas toujours le cas, hélas, des politiciens missionnaires dont le gouvernement fit une si grande consommation pendant la durée des hostilités. Les voyages, surtout loin du front, étaient, alors, si agréables !.

En lisant M. Albert Mousset, on apprend à estimer, quelque ridicules soient-il parfois (qu'on se souvienne de l'impayable marquis de Naurois dans *A l'ombre des jeunes filles en fleur*), les gens de la Carrière, et à redouter les remèdes qu'on voudrait administrer à cette Dame. Avoir des agents plus stables ? Mais il n'est pas mauvais que ces messieurs courent un peu le monde ; vieillir sur place, c'est s'ankyloser, et au bout de trois ans de séjour un jeune chef de légation est un fossile pour sa colonie. Avoir des régions homogènes dans lesquelles le déplacement se ferait ? Mais il peut être excellent qu'un agent passe du monde latin au monde slave ou au monde anglais. Etre parfait polyglotte ? Ce n'est pas nécessaire. Être commis-voyageur parfait ? Il y a des attachés commerciaux. En somme, le diplomate n'a besoin (je suis tout à fait de l'avis de l'auteur) que d'une intelligence très déliée, d'une prudence très avertie et d'une culture très générale ; et en fait d'améliorations, je n'en proposerai qu'une : l'obligation pour toute ambassade ou consulat d'avoir en bonne place dans sa salle du public un écriteau à peu près ainsi rédigé : « Toute personne qui aura à se plaindre est priée d'envoyer une note circonstanciée et signée au ministre des Affaires étrangères. » Ceci n'empêcherait pas nos représentants de se débarrasser des gens interlopes, hélas nombreux dans ces antichambres-là, mais préviendrait certaines méprises ou mépris regrettables : un Français ordinaire a le droit d'être reçu avec la plus grande urbanité et même cordialité par ses compatriotes officiels à l'étranger.

Ce que dit l'auteur, à ce propos, de l'*homo gallicus* est tout à fait savoureux. Le Français, psychologiquement parlant, fait bonne figure dans la ménagerie humaine ; il a ses défauts, sans doute, et ses défauts sont impatientants pour les autres, chez ceux de nos compatriotes qui manquent de tact, mais l'étranger qui en manque également n'est-il pas aussi insupportable ? En comparant le Français moyen aux autres nationaux moyens, on n'a pas à

rougir d'être né entre le Rhin et les Pyrénées ; le Français est sociable et cela fait passer sur bien des choses ; s'il était un peu moins pingre, un peu moins blagueur, un peu moins soupe au lait, il serait à peu près parfait. Mais de même pour les autres peuples ; il suffirait à l'Italien d'être un peu moins vaniteux, à l'Anglais un peu moins insulaire, à l'Allemand un peu moins pédant et brutal, à l'Américain un peu moins intéressé, pour être eux aussi presque parfaits. Comme il en faudrait peu à l'humanité pour devenir délicieuse !

§

On sait qu'aux Etats-Unis les tribunaux ont le pouvoir de ne pas appliquer une loi quand ils la jugent, dans tel cas donné, contraire à la Constitution, et beaucoup de nos compatriotes ont proposé d'introduire chez nous ce pouvoir en créant une Cour suprême qui déciderait si telle ou telle loi est conforme ou non à notre constitution. L'éminent juriste Larnaude, dans une monographie, **L'inconstitutionnalité des lois et le droit public français**, publiée par la *Revue politique et parlementaire*, a montré combien ce procédé serait peu pratique (il faudrait commencer par avoir une constitution, nous n'avons que des lois organiques) et contraire à nos traditions. Il ne nie d'ailleurs pas la nécessité de limiter le despotisme parlementaire ; « le régime parlementaire, tel qu'il est pratiqué, dit-il, doit se réformer, ou il périra », et il indique trois moyens d'améliorer la préparation et la confection des lois. Le premier serait de créer des comités techniques qui, au début, pourraient être simplement consultatifs, mais qui finiraient vite par avoir voix au chapitre, et ceci serait fort approuvable si l'esprit de parti ne devait pas sophistiquer ces comités, mais comment l'en empêcher ? Un prétendu Comité technique économique, auquel le Parlement déléguerait sa puissance législative en matière économico-sociale et qui serait composé d'une majorité de cégétistes et d'ustiquistes serait certainement pire que le Parlement lui-même. Un second moyen serait d'avoir une autre représentation politique que l'électorale ; encore excellent, à condition que cette nouvelle ne soit pas pire, et elle le serait si elle émanait des syndicats par exemple : Un troisième moyen est proposé : créer un organe permanent assurant la continuité de l'Etat et supérieur aux volontés des

maîtres de l'heure ; mais il existe, c'est la présidence de la république ; seulement on a vu le cas qu'en font les maîtres de l'heure !

Tout cela est donc bien fragile, et quand on voit qu'un professeur de droit public, doyen de faculté, etc., arrive à si peu de chose dans l'ordre pratique, on se rend compte, d'abord que le problème est très difficile, en outre qu'il sera mieux résolu par des améliorations de détail que par un chambardement d'ensemble, soit fasciste soit bolcheviste, et enfin que la solution dépendra elle-même de l'esprit dans lequel elle sera conçue et appliquée. Notre mal vient de ce que depuis longtemps notre esprit public est faussé par l'ignorance, la haine, l'envie et la violence. Ce sont de grands mots qui font ricaner peut-être, mais ceux qui en ricanent ont tort. Le jour où nous nous serons débarrassés de tous ces poisons révolutionnaires et réactionnaires, nous trouverons que notre régime parlementaire n'est pas si mauvais que ça, mais nous ne demanderons d'ailleurs qu'à le perfectionner par des procédés et organismes tels que ceux que recommande M. Larnaude.

Quant au despotisme de la loi, on pourrait le combattre, sans recourir à une création de Cour suprême, et sans augmenter le pouvoir des juges, ce qui pourrait avoir des inconvénients, en ajoutant aux divers motifs de pourvoi devant le Conseil d'Etat un nouveau : pour violation de tel ou tel article de la Déclaration des droits de l'homme de 1790. Ce serait très simple, très conforme à nos habitudes juridiques, et, j'en suis sûr, très efficace pour la défense de notre triple principe : Liberté, Egalité, Fraternité, que le socialisme marxiste a réduit à néant.

Mémento. — Pierre Clerget : *Les Industries de la soie en France*, A. Colin. On a déjà dit combien les petits volumes de la collection Armand Colin sont substantiels et précieux. L'auteur de celui-ci, qui a déjà donné un *Manuel d'économie commerciale* très connu, a condensé en moins de 200 pages tout ce qu'il est indispensable de connaître sur la soierie, laquelle, on le sait, est une des richesses de la France. — Comte Henri de Saint-Simon : *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains* (*1803*) et *Lettre aux Européens, essai sur l'organisation sociale*, Alcan. Ces réimpressions d'opuscules célèbres sont précédées d'un Avertissement et d'une Introduction dus à la plume experte de M. Alfred Pereire. Le socialisme de Saint-Simon n'a heureusement rien de commun avec celui de nos politiciens unifiés ou moscoutaires. — Le *Provençal de Paris* nous apprend que, sous prétexte

de lutter contre le capitalisme, l'Etat refuse d'accorder des concessions pour exploiter des terrains supposés pétrolifères dans le Gard ; ceci illustre à merveille la façon d'agir des socialistes : ne rien faire et empêcher les autres de faire. — *L'Ordre démocratique*, organe mensuel social-individualiste (directeur Pineau, 20, rue Rambaud, La Rochelle) annonce qu'il suspend sa publication. C'est vraiment dommage. Nous manquons en France de ces feuilles de discussion qui essaient de mettre de l'ordre et de la clarté dans les cervelles obscurcies par les fumées d'extrême droite et d'extrême gauche. Chaque ville un peu importante devrait avoir un hebdomadaire de ce genre ; hélas ! même mensuel, l'*Ordre démocratique* n'a pu vivre à La Rochelle, où beaucoup de Rochelais l'ignoraient d'ailleurs. — Dans la *Revue des Deux Mondes*, M. Octave Homberg a publié deux très intéressantes études *Pour résoudre le problème financier*. Ses conclusions sont celles de tous les gens compétents, et une fois de plus on se trouve en face de cette chose incroyable que l'avis unanime et raisonné de tous les économistes et financiers ne pèse pas une once dans la balance quand l'avis incohérent de hurluberlus politiciens est contraire. — Aussi l'*Economiste européen* a-t-il raison d'intituler une série d'articles : *De quelques principes monétaires trop souvent méconnus*. Le résultat fâcheux de cette méconnaissance, c'est que la livre, qui était à 67 quand la Chambre actuelle a pris le pouvoir, est à 170 à l'heure où j'écris ces lignes. Et cela quand la situation économique du pays (voir les chroniques financières du *Journal des Débats*) est très satisfaisante. Ah ! il y a un parlementarisme qui est bien désastreux !

HENRI MAZEL.

TOURISME

Le Pays de Chartreuse et la Route des Alpes. — Parler de tourisme en citant le massif de la Grande Chartreuse, c'est évoquer le sage et habile précédent que les organisations techniques ont mis au début d'une intéressante évolution. En effet, le Congrès de tourisme de 1904, ayant décidé la création d'un centre de tourisme modèle en France pour servir de type aux essais futurs, fixa son choix sur le massif de la Chartreuse. Saint-Pierre-de-Chartreuse devint le centre de l'essai. La région avoisinante fut bientôt dotée d'un outillage complet : bons hôtels, réseau très bien conçu de sentiers, aménagement de lieux de repos, de promenade, de tennis, etc..., même un jardin alpin, rien ne manqua dans l'élaboration et la réalisation d'un programme attentif, au canevas, d'ailleurs, extensible.

Il semble que le splendide volume édité par Rey, à Grenoble (J. Arthaud, Dr): *Le Pays de Chartreuse*, soit un compte rendu de la tentative. On pourrait le croire, en apprenant que l'auteur principal de ce bel ouvrage n'est autre que M. Auscher qui fut aussi le créateur du tourisme chartreux. N'est-ce pas lui qui, l'été dernier, faisait les honneurs de son vaste domaine à M. Doumergue ? Cette île en terre ferme, ce massif si nettement détaché de la région environnante et qui a appelé au recueillement et à la prière tant d'être humains, méritait bien qu'il fût traité comme un séjour d'exceptionnel repos par d'autres encore que les moines. Les Pères du Couvent s'y avéraient hospitaliers. Le flot de visiteurs ne cesse point et l'Université de Grenoble médite d'installer dans les vastes monuments monacaux les étudiants étrangers, cependant que le mouvement sportif d'été et d'hiver entretiendra un courant continu sur ces hauteurs, où le vert d'un sol privilégié s'unit aisément au bleu du ciel tout proche.

Certes non, M. Auscher ne narrera pas son essai (1), qui a fort bien réussi, mais il parlera du massif de la Grande-Chartreuse dans les conditions où il se trouve après qu'il a été l'objet assidu des soins du Touring-Club et des organisations sœurs. Il y a une telle profusion de gravures dans ce joli recueil que le guide sera suivi sans effort, le pays aimé par une facile spontanéité et toutes ces merveilles louées à pleine voix par ceux qui, comme nous, ont déjà eu la vive joie d'admirer une incomparable accumulation de pittoresque, de poésie et de silence.

La splendeur des voies d'accès est prometteuse des spectacles ravissants qu'on découvrira. Deux torrents se sont frayé un chemin dans l'intérieur du massif. Ce sont les vallées de ces deux torrents, le Guiers-Mort et le Guiers-Vif, véritables cluses, qui livrent l'entrée des deux couloirs du désert menant à Saint-Pierre de-Chartreuse et du Frou conduisant à Saint-Pierre d'Entremont. Diagonalement, le haut plateau est traversé par la route de Chambéry à Grenoble, ainsi reliée par le commun amour de ces adorables Pré-Alpes. Après Chambéry, vue sur le Nivolet, sur le lac du Bourget, puis arrivée au Pas de la Fosse. Vue sur le Granier du Refuge du T. C. F. et arrivée à Saint-Pierre d'Entremont, « encore modeste localité de tourisme, mais

(1) L'archéologue Marc Dubois a utilement collaboré avec M. Auscher, et M. Paul Léon a doté le livre d'une élégante préface.

station d'avenir ». En effet, son altitude, son climat, les vastes et beaux massifs forestiers qui l'entourent, les excursions qui en partent attirent à elle une clientèle importante : d'ici sortent la route du Frou, fort impressionnante, ensuite le chemin aboutissant au cirque de Saint-Même, une des merveilles les moins connues des Alpes. M. Auscher en est enthousiaste.

Il est, dans les Alpes et les Pyrénées, des cirques plus grandioses ; peut-être n'en existe-t-il aucun de plus parfait. Si l'assimilation était permise, on parlerait ici de pureté grecque.

Du côté de Saint-Laurent-du-Pont, la route du Désert est bien connue : elle amène à la Grande-Chartreuse, entre les contreforts de la Grande Sure et ceux du Grand Som, « seuil sévère et impressionnant, formant un contraste avec la féerie de couleurs et de lumière qui immédiatement lui fait suite ». Le Couvent est comme le centre des excursions, lequel tend à se déplacer vers Saint-Pierre-de-Chartreuse, d'où l'on gagne Grenoble, par le col de Porte et le Sappey. On se reproche de parcourir ces beaux sites en autos-cars, mais le moyen de faire autrement quand il y a tant de choses à voir dans les Alpes !

L'ouvrage de MM. Auscher et Dubois, *qui est un inventaire précis de tout le pittoresque du massif*, est de nature à faire aimer passionnément ce coin de rare beauté. Tout un chapitre fort documenté est consacré au Monastère de Saint-Bruno, un autre aux vieux ponts, vieux oratoires, vieilles pierres. Mais le chapitre liminaire célèbre « le charme et la beauté » du massif de la Grande-Chartreuse et il en raconte ainsi le succès, en décrivant l'esthétique, en relatant les impressions de toutes sortes, celles, par exemple, qui sont particulières à chaque saison, chacune ayant une spéciale saveur. Pour notre part, du reste, nous préférons franchement à la sauvage grandeur des hautes Alpes les paysages de ces Alpes modérées, riches en poésie intense, en délicieuses méditations, en repos fortifiant du corps et de l'âme.

§

La route des Alpes, paru chez le même éditeur que l'ouvrage précédent, et dû à la plume avertie de M. Henri Ferrand, raccroche à l'itinéraire que nous venons de suivre le noble déroulement de l'imposante voie qui unit Nice au lac de Genève.

Quel contraste de sensation! Après la paix ensoleillée de la Côte d'Azur, la vallée du Var, le Touet de Beuil et les Gorges du Cians, Puget-Théniers. On ne connaît pas assez en France la charmante variété des Alpes-Maritimes, ce sont les *Alpes du soleil* : je voudrais avoir le temps d'en relater ici tout le charme prenant et déplorer, par exemple, que l'itinéraire désormais classique laisse de côté des merveilles comme la forêt de Peïra-Cava et celle de Turini. Que les visiteurs de Nice n'hésitent jamais à pénétrer là-haut et à se rassasier d'un horizon qui, d'une part, est haussé par les cimes et, de l'autre, s'aplanit dans la douceur illimitée de la mer proche! Les vals suivis par la Route des Alpes sont, eux, d'une sauvage majesté et parfois ingrate : il est vrai qu'un détour est possible par Annot, le Verdon, Beauvezer, Allos. La vallée de l'Ubaye est jolie, les environs de Barcelonnette des plus riants et l'on atteint Guillestre, puis la courbe du Queyras. Le touriste est au cœur de l'imposant massif. Le sens des proportions est écrasant pour l'œil et l'imagination. Nous voici dans les localités les plus élevées de France : Arvieux, Brunissard, Saint-Véran : ce n'est pas la vie facile, mais rude et il y a tout de même du bonheur dans cette privation même des plaisirs modernes.

Plus connue sans doute du grand tourisme est la fraction du grand ruban qui se déroule à partir de Briançon. On pénètre dans la vallée de la Guisanne et on la remonte jusqu'au col du Lautaret, qui semble être le nœud des Alpes françaises. De là, le voyageur peut aller à Saint-Jean-de-Maurienne ou à Grenoble. M. Ferrand n'oublie jamais aucun des trajets intéressants dans son tableau fidèle, aux illustrations si heureusement choisies et si finement rendues. Voici, dans la direction du Dauphiné, la Grave, la Meije et l'on arriverait tout de suite à Vizille et Uriage si l'on omettait à Bourg d'Oisans, d'aller goûter, à la Bérarde, l'étranger, isolement silencieux de la vallée surplombée par les Ecrins. Grenoble est un centre incomparable de tourisme : il n'y a pas que la Chartreuse qu'on doive visiter de là, il y a encore le pays de La Mure et les lacs de Laffrey, le pays de Lans et le Vercors ; la nature pittoresque a comblé cette région de dons choisis. Disons sans détour et sans parti-pris que *Grenoble est vraiment la capitale du tourisme français*. Ensuite, c'est Chambéry que l'on atteint, soit par le massif de la Grande-Chartreuse, soit par le

Graisivaudan. A ce point, la route des Alpes qui serait passée, à partir du Lautaret, par le col du Galibier et Saint-Michel de Maurienne (quelle descente vertigineuse et quel coup d'œil féerique!), vient joindre le classique itinéraire, à moins qu'on ne persiste jusqu'à Saint Gervais. L'embarras du choix est réel : partout éclatent la grandeur et la beauté de nos montagnes sans rivales !

Annecy, Combloux, Mégève, sont déjà des reprises de la douceur d'horizons plus apaisés, des conquêtes du repos sur l'âpre lutte de l'alpinisme à l'assaut ! Chamouni (car c'est ainsi que M. Ferrand écrit Chamonix, et il l'écrit ainsi que le nom se prononce dans le pays) est le séjour favori des Alpes et le plus anciennement réputé. Mais que de coins inconnus du rapide touriste ! L'éminent recteur Payot nous disait, à notre passage dans sa chère ville natale, que le voyageur ignorait, dans un défilé si sommaire, les plus vives joies, cachées dans les replis des arêtes perpendiculaires ! La Route des Alpes, c'est un chemin qui conduit à travers le massif, mais, par lui-même, le moyen est insuffisant pour connaître tout l'admirable. S'arrêter à loisir, explorer à fond, jouir dans la sérénité, tel est le sort de celui qui, ne se bornant pas à donner un œil fugitif à la nature, entre délibérément en communion réfléchie et profonde avec elle !

ALBERT SAUZÈDE.

GÉOGRAPHIE

Roald Amundsen : *En avion vers le pôle nord*, traduit et adapté par Ch. Rabot, 1 vol. in-12, Paris, Albin Michel, s. d. [1926]. — Emile Saillens : *Toute la France, sa terre, son peuple, ses travaux, les œuvres de son génie*, 1 vol. in-8, Paris, Bibliothèque Larousse, s. d. [1925]. — R. Barquissau, H. Fouque et H. Jacob de Cordemoy : *L'île de la Réunion (ancienne île Bourbon)*, 1 vol. in-8, 2e édit. Paris, Emile Larose, 1925. — Mémento.

Au moment où j'écris, le capitaine Roald Amundsen, sur le dirigeable *Norge*, vient de survoler le pôle. L'aviateur américain Byrd l'a précédé de quelques jours au *sommet du monde*. Amundsen lui-même a fait l'an passé, sur deux avions, une tentative qui ne l'a mené qu'au 87°43' de latitude. C'est cette tentative qu'il raconte dans le livre traduit par Charles Rabot : **En avion vers le Pôle Nord**. Les vols aériens dans le bassin arctique sont à l'ordre du jour. Des journalistes proposent sérieusement d'organiser des avions ou des dirigeables *de plaisir* vers le Pôle:

excellente manière d'extirper en douceur des dollars et des livres à ceux qui ne savent qu'en faire. On s'extasie sur la rapide *conquête* aérienne de ce bassin arctique où tant de héros ont donné leur vie, depuis un siècle, dans l'âpre et éternelle lutte contre le scorbut, le froid et les glaces de la banquise.

Je dois l'avouer, au point de vue de la géographie, dussé-je passer pour un esprit chagrin ou un « cuistre larvaire », selon l'amusante expression chère à M. Charles Nordmann, les expéditions aériennes vers le Pôle m'intéressent médiocrement. Je les crois à peu près stériles pour la science.

Oui, je le sais bien, en survolant le bassin arctique à grande vitesse, parfois par la brume et sous des températures extrêmes, on est obligé de résoudre de délicats problèmes techniques et de réaliser des merveilles d'ingéniosité. Mais cela, c'est pour les constructeurs d'appareils et pour les aéronautes : je ne suis ni constructeur, ni aviateur, ni aéronaute, et n'ai aucune envie de le devenir.

Je le sais bien, en traversant la mer Polaire à ronflement accéléré de moteur, on réalise une splendide *performance*, on fait du sport d'une espèce rare, et on fait preuve d'un grand courage, car les risques de telles expéditions ne sont pas petits, Amundsen lui-même faillit en faire l'expérience en 1925. Mais le sport pour le sport ne m'intéresse guère ; quant au courage, il ne me touche que s'il est bien employé au service de la science, de l'humanité ou de la patrie. Ni la science, ni l'humanité, ni la patrie ne peuvent rien tirer d'expéditions pareilles, ou si peu.

En dehors du but sportif qui consiste à atteindre le Pôle Nord et qui fut réalisé par Peary dès le 6 avril 1909, les expéditions dirigées vers le bassin arctique se proposent de dresser la carte des terres qui peuvent exister dans ces régions, — carte aujourd'hui à peu près achevée, — de faire des sondages, de mesurer l'épaisseur et la dérive des glaces, d'analyser leur nature, et enfin de recueillir toutes les données utiles pour l'étude de la météorologie, de l'électricité atmosphérique et du magnétisme terrestre, depuis la température jusqu'aux aurores boréales. C'est la météorologie et l'océanographie qui sont appelées à profiter de ces études. La météorologie surtout. Les lois des courants aériens ne seront bien dégagées que lorsque nous connaîtrons la marche de ces courants dans les zones glacées. Il se peut qu'à ce moment-

là, certains moyens de prévision, aujourd'hui impossibles, nous deviennent accessibles.

Pour toutes ces observations, le *temps* et le *contact de la glace* sont indispensables. Dans une randonnée en avion ou en dirigeable, de quarante-huit ou de soixante-douze heures, on n'a ni l'un, ni l'autre. On a dit que ces vols permettront au moins de découvrir des terres, s'il en existe, dans la partie inconnue de la mer de Beaufort, au nord de l'Alaska. Ce n'est pas certain. Si, comme il est probable, ces terres sont plates comme les îles de la Nouvelle-Sibérie ou l'archipel Parry, elles pourront très bien, aux yeux des observateurs aériens, se confondre avec la banquise.

Pour avoir des renseignements valables, il faut, comme firent Greely et ses compagnons au Fort Conger, s'installer pour des années sur des pointes terrestres de l'extrême nord ; ou bien, comme Nansen sur le *Fram*, se laisser dériver pendant trois ans à travers le bassin arctique ; ou bien, comme Amundsen lui-même, et plus récemment Sverdrup, croiser sur les lisières de la banquise, comme ils le firent sur le *Maud* de 1916 à 1918 et de 1921 à 1925. Voilà l'unique méthode qui permette d'arriver à des résultats féconds.

Cela dit, je ne fais aucune difficulté de reconnaître que le récit de l'expédition aérienne manquée d'Amundsen, en 1925, est intéressant et parfois passionnant : passionnant lorsque les deux avions sont obligés d'atterrir sur la banquise, et que les explorateurs, pour retourner au Spitzberg, déploient des efforts surhumains avant de parvenir à remettre en marche un seul de leurs appareils. L'autre fut abandonné sur la glace.

Un chapitre intéressant au point de vue scientifique : celui où Bjerknes a rassemblé les observations météorologiques d'Amundsen. C'est la brume persistante qui a fait échouer l'expédition de 1925. C'est le temps clair qui a permis la réussite des vols de 1926, quoique ceux-ci aient été faits trois semaines plus tôt.

Toute la France, par Emile Saillens. Ce livre est une *Somme* d'un caractère encyclopédique. C'est bien autre chose que de la géographie. M. Saillens étudie successivement le sol, la flore, la faune, la préhistoire et l'histoire ancienne, la description régionale, l'empire colonial, les mœurs, l'organisation politique et administrative, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les

sites, les monuments, la littérature, les sciences et les arts. Tout cela en 432 pages in-8! De texte assez serré, il est vrai. J'étais un peu sceptique en ouvrant un tel livre. Je croyais trouver une compilation rédigée à la hâte, à coups d'annuaires, de statistiques et de manuels. Et j'ai une légitime horreur pour de telles productions. Je dois dire qu'après avoir lu, mon impression est tout autre. Dans toutes les parties que j'ai pu contrôler comme spécialiste, le travail est fait avec le plus grand soin, puisé aux meilleures sources et bien mis à jour ; je n'ai aucune raison de penser qu'il n'en est pas de même ailleurs. Bien que les faits et les chiffres se suivent en bataillon serré, le livre se lit avec agrément. C'est à la fois un livre de lecture et un *fichier* bon à consulter. On ne saurait trop le recommander aux étrangers, amis ou ennemis, qui nous louent sans discernement ou nous dénigrent sans savoir pourquoi. On peut aussi le recommander à de nombreux Français, en particulier à ceux qui font chorus, — sans savoir pourquoi, eux aussi, — avec les étrangers malveillants.

Le souci de rétablir la vérité, contre des dénigrements qui n'ont que la jalousie pour origine, entraîne parfois trop loin M. Emile Saillens, dans la voie de l'éloge à outrance et même du dithyrambe. Certes, la figure de notre pays est belle et séduisante dans son ensemble : elle a pourtant des taches et des rides que nous voudrions bien effacer ; il est inutile de nous faire prendre ces rides et ces taches pour des grains de beauté. Dans un pays comme le nôtre, la *paucinatalité*, qui n'a que des causes morales et point du tout des causes économiques, est absolument sans excuse. Ce mal terrible menace très gravement l'avenir de la France, et par répercussion celui de l'individualisme libéral qu'elle a jusqu'ici représenté dans le monde. S'il était démontré que cet individualisme tue la nation qui l'a adopté, philosophes et politiques seraient bien obligés d'y renoncer à jamais.

Le livre de M. Saillens présente encore l'incontestable défaut de mettre toutes choses sur le même plan, depuis les faits essentiels jusqu'aux faits de dernière catégorie. C'est le défaut inévitable de toutes les *sommes* encyclopédiques. Elles tiennent trop du dictionnaire.

Voici encore une *somme* : mais celle-ci était plus facile à faire, et encore plusieurs s'y sont mis ; elle a pour sujet un tout petit pays qui est une de nos vieilles et de nos plus attrayantes colo-

nies, l'île de la Réunion (ancienne île Bourbon). J'approuve les auteurs d'avoir gardé dans leur titre ce nom de *Bourbon*. Sans avoir le moins du monde un penchant quelconque pour le royalisme, je regretterais que le nom de Bourbon disparût tout à fait de l'état civil de notre colonie, fragment de vieille France sous le ciel tropical et au milieu des flots de l'Océan Indien. Une vieille France qui se montre toujours jeune. Elle est riche en hommes, de même qu'elle est riche en végétaux d'une luxuriante beauté. Les crises économiques venues de l'abolition de l'esclavage ou du déplacement des cultures tropicales ont atteint la Réunion à plusieurs reprises, et souvent d'une manière très grave, sans jamais abattre le courage et l'activité de ses habitants. Toujours le vieux tronc pousse des branches nouvelles. La Réunion est digne fille de sa métropole.

Les paysages de la montagneuse Bourbon joignent la splendeur de la nature tropicale à la variété de la nature alpestre et aux accidents de reliefs de grands cirques éruptifs comme Salazie et Cilaos. La lisière du front de mer, qui forme une ovale presque sans indentations et sans abris, est peu accessible et souvent balayée par les cyclones de l'Océan Indien. C'est pourtant sur ce littoral, dont la salubrité laisse à désirer, que vit la population presque entière ; mais l'intérieur de l'île ferait, si l'on voulait, un sanatorium, et un des plus beaux qui soient au monde.

C'est une chose remarquable que la place tenue dans la littérature française, depuis un siècle et demi, par cette petite île, qui n'a pas plus de 172.000 habitants. Leconte de Lisle était de Bourbon. Mais, à côté de cette grande renommée sans rivale, que de réputations brillantes, depuis Parny et Bertin jusqu'à Lacaussade, à Léon Dierx et aux frères Leblond !

La vitalité du peuple de Bourbon se montre encore d'une autre manière. Ce petit peuple rayonne sur l'Océan Indien. Madagascar est, pour une bonne part, une colonie de colonie : c'est une colonie de Bourbon. Les pêcheurs de Bourbon sont les seuls Français qui fréquentent nos lointaines îles d'Amsterdam et de Saint-Paul.

Ah ! si nous avions conservé, avec Bourbon, l'autre Mascareigne, l'admirable Ile de France devenue anglaise depuis un siècle sous le nom de Maurice, et où le souvenir de la France est encore si vivant ! Que ne ferions nous pas pour ravoir l'Ile de France,

si la chose était possible et si les Anglais étaient jamais capables de lâcher ce qu'ils ont pris !

Mémento. — On lira avec intérêt, dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale* de juillet-août septembre 1925, une série de conférences sur les progrès et les récentes applications de la météorologie, faites à Paris, au printemps de la même année : considérations générales sur la météorologie et ses applications à l'aéronautique, par le lieutenant-colonel Renard ; la prévision des variations de pression, par M. Guilbert ; les applications de la météorologie à l'agriculture et au tourisme, par M. Reboul ; les applications de la météorologie à la navigation, par le commandant Rouch ; les applications de la météorologie à la médecine et à l'hygiène, par M. Besson. — Le Comité régional de Basse-Normandie, dont l'activité est si louable, a édité à Caen, à la fin de 1925, un excellent petit volume sur *Les Portes de Basse-Normandie* : renseignements pratiques et statistiques de tout ordre, plans très bien gravés empruntés au grand Atlas des ports français ; cet Atlas est inaccessible au commun des mortels ; des publications comme celle du comité de Basse-Normandie diffuseraient utilement les plans des ports.

CAMILLE VALLAUX.

FOLKLORE

Saverio La Sorsa : *Usi, Costumi e Feste del Popolo Pugliese*, pet. 8, Bari, Casini e figlio, ill. — Giuseppe Cocchiara : *Popolo e Canti nella Sicilia d'oggi* ; du même auteur : *Le Vastasate, Contributo alla storia del teatro popolare*, Palerme et Rome, Remo Sandron. — *Archives suisses des traditions populaires*, tomes XXV et XXVI. — *Bulletin du Folklore suisse*, tomes XIV et XV. — *Le Folklore brabançon*, tome V. — *Nederlandsch Volkskunde*, tomes XXV à XXIX. — *Journal of the Gypsy Lore Society*, Nouvelle série, tomes III et IV.

Des diverses régions de l'Italie, la Pouille seule n'avait pas été encore étudiée systématiquement : on remercie M. Saverio La Sorsa d'avoir, par sa monographie sur les **Usages, Coutumes et Fêtes du peuple pouillais**, comblé cette lacune et d'autant plus que dans cette province survivent encore bien des usages très archaïques. On y retrouve l'enlèvement du mouchoir de tête d'une fille comme rite de fiançailles ; l'achat des clefs des coffres et armoires du trousseau de la mariée par le marié ; le barrage du chemin de la noce ; et, p. 48, 50, 52, 127, plusieurs formes du vieux rite des aspersions. La date des feux rituels est variable ; le 17 janvier se fait encore la bénédiction des animaux. Très importante surtout est la description des divers pèlerinages

et des processions et fêtes de Carnaval et de Pâques : on est plongé ici en plein moyen âge, avec représentation de mystères en partie improvisés. L'influence espagnole se montre dans la brutalité des représentations de saints, dans les crises d'hystérie des foules, dans le réalisme des cérémonies de la mise au tombeau du Christ, de sa résurrection, de la crèche de Noël. Caractéristiques surtout sont les cérémonies en mer, les transports cérémoniels d'une statue miraculeuse d'un endroit du port à l'autre.

Bref, bien que diverses sections du folklore des Pouilles fussent connues des spécialistes par des monographies, ce volume-ci est pour nous, mais aussi pour le grand public, la révélation d'un ensemble de mœurs très anciennes, par-dessus lesquelles la politique moderne, qu'elle soit préfasciste ou fasciste, est jetée comme un manteau d'Arlequin.

Ce sont des personnages de la Commedia dell'Arte qui survivent aussi en Sicile dans les **Vastasate**, étudiées avec soin par M. Cocchiara. Il s'agit de pièces satiriques, à personnages immuables, comme Nofrio qui est le Bouffon, le Baron qui représente le noble vaniteux et bête, etc. M. Cocchiara s'oppose aux théories qui ne font naître ces *vastasate* que vers le milieu du dix-huitième siècle et prouve, à l'aide de textes d'archives et de comparaisons, qu'elles sont anciennes et dérivent de la même tradition scénique que les idylles de Théocrite, les dialogues satiriques du moyen âge sicilien et les représentations burlesques et dialoguées du carnaval qui, en Sicile, a très anciennement acquis un caractère particulier.

Ce théâtre proprement populaire, où au dix-huitième siècle acquirent un nom divers acteurs-auteurs-improvisateurs, appartient donc à un ensemble folklorique, dont d'autres éléments sont étudiés par M. Cocchiara dans son volume sur les **Chants populaires dans la Sicile d'aujourd'hui.** Il décrit les diverses catégories de chansons populaires, d'amour, de travail, satiriques, et montre combien puissant subsiste dans certaines régions écartées le don d'improvisation, autant chez les hommes que chez les femmes. Un événement local, un meurtre, une farce bien jouée, donnent naissance à une chanson qui ensuite se transmet et s'amplifie et qui n'est, dans ces villages écartés, coulée ni dans un moule fixe musical, ni dans une forme fixe littéraire : c'est proprement de l'invention directe. Que, d'une

manière générale, on puisse distinguer dans « la chanson populaire sicilienne », considérée en bloc, des éléments de musique grecque, arabe, sud-italienne du moyen âge, l'auteur l'admet volontiers. Mais à ces éléments s'adjoint encore autre chose, la particularité proprement *sicilienne*, que l'auteur analyse avec adresse. C'est le mérite de M. Cocchiara que de savoir étudier le folklore scientifiquement, mais d'ajouter aussi une sympathie directe qui évoque ce qu'en littérature générale on appelle « l'âme d'un peuple ». Il s'agit d'ailleurs ici spécialement du peuple de Palerme et des environs (Val Demone, etc.). M. Cocchiara est trop sage pour attribuer à toute la Sicile les faits palermitains, qui sont aussi caractérisés parmi les faits siciliens que ceux-ci le sont dans le folklore italien général.

§

Je suis de nouveau terriblement en retard avec les revues ; mais il y a un avantage à ne les lire, pour en rendre compte, qu'à intervalles éloignés, parce qu'on distingue mieux les travaux importants de ceux qui n'ont qu'un intérêt épisodique. Prenez d'ailleurs cette excuse pour ce qu'elle vaut.

La Société suisse des traditions populaires a continué avec courage la publication à la fois de ses **Archives** (un volume par deux ans) et son **Bulletin** mensuel. Le tome XXV contient comme articles généraux une bonne étude d'Albert Hellwig sur *Les moyens mystiques de combattre les crimes et délits* : *a*) prophylaxie préalable ; *b*) découverte du coupable ; *c*) procédé magique de punition ; de Waldemar Deonna, sur l'*Emploi des rosaces et entrelacs dans l'art populaire* : de O. von Greyerz sur les *Chansons des Danses macabres ;* et le tome XXVI, une longue étude comparative de R. O. Frick sur *Le peuple et la prévision du temps*, auquel je reprocherais de ne pas avoir tenu compte des facteurs géographiques et climatiques locaux ; je doute qu'on puisse généraliser à ce point avec les dictons météorologiques ; de Richard Ziegler, sur *Les mythes et les superstitions relatifs à l'araignée dans la littérature populaire*, à propos de la nouvelle de Jérémie Gotthelf, *L'Araignée Noire ;* de Paul Geiger, sur *Le traitement des suicidés dans la coutume allemande ;* d'Eugène Fehrle, une analyse serrée de la « *Germania* » *de Tacite comme source folklorique allemande*. Chaque

numéro contient naturellement des monographies locales ; je signale surtout une grande monographie de Gottlieb Binder sur les *Croyances et coutumes du bas-pays zurichois* dans les deux volumes, et une enquête bien faite de S. Aubert sur le *Feuillu et les Reines de Mai dans la campagne genevoise* ; plus, des collectanea.

Le **Bulletin** est consacré en principe à la récolte de petits faits locaux : à signaler en outre dans le tome XV l'étude de J. Mueller sur les *croyances et coutumes de Noël dans le canton d'Uri*.

Le **Folklore Brabançon** entre dans sa cinquième année; le nombre des correspondants locaux a augmenté dans des proportions considérables ; on citera ici, dans le nº 25, l'article de Lucien Crick sur les *Jeux populaires bruxellois* et celui de J. Wauters sur *Les feux de la Saint-Martin à Tirlemont* (curieuse statue polychromée) ; dans le nº 26, celui de F. De Ridder sur le *porc du Saint-Esprit ;* dans le nº 27, un excellent mémoire comparatif de Paul Hermant sur les *mythes et légendes relatifs aux taches de la Lune*.

Il se publie aussi une revue de folklore en flamand et en hollandais, **Nederlandsch Tijdschrift voor Volkskunde**, à Anvers et Deventer, dont les directeurs ont bien voulu m'envoyer les volumes parus depuis la guerre. La nouvelle série commence en 1920 (tomaison suivie : XXV) et sous un format in-8° raisin au lieu du petit 8° d'avant-guerre). Au directeur primitif, Alphonse de Cock (mort depuis), s'étaient adjoints MM. V. De Meyere, M. Sabbe, E. van Heurck et J. Vercouillie, tous connus pour diverses publications, qui ont donné à la revue de nombreux articles. A signaler, dans le tome XXV, le long et bon mémoire de Victor De Meyere sur l'*Art populaire flamand ;* dans le tome XXVI, de G. Krekelberg, sur les *Origines et l'âge de l'Arbre de Noël* ; un recueil de bons mots et plaisanteries au sujet des Allemands pendant l'occupation de la Belgique (très curieux ; brusquement supprimé) ; dans le tome XXVIII un article de Min Yu Sing, qui pense que l'arbre de Noël a pu être importé de Chine; dans le tome XXIX, une conférence de A.-H. Cornette sur l'*Art populaire.* Dans plusieurs numéros, discussion, à propos de la *légende de Halewijn*, sur la méthode d'in-

terprétation des contes populaires, à laquelle ont pris part les principaux folkloristes de Belgique et de Hollande.

Le **Journal de la Gypsy Lore Society** est toujours l'un des mieux faits et des plus riches, à tous points de vue. La monographie publiée dans le tome III de la nouvelle série (1924), par T.W. Thompson sur les *Cérémonies funéraires des Tsiganes* est excellente et apporte une quantité de faits nouveaux en un domaine soigneusement dissimulé aux chrétiens et aux sédentaires, de même que dans le tome IV (1925) un mémoire du même auteur sur la *médecine populaire des Tsiganes*. Dans le tome IV aussi, une étude comparée du célèbre conte du pont, par Gilliat-Smith et Halliday : dans tous les numéros, des textes de tsigane serbe, roumain, gallois, arabe, turc, finnois, et des études linguistiques. La tsiganologie est un domaine terriblement vaste : on m'a dit à Seattle que des Tsiganes s'étaient installés même dans l'Alaska, en provenance du Mexique. Au début de cette chronique, je parle des représentations rituelles dans la Pouille : dans plusieurs d'entre elles, de petites filles parcourent la ville en cortège, en se prétendant déguisées en Tsiganes et en chantant des sortes d'incantations en dialecte déformé.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Le Correspondant: Pierre Loti vu par un marin de sa génération : M. Jean Desrieux. — *L'Opinion* : « L'homme libre », sonnet de Bonaventure de Fourcroy. — *L'Europe nouvelle* : première page du journal intime de Jean de Tinan. — *La Vie des Lettres et des Arts* : Doctrine de M. O. W. de Milosz. — NAISSANCE : *l'Esprit*. — Mémento.

Le Correspondant (25 mai) contient deux témoignages sur Pierre Loti et sur Charles Péguy, destinés, par M. Jean Desrieux et M. Joseph Ageorges respectivement, à amender l'idée que le public peut avoir de ces deux grands morts, d'après M. Claude Farrère, par exemple, pour l'un, et d'après MM. J. et J. Tharaud, pour le second.

A-t-on lu, dans le monde maritime, les œuvres de Loti ? — demande M. Desrieux. — On en peut douter. Dans notre plus grand port de guerre, la bibliothèque de la Marine, qui est la Somme des connaissances de l'officier, du midshipman à l'amiral, ne possède aucun ouvrage de Loti, ni de Farrère, ni de René Milan.

Une raison explique cette mésintelligence réciproque de Loti et de

ses pairs. Pour ces Messieurs du Grand Corps, Pierre Loti n'est pas des leurs. Un cliché a couru les carrés : « Loti n'est pas un marin. » Sans doute il n'aimait pas les fastidieuses corvées du mouillage, hisser les embarcations, ramasser les plats, les simulacres de combat, les exercices à blanc et le reste. Mais sur son banc de quart c'était un solide marin, comme il y en avait à la Rochelle du temps de la marine à voiles. Il ne craignait pas la toile et, dans une mousson carabinée du Nord-Est, je l'ai vu porter toute la voilure. Il fallut un ordre du commandant pour lui faire ramasser les perroquets et prendre un ris aux huniers. Il avait plus que tous les autres officiers de la *Corrèze* « le sens du navire », ce qui est un don de nature. Pierre Loti manœuvrait en artiste : comme le Roi des Gabiers, il étarquait une voile à bloc et brassait une vergue au plus près sans qu'un pli de la toile vînt fasier. Quand il prenait le quart, la vieille *Corrèze* frémissait de tout son corps, membrures et bordages, comme les flancs d'un pur sang que le jockey cravache pour l'enlever au poteau.

S'il n'eût été un grand poète, Loti aurait fait un grand marin.

Aziyadé n'aurait pas vécu ; son aventure avec Loti eût été impossible et celui-ci ne connaissait que quelques mots de turc, selon M. Desrieux. La vérité incontestable est que Aziyadé n'a cessé de vivre, d'aimer Loti et de souffrir, depuis que le livre où elle est apparue a commencé la glorieuse fortune du poète.

Ceci, que nous rapporte M. Desrieux, est d'une information littéraire considérable :

Quand un officier descend du quart, il écrit le journal du bord, qui fait foi : le vent, la nébulosité, la température de l'air, de l'eau, la route, la voilure, les tours de machine. C'est une besogne fastidieuse par sa répétition, dont on se débarrasse, qui n'offre d'intérêt que dans un cyclone, où la direction du vent permet de tracer le cycle du météore. Loti, après s'être acquitté, tout comme un autre, du devoir professionnel, décrivait longuement sur des feuilles volantes *tout ce qu'il avait vu*, la couleur de la mer et du ciel dans ses plus changeantes nuances, un vol d'oiseaux des îles qui vient s'abattre sur la mâture, les méduses qui balancent au gré de la vague leurs ombelles irisées, une bande d'exocets qui lève d'un creux de la lame comme une compagnie de perdreaux du sillon, — et c'est de cette mosaïque qu'il a fait ses plus belles pages descriptives.

« Hautain, distant et taciturne », tel fut Loti, selon M. Desrieux. « Il avait laissé derrière lui la vile multitude de ses camarades », écrit, en outre, son compagnon de bord. « Ce n'était plus le bon camarade de jadis que j'arrivais à dégeler », regrette-t-il

encore, ajoutant : « Il s'était figé dans une pose solennelle, hiératique, qui excluait toute familiarité et tout abandon aux souvenirs. »

§

L'Opinion (29 mai) cite, d'après M. Georges Mongrédien, qui l'a donné à la *Revue d'histoire littéraire de la France*, ce beau sonnet de Bonaventure de Fourcroy :

L'HOMME LIBRE

Je me ris des honneurs que tout le monde envie,
Je méprise des grands le plus charmant accueil,
J'évite les palais comme on fuit un écueil,
Où pour un de sauvé, mille ont perdu la vie.

Je fuis la cour des rois autant qu'elle est suivie ;
Le Louvre me paroist un superbe cercueil,
La pompe qui le suit une pompe de deuil
Où chacun doit pleurer sa liberté ravie.

Loin de ce grand écueil, loin de ce grand tombeau,
En moy mesme, je trouve un empire plus beau :
Rois, cours, honneurs, palais, tout est en ma puissance.

Pouvant ce que je veux, voulant ce que je puis,
Je tiens tout sous la loy de mon indépendance ;
Enfin, les rois sont rois, je suis ce que je suis.

§

On a vendu le « Journal intime de Jean de Tinan » pour 6.200 francs, à la vente Pierre Louys. Voici la première page de ce manuscrit, telle que la publie **l'Europe nouvelle** (29 mai) :

Je me suis installé 18, rue Bonaparte, voulant ne plus penser, oublier, travailler beaucoup. J'ai cherché une maison où des femmes ne puissent pas venir — par respect pour mon amour. — Je l'ai déjà regretté et le regretterai sans doute encore. Je réunis de l'argent pour pouvoir déménager en octobre.

Je ne commencerai à suivre régulièrement des cours qu'après Pâques, — à travailler tout à fait sérieusement, si je puis, qu'à la rentrée d'octobre.

Je n'ai plus du tout de confiance ni de goût pour la « chose littéraire ».

J'ai sur ma table la photographie d'Edith. Ma vie n'a pas d'avenir pour moi. Je ne prévois pas de lendemain et les aujourd'hui me semblent interminables. J'ai très mal aux nerfs. Je n'ai plus faim, je dors mal. Une chose m'étonne infiniment : je vis. — Pourquoi ?

Je voudrais la revoir.

Et cependant, il semble que je ne l'aime plus. En tout cas, depuis ma maladie, ce n'est plus le même amour.

Cependant, toujours, *elle* seule, pour moi, a une existence, et mon désespoir n'a en rien diminué. Je suis « oblitéré » peut-être.

J'aime Mallarmé, Laforgue, Stendhal et les conteurs du XVIII[e] ; demain cela aura changé.

J'aime les cigarettes à bout d'or, les poètes latins de la décadence et les cahiers de notes bien disposés. J'aime les épaules de femmes, leurs genoux et leurs nuques. J'aimerais leurs gorges peut-être, si je ne les rencontrais imparfaites. J'aime assez les voir se pâmer pour vaincre l'ennui que j'ai de m'y employer.

J. de Tinan, 7 avril 95.

§

M. O. V. de Milosz avait donné, avant la guerre, des poèmes assez hermétiques traversés de grands éclats lumineux. **La Vie des Lettres et des Arts** (XXI) publie : *Arcanes*, qui est écrit en prose. Une « Introduction » signée R. P. nous renseigne sur la « doctrine » de l'auteur :

C'est bien une conception neuve, une vision einsteinienne de l'Univers, que M. O.-V. de L. Milosz nous y propose. Selon *sa formule métaphysique et mystique, établie sur des lois physiques et numériques, mais chez lui purement intuitive,* il se révèle l'initiateur de la relativité universelle à une époque où le mathématicien allemand, totalement ignoré de lui, n'avait point encore publié son œuvre.

Nous avons souligné quelques lignes dont l'obscurité est indéniable. Que de gens citent Einstein, qui ne sont nullement préparés par leur culture scientifique à comprendre la découverte du mathématicien ! Existe-t-il, dans tout l'univers, un millier de personnes qui puissent en discuter la portée en connaissance de cause ? R. P. est peut-être de cette élite ? Il ne nous annonce pas moins qu'une doctrine nouvelle. Le texte de M. de L. Milosz — coloré, éloquent, un peu messianique — ne nous semble pas correspondre à un aussi vaste projet. Ainsi s'exprime « l'introduction aux Arcanes » :

Avec la rigueur d'un théorème, il (M. Milosz) développe sous ses mul-

tiples aspects, en des strophes dépouillées d'emphase verbale et cependant pleines d'une émotion qui nous gagne à mesure, le drame initial, — le drame de la prévarication d'Adam.

En adhérant aux illusions du temps et de l'espace, c'est à-dire: en se séparant du Rien Divin et en s'opposant à Lui, l'homme se voue à la relativité de la matière. Sa vision de l'univers est faussée, il oublie ses origines spirituelles. Il est le martyr aveugle du destin qu'il a choisi librement.

J'ai prononcé le mot de *drame*... M. Milosz, comme les Prophètes de l'Ancien Testament, mieux qu'un Dante ou que le Gœthe du second *Faust*, transpose toute action dans les sphères supérieures de l'être. Son drame devient un drame abstrait ; il s'inspire aux sources éternelles, et ce sont des puissances mystérieuses qui se lèvent et qui le jouent.

Devant ceux qu'appellent de telles cimes, l'œuvre apparaît alors dans sa magnifique exaltation.

M. Milosz a fait précéder le poème des *Arcanes* d'une brève dédicace au disciple à venir de sa doctrine. Cette doctrine, profondément chrétienne, prend ses racines dans le Mosaïsme.

Aussi est ce au futur Hiram qu'il conviendra de poser la pierre fondamentale de l'Eglise catholique effectivement universelle. Le premier et le second Testament reçoivent une confirmation scientifique, ils sont non points détruits, ni même modifiés, mais éclairés par un soleil nouveau... *L'enseignement d'Ars Magna* et *Les Arcanes*, bases métaphysiques et mystiques de la Relativité, doit accomplir l'unification du monde ; car tout rêve d'unification sociale reste vain, s'il n'obtient d'abord sa réalisation spirituelle.

Dès aujourd'hui, en saluant le précurseur et l'annonciateur du règne de demain, nous saluons le poète de la *Connaissance*.

Nous aussi, bien volontiers, nous saluons M. O. W. de L. Milosz. Au verso de la page qui porte sa signature, nous lisons ce « poème en prose » de M. Max Jacob, un autre poète de génie, lui aussi :

Où dinez-vous
rue Oudinot
j'ai le nez haut
je dîne où dinent
les cardinaux.

Qui a raison ?

§

Naissance.

L'Esprit On y trouvera « la genèse et la méditation d'une action qui viendra tôt ou tard ».

L'ESPRIT paraît sous forme de cahiers et par série de six numéros. Chaque cahier varie de 160 à 250 pages. On ne s'abonne que par série complète de six numéros.

Les cahiers de L'ESPRIT continuent l'action de la revue PHILOSOPHIES, qui a été supprimée au moment de sa protestation contre la guerre du Maroc et de son hommage à la Révolution russe.

Saurons-nous jamais quel pouvoir a supprimé *Philosophies*, puisque suppression il y eut ?

Le premier cahier de *L'Esprit*, qui vient de paraître chez F. Rieder et Cie, 7, place Saint-Sulpice, contient un fragment de Hegel ; la traduction de « La terre mise à nu » de T. S. Eliot, par M. Jean de Menasce. « Ils ont perdu la partie éternelle d'eux-mêmes » qui est la « vision » que M. G. P. Friedmann a « de ce temps » ; une « Introduction » de M. Georges Politzer ; un essai de M. H. Lefebvre : « La pensée et l'esprit » ; — une vingtaine de pages intitulées Y et non signées, qui débutent par ces mots : « Je serai toujours plus jeune que toi » et, de la prose, vont aux vers on ne sait pourquoi.

Mémento. — *Les Marges* (15 juin). Dans sa chronique flaubertienne, toujours si intéressante, M. René Dumesnil fait de très judicieuses remarques à propos de la publication de la correspondance de Flaubert et de Louise Colet. Nous y notons une généreuse protestation en faveur de ce respect dû aux grands morts que trahissent d'une manière éhontée trop d'amateurs d'autographes. En ce qui concerne Flaubert, la dernière édition Conard contient des détails scabreux, « un luxe de détails où l'on comprend que se soient plu deux amou« reux, mais où les lecteurs n'ont point de si bonnes raisons de trouver « tant d'agrément ». Par contre, l'éditeur qui annonce une édition « intégrale » a maintenu certaines suppressions de textes, lesquelles s'appliquent à des passages intéressant la littérature. Puisque l'on choisissait (demande très bien M. Dumesnil) pourquoi cette discrétion opposée à une indiscrétion offensante pour la mémoire de Flaubert et dont le grand homme eût rougi et rugi ? Si l'héritière de Flaubert fait à cette question une réponse qui vaille, comment expliquera-t-elle (et M. Conard aussi bien) que l'édition actuelle ne mentionne même pas le nom de René Descharmes — mort récemment — qui a mis plus de dix ans à classer la correspondance de Flaubert. L'édition Conard « reproduit, jusqu'en ses dispositions typographiques, le système de classement adopté par Descharmes », constate M. Dumesnil. Il ajoute : « C'eût été simplement honnête d'imprimer le nom de René Descharmes

à propos du classement d'une édition qui, du propre aveu de l'éditeur, doit à ce travail l'un de ses plus grands mérites ».

Nous maintenons, pour notre part, qu'une loi s'impose pour protéger nos illustres morts contre les attentats à leur vie intime. Il y a là un droit moral à sauvegarder.

La Revue de France (1er juin) : Suite des lettres inédites de Victor Hugo et de Louise Colet. — « La défense d'Aoulaï », par Un Témoin.

Les Humbles (avril) publient le 4e cahier de leur IIe série : « Jules le Bienheureux », par M. Georges Vidal. C'est une belle et simple histoire rustique, bien contée, sobre, où tout est en place. Le livre est orné de bois originaux de M. G. Delatousche, qui a bien du talent.

La Grande Revue (mai) : Léon Tolstoï : « Comment meurt l'amour ». — « Drames sans paroles », par M. Alexis Danan, très remarquables proses. — « Marivaux précurseur du féminisme », par M. E. Meyer.

La Revue hebdomadaire (29 mai) : de M. Maurice Donnay : « Le Chat noir », souvenirs.

La Revue européenne (1er juin) : M. Paul Valéry : « Notes et autres ». — « André Maurois », par M. André Berge.

La Revue fédéraliste (mai) : « René Boylesve », par M. Henry Dérieux. — « Testament pour la génération menacée », poème déchirant et beau de M. Paul Gilson.

La Revue mondiale (15 mai) publie deux lettres inédites, très plaisantes, de Beaumarchais, qui proviennent de la collection d'autographes de M. Loucheur. Le hasard cause des rapprochements savoureux.

Le Monde nouveau (15 mai) : « F. Lefebvre », par M. Jean Soulairol. — « L. Pierre Quint », par M. P. Léon-Gauthier. — « Aristide Briand », par M. Maximilien Harden. — Deux églogues de Virgile, traduites en vers par M. Fagus.

Montparnasse (juin) : « Le Cubisme », opinion de M. L. Rosemberg recueillie par M. Géo Charles.

Le Crapouillot (juin) : Le « Salon des Tuileries », par M. J.-L. Vaudoyer.

Nos Poètes (15 mai) : « E. Verhaeren », par M. A. de Bersaucourt. — « Sébastien-Charles Leconte », par M. J. Noir.

La Vie (1er juin) : un article de MM. Marius-Ary Leblond : « Hommes politiques et hommes de lettres », que termine cette affirmation : « La France n'aura dans le Monde qu'une situation égale à celle qu'elle fera elle-même chez soi aux hommes de lettres. » Pourquoi, en ce cas, n'avoir pas intitulé cet article : Hommes de lettres et hommes politiques ? — C'eût été une affirmation de préséance.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Documents soviétiques (*La Russie opprimée*, mai et juin). — Souvenirs d'un détenu politique (*Dni*, quotidien russe paraissant à Paris).

Une petite feuille hebdomadaire, **La Russie opprimée**, dirigée par S. Kerenski, s'imprime à Paris depuis deux mois et nous donne des renseignements exacts sur la Russie des Soviets. Ces documents sont en effet extraits des journaux soviétiques eux-mêmes. Le parti communiste russe, comme on le sait, tient dans ses mains le monopole de la presse. Or « à la neuvième année de son existence, ce monopole s'est mis à se dégoûter de lui même » ; on s'est lassé de ce flot d'éloges à tout prix, et le parti dirigeant a dû en conséquence « autoriser l'apparition de certaines critiques dans les colonnes de sa presse ».

Une fois autorisée, la critique n'a pas pu s'arrêter : elle a eu auprès des lecteurs un grand succès, et les journaux ont été inondés de correspondances locales. Aussi. quand on lit actuellement la presse des Soviets, l'on est parfois stupéfait de l'abondance même des critiques. Certains numéros consacrent des pages entières à des informations relatives aux dilapidations dans l'industrie, dans les syndicats, dans les coopératives, à la concussion des fonctionnaires soviétiques, à l'absence de protection et de discipline du travail, aux excès de l'ivrognerie, etc.

Mais outre cette documentation puisée aux sources soviétiques, *la Russie opprimée* s'intéresse au réveil des campagnes, qui inquiète si fort les Soviets, au réveil de l'initiative individuelle, etc. Ces faits sont communiqués par des correspondants ou empruntés à des journaux socialistes publiés à l'étranger.

Voici des souvenirs d'un détenu politique de la prison de Boutyrki, emprunté par *la Russie opprimée* à un quotidien russe, **Dni**, qui paraît aussi à Paris. Ces journaux correspondent sans doute à certaines opinions ou ambitions politiques. Ici on ne s'intéresse qu'aux faits et qu'au spectacle :

8 avril 1924.

La cellule n° 86 de la prison de Boutyrki. Dimensions : 15 pas sur 8. La cellule est occupée par 24 détenus : 16 sionistes, un menchevik, et quelques autres délinquants : un peintre accusé d'espionnage, un spéculateur, un caissier de chemin de fer, un directeur de banque, deux commerçants juifs, un cambrioleur, qui a commis un vol au Comité central de papier.

Les journées passent monotones. Nous manquons d'air, le seau de nuit répand une odeur détestable. Mais voici une grave nouvelle : une grève de la faim a été déclarée dans la prison.

Nous écrivons alors au directeur de la prison : Ayant appris que la grève de la faim a été déclarée, nous, prisonniers de la cellule n° 86, nous nous abstenons de juger les revendications de nos camarades, mais nous nous rallions par esprit de solidarité à la grève. — Nous faisons un paquet des provisions qui nous sont restées, nous appelons le surveillant de notre bâtiment, nous lui remettons la déclaration, nous jetons le paquet des provisions dans le corridor. Les portes se ferment. La grève de la faim a commencé.

Sur le même corridor donnent deux autres cellules — n°s 87 et 88 — elles font aussi la grève de la faim. La cellule 89 ne s'est pas jointe au mouvement...

Midi et demi... Soudain, sans que nous ayons le temps de comprendre de quoi il s'agit, la prison est remplie de cris. Ces cris deviennent de plus en plus forts :

— Ah-ah-ah-ah! Oh-oh-o-oh-oh !

Une cellule a commencé à crier, une autre l'a suivie et, maintenant c'est tout le corridor qui hurle :

— Ah-ah-ah ! Oh-oh-oh!

Tous les bâtiments de la prison font de même.

Voici les voix des femmes.

Toute la prison — 2.000 détenus — pousse des hurlements. Et d'un coup, ce cri unanime :

— Qu'on nous amène Krylenko ! (le procureur).

— Ah-ah-ah ! Oh-oh oh ! Kry-len-ko !

Quand les uns se taisent, les autres recommencent.

Au bout de quelques minutes, nous avons compris ce qui se passe et nous nous consultons sur l'attitude à prendre. Nous décidons alors de ne pas participer à ce genre de protestation. La plupart de mes camarades de cellule sont des *détenus politiques*, pour lesquels les hurlements ne sont pas une méthode de protestation.

Une heure, puis deux, trois heures s'écoulent. Et les cris ne cessent pas.

Des soldats en armes apparaissent dans les couloirs. Ils se mettent devant les fenêtres, nous menacent de leurs fusils : « Silence ! »

Les cris continuent.

— Fermez les fenêtres ! Nous allons faire feu !

On ferme les fenêtres. Et la prison continue de hurler.

Les hurlements ont duré de midi à sept heures du soir. A sept heures, les prisonniers se sont tu, mais pour recommencer de plus belle dans la nuit, afin que toute la ville pût les entendre.

A 8 heures, on fait l'appel. Nous avons visiblement fait peur à la direction. Le contrôle est fait non par un seul gardien, comme d'habitude, mais par trois, et on les a armés de la tête aux pieds. Après l'appel, le gardien s'éloigne à reculons, sans nous quitter des yeux, et les mains dans la poche, tenant le revolver.

Nous avons faim, nous sommes ébranlés moralement. Nous nous couchons pour dormir. Dormir ! dormir ! C'est notre unique désir. Que nous réserve en effet le lendemain ?

Nous n'eûmes pas à attendre au lendemain...

— Levez-vous !!

Je reçois deux coups dans les flancs. Je me lève en sursaut, je me frotte les yeux. Qu'y a-t-il donc ?

La cellule est envahie par des soldats. Ils frappent les prisonniers avec la crosse de leurs fusils.

— On va vous apprendre à vous mutiner !

Des soupirs, des gémissements s'élèvent.

— Sortez des cellules !

Deux bras robustes m'empoignent par derrière, me soulèvent et me jettent dans le couloir, face au mur.

— Reste-là. Et ne bouge pas !

Le couloir est vide, toutes les portes sont ouvertes, le vent siffle. Je suis à demi vêtu, nu-pieds sur les dalles froides. Je n'ai plus sommeil. « On va nous fusiller », pensais je. Je me rappelle la prison de Kiev, l'émeute, la tentative d'évasion, et l'exécution d'un détenu sur dix...

— On expulse tous les détenus de leurs cellules. On les met face au mur, en chemise, tels qu'ils sont sortis de leurs lits.

Nous tremblons de froid, d'émotion.

— Du calme ! Reste dans le rang ! Tu as voulu te révolter! Gredin ! Canaille !

Les côtes me font mal. J'ai le vertige.

— As-tu fini de remuer ? Tiens-toi tranquille !

Derrière nous les soldats chargent leurs fusils.

— Pas un geste !

Les coups pleuvent littéralement. Les crosses des fusils s'abattent sur nos dos, sur nos poitrines, sur nos visages...

Des cris, des soupirs alternent avec les « Tiens-toi tranquille ! » et les jurons des soldats.

J'ai reçu trois coups, trois seulement. On fit sortir les camarades des autres cellules. Comme je tournais la tête pour voir ce qui se passait, un soldat me donna un coup de poing dans la figure. Le sang jaillit de ma bouche.

— On te dit de te tenir tranquille, canaille !

Je n'ai pas la force de rester debout. Je m'appuie avec la main contre le mur. Et je reçois un second coup sur la main.

Un camarade est derrière moi. Je ne vois pas son visage. J'entends seulement qu'il tremble, que ses dents claquent.

« On va nous fusiller » — dit-il. Je ne le crois pas, car il n'y a pas de rébellion collective au vrai sens du mot. Je veux me retourner pour lui dire quelques mots de réconfort, mais je reçois un troisième coup de poing dans la poitrine. Maintenant 150 détenus sont réunis, debout, le visage tourné vers le mur. Derrière nous les soldats, — il semble que leur nombre ait diminué, — se moquent de nous, et « jouent » avec la gâchette de leurs fusils.

Un silence affreux pèse. Le temps passe. On se sent étouffer de fureur et de rage. Mais nous sommes impuissants, nous devons rester là sans protester. Combien de temps? Qui peut le dire? Soudain, dans l'absolu silence, on entend distinctement ce mot :

— Gendarmes !

— Qui a osé parler ?

— C'est moi ! Vous êtes pires que des gendarmes. Fusillez-moi, ça m'est égal.

On emmène le détenu. Qui est-il, où le conduit-on? Nous ne savons pas. Nous ne voyons que le mur.

Un cri. Un corps tombe. C'est un autre qui s'évanouit.

— Qu'est-ce qui te prend, fils de chien? Lève-toi ! Lève-toi tout de suite !

On le relève. Il tombe de nouveau. On lui jette de l'eau au visage.

— Je n'en peux plus ! Pitié pour l'amour de Dieu !

— Lève-toi ! debout !

Trois jours plus tard, nous avons appris que c'était un vieux prêtre qui s'était trouvé mal. Nous avons vu alors également qu'on avait frappé un autre, qu'on l'avait emporté quelque part...

Combien de temps sommes-nous restés ainsi contre le mur? Je ne m'en rends pas compte. Peut-être une heure, peut-être plus.

— Demi-tour ! »

Nous nous retournons. Toutes les cellules sont là, en rang le long des murs, même le n° 89, qui n'a pas pris part à la grève de la faim.

Le directeur adjoint de la prison de Boutyrki, le bourreau de la Guépéou Adamson, un homme aux yeux brûlants, au masque sadique, passe en revue ce « front » d'hommes pâles qui tremblent de froid et de tension nerveuse.

— As-tu crié ?

— En qualité d'aîné dans ma cellule, je vous réponds qu'elle n'a pas pris part aux cris.

— Il n'y a pas d'aîné qui tienne !

— As-tu crié ?

— Non !

— As-tu crié, toi ?

— Non !

L'interrogatoire continue. Tout le monde répond négativement.

— Ah, vous ne voulez pas avouer ! Eh bien, on va vous apprendre à organiser des mutineries ! La prison est en état de siège ! Allez, dit-il en se retournant vers les soldats, choisissez les meneurs...

Le directeur de la prison, Doukis, arrive sur les entrefaites. Et l'interrogatoire recommence :

— As-tu crié ?

— J'ai déjà dit en ma qualité d'aîné...

— Tais-toi ! As-tu crié ?

— Non !

— Et toi ?

— Non !

— Et toi ?

— Non.

— Et pourquoi n'as-tu pas crié, quand tu devais le faire ?

— Emmenez les meneurs !

On choisit encore trois camarades.

— Prends-en encore !

— Prends celui-là. Lui aussi, il a crié.

— Je n'ai pas crié !

— Mais pourquoi es-tu enroué ?

— J'ai mal à la gorge.

— Ça ne fait rien, mon petit ! Bientôt tu n'auras plus mal ! Cinq minutes, pas plus. Achevez-le vite, camarades, d'un seul coup.

A ceux qu'on a choisis, on crie : « Face au mur ! » et à nous autres : « En avant ! Rentrez dans vos cellules ! »

Le gardien chef entre chez nous. Il nous lit un arrêté du Guépéou : Etant donné qu'une émeute s'est produite dans la prison, dans le but de « mettre la direction de la prison entre les mains des détenus », l'état de guerre (« l'état de siège », commente le gardien chef) est déclaré dans la prison de Boutyrki, avec toutes les conséquences qui s'ensuivent. Toutes les cellules qui ont pris part à l'émeute sont mises pendant trois jours à un régime spécial. C'est-à-dire que les prisonniers ne recevront ni linge, ni habits, pas même de paillasses pour se coucher. Pendant trois jours, nous n'aurons pas le droit de faire usage des cabinets. Pour nourriture, nous aurons un huitième de livre de pain et un verre d'eau froide par jour. On nous prive pendant deux semaines de promenades, de visites (chose purement théorique, car les visites n'avaient jamais été autorisées). Pendant un mois nous

n'aurons pas le droit d'envoyer des lettres (interdiction théorique également) ni de lire des livres.

Et le gardien ajoute : il est défendu d'approcher des fenêtres, de parler, de chanter...

On procède alors à l'appel. Notre régime cellulaire commence...

UN DÉTENU POLITIQUE.

Ce qui ajoute encore à l'horreur de ces scènes révolutionnaires, c'est peut-être l'illogisme à la Dostoïewsky de la mentalité russe, qu'il s'agisse des bourreaux ou des victimes. Je pense, avec le détenu qui raconte cette tragédie, que « les hurlements ne sont pas une méthode de protestation ». Mais il ne faut pas essayer de comprendre.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition du cuivre et du bronze modernes et l'exposition Max Blondat au Musée Galliera. — Expositions d'œuvres de M. Jules Chéret au Musée du Luxembourg et à la Manufacture des Gobelins. — Mémento bibliographique. — Erratum.

Poursuivant ses intéressantes manifestations, si instructives et si utiles au progrès de nos arts appliqués, le **Musée Galliera** vient d'ouvrir (1) une exposition où est passée en revue la production moderne dans le domaine du cuivre et du bronze. On y trouve en premier lieu, groupées tout autour et au fond de la salle d'entrée, des sculptures dues aux principaux maîtres de l'heure actuelle, parmi lesquelles plusieurs morceaux magnifiques : les *Bénédictions* de Rodin, les deux têtes de *Beethoven* et de *La Guerre* par M. Bourdelle, d'autres têtes par MM. Despiau et Jean Boucher, une *Baigneuse* de M. Drivier, *Jeunesse* de M. Guénot, *Hercule à la biche* de M. Landowski, *Ronde d'enfants* de M. Marque, bas-reliefs de MM. Bouchard, Halou, Wlérick, Jacques Saupique et celui de la *Scène Bachique* de Dalou, animaux de Bugatti; puis, dans les autres salles, de délicieux groupes de M. Alliot : *Grand père* et *Grand'mère*, un autre : *Femme amusant un enfant* de M. Contesse, *Dans les bois* de M. Bacqué, *Femme en prière*, de M. Quillivic; une *Tête* de M. Georges Saupique, des animaux de MM. Pompon, Fiot, Petersen, Sandoz, etc. Il y a également un beau choix de médailles et de plaquettes, notamment de MM. Dammann, Herbemont, Dropsy et Poisson. Mais

(1) Du 4 juin au 1er octobre.

c'est dans les créations d'art appliqué que la production est la plus abondante et la plus variée ; on y remarquera en particulier les ingénieux heurtoirs de MM. Bourdelle (*Tête de Méduse*), Jouve et Maillol, déjà admirés l'an dernier à l'Exposition des Arts décoratifs et non loin desquels on pourrait placer l'essai d'un jeune élève de l'Ecole Boulle, M. J. Debarre ; la soupière bien connue de Jean Baffier ; les envois de M. Dunand, surtout ses vases et objets divers en métal relevé au marteau et incrusté, d'une si heureuse fantaisie décorative (nous aimons moins son casque d'honneur ciselé pour le maréchal Foch, où il nous semble que le coq du cimier aurait gagné à être moins grand et plus stylisé) ; les créations, également en cuivre repoussé et incrusté, de M. Jean Serrière, d'une construction si solide et d'un goût si sûr dans l'ornementation ; celles de Mme Berthe Cazin, non moins remarquables par leur robuste et harmonieuse beauté et leur décor savoureux; celles de MM. Bonvallet, Miault, Linossier, Brindeau de Jarny, où l'ingéniosité de la forme s'allie à celle du décor ; les grilles de MM. Szabo et Schwartz ; enfin, des meubles, parmi lesquels se distinguent surtout ceux de Mme L. Renaudot, de MM. Cheuret, Ruhlmann Rateau (lequel a composé un original et élégant boudoir dont les meubles en bronze oxydé sont d'un pompéien modernisé très piquant), des lampes et des lustres, des pièces de serrurerie décorative : poignées de portes ou d'espagnolettes, entrées de serrures, plaques protectrices, etc., près desquelles une collection de pièces de même genre, de cadres et de bronzes d'ameublement du XVIIIe siècle montre le chemin parcouru depuis cent ans.

L'exposition se complète par un hommage rendu au statuaire Max Blondat, mort récemment à l'âge de cinquante-quatre ans. On a réuni dans la petite salle située à droite de l'entrée l'ensemble de son œuvre. Des lignes, pleines d'émotion, de M. Léandre Vaillat en tête du catalogue de cette exposition définissent à merveille le caractère de santé et de bon sens, puisé dans son origine bourguignonne, qui fait le fond du talent de l'artiste, et aussi le charme particulier de ses créations inspirées par l'enfance : on n'a pas oublié ses jolies fontaines où des bambins se penchent curieusement sur le miroir liquide ou écoutent la chanson de l'eau, et on se rappelle aussi celle de l'Exposition des Arts décoratifs de l'an dernier, *L'Équilibre*, avec son petit bonhomme peureusement juché sur une boule ; on la revoit ici avec une vingtaine

d'autres œuvres très diverses en bronze, étain ou terre cuite : études de soldats rapportées de la guerre, masques, figurines (parmi lesquelles une *Femme à la panthère* et un *Agneau*), amusants bouchons pour capots d'automobiles (*Enfant au maillot*, *Petit Poucet*, *Pingouin*, *Vitesse*, etc.), qui font apprécier la souplesse de son talent et regretter la disparition prématurée de ce charmant artiste.

§

Le Musée du Luxembourg montre en ce moment, dans la salle réservée aux expositions temporaires où l'on avait groupé précédemment les peintures léguées par Cottet, la série des œuvres de M. Jules Chéret offertes, comme nous l'avons annoncé, par M. le baron Vitta à la ville de Nice pour son musée : une soixantaine de peintures et surtout de pastels et de dessins qu'on avait déjà admirés l'an dernier à la Manufacture des Gobelins et auxquels M. Fenaille a joint une jolie tapisserie, *Déjeuner sur l'herbe*, tissée d'après un carton de l'artiste. D'autres aquarelles, pastels, dessins et tapisseries (celles-ci également à M. Fenaille) sont exposés en même temps au **Musée des Gobelins**. On aura grand plaisir à revoir avant leur départ ces délicieuses études de femmes et de personnages en pimpants costumes qui semblent évadés de quelque féerie, ces compositions d'une fantaisie si étincelante et d'un coloris si chatoyant et si gai, sœurs des *Fêtes galantes* de Watteau, qui nous transportent dans un monde enchanté, bien loin des laideurs du temps présent.

Mémento. — L'Espagne a donné naissance, en art, à un genre de créations tout particulier : ces sculptures religieuses réalistes et coloriées dont on a vu à Paris, à l'exposition espagnole de l'an dernier, quelques spécimens. Cette sculpture polychrome, qui peuple surtout les églises de la Vieille Castille et de l'Andalousie et répond si bien à la piété démonstrative du peuple espagnol, fut du xvi[e] au xviii[e] siècle le véritable art national de ce pays. Ses principaux maîtres furent, en Castille, Berruguete, Juan de Juni, Becerra, Pompeyo Leoni, Pereira, Alonso de Los Rios, Estéban Jordán et surtout Gregorio Hernández ; en Andalousie, avec un accent moins farouche et plus sentimental, Juan Mesa, Roldán et sa fille Luisa, Pedro de Mena, Ruiz Guixón, et surtout Montañés et Alonso Cano ; à Valence, Damián Formant et Juan Muñoz ; en Catalogne, Ramón Amadeo ; à Murcie, le fécond Francisco Salzillo. Le Musée de Valladolid possède un choix important de ces sculptures :

Christs sanglants, Vierges éplorées, saints en extase où prêchant, laquées de couleurs profondes et brillantes d'où émane une vie ardente et souvent violente ; elles produisent sur le visiteur une impression des plus vives. Mais jusqu'au début de ce siècle on n'avait pas accordé à ces œuvres l'attention qu'elles méritent et, malgré les études d'érudits comme Gómez Moreno, Marti-Monsó, Gestoso y Pérez, malgré le grand ouvrage, publié chez nous en 1908, de Marcel Dieulafoy, *La Sculpture polychrome en Espagne*, suivi en 1909 de celui de Paul Lafond sur *La Sculpture espagnole*, on ne leur a pas rendu suffisamment justice Un amateur espagnol de grand goût, M. le comte de Guëll, admirateur fervent de ces créations, qu'il considère à bon droit comme aussi représentatives de l'âme espagnole qu'en peinture celles du Greco, de Zurbaran ou de Goya, s'est ému de cette injuste indifférence et après avoir parcouru toute l'Espagne, jusque dans les coins les plus reculés, à la recherche de ces sculptures, s'est résolu à publier les plus belles de celles qu'il a recueillies et à en donner la description en les replaçant dans le milieu qui les a vues naître et dans l'œuvre de leurs auteurs. Il en est résulté un magnifique volume, qui sera aussi recherché des bibliophiles pour sa beauté que des historiens d'art pour son érudite documentation attestée, dans la préface, par l'ancien directeur du Musée de Valladolid, M. Francisco de Cossio : *La Sculpture polychrome religieuse espagnole* (*Une collection*); Paris, Etablissements Dujardin, 1925 ; en dépôt à la Cie Trasátlantica, 3, rue Meyarbeer ; gr. in-4, xviii-128 p. av. 38 planches, tiré à 300 ex.; 1.000 fr.). On y trouve reproduites dans de belles héliogravures en noir ou en couleurs trente-huit pièces caractéristiques des maîtres que nous avons cités plus haut, parmi lesquelles on admirera particulièrement un *Saint Marc* de Berruguete, un *Saint adorant la croix* de Juan de Juni, une *Vierge* de Pompeyo Leoni, une *Sainte Thérèse* de Hernandez, un *Saint Michel* de Nicolas Fumo, une *Vierge* d'Estéban Jordán, une *Tête d'Apôtre* de Pedro Torrigiano, un *Saint Jean-Baptiste adolescent*, un *Saint Jean l'Evangéliste* et un *Saint Stanislas Kostka* de Montañes, un *Saint Ignace de Loyola* d'Alonso Cano, une *Mater dolorosa* de José de Mora, deux *Enfants Jésus* et une *Nativité* de Luisa Roldán, un *Christ en croix* de Ruiz Guixón, une *Vierge lisant* de Ramon Amadeo, un *Saint François d'Assise* de Fr. Salzillo. Dans des pages profondément senties — dont la traduction de notre collaborateur M. Jean Cassou a su conserver la saveur originale — M. le comte de Guëll a bien dégagé le caractère de ces œuvres tour à tour rudes ou tendrement mystiques où passe un souffle de foi si ardent, et, à leur propos, a retracé l'histoire complète des deux écoles castillane et andalouse qui les produisirent. Son livre s'ajoute ainsi à ceux que nous avons mentionnés, et se recommande à tous les historiens d'art, comme une

des plus importantes contributions à l'étude de cette branche si intéressante de la sculpture espagnole.

ERRATUM. — A l'avant-dernière ligne du *Mémento* de notre dernière chronique (*Mercure* du 15 juin, p. 742), au lieu de : « l'art du vitrail du XIIIe au XIVe siècle », lire : « du XIIIe au XVIe siècle ».

AUGUSTE MARGUILLIER.

L'ART DU LIVRE

Plaisir de Bibliophile. — L'action des Sociétés de Bibliophiles depuis trente ans. — Les dix plus beaux livres. — Laboureur, Siméon, Daragnès. — Faveur nouvelle de l'eau-forte et de la lithographie.

Les amateurs de beaux livres n'avaient pas encore de revue. Cette lacune est comblée grâce au Sans Pareil, qui publie le cinquième fascicule d'une gazette trimestrielle intitulée **Plaisir de Bibliophile**. On s'étonne de rencontrer pareille clairvoyance et pareil courage dans ce milieu de bibliophiles où dominent trop souvent l'esprit de lucre et le snobisme. La plupart des grands livres édités à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe ont été conçus et réalisés en dehors des amateurs officiels, on peut même dire contre leur volonté. *Plaisir de Bibliophile* nous propose de désigner, parmi cinquante ouvrages choisis par lui, les plus accomplis. Cette première sélection manifeste un esprit critique qui, présent dans toutes les pages de cette revue, en assure l'unité. Voyez avec quelle sûreté Gygès — ne serait-ce pas M. Paul Istel ? — ose juger maint mouton à cinq pattes, orgueil des collectionneurs, et, pour ne citer qu'un exemple, ce *Livre de la Jungle* qui fit la gloire mondaine de la marque Jouve-Schmied.

Passez en revue les différents ouvrages publiés depuis 1895 par les *Cent Bibliophiles* ou, depuis 1905, par *Le Livre Contemporain*, quelle déception ! C'est contre la volonté d'un grand nombre de ses membres et au prix de luttes vives qu'*à Rebours* parut aux Cent Bibliophiles. A l'actif de cette société notons cependant les *Cinq contes parisiens* illustrés par Louis Legrand, les *Fêtes Foraines* (Chahine), l'*Histoire de la Reine du matin et de Soliman* (Lucien Pissarro). Des ouvrages qu'édita le *Livre contemporain*, ne survivront guère que *Dominique* (Leheutre), la *Vita Nova* et *Eloa* (Maurice Denis et Beltrand), *La Charrue d'Erable* (Lucien Pissarro). C'est en dehors des **sociétés de bi-**

bliophiles qu'ont été publiés *Les Fioretti* (Maurice Denis et Jacques Beltrand graveur-imprimeur éditeur), les *Histoires Naturelles* (Toulouse-Lautrec), *Parallèlement* et *Daphnis et Chloé* (Pierre Bonnard), La *Chanson des Gueux* (Steinlen), les *Fêtes galantes* (Ch. Guérin), *Le Bestiaire* (Raoul Dufy), *Communications* (Vlaminck) et *Les Tableaux contemporains* qu'ont illustrés Segonzac, L.-A. Moreau, Boussingault, livres qu'il me paraît indispensable de compter parmi les plus représentatifs qui soient sortis depuis vingt ou vingt-cinq ans.

Elégamment présentée sous une couverture qu'ont signée tour à tour Jou et Laboureur, la *Gazette* du Sans Pareil contient d'excellentes études sur Jou par Suarès, sur Dufy par Salmon, sur Laboureur par Roger Allard, sur Daragnès par Mac Orlan. On y trouve également des études bibliographiques consacrées à Morand, à Valéry, une analyse des livres publiés au cours de l'année, l'annonce des ouvrages en préparation et une chronique des ventes.

§

« Parmi tant de livres illustrés, écrit Roger Allard (il s'agit de *Beauté, mon beau souci*), c'est un de ceux qui ont chance d'illustrer leur auteur. » Coup sur coup, **Laboureur** vient d'orner de gravures le *Tableau des grands magasins*, *Silbermann*, le *Songe d'une femme*, *l'Envers du Music-hall* et *Hélène et Touglas* de Giraudoux. Laboureur s'y montre égal à lui-même : du goût, de la grâce, un métier sûr. On regrette, cependant, que cet excellent petit maître ne s'efforce point — comme il le fit avec tant de bonheur quand il grava les bois de la *Promenade avec Gabrielle* — de donner à chaque livre une couleur différente et de pénétrer plus avant leur psychologie. Silbermann, à cet égard, nous déçoit quelque peu. Laboureur est trop fin pour ne pas rechercher une illustration plus « intérieure » ; autrement son style risquerait de nous lasser vite, comme celui des illustrateurs de métier, en devenant mécanique et formulaire.

Pareil reproche, Chas Laborde pourrait également l'encourir, malgré son talent. Sa *Claudine à Paris* est vraiment trop peu représentative. Voyez au contraire la pénétration d'Halicka lorsqu'elle illustre les *Enfants du Ghetto* : quel accord entre le texte et l'image ! Je n'aime guère, en revanche, l'impression sur

deux colonnes ; d'autre part, un meilleur papier eût souligné l'éclat des lithographies. Celles de Vlaminck pour *Le Bal du Comte d'Orgel* sont également remarquables. Qu'il grave sur bois ou sur pierre, Vlaminck triomphe dans le blanc et noir. Quand les bibliophiles rendront-ils justice aux deux plaquettes, *Voyages, Communications*, publiées avec soin et sans réclame par la Galerie Simon où vient de paraître un charmant opuscule, *Brigitte*, orné de lithographies de Marie Laurencin ? Il faut avouer que, malgré leur beauté, les lithographies du *Bal* constituent à peine une illustration : des paysages sans grand rapport avec un texte qu'on eût aimé mieux présenté. Pourquoi si peu de marges ?

Encore un nouveau lithographe : Dignimont. Plus que les poèmes en prose assez faibles de Louys, vingt-huit gravures robustes, sensuelles, assureront le succès de *Quatorze Images*. Chez le même éditeur (Briand-Robert), une curieuse suite de dessins, *Divertissements* par Degaine. De Dignimont également, dans la collection Artes, *La Maison Philibert* (Crès). Le *Daphnis et Chloé*, publié par Kra, est traité dans ce style délicat, effleuré, qui donne tant de grâce au crayon de Charles Guérin. L'ouvrage, sans être comparable au chef-d'œuvre de Bonnard, est plein de fraîcheur.

§

Sous la direction de Roger Allard, les Editions de l'Etoile sont arrivées à établir à un prix très modéré la collection des *Mœurs du Siècle*, qui débute brillamment avec *Les Six Etages* de Gérard Bauer, illustrés d'eaux-fortes de Vertès. Nous avons dit ici même les dons de cet artiste. La *Journée de la Parisienne*, suite de lithos publiée par la galerie Guyot, est digne de ces *Maisons* où Vertès s'affirme l'héritier de Toulouse-Lautrec et de Forain. *Dix filles dans un pré*, avec quatre eaux-fortes de Marie Laurencin, constitue, au prix auquel il est édité, un tour de force. Nous ne connaissions Hermine David que pour ses bois et ses dessins sur pierre. Les cuivres qu'elle a gravés pour *Elpenor* et pour *Fabien* sont remarquables.

Ainsi peu à peu l'**eau-forte**, la gravure au burin, **la lithographie** enlèvent au bois — qui presque seul florissait dans le livre il y a cinq ans — sa suprématie. Regrettons pourtant qu'un Dufy se soit contenté de donner au clicheur les dessins adorables

dont est semée *Sa Terre frottée d'ail* (Delpeuch), abandonnant ainsi une technique où il est maître. Les bois de Dethomas pour le *Reste est silence* (Lapina) témoignent des fortes qualités d'un artiste dont on n'a pas encore reconnu la place. Après *Cœur Double*, l'*Abbé Jules* et *Sébastien Roch* (Mornay), **Siméon** illustre *Mon oncle Benjamin* (chez Helleu et Sergent), et c'est son plus beau livre. Cette fois il échappe à toute influence et fait montre d'un métier accompli. L'impression et la mise en page du volume sont d'ailleurs parfaites. Voici les meilleurs bois qu'on ait vus depuis longtemps. L'*Atala* (Pierre Charbonnier) avec ses petits bois en couleur est d'une fantaisie délicieuse dans son néo-romantisme.

Le succès qui accueillit, sitôt annoncée, la *Jeune Parque*, est légitime. Jamais **Daragnès** n'affirma plus belles qualités techniques. Format, choix du caractère et du papier, tout contribue à faire de ce livre une sorte de chef-d'œuvre. Ajoutez que Daragnès s'est inspiré, dans ses ornements, des croquis du poète. Et quel éclat ont ces burins : la splendeur du bronze ! Daragnès cesse d'être l'esclave d'une manière un peu crispée qui donnait à son écriture — si plagiée par vingt disciples — quelque monotonie. Ici, vraiment, on sent la maîtrise d'un homme de métier et de goût sous la direction duquel paraissent des ouvrages qui font, entre tous, honneur à l'art français.

Je n'ai guère parlé, jusqu'ici que des ouvrages illustrés. Ils ne doivent point être seuls à nous retenir. Peut-on passer sous silence l'effort que poursuivent un Lardanchet, un Aveline, un Bossard (chez qui ont été publiés tour à tour, dans la collection « Les meilleures œuvres », le *Théâtre religieux de Racine*, *le Rouge et le Noir*, *Manon Lescaut*), et la Cité des Livres qui, parallèlement à la collection du Roman français d'aujourd'hui, où viennent de paraître *Dansons la Trompeuse*, *le Fleuve de Feu*, *Gaspard*, édite dans la collection des Classiques français les *Œuvres de Pascal* et les *Romans et Contes de Voltaire*.

Mémento. — *Jean Christophe* (Illustrations de Masereel) ; *La Belle Journée* (Chas Laborde) ; *Cantegril* (Falké).

CLAUDE ROGER-MARX.

ARCHÉOLOGIE

Edmond Pilon : *Le Jardin des Plantes et les Gobelins*, Hachette. — A propos des *Bisons d'Argile*. — Les « Communiqués » de la Société du Vieux Montmartre.

Sur le Vieux Paris — qui disparaît un peu plus chaque jour, sacrifié à des raisons vagues d'utilité ou d'hygiène, — M. Edmond Pilon vient d'écrire un intéressant petit volume et qui concerne deux des quatiers de la rive gauche : **le Jardin des Plantes et les Gobelins**. D'après l'abbé Lebeuf, les eaux de la *Bièvre*, endiguées, canalisées, se dirigeraient par divers méandres depuis la rue du Fer-à-Moulin et le faubourg Saint-Marcel jusqu'à la Seine pour « enfermer le Jardin Royal des Plantes ». L'abbaye de Saint-Victor s'élevait de ce côté (XIIe siècle) ; en « relevaient » les terrains, entre autres, où s'élevèrent les bâtiments de la Halle aux vins.

Le Jardin des Plantes remonte aux vieilles époques de Henri IV et surtout de Louis XIII, et ce fut d'abord un jardin exclusivement d'étude pour les plantes ; les animaux n'y furent admis que beaucoup plus tard. Mais on sait que le Vieux Jardin, avec des reconstructions et arrangements modernes, a perdu en grande partie son charme suranné. Ce fut Buffon qui acheta en 1782 les terrains qui s'étendaient vers le fleuve. Après la campagne de Bonaparte en Italie, l'an IV, on y entassa « les objets des Sciences et des Arts recueillis au delà des Alpes ».

En 1827, ce fut l'arrivée de la première girafe, qu'une délégation de l'Institut vint, à Saint-Cloud, présenter solennellement au Roi.

Du côté de la *Bièvre* et des Gobelins — qui devaient fournir des pages si colorées à J.-K. Huysmans, on retrouve aussi le souvenir des premiers chrétiens de Paris ; et plus tard celui de l'abbaye de Saint-Marcel.

Près de la *Bièvre*, on peut toujours voir, dans le quartier des Gobelins, ce curieux édifice appelé château de la Reine Blanche, que reconstruisit le XVIIe siècle, et où l'on a raconté qu'eut lieu le fameux « bal des sauvages », qui fut une des causes de la folie de Charles VI. De ce côté était encore l'église Saint-Hippolyte, qui servit de paroisse au quartier.

Les Gobelins datent peut-être de Henri IV eux aussi, mais ne devinrent célèbres qu'avec Louis XIV. On continua, après ce

moment, à y fabriquer de très belles tapisseries. Les bâtiments ont d'ailleurs gardé un aspect vieillot, d'un charme prenant qui vous reporte facilement à deux siècles dans le passé.

Quant au quartier même où s'élèvent les Gobelins et où stagne la *Bièvre*, c'est réellement un amas de bicoques, de masures. C'est en effet une des curiosités de la capitale, mais qui sent abondamment son fruit. M. Edmond Pilon donne d'ailleurs sur la *Bièvre* et son trajet dans Paris de nombreuses indications.

A ces notices sur le Jardin des Plantes et les Gobelins, il a joint de nombreux détails sur les divers vestiges et curiosités qui subsistent dans cette région du Vieux Paris de la rive gauche, depuis la Seine, avec les restes si curieux du vieux couvent des Bernardins, rue de Poissy ; et en montant par la rue Monge, dans la rue du Cardinal-Lemoine, où se trouve l'hôtel du peintre Lebrun, tout proche de l'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet — église restée sans portail et dont la tour dut faire partie d'une construction antérieure. Plus haut et sur la rue de Navarre s'ouvrent les Arènes de Lutèce, retrouvées sous le sol d'un dépôt de la Compagnie des Omnibus. A quelques pas et sur l'emplacement de l'ancienne Pitié disparue, on a achevé récemment une mosquée dont le décor oriental peut surprendre dans ce vieux coin de Paris. De l'autre côté de la rue Monge, on peut suivre cependant la curieuse rue Mouffetard, un des quartiers les plus anciens et pittoresques de la rive gauche, et à l'extrémité de laquelle on trouve la jolie église Saint-Médard, qui eut la célébrité autrefois et conserve un précieux tableau de Watteau, relatif à la vie de sainte Geneviève. Rue du Fer-à-Moulin, c'est encore l'ancien hôtel de Scipion Sardini, devenu la boulangerie des Hôpitaux, et qui conserve sur la cour d'anciens médaillons. C'est enfin, proche des Gobelins, l'ancien pavillon si heureux de Julienne, très délabré maintenant, et qui ne sera bientôt plus, sans doute, que souvenir.

Le petit volume de M. Edmond Pilon est en somme une heureuse contribution à l'histoire pittoresque d'un des quartiers les plus remarquables de l'ancienne ville et doit avoir sa petite place dans nos bibliothèques.

A propos des **Bisons d'argile**, un récit des temps préhistoriques que je me garderai d'apprécier autrement, on peut toujours rappeler que l'auteur, M. Max Begouën, a participé

récemment à la découverte, — aussi curieuse que celles d'Altamira en Espagne, — des grottes ou cavernes du Tuc d'Audoubert (Ariège) et sur le territoire de Montesquieu-Avantès.

En avant des Pyrénées, on peut savoir que des collines s'élèvent, d'où sourdent des affluents de la Garonne. L'Arrize traverse même la montagne par un véritable tunnel. C'est le mas d'Azil, vaste caverne haute d'une quarantaine de mètres, où passent la route nationale et la rivière. Un ruisseau, le Volf, sort de la caverne du Tuc d'Audoubert. Les explorateurs pénétrèrent dans les grottes toujours remplies d'eau jusqu'au plafond. A une vingtaine de mètres au-dessus du niveau du Volf, une des cavernes a deux entrées superposées s'ouvrant dans la colline, — disposition dont on trouve d'autre exemples dans la région. Cette caverne a été habitée par l'homme à l'époque du renne, puis à l'âge de la pierre polie et du bronze. Ces cavernes communiquent l'une avec l'autre et sont couvertes de nombreux dessins. Un passage, obstrué par des stalactites, fut débouché et permit d'accéder à une autre grotte où étaient des sculptures, entre autres des bisons ayant servi à des cérémonies magiques, etc.

M. Max Begouën a publié dans des journaux de l'époque des articles relatant le détail de sa découverte, et très curieux surtout au point de vue de la vie sociale et des croyances des vieilles époques auxquelles remontent ces figurations. Je ne sache pas qu'il ait donné encore l'ouvrage racontant, avec une figuration appropriée, ses trouvailles si intéressantes. Le petit volume, — tout de fantaisie, dont nous parlons, — si bien documenté soit-il, ne saurait en somme nullement le remplacer.

§

Les communiqués de la *Société du Vieux Montmartre*. — La Société du Vieux Montmartre continue à nous adresser le compte rendu de ses séances et nous y relevons des communications et discussions relatives au séjour de Jeanne d'Arc à la Chapelle et aux armes à feu qu'employait déjà le xve siècle. Dans une autre séance et à propos de la *Mire* de Montmartre, sise en contre-bas du moulin principal de la Butte, M. Mareuse a communiqué des photographies des deux bornes méridiennes existant encore à Carcassonne. Il a été question ensuite de la dernière abbesse de Montmartre, Marie de Montmorency-Laval ;

elle avait 71 ans et était devenue sourde comme un matelas. La Révolution la guillotina comme conspirant « sourdement ». Plus récemment, il a été question du cirque Fernando, qui s'installa d'abord sous une toile (1873), à son emplacement actuel. La construction en pierre s'éleva deux années plus tard. Il comptait déjà parmi sa troupe le clown Médrano qui est devenu le propriétaire du cirque actuel. On a parlé encore de l'Hôtel du *Figaro*, rue Drouot, en voie de disparition et qui doit être remplacé par un immeuble d'une Compagnie d'assurances. Il datait de 1874. La statue de Figaro, qui ornait la façade, a été transportée au nouvel hôtel du journal, rond-point des Champs-Elysées. C'est une jolie construction qui va disparaître et bien des souvenirs disparaîtront avec elle.

La Société du Vieux Montmartre a organisé enfin un service d'archives qui pourra renseigner sans doute les chercheurs de l'avenir.

CHARLES MERKI.

LETTRES ANTIQUES

Celse ou le conflit de la civilisation antique et du christianisme primitif, par Louis Rougier, Editions du Siècle. — *Epicure, doctrines et maximes*, traduction par Maurice Solovine, Alcan.

Sous l'intelligente et active direction de M. Louis Rougier, les Editions du Siècle se proposent de nous donner, en quinze volumes, une vision nouvelle et synthétique des principaux Maîtres de la Pensée antichrétienne. Les six premiers volumes, en étudiant Celse, Porphyre, Julien, Symmaque et Libaius, exposeront le conflit qui mit aux prises le Paganisme expirant et le Christianisme primitif. Les autres seront successivement consacrés aux Averroïstes latins, à Giordano Bruno, à Laurent Valla, à Spinoza, à Bayle, à Voltaire, à D'Holbach, à Nietzsche et à Remy de Gourmont. Paraissant au moment où les études religieuses ont un public attentif et accru, cette audacieuse et rare collection ne saurait manquer d'obtenir le succès qu'elle mérite. Le nom des collaborateurs de M. Louis Rougier nous garantit d'ailleurs son puissant et infaillible intérêt. Si cette collection a pris pour titre : *les Maîtres de la Pensée antichrétienne*, il ne faudrait pas croire toutefois que cette initiative ait été motivée par un sectarisme obtus et méprisant. Elle entend rester une

œuvre de critique, un travail de raison, dont le seul souci doit être d'examiner, en toute liberté de conscience et de pensée, les origines et la nature du conflit qui s'éleva sur le plan religieux, philosophique, politique et social, entre la civilisation antique et le Christianisme naissant, de suivre leur histoire et de retrouver de nos jours les conséquences de leur opposition. Si tout n'y est pas à la louange et à la gloire de la pensée chrétienne, la faute n'en est point aux historiens, qui sentent la grandeur de la pensée antique, et qui en ont quelque regret.

Pour bien comprendre et pour juger avec équité le **Celse** de M. Louis Rougier, il est bon de se rappeler au préalable que le Christianisme qui, dans cet ouvrage, s'oppose à l'Hellénisme n'est point ce catholicisme romain qui devait plus tard, en se paganisant, essayer à son tour de régner sur le monde, mais le Christianisme primitif, l'humble Christianisme juif qui recruta ses premières phalanges dans le monde des esclaves, des artisans, parmi « les cardeurs, les cordonniers, les foulons » dont parle Celse, « ramassis de gens ignorants et de femmes crédules, recrutés dans la lie du peuple ». Tant qu'il apparut aux représentants du polythéisme grec comme une secte obscure, il ne leur inspira guère qu'un sentiment de mépris et nul d'entre eux ne prit la peine de le combattre. Lucien, lui-même, cet ironiste leste, enjoué et piquant, ressent pour eux plus de pitié que de mépris.

Ces malheureux, écrit-il, se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence, ils méprisent les supplices et se livrent volontairement à la mort.

Mais, à la fin du second siècle, lorsque des couches sociales plus élevées furent gagnées à la foi nouvelle et que des philosophes mêmes se convertirent, ces transfuges du Paganisme ne voulurent plus rester sous le coup d'accusations infamantes. Ils s'adressèrent, en lettrés qu'ils étaient, directement aux empereurs, certains que si ces princes philosophes daignaient contresigner leurs applications et publier leur défense, leur cause serait entendue. Ces suppliques apologétiques, dans lesquelles le Paganisme était violemment et injustement attaqué, appelaient une répartie. Cette répartie, ce fut un philosophe latin du nom de Celse qui l'écrivit en grec sous ce titre : *Discours vrai*. Cet ouvrage nous a été conservé en partie par la réfutation qu'en fit, quelque soixante ans plus tard, Origène.

Il constitue, comme l'écrit M. Louis Rougier, la réponse de la société païenne aux avances et aux critiques des Chrétiens.

Mais que fut Celse ? De sa personne et de sa vie nous ne savons que ce qu'il nous confie de lui-même au cours de son ouvrage, et que ce qu'en rapporte, avec beaucoup d'incertitude, son réfutateur, Origène. Lucien aussi nous parle d'un Celse, qui fut son ami. Mais le Celse d'Origène est-il celui de Lucien ? Nous l'ignorons, et M. Louis Rougier lui-même se contente d'écrire « que tout se passe comme si le Celse d'Origène était le sosie de celui de Lucien ».

En philosophie, ajoute M. Louis Rougier, Celse, comme la plupart de ses contemporains, est un éclectique. Epicurien, il l'est par sa façon de repousser tout anthropocentrisme, de nier l'intervention d'une providence particulière dans le train de ce monde. Platonicien, il l'est par sa façon d'admettre un Dieu suprême, supra-sensible, surélevé au-dessus de l'être et de la substance, cause éminente de toutes choses; il l'est encore en faisant sienne l'interprétation du culte polythéiste que Plutarque, Maxime de Tyr, Apulée avaient déduite des *Dialogues* de Platon. Le Dieu suprême est trop élevé au-dessus du monde sensible pour s'en occuper dans le détail. Il délègue ce souci à des agents subalternes, appelés démons par les Grecs et génies par les Latins, que Celse assimile aux dieux du paganisme et aux anges des Juifs et des Chrétiens... Plus encore qu'un philosophe, Celse est un patriote, italien ou romain d'origine, qu'inquiète la menace des Barbares suspendue sur l'empire comme une épée de Damoclès. Lucien, dilettante convaincu de l'incurable sottise humaine, s'en divertit à la façon d'un Voltaire, d'un Flaubert ou d'un France. Celse a pour principale préoccupation le salut de l'Etat. Avec une sagacité sans égale, il pronostique la baisse du sentiment patriotique qu'entraînerait le triomphe du Christianisme, et prophétise l'invasion des Barbares comme son issue naturelle : ce serait le naufrage de la civilisation. Aussi tout ce qui est de nature à affermir l'ordre public, à fortifier la sécurité de l'Etat, lui tient à cœur. Chaque nation a ses dieux qui la protègent tant qu'elle leur demeure fidèle : abandonner ses dieux équivaut pour une nation à se renoncer. La religion romaine est concomitante de la grandeur romaine ; donc il faut s'y tenir. Le culte impérial est une religion civique, qui a pour but de renforcer l'autorité de l'Empereur en en exaltant le prestige : donc il faut l'exiger comme preuve de loyalisme.

Ce traité, composé, croit-on, durant l'été de l'an 178, passa inaperçu du vivant de son auteur. Soixante-dix ans après sa parution, un riche Alexandrin, à l'affût de toutes les nouveautés

religieuses, le découvrit et l'envoya à Origène avec prière instante de le réfuter. Ce dernier, entre les années 246-249, écrivit huit livres pour réfuter les quatre de l'original. Sauf au début, il cite l'ouvrage par tranches et le réfute, opposant argument à argument. Nous possédons ainsi les neuf-dixièmes en substance et les sept-dixièmes mot à mot de l'ouvrage de Celse. C'est grâce à cette circonstance qu'on a pu assez exactement, en s'aidant surtout de la critique interne d'un texte plus ou moins étroitement remanié, coupé, abandonné et repris par son réfutateur, le reconstituer. Cette reconstitution étant faite, M. Louis Rougier nous offre de ce texte une traduction tout à fait remarquable. On sent en le lisant qu'il a su établir et garder, entre l'esprit de Celse et le sien, un contact serré qui donne vie au mouvement de sa phrase, si doctement et si naturellement cadencée qu'on y respire un air original et frais. Que nous sommes loin ici de ces traductions qui, sous de savants prétextes, en arrivent à être, pour ne vouloir s'en tenir qu'à l'écorce apparente, des traductions parfaitement illisibles tout autant qu'inexactes. N'est-ce pas le comble de l'inexactitude, en effet, de transposer un texte parfaitement clair et lisible en sa langue, en un jargon d'illettré, en un style désarticulé et sans vie, et en un mot à mot inerte, insipide et obscur ? Grâce donc à M. Louis Rougier, nous avons de Celse une traduction aussi parfaite que possible. Non seulement cet excellent traducteur, qui est un véritable humaniste, a fait ainsi œuvre d'écrivain ; mais, dans son exégèse de la pensée de Celse, il se montre historien averti autant que critique avisé. Qu'on relise, pour s'en rendre compte, le chapitre intitulé : *Les difficultés helléniques de croire*, ou encore celui qui s'intitule : *Les répugnances sentimentales*, et dans lequel M. Louis Rougier nous montre que, « plus insurmontables encore que les difficultés intellectuelles de croire, apparaissent les répugnances sentimentales qui procèdent, chez les polémistes antichrétiens, de toute une hérédité de culture dont il leur est malaisé de se défaire ». Ainsi donc, pour M. Louis Rougier, le Christianisme et l'Hellénisme s'opposent, et toute sa savante et lyrique exégèse aboutit à la constatation de ce fait que « les principes fondamentaux sur lesquels étaient parvenues à s'entendre les grandes écoles philosophiques de la Grèce, et dont l'appareil forme un corps de doctrines suffisamment cohérent pour qu'on le puisse désigner du

seul nom d'Hellénisme, demeurent irréductibles aux dogmes judéo-chrétiens ».

La Grèce, écrit en effet M. Louis Rougier avec cette fougue contenue et sereine qui est le propre de l'éloquence de Celse, a proclamé l'harmonie du Cosmos et l'excellence de la vie humaine glorifiée par la sagesse et l'héroïsme. Elle a fondé la civilisation rationnelle, basée sur la science et la précellence des élites... En ménageant des loisirs à une poignée d'hommes libres, elle a détenu toutes les maîtrises ; elle a fait au monde l'épiphanie de la beauté ; elle a conçu un style de vie dont la qualité n'a pas été retrouvée depuis. Rome a réalisé la « paix auguste », l'organisation administrative et juridique de l'humanité civilisée, obtenue par le respect du droit, la pratique de la tolérance et le dévouement actif de tous les citoyens à la chose publique... L'idéal de la Grèce, c'est le sage qui s'élève à la contemplation de la vérité par l'exercice de la droite raison et qui fait bénéficier les hommes de ses merveilleuses découvertes... L'idéal de Rome, c'est le héros, le soldat ou le magistrat qui a sauvé, servi, agrandi sa patrie... La Grèce proclame le primat de l'Intelligence : la science, le rationalisme, le clacissisme, la parfaite maîtrise de la pensée et de la forme constituent son merveilleux magistère. Rome affirme le primat de la volonté militante mise au service de la civilisation : l'art de gouverner, l'administration, l'ordre public, le droit qui fixe à chaque personne et à chaque condition un statut légal, voilà son impérissable héritage.

Sans contredit, s'il y eut un maître qui enseignât que la vie, même sans lendemain, méritait d'être vécue, et que la fragilité de ses joies n'était qu'un motif de les aimer mieux, de les cueillir avec choix et mesure, et d'en composer une parfaite œuvre d'art, ce maître-là fut **Epicure**. Nous avions en français deux ouvrages excellents sur Epicure et sa morale : ceux de MM. E. Goyau et M. Guyau, sans oublier aussi les remarquables études de V. Brochard sur *la théorie du plaisir d'après Epicure* et *la Morale d'Epicure*. Il nous manquait cependant une bonne traduction des trop rares fragments qui nous restent de ce sage dont l'influence fut si considérable. Epicure, dit-on, aurait écrit trois cents volumes. Nous ne possédons plus qu'un certain nombre de fragments de son grand ouvrage *sur la Nature*, et quelques débris d'autres livres. Mais, outre les traités étendus où il développait avec détail les sujets les plus variés, Epicure avait aussi coutume d'exposer ses idées dans les lettres adressées, soit à des disciples immédiats, soit aux chefs des communautés qui s'étaient

constituées un peu partout pour mettre ses préceptes en pratique. Trois de ces lettres, suivies de quarante maximes, nous ont été conservées par Diogène Laerce. A ces restes précieux, il faut encore ajouter quarante et une maximes que le Dr C. Wotke a découvertes en 1888 dans la bibliothèque du Vatican, et qu'il a publiées dans les *Wiener Studien* (t. X ; fasc. 11 ; p. 191 s.). Ce sont ces trois lettres, ces deux collections de maximes et un recueil des pensées les plus caractéristiques de ce Maître, glanées dans les auteurs anciens, que M. Maurice Solovine vient de retraduire et de réunir en un volume. Le texte qu'il a suivi est celui qu'a établi M. P. von der Mühl (*Bibliotheca Teubneriana*, Leipzig, 1922). Ce traducteur a eu l'heureuse idée d'insérer au début de son ouvrage une traduction nouvelle de la *Vie d'Epicure*, par Diogène Laerce. La traduction de M. Maurice Solovine se lit avec intérêt et plaisir. On aurait pu souhaiter des notes plus abondantes ; mais, tel qu'il est, ce livre comble vraiment une lacune, et nous font comprendre, en redisant ses paroles, tout ce que fait et fit le génie de celui qui, au dire de Lucrèce,

.... Et extra
Processit longe flammantia mœnia mundi,
Atque omne immensum peragravit mense animoque.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le bluff et les éditeurs au XVIIe siècle. — Il ne faudrait pas croire que les moyens dont se servent les éditeurs d'à présent pour faire acheter leurs livres soient tous d'invention récente. La lecture d'un vieux bouquin tout à fait oublié et rencontré par hasard m'a montré que les auteurs et les libraires de la fin du XVIIe siècle avaient aussi plus d'un tour dans leur sac pour tenter le public et vendre leurs productions. Il s'agit d'un petit livre de l'abbé Pierre de Villiers paru en 1699 (peu après les *Contes* de Perrault) et s'intitulant : *Entretiens sur les Contes de fées et sur quelques autres ouvrages du temps pour servir de préservatif contre le mauvais goût, dédiez à Messieurs de l'Académie française.*

Dans un dialogue entre un Parisien et un Provincial, l'auteur donne son avis sur les goûts littéraires du moment, la façon dont

on devient auteur, les plagiats, les salons, les chapelles d'alors, et tout cela est traité de charmante manière et avec une verve éblouissante. On voudrait citer le livre entier; je me contenterai d'en citer quelques pages parmi celles qui me paraissent avoir le plus grand intérêt d'actualité.

Voici d'abord les livres au « goût du jour » (1699 ou 1926 ?) : les recueils d'Anas et les vies d'hommes célèbres :

LE PARISIEN. — Combien ont-ils aussi ramassé de choses peu dignes de leur réputation, sans parler de celles que ces grands hommes voulaient qui fussent secrètes et qu'ils n'auraient peut-être jamais dites s'ils avaient pu prévoir qu'on dût les faire passer à la postérité !

LE PROVINCIAL. — Ce sont celles qui sont les meilleures et qui font plus valoir ces recueils. On y voit des traits de critique hardis, des sentimens libres et naturels, qui font d'autant mieux connaître le caractère de ces grands hommes qu'ils les ont dites sans précaution...Si je voulais à mon tour être sérieux et ne vous pas laisser toute la gloire de débiter une belle morale, je dirais que j'ai trouvé dans ces recueils une infinité de traits satyriques que je ne crois nullement permis de conserver à la postérité. Cela passe quelquefois la raillerie : on y déchire jusqu'à des communautés entières. Pour moi j'ai bien peur que ceux qui ramassent de la sorte les discours et les sentiments des autres ne se servent de leur nom, pour dire impunément ce qu'ils pensent eux-mêmes. Il n'y a pas de moyen plus sûr de faire une médisance sans se commettre, que de la mettre dans la bouche d'autrui; mais peut-être ferais-je une médisance à mon tour si j'allais relever tous les endroits qui m'ont donné lieu de croire que ceux qui ont fait ces recueils ont un peu profité de l'occasion de décrier des gens auxquels ils en voulaient... La seule chose que je remarquerai maintenant touchant les « Ana », c'est la fureur avec laquelle on a donné au public coup sur coup tant de livres sous cette idée et sous ce titre..

LE PARISIEN. — Dès que le bruit se répand qu'on a fait la vie d'un tel, l'histoire d'une telle, le portrait de celui-ci et le caractère de celui-là, on veut voir le livre, la mode est de le lire; et c'est tellement une distinction de l'avoir lu qu'on aurait honte d'avouer qu'on l'ignore. On se le prête, on se l'arrache. On a beau dire : cela ne vaut rien; c'est assez qu'on y parle de telle ou telle personne, de telle ou telle aventure : on court l'acheter. Combien de pitoyables livres se sont débités de la sorte !

N'est-ce point ainsi que les choses se passent aujourd'hui, et qu'y aurait-il à changer aux remarques du Parisien de 1699 ?

Combien de titres prometteurs, de bandes allèchantes voyons-

nous aux vitrines des libraires ! Ne pouvons-nous pas dire aussi que

n'ayant point d'autre motif en imprimant les livres que de les faire vendre, il ne faut pas s'étonner qu'ils aiment les titres qu'ils jugent capables d'exciter la curiosité du public. Et je leur pardonnerais s'ils n'avaient l'expérience que les titres les plus curieux ne servent qu'à rendre plus méprisables les mauvais ouvrages à qui on les donne.

Une dernière page pour finir :

LE PARISIEN. — Nous avons vu des livres et même de bons livres se débiter promptement et passer en peu de jours à une seconde et à une troisième édition parce que les auteurs faisaient acheter les premières par leurs amis et les achetaient eux-mêmes quand ils étaient assez riches pour cela.

LE PROVINCIAL. — Un bel esprit de ma province a encore dans son grenier la première édition d'un livre dont il est l'auteur. Il acheta cette première édition pour faire croire qu'elle avait été promptement enlevée; et ce qui est surprenant, c'est que ce livre s'est si bien débité à la seconde édition qu'il a déjà été réimprimé plusieurs fois.

LE PARISIEN. — C'est là un moyen qui coûterait un peu trop et dont peu d'auteurs seraient capables aujourd'hui. On fait à moins de frais passer les livres à de nouvelles éditions ; il ne faut pour cela que changer la première et faire les frais d'une nouvelle affiche. C'est de la sorte qu'on fait tous les jours la seconde édition des livres qui se débitent mal. Ces petits artifices ne laissent pas de contenter l'auteur et même de profiter au libraire, car, comme vous dites, on s'avise souvent d'estimer un livre à la seconde édition qu'on avait méprisé à la première. Le public croit qu'il faut bien qu'un livre soit bon quand on le réimprime !...

C'est bien loin sans doute des fabuleux tirages de certains romans d'hier et d'aujourd'hui ; mais n'est-ce pas néanmoins le même principe ?

PIERRE-MARIE LAMBERT.

LETTRES ALLEMANDES

L'ÉVOLUTION DE THOMAS MANN. Thomas Mann : *Bemühungen (Peines et efforts)*, S. Fischer à Berlin. — Dr Richard H. Grützmacher : *Thomas Mann*, dans les *Preussische Jahrbücher* (fascicule 192). — L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE. Raoul Patry : *La Religion dans l'Allemagne d'aujourd'hui*, chez Payot, Paris. — Martin Rockenbach : *Junge Mannschaft* (anthologie des jeunes poètes contemporains), Eugen Kuner, Leipzig und Köln. — *Eros in der Dichtung der Gegenwart* (Eros dans la poésie contemporaine), *Völkische Erneuerung* (Régénération raciale), *Jugendbewegung und Dichtung* (Le mouvement de la jeunesse

et la littérature),ouvrages parus dans la collection *Orplid,* Eugen Kuner, Leipzig und Köln.

Thomas Mann n'est pas qu'un maître artiste, magicien de l'Illusion. Il y a chez lui un moraliste très conscient et très soucieux de voir clair en lui-même et dans le monde, de n'esquiver aucune des responsabilités que comporte, pour une âme scrupuleuse, la profession d'écrivain. Héritier et représentant de toute cette lignée de la conscience allemande qui va de Gœthe à Nietzsche, tel il a été salué, récemment, lors de cet inoubliable voyage à Paris dont il a entrepris le récit et en quelque sorte établi le bilan dans les derniers numéros de la *Neue Rundschau* (numéros de mai et de juin). De ce même souci s'inspirait déjà chez lui toute une série de publications — essais, mélanges critiques, articles, discours — qui constituent comme un commentaire en marge de sa production littéraire et qui nous font assister à « toutes les peines et à tous les efforts » — *Bemühungen,* — de cette conscience d'artiste infatigablement tendue vers une formule plus précise, plus limpide et plus compréhensive d'elle-même. **Bemühungen** (PEINES ET EFFORTS), c'est aussi le titre significatif qu'il a donné à la nouvelle série d'essais où il nous livre le plus récent examen de conscience et comme le dernier bilan moral de l'auteur des *Buddenbrook* et du *Zauberberg*.

Qu'une révolution se soit produite en lui au cours de ces dernières années, nous en avions le pressentiment déjà à la lecture de sa *Montagne enchantée*, ce puissant roman éducatif, tout en controverses passionnées. Mais le récit s'arrêtait brusquement après les premiers coups de tonnerre de la Grande Guerre. Le Thomas Mann d'après-guerre restait pour nous une énigme un peu inquiétante. Or le voici qui prend très résolument position dans les problèmes du temps présent, secoue tout ce qui aurait pu subsister en lui de conservatisme étroit ou d'exclusivisme national, pour se rattacher très loyalement à la jeune République allemande et venir occuper sa place, à la fois d'Allemand et de « bon Européen », dans cette société occidentale et démocratique dont il nous donne, à son tour, une formule très personnelle. Que cette conversion ou, plus exactement, cette évolution (car il n'a rien abjuré) ne se soit pas faite sans « peines et sans efforts », que pour s'y résoudre il lui ait fallu vaincre bien des répugnances secrètes, tout un vieux fond d'instincts antihumanistes : son

pessimisme schopenhauerien, son romantisme wagnérien, comme aussi les dangereuses séductions qu'avaient exercées sur sa jeunesse le chaos russe et le nirvâna venu de l'Est — qu'en un mot cette évolution soit chez lui le fruit d'un long travail critique et d'une persévérante victoire de l'*esprit* sur la *nature*, c'est précisément tout cela qu'exprime le titre du livre et c'est aussi ce qui en fait, sous la disparate apparente des sujets traités, la trame substantielle et l'unité très résistante.

Si l'on veut saisir dans toute son ampleur cette évolution, il faut lire la très belle étude consacrée à **Thomas Mann** par M. Grützmacher dans les *Preussische Jahrbücher*. Dans un raccourci puissant, la signification culturelle de cette œuvre nous est présentée de main de maître. M. Grützmacher nous la montre située au confluent de deux traditions qui se sont alternativement disputé la conscience allemande. L'une, germanique, pessimiste, romantique. Au XIXe siècle, cette tradition a brillé de son éclat le plus vif, grâce à cette constellation trinitaire : Schopenhauer, Wagner, Nietzsche (le Nietzsche de jeunesse, pessimiste et wagnérien), et nous la retrouvons tout entière dans le mysticisme musical, nettement anti-humaniste, et dans le scepticisme politique, passablement agressif, qui naguère inspirait à Thomas Mann les *Réflexions d'un Allemand étranger à la politique*. — L'autre tradition, humaniste, classique, optimiste, n'est pas chez l'Allemand un don naturel, un patrimoine qu'il n'a qu'à recueillir. Elle constitue pour lui un problème difficile. Elle se résume dans cette prodigieuse victoire de l'Esprit qui a eu nom « Gœthe », victoire de la Forme sur l'Informe, de la Vie sur le Pessimisme, de la lucide sympathie humaine sur l'inconscient égoïsme racial. Et c'est à une pareille « victoire gœthéenne » que nous fait aussi assister l'évolution de Thomas Mann. Là est, comme le montre si judicieusement M. Grützmacher, la signification profonde que revêt de plus en plus son œuvre totale :

Nietzsche disait de Gœthe qu'il n'était pas seulement un grand esprit et un grand cœur, mais qu'il représentait toute une culture. Thomas Mann s'est toujours énergiquement défendu d'être comparé à Gœthe — et avec raison, car Gœthe est incomparable. Et pourtant le service que Gœthe a rendu à son temps, Thomas Mann est en train de le rendre au nôtre, non point sans doute qu'il nous apporte une culture nou-

velle, mais parce qu'il a cherché et trouvé une formule de synthèse pour les multiples tendances de notre culture et leur a infusé une vitalité, une conscience et une énergie nouvelles.

« Ce ne sont pas les choses qu'on peut voir, mais ce sont celles qu'on ne peut pas voir qui dirigent les destinées humaines », écrivait à propos de l'Allemagne le général Morgan en 1924. Parmi ces choses dont il faut s'enquérir, il faut mettre au premier rang la vie religieuse allemande. Le récent livre de M. Raoul Patry, **la Religion de l'Allemagne d'aujourd'hui**, nous apporte une contribution précieuse à cette enquête. On doit rendre hommage à l'impartialité scrupuleuse avec laquelle l'auteur s'est documenté. Il nous montre le protestantisme allemand en plein désarroi, incapable non seulement de se donner une formule et une organisation unitaires, mais aussi, ce qui est plus grave, de s'adapter aux temps nouveaux et à l'esprit nouveau. Aussi bien dans les questions de politique intérieure que dans les questions sociales ou dans le grave problème des relations internationales, il s'est posé, au moins par la bouche de ses représentants les plus autorisés, en champion intransigeant du passé, en allié du chauvinisme national et de la réaction monarchique. — Tout autre a été l'évolution du catholicisme allemand dans les dernières années. Deux voies s'ouvraient devant lui. Ou bien il plaçait au centre de ses préoccupations les questions de doctrine, de hiérarchie et d'organisation religieuses, ce qui le condamnait à prendre son appui dans les principes d'autorité représentés par les partis de droite — ou bien il faisait passer la question de reconstruction nationale et politique avant la question strictement religieuse et se trouvait ainsi amené à collaborer avec les partis de gauche et à entrer dans ce qu'on a appelé « la coalition de Weimar ». Ce fut cette dernière solution qu'il adopta. De ce fait, il a abattu le mur qui pendant des siècles l'avait isolé en Allemagne de la vie nationale ; il a pris pied résolument dans l'Allemagne nouvelle, issue de la Révolution ; au lieu de se poser en parti clérical et réactionnaire, il fait figure à cette heure de parti démocratique, orienté à gauche vers les solutions d'avenir. Resterait, il est vrai, à se demander si cette attitude, dictée par une vue opportune des événements, sera résolument suivie jusqu'au bout. Car, dès le début, le Centre catholique comprenait une aile droite qui ne se résignait qu'à

contre-cœur à cette coalition de gauche. Les controverses suscitées par l'incident Wirth n'ont fait qu'accentuer depuis ces divergences latentes. Qu'à l'improviste surgisse, sur le problème scolaire, un conflit avec un des principes du libéralisme démocratique moderne et nous assisterions du jour au lendemain à un changement radical d'orientation. Voilà l'énigme inquiétante, grosse d'imprévu, que le catholicisme allemand porte aujourd'hui dans son sein.

Et puis, on pourrait aussi se demander jusqu'à quel point ces étiquettes, plus politiques que religieuses, répondent encore à une foi vivante, animée d'un prosélytisme ardent. Cette foi vivante et ce prosélytisme ardent, on les trouverait peut-être plutôt dans l'intellectualité radicale de certains groupements extrémistes, communistes ou racistes. Nous touchons ici au très grave problème de la jeunesse allemande et du renouveau de cette jeunesse — *Jugendbewegung* — dont M. Patry a bien senti l'importance primordiale, mais au sujet duquel il ne peut nous apporter encore qu'une documentation très schématique et qui n'atteint le plus souvent que des questions d'organisation tout extérieure. Pour pénétrer jusqu'à « l'esprit » de la jeunesse nouvelle, pour en débrouiller le chaos tumultueux, il aurait fallu une prise de contact vivante, directe, intime, à laquelle ne pouvait guère prétendre un observateur étranger qui a établi son poste d'observation en territoire occupé. Sachons gré à M. Patry d'avoir mis dans ce dédale un ordre tout au moins apparent, d'avoir posé quelques jalons provisoires et quelques points d'interrogation suggestifs.

Il est un écrivain allemand qui s'est proposé la tâche, sinon de formuler cette synthèse, du moins de nous faire entendre les voix multiples de cette jeunesse nouvelle, c'est M. Martin Rockenbach, éditeur de la collection qui a reçu le nom d'**Orplid**. Nous avons indiqué en tête de cet article les principales publications déjà parues. Le Messianisme pacifiste d'Unruh y côtoie les litanies liturgiques de Hasenkamp, les effusions mystiques du regretté Reinhard Sorge, les chants prométhéens du poète ouvrier Heinrich Lersche, ces strophes qu'on dirait martelées sur l'enclume, hymne triomphal au labeur industriel et à la fraternité des travailleurs. La tendance générale est catholicisante. A tout le moins est-ce la jeunesse catholique qui se croit en mesure de propo-

ser, avec son christianisme nouvellement découvert par elle, la réponse à toutes les inquiétudes de l'heure présente. Ce christianisme démocratique, tout pénétré d'optimisme vitaliste et de fraternité sociale, et où se reconnaît nettement l'influence dominante de Whitman, se présente en effet comme une sorte de « communionisme » universel, qui ne peut être vécu qu'au grand air, au soleil, dans une camaraderie passionnée de la jeunesse universelle. Le mot fatidique qui revient à tout instant est le mot d' « Eros ». Sublimer l'élément érotique, en le dégageant de toute limitation « sexuelle », le transmuer en un principe universel d'harmonie, à la fois cosmique, politique et social, voilà la tendance maîtresse de cette génération, par où elle s'oppose à l'intellectualisme et à l'individualisme des âges précédents. « Eros » est accommodé à tous les goûts, adapté à tous les usages. Il doit devenir le véhicule par excellence de la pédagogie nouvelle, dans les rapports de Maître à Disciple. Pareillement, la jeunesse actuelle veut des chefs politiques, des « guides » qui l'enthousiasment et qui l'embrasent d'amour.

Il est possible, comme l'observe très finement Thomas Mann, que la guerre, avec ses visions sanglantes, ses camaraderies passionnées en présence de la mort, et l'isolation sexuelle prolongée qu'elle a imposée à la jeunesse masculine, ait contribué à exagérer cette note affective si spéciale. Nous y verrions volontiers, pour notre part, un symptôme plus durable où se reconnaît le tempérament spécifiquement germanique. Car, en somme, ces renouveaux de jeunesse, ces *Jugendbewegungen*, nous les voyons se reproduire périodiquement (qu'on songe au Göttinger Hainbund, au Sturm und Drang, au premier groupe romantique, à la Burschenschaft). C'est toujours à peu près le même pathos, à la fois érotique et puritain, humanitaire et pourtant raciste, tour à tour anarchique et réactionnaire, la même confusion déconcertante des langues et des idées, la même affirmation vitale de la jeunesse opposée à l'intellectualisme dévitalisé d'une civilisation réputée décrépite — une de ces crises chroniques de *chaos* que la pensée allemande semble condamnée à traverser périodiquement.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES ESPAGNOLES

A propos d'un poème de Federico Garcia Lorca. — Salvador de Madariaga: *Arceval y los Ingleses*, Calpe — Une traduction espagnole de Joyce. — Mémento.

La *Revista de Occidente* (avril 1926) vient de publier une longue ode du poète andalou, **Federico Garcia Lorca**, où l'on peut voir la manifestation la plus éclatante d'un état d'esprit tout à fait nouveau en Espagne. Cette *Oda a Salvador Dali* étant dédiée à l'un des jeunes peintres les plus caractéristiques de ce *Salon des Artistes ibériques* dont j'ai rendu compte ici même, on peut redire à son propos ce que je voulais indiquer de l'influence du cubisme français sur la plus récente peinture espagnole et de la naissance en Espagne de ce nouveau classicisme intellectualiste et de cet ensemble d'aspirations que le nom de M. André Lhote évoquerait et représenterait assez clairement chez nous. Ce goût de construction et de netteté, qui d'ailleurs paraît chez divers jeunes écrivains de la *Revista de Occidente*, va s'étendre à la poésie, et l'on peut considérer comme un manifeste, en même temps que comme une démonstration et comme un exemple, le très beau et très important poème de Garcia Lorca :

... Des marins ignorant le vin et la pénombre
décapitent les sirènes des mers plombées.
La Nuit, noire statue de la prudence, garde
le rond miroir de la lune en ses mains.
Un désir de formes et de bornes nous gagne.
L'homme vient, qui regarde avec son mètre jaune.
Vénus est une blanche nature morte
et les collectionneurs de papillons s'enfuient...

On pourrait citer d'autres stances de ce large poème, où les images, simples et claires, bien dessinées, se juxtaposent et se succèdent, soutenues par la ferveur qu'inspire la découverte d'un monde pur et neuf. Il faudrait même, dans quelque revue française, le traduire en entier.

§

Rien n'est plus vague et plus vain que certains rapprochements : on peut néanmoins s'amuser à dire — sans vouloir attacher à cette formule plus de signification que ne méritent d'en comporter les

formules de ce genre — que Salvador de Madariaga est le Maurois espagnol. Comme M. Maurois, Salvador de Madariaga, dont j'ai déjà commenté ici quelques livres, excelle à penser en anglais. Son œuvre, d'ailleurs, s'édite à Londres autant qu'à Madrid. Il appartient à cette catégorie d'écrivains — qui commence à se développer en Europe, — dont l'esprit chevauche sur deux cultures et peut se permettre sur la psychologie de deux peuples des vues particulièrement libres et justes.

Arceval y los ingleses (Calpe, Madrid) est un livre fait de notes diverses, de dialogues et d'une part de fiction romanesque, composition qui rappelle un peu celle du *Thomas Graindorge* de Taine ou surtout de ces livres anglais que l'humour, la fantaisie et le paradoxe ont disposés sous l'aspect d'un désordre charmant et convenu. Il abonde en réflexions ingénieuses et souvent, sous une apparence de simplicité, très profondes.

Le peuple espagnol n'est pas matérialiste. Son ambition a été et continue d'être spirituelle. Pendant que les autres peuples s'adonnaient à prospérer, l'Espagnol n'a fait que vivre. Et la vie importe plus que la prospérité.

Ces quelques lignes en disent plus sur le problème espagnol que les plus longs essais. Mais c'est surtout à analyser la singulière psychologie de la race anglaise — si étonnante pour un esprit espagnol, malgré tous les points communs que Madariaga peut trouver entre les deux littératures — que s'efforce ce livre vivant, aimable, riche et pittoresque. En particulier, la partie intitulée *Dialogues de quatre Espagnols à Londres* fixe, avec une ironie discrète et souple, toutes les antinomies et tous les mystères du caractère anglais.

§

La *Biblioteca Nueva* vient de publier une traduction, par Alfonso Donado, du *Portrait de l'Artiste adolescent*, de James Joyce, que Mme Ludmilla Savitzki avait déjà excellemment traduit en français sous le titre de *Dedalus*. Cette traduction est précédée d'une importante étude d'Antonio Marichalar, pleine de lecture, mais aussi d'idées personnelles et intéressantes. A propos du *tempo* dans lequel se déroulent l'*Ulysse* et certains passages du *Dedalus*, Marichalar évoque d'autres livres où la même lenteur de rythme a été employée, ceux de Proust, l'*Oblomof* de

Gontcharov, le *5.000* de M. Dominique Braga. Il aurait pu indiquer aussi que, sur un même sujet, le même procédé avait été employé avant Joyce par le grand romancier espagnol Ramon Pérez de Ayala : le passage des *exercices spirituels* de *Dedalus* évoque le même passage d'*A. M. D. G.*, le roman que Pérez de Ayala écrivit sur les Jésuites et où s'écoule l'existence quotidienne d'un collège de Jésuites, avec, parfois, une tranche de vie minutieusement composée, et appliquée, dans toute son amplitude, au milieu du récit. Ces grossissements soudains font pénétrer le lecteur dans le temps même de la vie et posent, de la façon la plus troublante, le problème, indiqué par Marichalar, des limites de l'art et du réel.

§

Mémento. — Je signale la parution d'une nouvelle revue, jeune et vivante : *El Estudiante*, née à Salamanque sous le signe de l'absent Unamuno. — La collection *Atenea* poursuit la publication des œuvres complètes de Dostoïevsky, traduites avec des garanties d'exactitude que nous n'avons guère en France que depuis peu : l'*Idiot* vient de paraître, en 3 volumes. — Fernando de Milicua e Irala : *Poemas cortos en prosa*. Ces poèmes, hachés de silences et de bruits, ont plus de vigueur que de charme L'auteur, à les faire, a exercé son regard basque, en a effilé l'acuité. L'album de dessins anguleux et vifs qu'il a rapporté de Hollande est particulièrement réussi. A lire ce petit volume de vers, on se confirme dans l'impression qu'un souffle nouveau, froid et pur, anime la poésie espagnole. — Le même souci de ne dire que l'essentiel paraît dans *Poema del Campo* du jeune poète José Maria Hinojosa, malgré, ici, quelque chose de plus savoureux, de plus sensuel que chez Milicua.

JEAN CASSOU.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Fourrière et Vivisection. — Inutilité et méfaits de l'enseignement.

On a fait grand bruit autour du nouveau régime de la **fourrière**, institué par le Préfet de police. M. Clément Vautel lui-même l'a célébré et a écrit que les chiens de la Fourrière avaient enfin leur Traité de Locarno et pour la plupart n'iraient plus à la **vivisection**. M. Clément Vautel soutient excellemment la cause des animaux. Il a de plus ce grand mérite de donner au public, sur ce point, les leçons qu'il mérite. Mais ce jour-là il a été victime d'une illusion et il a bien nui à la cause de ses protégés.

Je ne fais en effet que rencontrer des gens qui, ayant lu son article, se figurent dur comme fer que la vivisection est supprimée et que la Fourrière est devenue pour les bêtes un lieu de délices. Résultat : ils sont tentés de moins surveiller leurs animaux, le péril auquel ils les savaient exposés auparavant n'existant plus dans leur esprit, et à plus forte raison de moins s'intéresser au sort des animaux que la police capture et qui vont échouer à la Fourrière.

En réalité, rien n'est changé au régime de la Fourrière, et rien n'y sera jamais changé. La science tient aujourd'hui la place de la religion, — bien qu'aussi fallacieuse, — et, comme toute religion, il lui faut ses victimes.

Les laboratoires continuent à être servis à la Fourrière les premiers, tout comme auparavant, et en aussi grande quantité qu'ils le désirent.

La seule nouveauté, c'est que les animaux qu'ils ne prennent pas, au lieu d'être envoyés à l'asphyxie, sont offerts en vente au public. Amélioration qu'on s'est vraiment trop empressé de célébrer, si on pense aux résultats qu'on peut en attendre : 1° Le nombre des animaux mis en vente dépasse de beaucoup celui des acheteurs éventuels (1) ; 2° cette amélioration se trouvera réduite presque à rien quand la curiosité et l'intérêt se seront émoussés. Quant aux bêtes qui ne trouvent pas preneur dans ces ventes, on devine le sort qui les attend : elles prennent le même chemin que les premières.

L'illusion de M. Clément Vautel, et, à sa suite, de ses nombreux lecteurs, est d'autant plus surprenante que l'arrêté du Préfet ne parle pas du tout de la suppression de la vivisection. Lisez ce paragraphe, que je copie textuellement :

> Les chiens non retirés de la Fourrière pourront être remis, soit à des particuliers, soit à des établissements d'enseignement ou de recherches scientifiques, à condition que les expériences qui seront faites sur les animaux soient utiles et aient lieu sans souffrances inutiles pour eux.

On voit qu'il n'y a pas à s'y tromper.

On peut seulement s'extasier sur l'hypocrisie de ces mots : *sans souffrances inutiles*. En réalité, c'est, comme auparavant,

(1) Il entre environ 8000 chiens par an à la Fourrière. On ne parle toujours que des chiens. Il entre bien d'autres animaux à la Fourrière.

la porte ouverte à tout. Un « savant » pourra toujours venir dire que les souffrances étaient utiles. Le tour sera joué. Un animal (être innocent par excellence) aura souffert le martyre. Personne n'aura rien à dire, l'arrêté du Préfet ne condamnant que les *souffrances inutiles*. On me dirait que M. le Professeur Richet lui même a rédigé ce passage que je n'en serais pas surpris. Je passe sur le singulier français du même passage, parlant de souffrances inutiles pour eux (les animaux). Un malade qu'on soigne peut avoir à souffrir utilement. Mais un animal bien portant qu'on ouvre tout vif, on ne voit pas que ces souffrances puissent lui être utiles.

En définitive, toujours comme auparavant, le sort des animaux livrés par la Fourrière aux laboratoires dépend de l'homme dans les mains duquel chacun d'eux tombera : soucieux d'éviter la souffrance, ou complètement indifférent sur ce point. Nous savons malheureusement que le second cas est le plus général.

J'ai entendu un jour, à une séance du *Faubourg*, dans un débat sur la vivisection, un M. Régnault, vivisecteur notoire, opposer aux souffrances des animaux sacrifiés dans les laboratoires, le dévouement de je ne sais quels savants qui se sont inoculés certaines maladies dangereuses et quelquefois en sont morts. Les auditeurs bêaient d'admiration, n'examinant pas plus loin. Si le *Faubourg* était un endroit de libre discussion et si la parole ne m'avait pas été refusée, j'aurais demandé à ce M. Régnault s'il pouvait soutenir qu'il y ait aucun rapport entre l'inoculation et la vivisection, le libre consentement et la contrainte violente.

Les animaux de la Fourrière (1) n'ont d'ailleurs pas seulement les « savants » pour bourreaux. On a eu de nombreux exemples de ce qu'ils ont encore à subir souvent de la part du bas personnel des établissements scientifiques auxquels ils sont livrés. *Le*

(1) La Fourrière est déjà par elle-même un lieu abominable pour les animaux : enfermés pendant plusieurs jours dans des cages, sans mouvement, sans liberté pour leurs besoins. J'y ai vu retirer des chats, tout l'arrière-train recouvert d'excréments durcis. Une chienne retirée par un commerçant de ma connaissance est restée devant moi sur la chaussée à crier de douleur en urinant après plusieurs jours de retenue. Les animaux qu'on retire sont le plus souvent malades : bronchite, généralement. La Fourrière de Paris est pourtant un paradis auprès des fourrières de province, dans lesquelles les animaux restent sans nourriture, après avoir été capturés avec la plus grande cruauté. On parlait encore, il n'y a pas longtemps, à Marseille, de « l'accrocheur » qui attrapait les chiens avec un crochet comme ceux dont on se sert pour suspendre la viande dans les boucheries.

Progrès Civique a publié dernièrement (numéro du 5 juin) la lettre suivante, qui relate un fait tout récent. Je ne doute pas qu'on reçoive, en la lisant, une impression aussi douloureuse et indignée que la mienne :

Bien que je ne sois pas un lecteur assidu de votre journal, je profite de l'article sur la vivisection, qui a paru l'autre semaine dans *Le Progrès Civique*, pour me permettre de vous rapporter un incident, auquel j'ai assisté et qui, par conséquent, vous sera raconté avec l'exactitude d'un témoin oculaire.

Cela se passait hier, dans la cour de la Faculté de Médecine, où l'on débarquait des chiens pour les expériences de physiologie.

Ne croyez pas, Monsieur, que j'aille pour faire un réquisitoire contre la vivisection, non, car elle est utile quand elle est pratiquée humainement et scientifiquement, comme le font les professeurs de la Faculté. Mais j'ai vu un homme, chargé du transport des chiens, se livrer à d'odieux et inutiles sévices sur les malheureuses bêtes.

Je m'explique : parmi les nombreux chiens qu'il avait amenés dans leurs cages, il s'en trouvait un — je crois même que c'était une chienne pleine, à en juger par la grosseur de ses flancs — qui, effrayé de voir ses mornes compagnons enchaînés, se mit à japper. Notre homme, pour le mater, saisit la corde qui était attachée à son collier et, telle une fronde, il fit exécuter à la malheureuse bête cinq ou six tours dans l'espace, avec une brutalité émouvante. Enfin, quand il fut fatigué, il maintint le chien suspendu, pantelant, au bout de la corde, en lui imprimant de petites secousses pour finir de l'étouffer, puis il jeta la bête inanimée par terre.

Voilà les faits, Monsieur, ils sont exacts.

Je me permets d'y attirer votre attention, ainsi que celle de la Société protectrice des Animaux dont j'ignore malheureusement l'adresse. C'est vous dire de quelle brutalité cet homme a fait preuve pour m'écœurer, moi, étudiant en médecine, habitué cependant à voir souffrir et mourir.

Dans l'espérance que vous signalerez le fait, recevez, Monsieur, l'assurance de ma plus haute considération.

EDMOND P...

§

Je lis dans un journal un article sur la manière dont on passe les examens pour les Bourses à l'**enseignement** secondaire. Des dictées sur des textes de Diderot, Michelet, Anatole France. Il s'agit d'enfants de onze à quatorze ans. On se demande ce que des enfants de cet âge peuvent bien comprendre à ces textes.

L'auteur de l'article cite certaines fautes relevées dans les copies des candidats. L'un écrit *encor* sans *e*, et un examinateur a fait remarquer qu'il a pu lire le mot écrit ainsi dans une poésie. L'autre met *été* au féminin et écrit *cette* été. Un autre encore écrit promenade avec deux *n*. Pour l'oral, on demande aux mêmes candidats de définir le sens de ceci : *Oiseau, fils de la lumière, qui la réfléchit dans ton chant*, ce qui est purement du charabia et complètement inintelligible. On voit par le genre de fautes ci-dessus que les candidats en question sont encore pour la plupart de petits ânes, ce dont ils sont bien excusables à l'âge qu'ils ont. Il est bien probable qu'ils le resteront, même s'ils sont plus brillants dans la suite dans d'autres examens et enlèvent de haute main diplôme sur diplôme. Le monde est plein d'individus qui ont remporté les plus brillants succès dans des examens et qui sont des ignorants et des sots complets, ne connaissant rien, incapables de rien juger par eux-mêmes, qui ont complètement oublié ce qu'ils ont su pendant quelques heures et qui n'ont pas appris un iota depuis qu'ils ont été livrés à eux-mêmes. L'instruction apprise, en effet, ne prouve rien, ne rime à rien, est complètement inutile, pour ne pas dire malfaisante, et ne fera jamais d'un imbécile un homme intelligent, d'un cerveau obtus un cerveau actif, et d'un être sans compréhension un être capable de jugement personnel. La seule instruction qui compte, et qui donne des fruits, c'est celle qu'on se donne soi-même, car seule elle prouve chez un individu le désir de savoir et l'aptitude au savoir. Elle a de plus cet avantage qu'on s'instruit selon le sens de son esprit, en conformité avec lui, d'une manière adéquate à la nature de son être, à ses tendances et à ses goûts, ce qui ajoute encore à l'efficacité de cette instruction. En réalité, l'enseignement pédagogique est fait pour les paresseux, pour les esprits sans curiosité, pour les individus qui resteraient complètement ignares si on ne leur apprenait pas quelque chose de force, pour ainsi dire. Il n'y a que l'élite qui compte et l'élite ne se constitue pas avec des diplômes. Elle tient à la nature même de certains individus, supérieurs aux autres de naissance, et qui développent cette supériorité par eux-mêmes, sans avoir besoin de l'aide d'aucuns pédagogues, gens, le plus souvent, fort bornés et fort nuisibles. Si j'avais un fils, je me garderais bien d'en faire une bête à concours. Je lui ferais tout bonnement apprendre à

lire et à écrire. Je lui dirais ensuite : « Fais comme moi. Fuis les examens, les examinateurs, les concours et les diplômes. Si tu as de l'esprit, ils te l'abîmeront. Si tu en es privé, ils ne t'en donneront pas. Imite-moi. Sorti de l'école communale à quinze ans, j'ai appris tout seul, par moi-même, sans personne, sans règles, sans direction arbitraire, ce qui me plaisait, ce qui me séduisait, ce qui m'intéressait, ce qui correspondait à la nature de mon esprit (on n'apprend bien que ce qui plaît). Jamais je n'ai eu à faire un effort, à travailler par devoir, sous la peur d'un échec, ou par l'appât d'une récompense. Je ne l'aurais pas fait, cela m'aurait été impossible, je laissais ce qui m'ennuyait. Jamais rien de pénible. Toujours le plus voluptueux plaisir. Est-ce que je m'en trouve plus mal? Je m'en trouve au contraire bien mieux! Qui ne sait rien apprendre, découvrir et comprendre par soi-même ne sera jamais qu'un sot dans toute l'acception du terme. » Ainsi je lui parlerais. S'il avait en lui le besoin de connaître, de savoir, la curiosité de découvrir et de comprendre, je serais tranquille sur son compte. Si, au contraire, c'était une petite bûche au cerveau fermé et qu'il soit destiné à devenir ce que sont la plupart des hommes, je l'en laisserais libre et ce ne serait pas grand dommage. J'aime mieux un âne qui est bien un âne qu'un âne qui fait la roue avec ses diplômes.

MAURICE BOISSARD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Georges Popoff : *La Tschéka*, Plon-Nourrit. — Adolphe van Glabbeke : *Une Législation nouvelle*, « Les Idées nouvelles », Bruxelles, — G. Zinoviev : *Histoire du parti communiste russe.* — *Les faussaires contre les Soviets.* — O. d'Etchegoyen : *Pologne, Pologne...* A. Delpeuch. — C. Smogorzewski : *La Politique polonaise de la France*, Gebethner et Wolff. — Jules Cambon : *Le Diplomate*, Hachette. R. d'Auxion de Ruffé : *Chine et Chinois d'aujourd'hui*, Berger-Levrault.

Le livre de M. G. Popoff, **La Tschéka**, est un document vécu. Arrêté à l'hôtel de Savoie, où descendent les étrangers visitant la Russie soviétique, le lendemain de sa visite à Trotzky, M. Popoff eut affaire ainsi à la trop fameuse Okhrana communiste. Au cours de son emprisonnement et à l'occasion de ses interrogatoires, il a observé ce que d'autres avaient pu observer avant lui : que le *Tschéka* est non seulement une institution d'un autre âge qui cumule les horreurs de l'Inquisition, du Conseil

es Dix et de la Terreur, mais que c'est un véritable Etat dans Etat. C'est une puissance occulte devant laquelle devaient s'incliner Trotzky, Radek, Tchitcherine et Lénine même. Le chef e la *Tschéka* est en fait le véritable dictateur de la Russie. Les ortraits de quelques chefs : Ouritzky, Dzerjinsky, que donne I. Popoff dans son livre, sont tout à fait remarquables et sa escription des exécutions faites au siège même de la Tschéka, , rue Loubianka, est saisissante :

Cette vaste salle servait autrefois à la compagnie d'assurances de lle des archives, de bibliothèque. La Tschéka a supprimé le plancher, la salle comprend actuellement aussi toute la cave située au-dessous. ette partie souterraine a sa propre sortie sur la cour. Une petite échelle n fer forgé mène de la cave à la porte du corridor et à la galerie. 'est à cause de cette disposition particulière d'escaliers et de galeries ue cette salle a été nommée « Salle des machines ». Révéler quelle en t la destination, c'est trahir l'un des secrets les plus effroyables de la *schéka*. C'est ici qu'on exécute les victimes de la *Tschéka*. Les conamnés à mort, presque tous d'une résignation admirable, sont pouss dans la « cale » à travers la porte du corridor, ils sont obligés de escendre le long de l'escalier de fer dans la salle, où le destin les vre aux mains du bourreau. Celui-ci les abat d'un ou deux coups e revolver dans la nuque; il emploie toujours à cet usage un revolver olts, ce modèle étant le plus grand que la *Tschéka* ait trouvé dans s arsenaux de sa sœur aînée *l'Okhrana* ; un coup tiré avec un Colts t toujours mortel. Les bourreaux visent la nuque de leurs victimes, arce que ce coup mutile la figure. Ceci est de première importance our la *Tschéka,* d'abord parce qu'un des principes essentiels est de e pas faire de martyrs, ensuite « à cause de l'insistance importune s parents » qui s'enquièrent des cadavres des leurs. On sort les adavres par la sortie de la cave, on les transporte par camions à la orgue, située hors ville (dans la banlieue Lefortowo) où on les dissèue le plus souvent avant de les enterrer.

Très dramatique aussi le récit de son évasion, M. G. Popoff yant été poursuivi par les agents de la *Tschéka* jusqu'à la fronère même. Officiellement la Tschéka est supprimée, en fait, est le nom seul qui est changé, car tous les procédés subsistent ans l'institution qui l'a remplacée sous le nom de *Guépéou*.

Nous avons eu déjà l'occasion de parler d'une série de traductions du code bolcheviste, qui paraissent à Lyon sous la irection de M. Patouillet. Dans **Une législation nouvelle**, M. A. Van Glabbeke a négligé les textes de ce code, se

proposant seulement de donner « quelques aspects positifs du droit soviétique ». L'auteur, un jeune étudiant, nous est présenté par son maître M. Maurice Bourquin, professeur à l'Université libre de Bruxelles, qui écrit, entre autre, dans la Préface ;

Ce n'est pas en vue de la préparation d'un examen que l'auteur s'est penché sur le problème du droit soviétique et l'a patiemment scruté; son travail — dont le lecteur appréciera la clarté, la tenue scientifique et la belle objectivité — est dégagé de toute préoccupation utilitaire; rien n'a guidé et soutenu celui qui s'y est adonné que l'avidité de *comprendre* un des grands phénomènes sociaux de notre époque.

Mais l'auteur — qui est jeune — a parfois des naïvetés dans le genre de celle-ci : « Le résultat le plus marquant du soulèvement de Mars fut la proclamation par décret de l'égalité des droits civils pour tous les citoyens sans distinction de sexe, de classes, de races, de confessions. » Il oublie, évidemment, que ces fameux droits civils n'existent pas pour un tiers des citoyens russes, que les « bourgeois » n'ont pas le droit de vote, qu'en fait les affiliés du parti communiste — 700.000 personnes — environ jouissent seuls de la plénitude de ces droits. Dans un autre passage de son livre. M. Van Glabbeke dit que le communisme intégral ne signifie pas l'abolition de la propriété individuelle, et il cite à l'appui quelques décrets, qui, en effet, reconnaissent cette propriété. Ce qu'il oublie de nous dire c'est que la vie a été beaucoup plus forte que tous les décrets et que tout le communisme intégral, et que le gouvernement bolcheviste a dû, pour se maintenir, renoncer à certains des principes du communisme. Néanmoins, bien qu'il laisse trop voir son admiration pour la révolution bolcheviste, le travail de M. Van Glabbeke est, dans son ensemble, très intéressant. Dans le fatras des décrets contradictoires qu'est la législation soviétique, il a su apporter quelque clarté et mettre en évidence les principes généraux de cette législation nouvelle dont tout n'est pas destiné à disparaître, comme le croient trop volontiers ceux qui jugent superficiellement et espèrent l'impossible retour au passé. Le livre de M. Van Glabbeke est terminé par une Bibliographie très intéressante des ouvrages français, anglais et allemands sur le bolchevisme.

G. Zinoviev : **Histoire du parti communiste russe**

C'est la traduction, du russe, d'une série de conférences faites par Zinoviev aux « jeunesses communistes » de Moscou. Cet ouvrage, malgré son caractère tendancieux, contient beaucoup de données intéressantes ; l'histoire du parti bolcheviste sur la lutte entre les bolcheviks et les mencheviks y est fort bien résumée.

Les faussaires contre les soviets. Dans cette forte brochure de 126 pages sont réunis tous les faux, d'après le gouvernement soviétique, « commis contre le régime bolcheviste » en différents pays. Les titres des chapitres résument suffisamment tout l'ouvrage : Le conflit anglo-soviétique de 1924 (la fameuse fausse lettre de Zinoviev) ; Les faussaires en Chine ; Les faussaires en Roumanie ; L'arsenal de Droujelovsky et Cie ; Les faussaires en Bulgarie ; Les faussaires en Angleterre ; Les faussaires en Pologne ; faux visant le *Guépéou*. De nombreux fac-similés de faux sont joints aux textes ; mais ce qu'on ne dit pas dans cette brochure c'est que plusieurs de ces faux sont attribués par beaucoup de personnes aux bolcheviks eux-mêmes ou à leurs amis, et n'auraient été faits que pour les besoins de leur cause.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Un officier supérieur, M. O. d'Etchegoyen, dans **Pologne, Pologne...**, trace du peuple et du gouvernement polonais un tableau peu flatteur. M. d'Etchegoyen ne manque pas de talent, et comme le prouve ce qu'il dit de Pilsudski, est remarquablement informé, mais son livre est si documenté qu'on sent que, de ses aventures, réelles ou imaginaires, il n'a conservé qu'un cadre pour faciliter la lecture des renseignements défavorable qu'il donne sur les Polonais et avoir l'occasion d'esquisser, par comparaison, un portrait assez flatteur de la Russie soviétique.

Le volume de M. C. Smogorzewski sur **La Politique polonaise de la France** poursuit un but plus sympathique : il a réuni sur ce sujet des *déclarations d'hommes d'Etat, savants, écrivains et publicistes français*. Elles témoignent de l'unanimité des sentiments des Français non communistes à cet égard. Malheureusement, si l'alliance polonaise a remplacé l'alliance russe, elle ne fournit pas un appui aussi puissant, aussi les paroles de M. René Pinon sont-elles à méditer : « La Pologne ne sau-

rait, sans péril mortel, rester à la fois l'ennemie de l'Allemagne et de la Russie. » C'est cependant son inévitable lot.

La collection de la librairie Hachette sur *Les Caractères de ce temps* vient de s'enrichir d'un nouveau petit chef-d'œuvre : **Le Diplomate**, par Jules Cambon. L'auteur, qui fut si longtemps le plus parfait des diplomates, proteste contre la sévérité de La Bruyère traitant les ambassadeurs de caméléons. Il trace du diplomate un portrait flatteur où on peut le reconnaître lui-même. Hélas, le diplomate est aussi plus ou moins un homme politique, et combien de ceux-ci n'ont jamais connu d'autre obligation morale que celle de réussir !

M. Cambon est assez sceptique à l'égard de la Société des Nations, cette sorte de Congrès perpétuel qui semble cependant bien propre à continuer l'œuvre de la diplomatie de concilier les intérêts et d'éviter les guerres. Il proteste d'ailleurs contre ce qui a été dit que cette Société mettait fin « au rôle de la diplomatie ». « Je veux bien, dit-il, qu'à la Société des Nations il n'y ait pas de place pour les diplomates ; il y en aura toujours pour la diplomatie, si par diplomatie on entend l'intrigue et l'âpre dispute des intérêts. »

La **Chine et les Chinois d'aujourd'hui**, tel est le titre d'un livre écrit, d'une plume alerte, par M. R. d'Auxion de Ruffé, pour dénoncer le *nouveau péril jaune*. L'auteur, qui a passé 20 ans de sa vie en Chine, est convaincu que ce pays court à l'abîme sous l'impulsion du bolchévisme. Il n'en est que plus indigné de la prétention des Chinois de rendre la vie impossible aux 30 à 40.000 étrangers qui habitent chez eux pendant que 9 millions de Chinois vivent paisiblement et respectés chez ces mêmes étrangers.

Des Chinois, il trace un portrait peu flatteur :

Chacun d'eux tire à soi un pan de la couverture sans s'inquiéter du voisin ; le mensonge, la duplicité puérile et bête, la vénalité avouée, une invraisemblable couardise physique, le tout assaisonné d'une grotesque vanité, voilà .... le Chinois moderne.. Le monde est basé sur le triple principe de la hiérarchie, de la discipline et d'une juste inégalité. En Chine, il n'y a rien depuis la chute de l'Empire... rien qu'une foule veule de 400 millions d'individus parmi lesquels il est maintenant très dangereux de s'aventurer lorsque l'on est hors de la portée des navires de guerre étrangers.

L'auteur oppose à la saleté (« institution nationale ») et au déla-

brement des villes chinoices la splendeur de Shanghaï, œuvre des étrangers, et relève que les plus belles propriétés des concessions y sont possédées « par des richards chinois, trafiquants, généraux en activité et chefs de bande, politiciens momentanément sans emploi ». Il y voit une conséquence de la mentalité chinoise « inaccessible au raisonnement et fermée à nos conceptions occidentales ». La langue chinoise lui paraît y contribuer : « elle est rigide... et en quelque sorte cristallisée... Les mots n'ont aucun genre, les verbes aucun temps, c'est un parler petit nègre. »

La Chine n'ayant pas en réalité de gouvernement et son armée (1 million d'hommes environ) n'étant qu'une collection de bandes de brigands, M. d'Auxion propose d'occuper les principaux points stratégiques et les chemins de fer pour rétablir l'ordre ; d'après lui, deux régiments par nation, encadrant une gendarmerie chinoise, rétabliraient rapidement la paix. Il croit que les masses chinoises, actuellement pillées, maltraitées et même massacrées par les bandes armées, en seraient au fond très heureuses. Ce n'est pas invraisemblable, mais les jalousies internationales et l'influence croissante des communistes rendent cette solution impossible.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Lucien Morel-Payen : *Troyes et Provins.* (Coll. Les Villes d'art célèbres). Avec 10 gravures; Laurens. 15 »

Art

Adolphe Basler : *La peinture... religion nouvelle*; Bibl. des Marges, Libr. de France. 6 »

M. Borissavliévitch : *Les théories de l'architecture*, avec 57 figures; Payot. 25 »

Raymond Régamey : *Géricault.* Avec 40 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 13 50

Léon de Saint-Valéry : *Tendances d'art.* (Les formes peintes. Les impressionnistes. Les classiques. Les tourmentés et les aberrés volontaires) ; Perrin. 9 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Pierre-Emile Cornillier : *La prédiction de l'avenir*, nouvelle théorie expérimentale; Alcan. 9 »

P. Weiss et G. Foex : *Le magnétisme;* Colin. 10 20

Finance

Raphaël-Georges Lévy : *Initiation financière.* (Coll. des Initiations); Hachette. 10 »

A. de Mirimonde : *Comment gérer sa fortune;* Payot. 12 »

Histoire

Pierre Davaud : *Ce qu'il faut connaître de l'histoire d'Angleterre;* Boivin. 5 »

Max Meyerhof : *Le monde islamique.* Avec 50 pl. en héliogr. ; Rieder. 15 »

A. Moret : *Le Nil et la civilisation égyptienne.* Avec 77 fig. et cartes et 24 pl. (55 fig.) hors-texte. (Coll. *L'Evolution de l'humanité*); Renaissance du Livre. 25 »

G. Morizet : *Histoire de Lorraine.* Avec des gravures; Boivin. 12 »

Littérature

Louis Aurenche : *L'œuvre de Gabriel Faure,* articles divers suivis d'opinions et d'une bibliographie; Boccard. 3 »

Geneviève Bianquis : *La poésie autrichienne, d'Hoffmannsthal à Rilke*; Presses universitaires. 35 »

Abel Bonnard : *Eloge de l'ignorance*; Hachette. 3 50

C. Cestre et B. Gagnot : *Anthologie de la littérature américaine*; Delagrave. 20 »

Georges Connes : *Le mystère shakespearien*; Boivin. 10 »

Lucie Delarue-Mardrus : *Embellissez-vous!* Edit. de France. 10 »

Henri Heine : *Ecrits juifs,* traduit de l'allemand avec une introduction et des notes par Louis Laloy; Rieder. 9 »

Arnold Mascarel : *Cinquante ans de souvenirs. Quelques portraits.* (Edmond Ernoul, le duc de Broglie, Edouard Hervé, Mgr d'Hulst, Emile Keller, le marquis de Vogüé, Emile Ollivier, le cardinal Pie); Perrin. 8 »

Michel Ange : *Lettres,* traduites en français intégralement et pour la première fois par Marie Dormoy; Rieder, 2 vol. 20 »

Georges Normandy : *Maupassant.* Avec portraits et documents ; Rasmussen. « »

Edgar Poe : *Politien,* drame romantique inédit, présenté et traduit par H.-R. Woestyn, suivi de *Les derniers moments d'Edgar Poe*; Emile Paul. « »

J.-J. Rousseau : *Correspondance générale,* collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome V : *Autour de la « Nouvelle Héloïse », 1759-1761.* Avec 6 pl. h. t.; Colin . « »

Carl Sternheim : *Berlin ou le juste milieu,* traduit de l'allemand par Marc Henry; Kra . « »

Musique

Victor Basch : *Schumann* ; Alcan. 12 »

E.-R. Blanchet : *64 préludes pour piano,* étude contrapuntique pour piano. Préface de Paderewski; Eschig.
Série I, 24 50
Série II, 24 50
Série III, 28 »

F. Boghen : *Trois contre-danses de Beethoven* transcrites pour piano ; Eschig. 10 50

Carol-Bérard : *Haï-Kaï;* Eschig. « »

D. Cimarosa : *32 sonates* recueillies pour la première fois par F. Boghen, doigtées par I. Philip ; Eschig.
1er Cahier, 17 50
2e cahier, 17 50
3e cahier, 21 »

Alfred La Liberté : *Recueil de chants populaires du Canada* ; Eschig. 24 50

Serge Prokofieff : *2e concerto pour piano et orchestre*; Edit. russe de musique. 40 »

Igor Stravinsky : *Sérénade pour piano*; Edit. russe de musique. 30 »

Alexandre Tansman : *Concerto pour piano,* avec accompagnement

d'orchestre; Eschig. 28 »
Jean Wiener : *Sonate pour piano*; Eschig. 21 »
E. de Zobeldia : *Six mélodies populaires espagnoles*. Version française de Henri Collet; Eschig. 14 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Divers : *Les savants américains devant le problème des origines de la guerre*; Libr. du Travail. 4 »
Ch. Lucieto : *La guerre des cerveaux. En mission spéciale*, mémoires d'un agent des services secrets de l'Entente; Berger-Levrault. 9 »
Pierre Renouvin : *Les formes du gouvernement de guerre*. (Histoire économique et sociale de la guerre mondiale); Presses universitaires. 16 »

Pédagogie

Chanoine Adrien Garnier : *Frayssinous, son rôle dans l'Université pendant la Restauration, 1822-1828*. Avec un portrait; Picard. 25 »

Philosophie

Emile Brehier : *Histoire de la philosophie*. Tome I : *L'antiquité et le moyen âge*. I : *Introduction. Période hellénique*; Alcan. 18 »
Emile Namer : *Les aspects de Dieu dans la philosophie de Giordano Bruno*; Alcan. 15 »

Poésie

Jacques Bainville : *Aude* ; Edit. Radot. 6 »
Robert de Fay : *La baguette de Circé* ; Revue des poètes. 7 50
P. Hubermont : *Synthèse poétique d'un rêve*. Bois gravés de P.-L. Menon; Guillon. 12 »
Princesse Marie Koudacheff : *Jusqu'à l'aube, Moscou, 1924* ; Le Divan. « »
Albert Letombe : *La coupe d'argile*; Figuière. 5 »
Stéphane Lupasco : *Dehors*; Stock. 6 75
Matei Roussou : *Les fleurs du vase. Vingt poèmes. Nous autres hommes*. Préface de Marius Ary-Leblond; Cahiers de France. 6 75
André Salmon : *Créances*, 1905-1910. (*Les clés ardentes. Féeries. Le Calumet*); Nouv. Revue franç. 12 »

Politique

Ludovic Naudeau : *La guerre et la paix* ; Flammarion. 10 »
L. Trotsky : *Europe et Amérique*; Libr. de l'Humanité. 6 »

Questions juridiques

Henri Robert : *Les grands procès de l'Histoire*, 5e série. (Racine et la Duparc. La duchesse du Maine. Le Régent et le Palais-Royal. Le système de Law. Cartouche); Payot. 12 »

Questions médicales

Hector Ghilini : *Le secret du docteur Voronoff*. Avec 8 pl. h. t.; Fasquelle. 12 »

Questions religieuses

Daniel Massé : *L'énigme de Jésus-Christ*; Edit. du Siècle. « »
Maurice Neeser : *Du protestantisme au catholicisme, du catholicisme au protestantisme, essai de psychologie des conversions confessionnelles* ; Attinger. « »

Roman

Joseph d'Arbaud : *La bête du Vaccarès,* texte provençal et texte français. Avec une note de l'auteur et une préface de Charles Maurras. (Cahiers verts, n° 64); Grasset 18 »

Takéro Arishima : *Celle femme-là,* roman japonais contemporain, traduction de MM. M. Yoshitomi et Albert Maybon; Flammarion. 10 »

Alexandre Arnoux : *Le chiffre*; Grasset. 10 »

Marcel Barrière : *La vierge et le taureau;* Albin Michel. 9 »

René Bertal : *La passion du curé Bernoquin*; Perrin. 10 »

Emmanuel Bourcier : *L'homme de l'ombre*; Malfère, Amiens. 9 »

André Corthis : *Victime expiatoire.* Avec 27 bois d'Hermann Paul; Fayard. 3 »

René Fauchois : *La paix des familles*; Delpeuch. 10 »

Eugène Flavien-Gérard : *Le chalet de Thélème.* Dessins de Henry Rey; Libr. Armand. « »

Marie Gabriau-Villiard : *Victoire,* idylle paysanne; Figuière. 6 »

René Fast : *La fugue de M. Dean*; Fasquelle. 9 »

Julien Green : *Mont-Cinère*; Plon. 10 »

Cyprien Halgan : *Les nuits de Jacques Veyral*; Perrin. 10 »

Charles-Henry Hirsch : *Marie Plaisir*; Flammarion. 10 »

Alberto Insua : *Les flèches de l'amour,* traduit de l'espagnol par Renée Lafont. Préface de Maurice Barrès; Flammarion. 9 »

P. N. Krassnoff : *De l'aigle impérial au drapeau rouge,* roman traduit du russe; Payot. 20 »

Jean Maurienne : *Fleur fanée*; Méricant. 9 »

Ned Nige : *Cendres roses*; Imp-Coop. Lucifer, Bruxelles. 7 50

Arnaud Piersain : *L'épopée de San Calfat-sur-Garonne,* conte drôlatique; Ficker. « »

Charles Revel : *L'oncle d'Afrique*; Flammarion. 10 »

Louis Roya : *La prière d'un martyr*; Revue d'aujourd'hui 8 »

Pierre Sabatier : *Le chemin de Cythère*; Albin Michel. 10 »

Paul Sacomant : *Sa Majesté Delorme*; Figuière 9 »

Myriam Thelen : *A l'aube* ; Edit. de la Vraie France 9 »

Miguel de Unamuno : *Brouillard,* traduit de l'espagnol par Noémie Larthe; Kra. 15 »

Paul Yram : *La femme de leur père*; Cahiers libres. 9 »

Sciences

Leïla Holterhoff Heyn et René Maublanc : *Une éducation paroptique.* La découverte du monde visuel par une aveugle; Nouv. Revue franç. 10 50

Armand Lambert : *L'astronomie*; Albin Michel 6 »

Th. Lecomte et R. Deltheil : *Eléments de calcul différentiel et de calcul intégral* ; Colin. 2 vol. 20 40

Etienne Le Gal et Lucien Klotz : *Nos grands savants.* Préface de Emile Picard; Delagrave. 9 »

Dr Léon Mac-Auliffe : *Les tempéraments.* (Collection La Pensée contemporaine, 2e section : Sciences physiques et naturelles) ; Nouv. Revue franç. 13 50

J.-A. Muller : *Cours de chimie physique;* Presses universitaires. 40 »

Prof. Charles Richet : *Le savant.* (Coll. Les Caractères de ce temps); Hachette. 6 »

Sociologie

J.-L. Chastanet : *La dictature de l'argent*; Flammarion. 10 »

Suzanne Grinberg : *Historique du mouvement suffragiste depuis 1848*; Goulet. 6 »

Albert Lieutaud : *Les populâtres,* essais, avec un portrait de l'auteur par Rip; Raphaël Vernier. 5 50

Théâtre

Paul Renaudin : *L'Ile des saints*; Bloud et Gay. 10 »

Pierre Valin : *Enzio*, poème dramatique en 6 actes; Delpeuch. 7 »

Varia

Index Generalis 1925-1926, annuaire général des Universités, publié sous la direction de R. de Montessus de Ballore; Edit. Spes. 100 »

Marigny de Grilleau : *Le gain scientifique d'une seule unité sur toute attaque d'une figure sélectionnée à la Roulette ou au Trente et Quarante assuré par des probabilités convergentes basées sur les lois du hasard ou les rythmes de la fatalité périodique;* Revue de Monte-Carlo, Beausoleil (A.-M.). 500 »

E. Pitois : *La photographie*, premiers éléments à la portée de tout amateur; Delagrave. « »

Voyages

Paul Bluysen : *Notes de voyage sur la route des Indes*. Avec 24 gravures et 2 cartes; Renaissance du Livre. 12 »

G. K. Chesterton : *La nouvelle Jérusalem*, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire ; Perrin. 9 »

Maurice Soulié : *La grande aventure. L'Epopée du comte de Raousset-Boulbon au Mexique, 1850-1854*; Payot. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A la mémoire de Jean Dolent. — Prix littéraires. — La messe sur mer. — Le Stendhal-Club et la presse. — Quelques noms propres employés par Balzac. — L'Eau de George Sand. — A propos d'une rue Paul-de-Kock. — Erratum. — Le Sottisier universel.

A la mémoire de Jean Dolent. — Une plaque commémorative a été apposée, le 21 juin, sur le pavillon de Belleville que Jean Dolent habita de 1879 à sa mort (1909), où il écrivit presque tous ses livres et où il recevait, le dimanche, les littérateurs et les artistes, ses amis.

Cette plaque porte l'inscription suivante :

JEAN DOLENT
(1835-1909)
vécut 30 ans, ici, 3 villa Ottoz, 43 Rue Piat
Ses livres : « Amoureux d'art », « L'Insoumis », « Maître de sa joie », etc.
Justicier par le mot, c'est le poète du trait.
Son arme : l'ironie.
Sa force : la grâce.
Sa noblesse : l'indépendance.

Après les discours prononcés par MM. Léon Riotor, Mme Aurel et M. Gustave Kahn, M. Alfred Mortier lut un poème inédit que Charles Morice, un des fidèles des dimanches de la villa Ottoz, avait écrit, après la mort de son ami :

Toi qui menais s enu bruit dans ton quartier
D'autres comme on en voit, à grand bruit, à grands gestes,
Passent impérieux ; ils ont passé, tu restes,

L'œuvre et l'homme Dolent, tu restes tout entier,
Toi qui fus, n'ayant rien souhaité d'éphémère,
Le Maître souverain de cette joie amère
D'être libre parmi les hommes asservis :
Toi qui vécus selon ta loi, Dolent, tu vis,

Lucide amant de la réalité magique,
Tu cherchais, au delà des dehors évidents,
Le sens des choses, leur raison qui chante, dans
Cette mystérieuse et parfaite musique,
Ce grand concert surnaturel, qu'au plus profond
Des abimes du cœur et de l'univers, font
Les bruits et les couleurs éternels de la vie
Et que perçoivent seuls l'amour et le génie.

§

Prix littéraires. — Le jury du « Syndicat des romanciers français » a attribué son prix annuel à Mme Marguerite Baulu pour son livre *Boulle et sa fille*.

Les bourses de la Fondation Blumenthal ont été décernées à MM. Henri Champly, Jean Prévost et André Chamson.

Le volume de vers de M. Wilfrid Lucas qui a obtenu le prix Catulle-Mendès s'intitule non pas *la Fataie bleue*, comme nous le disions dans notre dernier numéro, mais *la Cité bleue*.

§

La messe sur mer. — Les journaux ont rapporté que les Cardinaux de France qui se sont embarqués, le 5 juin dernier, pour l'Amérique, où ils vont assister au Congrès eucharistique de Chicago, trouveraient, à bord des navires, à l'aller et au retour, des autels portatifs où ils pourraient dire leur messe.

Il est curieux, à ce propos, de se reporter au *Cérémonial*, selon le Rite romain, pour savoir dans quelles conditions on peut dire la messe sur mer.

Prenons le *Cérémonial* de Joseph Baldeschi, « maître des cérémonies de la Basilique de Saint-Pierre de Rome », traduit de l'italien et complété par l'abbé Favrel, chanoine et maître des cérémonies de la Cathédrale de Langres (Paris, Lecoffre, 1851). Nous y voyons, page 15, que le Souverain Pontife peut accorder la permission de dire la messe sur mer à certaines conditions :

Il faut : 1° que le navire soit en sûreté ; 2° qu'on soit loin du rivage ; 3° que la mer soit tranquille ; 4° que le célébrant ait à ses côtés, pour l'assister, un Prêtre ou un Diacre, qui soit toujours prêt à soutenir le calice, au cas où il serait agité, afin d'éviter tout danger de répandre le précieux Sang. Il faut re-

marquer qu'une telle permission ne peut être accordée par d'autres que par le Souverain Pontife.

D'autre part, le même Cérémonial signale que jadis, dans des voyages de très long cours, on disait la messe des marins, c'est-à-dire « la messe sèche », cérémonie qui, si l'on s'en rapporte seulement à son titre, semblerait assez indiquée pour l'Amérique, sèche elle aussi. Mais en quoi consistait la « messe sèche » ? Le Cérémonial nous l'apprend à la question IV du chapitre IV (p. 15) (du lieu et du temps de célébrer) :

Le Prêtre se revêt à l'ordinaire des ornements sacrés ; il lit à l'Autel la Messe jusqu'à l'offertoire ; de là, il passe à la préface, qu'il récite ; il laisse le Canon, dit l'Oraison dominicale, et omet tout ce qui se doit dire *secreto* dans l'ordinaire de la Messe : on omet aussi toutes les paroles et les cérémonies prescrites concernant l'hostie et le calice, lesquels ne doivent point être sur l'autel.

Le Cérémonial ajoute que cette pratique est condamnée par les docteurs qui ont le plus d'autorité, comme étant une simulation et une chose fausse et non le vrai sacrifice : c'est pourquoi, aujourd'hui, elle n'est plus en usage et que les Cardinaux n'auront pas à célébrer, au cours de la traversée, de « messe sèche ». — L. DX.

§

Le Stendhal-Club et la presse. — De singulières affirmations ont circulé récemment, dans la presse, à propos du *Stendhal-Club*. Un quotidien a prétendu que cette compagnie n'était qu'une « simple virtualité » ; et, allant plus loin, un hebdomadaire a assuré que « pour faire partie du Club, il suffisait de le croire et de le dire ». Sans insister sur le caractère tendancieux de ces informations, nous nous bornerons à reproduire, pour toute réponse, la liste des membres du *Stendhal-Club* telle qu'elle fut dressée, en avril 1914, par M. Adolphe Paupe, le regretté trésorier-archiviste de cette société. On décida, quand ce document fut imprimé (à quelques exemplaires), qu'il ne serait plus modifié. D'où certaines déconvenues qui se manifestent peut-être encore aujourd'hui.

LE STENDHAL-CLUB

Avril 1914

MEMBRES

Fondateurs :

Maurice Barrès.
Léon Bélugou.
Paul Bourget.
Francis Chevassu.
André Maurel.
Camille Stryienski.
Jean de Mitty.

Président :

Remy de Gourmont.

Vice-président :

Paul Guillemin.

Membres :

Paul Arbelet.
André Billy.
Samuel Chabert.
Edouard Champion (Edit.).
Henri Debraye.
Gustave Geffroy.
Jean de Gourmont.
Doris Gunnel.
Emile Henriot.
Paul Léautaud.
Henri Martineau
Daniel Muller.
Lucien Pinvert.
Paul Signac.
Casimir de Woznicki.
Emile Zavie.

Archiviste-trésorier :

Adolphe Paupe.

Imprimeur :

F. Paillart.

§

Quelques noms propres employés par Balzac. — [*Mercure de France* du 1er juin 1926, pp. 446-448.] Ni les Rastignac, ni les Hulot n'ont protesté quand Balzac s'est servi de leurs noms : ils ne furent pas seuls. Mme Marneffe les a imités, autant du moins qu'on puisse... l'ignorer. On peut lire, en effet, dans la *Revue et Gazette musicale de Paris*, 6e année, 1839, no 46, dimanche 8 septembre 1839, p. 362, la description faite, par Edouard Monnais, du Havre quant à la musique. Il y a « une salle de spectacle grande et belle, bâtie dans le style de nos Variétés, mais plus spacieuse... On y chante le grand opéra ; *la Juive* y est montée avec le même luxe qu'à Paris... Dans l'*Eau merveilleuse*, nous avons remarqué la belle voix de Mme Marneffe, qui, par malheur, n'a pas la figure de Mme Thillon. » Peut-être étaitelle morte quand *la Cousine Bette* parut au *Constitutionnel* en 1846, en librairie en 1847-1848. Peut-être, aussi, ne lut-elle pas ce roman. Peut-être, enfin, fut-elle enchantée de s'y voir aussi belle que Mme Thillon. — HENRI BACHELIN.

§

L'Eau de George Sand. — George Sand, immaculée, éblouissante de blancheur, a-t-elle, au Luxembourg, pour la cérémonie du dimanche 13 juin dernier, été passée à l'eau lustrale qui porta son nom ? Le fait est que son effigie, par Sicard, n'est plus reconnaissable, tant elle étincelle, et que bien des habitués du jardin, qui la croyaient de vulgaire pierre grise, ont été stupéfiés de la trouver de marbre... Mais, dira-t-on, quelle est donc cette « eau lustrale » qui posséderait la merveilleuse vertu de blanchir cette vieille pécheresse ? Nous en avons trouvé l'indication à la quatrième page du journal légitimiste

L'Opinion Nationale, mars 1865, et cette curieuse réclame — venant après l'élixir Lamartine, la liqueur Rachel, le champagne Timothée-Trimm, etc. — mérite d'être exhumée. La voici donc :

MÉDAILLE D'HONNEUR

EAU DE GEORGE SAND, POUR LA TOILETTE ET LE MOUCHOIR

Quelques gouttes, dans un bassin d'eau, en font une lotion des plus agréables. Employée pure sur le mouchoir, elle donne un parfum d'une délicatesse et d'une discrétion irréprochable.

La juste appréciation de cette eau de toilette ne peut être mieux faite que dans les quelques lignes adressées par notre célèbre auteur à l'inventeur, H. Rafin :

Monsieur,

..... le résultat en est très fin et très distingué, très salutaire pour les personnes qui, comme moi, craignent les parfums trop concentrés.

Votre compatriote.

GEORGE SAND.

Nohant, 13 décembre 1859.

Le flacon : 2 francs.

A l'époque où parut cette réclame, si Rosa Bonheur était chevalière de la Légion d'Honneur, la Sand n'était pas encore décorée. En revanche, son fils Maurice portait le ruban rouge et cette promotion avait, en son temps, donné lieu aux plus amusantes fantaisies sur « la croix de ma mère ». — C. P.

§

A propos d'une rue Paul-de-Kock. — Un groupe d'hommes de lettres et d'artistes bellevillois vient d'obtenir qu'une nouvelle voie située dans ce quartier, entre la rue des Bois et la rue de Romainville, portera le nom de Paul de Kock.

Il faut espérer que la plaque bleue où sera inscrit le nom du romancier des bourgeois et des grisettes n'aura pas le sort de la plaque commémorative qui fut apposée sur le logis qu'il habita pendant 50 ans, Boulevard Saint-Martin.

En janvier 1890, sur l'initiative de l'artiste dramatique Léon Noël, une plaque fut, en effet, fixée à la hauteur de l'entresol, au 8 de ce boulevard ; mais, quelques années plus tard, elle disparut.

S'autorisant de la décision prise par le Conseil municipal (le 9 décembre 1889), des « Amis de Paul de Kock » réclamèrent à plusieurs reprises à l'Hôtel de Ville. Jamais ils ne purent obtenir de réponse satisfaisante. Il paraît qu'une plaque commémorative appartient au propriétaire de l'immeuble, qui peut la faire enlever quand bon lui semble. — L. DX.

§

Erratum. — Lettres néo-grecques du numéro du 15 avril, p. 496, l. 20, lire *Hardas* au lieu de *Hordas*.

§

Le Sottisier universel.

Aujourd'hui c'est fini de rire, et l'on marche à grands pas à la famine, ou tout au moins pour le moment à une gastrite générale. La portion de cheval, pesant trente-trois centigrammes, y compris les os, donnée pour la nourriture de deux personnes, pendant trois jours, c'est le déjeuner d'un appétit ordinaire. — *Journal des Goncourt*, tome IV, page 182, année 1871, 7 janvier.

Les *Travailleurs de la Mer*..... Certains passages en sont justement célèbres, comme l'Enlizement, ou le combat de Gilliat avec la pieuvre. — FERNAND GREGH, *Etudes sur Victor Hugo*, édit. Charpentier, 1905, p. 167.

Il avait un visage allongé, des cheveux ras, un peu crépus. — JEAN AICARD, *Maurin des Maures*, p. 1.

Tandis que naguère, et même il y a peu de temps encore... — MARCEL PRÉVOST, *Psychologie et morale de la mode* (Revue de France, 15 juin 1924).

Une vieille maison cassée dont les deux étages se couronnaient simplement d'un grand toit de tuiles plates aux courbes ventrues. — J. R. BLOCH, *Et Cie*, éd. déf., p. 68.

La préciosité dont Molière s'est si bien moqué dans son vers corsé et vigoureux :

Guenille, si tu veux, ma guenille m'est chère,

dit son personnage dans *Les Précieuses ridicules*. — *Mémoires de la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain*, tome X, janvier 1892.

Dès l'ouverture de l'audience, la parole est donnée à Me Paul-Boncour. Il représente Hans Bossard comme une Cuisse francophile. — *Petit Marseillais*, 9 juin.

[Instruction du 20 avril 1926.] Article 60. Les engrais constitués par le mélange d'un ou plusieurs produits, etc... — *Journal Officiel*, 25 avril.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.